



ANCIENNES RELATIONS DES INDES ET DE LA CHINE

traduites par

Eusèbe RENAUDOT

Anciennes relations des Indes et de la Chine
de deux voyageurs mahométans

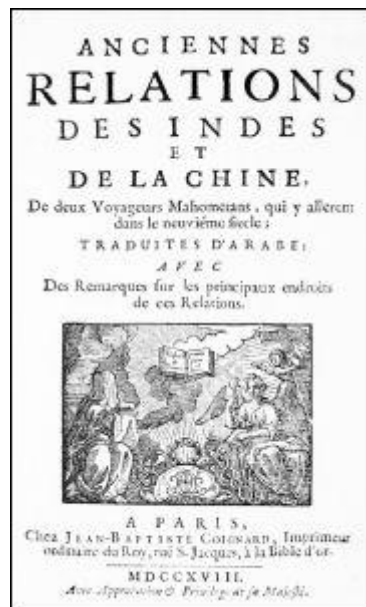
à partir d'extraits ¹ de :

**ANCIENNES RELATIONS DES INDES
ET DE LA CHINE**
de deux voyageurs mahométans, qui y allèrent
dans le neuvième siècle

traduites d'arabe, avec des remarques sur les principaux endroits
de ces relations,

par Eusèbe RENAUDOT (1646-1720)

Coignard, imprimeur ordinaire du roi, Paris, 1718, 416 pages.



Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
janvier 2014

¹ Deux sections des Relations, n'intéressant pas la Chine ("la province de Zapage", pages 75-85, et "quelques particularités sur les Indes", pages 98-124) ne sont pas présentées ici.

TABLE DES MATIÈRES

[Préface.](#)

*

[Première Relation.](#)

Particularités, qui regardent les Indes, la Chine, & les rois
de ces mêmes pays.

[Seconde Relation](#), ou discours ou discours d'Abu Zeid El Hacen
Sirafien sur le voyage des Indes & de la Chine.

L'auteur recommence à parler de la Chine & de plusieurs
affaires du pays.

Du Corassan.

[Remarques sur les principaux endroits de ces Relations.](#)

*

Éclaircissements sur

l'histoire & les coutumes de la Chine.

l'histoire naturelle.

la prédication de la religion chrétienne à la Chine.

l'entrée des mahométans dans la Chine.

les juifs qui ont été trouvés à la Chine.

les sciences des Chinois.

En complément à l'ouvrage de 1718 :

[Lettre de M. De Guignes](#) de l'Académie des inscriptions, à Messieurs les
Auteurs du *Journal des savants*, au sujet de deux voyageurs
mahométans, dont les Relations ont été traduites & publiées par M.
l'abbé Renaudot. *Journal des Sçavans*, 1764, pages 718-725.

PRÉFACE

@

p.III La Relation des Indes & de la Chine, que j'entreprends de donner au public, m'a paru mériter d'être tirée de l'obscurité où elle a été jusqu'à présent, non seulement parce qu'elle est écrite dans une langue étrangère, mais aussi parce que le manuscrit dont elle a été tirée, & qui est dans la Bibliothèque de M. le Comte de Seignelay, paraît unique en son espèce. Son antiquité se connaît assez par le caractère : mais il y a une marque certaine qu'il a été écrit avant l'an de l'hégire 569, qui répond à celui de J.-C. 1173. Car on trouve à la fin quelques observations de la même main touchant l'étendue & le circuit, les murailles & les tours de Damas, & d'autres villes de Syrie, dont le sultan Noraddin, si fameux dans les histoires des guerres d'outre-mer, était le maître ; & l'écrivain parle de lui comme étant encore vivant. Or ce prince mourut l'année qui vient d'être marquée, & ainsi le manuscrit doit être ancien d'environ 550 ans.

Mais on ne peut pas douter que les deux auteurs de cette relation ne soient beaucoup plus anciens, ni que les dates qu'ils donnent, l'une de l'année 237 p.IV de l'hégire, qui est celle du premier voyage, l'autre de l'année 264, dans laquelle arriva une grande révolution à la Chine, ne soient véritables. La première répond à l'année de J.-C. 851, l'autre à celle de 877.

Chacun sait que le premier auteur qui ait parlé de la Chine avec quelque connaissance, a été Marco Polo Vénitien, dont les Relations ont été autrefois regardées comme suspectes, à cause des merveilles incroyables qu'elles contenaient, & dont la plupart se sont trouvées véritables. Marco Polo revint de ses voyages en 1295. Ainsi la Relation des deux Arabes est de quatre cents ans plus ancienne ; & comme toutes celles que nous connaissons sont postérieures à Marco Polo, celle que nous donnons est d'une antiquité supérieure aux autres modernes, qui ont parlé de la

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Chine. On n'exceptera pas de ce nombre celles des Arabes & des Persans, ni les géographes qui ont écrit dans les deux langues, dont quelques savants de nos jours ont donné une idée trop avantageuse, & fort au-delà de la vérité.

La géographie, qu'on appelle ordinairement *de Nubie*, & dont on suppose que le Cherif Édrisi est l'auteur, qui a été ^{p.v} composée en Sicile, & que plusieurs auteurs appellent *le livre de Roger*, parce qu'elle fut composée pour Roger II, roi de Sicile, est la plus ancienne que nous ayons. Elle est divisée par climats à la manière de celle de Ptolémée, que les Arabes avaient traduite en leur langue : & presque toutes les géographies orientales sont disposées selon cette méthode. On n'y trouve aucune position, non plus que dans la plupart des autres, si on excepte celle d'Abulfeda, dont il sera parlé ci-après. Mais elle comprend ce qu'il y a de plus curieux dans les auteurs qui ont écrit depuis, soit pour ce qui regarde l'histoire naturelle, soit pour les mœurs & les coutumes des peuples ; de sorte qu'il est aisé de reconnaître, que presque tout ce qui se trouve dans les autres en a été tiré. Il est donc très remarquable que ce géographe de Nubie, quel qu'il puisse être, a tiré de ces deux Arabes la plupart des choses qu'il rapporte de la navigation de l'océan Oriental, des Indes, & de la Chine, ce qui seul fait voir qu'ils sont de la première antiquité, parmi les écrivains de leur nation.

On ne prétend pas néanmoins par là relever le mérite de ces Relations ^{p.vi} au-delà des justes bornes, puisqu'il faut convenir de bonne foi qu'elles contiennent plusieurs choses fabuleuses ; qu'il y en a beaucoup d'autres si obscures, qu'il est très difficile de les éclaircir ; & que le défaut des positions empêche l'usage qu'on aurait pu faire des descriptions des pays dont elles parlent. Mais ces défauts qui leur sont communs avec tous les auteurs qui ont écrit de la géographie en arabe, sont récompensés par un très grand nombre de choses curieuses qu'elles nous apprennent, & qui se trouvent rarement ailleurs.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Une des principales est la route de la navigation aux Indes & à la Chine, que tenaient autrefois les Arabes, & les Persans, qui partaient de Bassora & de Siraf : & en même temps, celle que tenaient les Chinois, pour venir dans les mers d'Arabie & de Perse. Plusieurs savants hommes, supposant selon le témoignage du père Martini, que les Chinois avec le secours de la boussole, naviguaient jusqu'à l'île de Ceïlan, & qu'ils y avaient établi une colonie, ont persuadé à d'autres, que cette navigation se faisait par hauteurs. Ils ont conclu de là, qu'il était presque impossible que les Arabes actifs & industrieux n'eussent pas appris des ^{p.VII} Chinois une invention si utile, & si nécessaire pour les voyages de long cours, puisqu'il paraissait par l'histoire, qu'ils en avaient fait plusieurs, longtemps avant que les Portugais eussent passé aux Indes Orientales. Telle était l'opinion de feu M. Thevenot, qui n'avait pas de connaissance des auteurs de ces Relations, & qui étant fort prévenu en faveur des Chinois, supposait, après le père Martini, qu'ils avaient eu l'usage de la boussole, & qu'ils avaient navigué jusqu'à l'île de Ceïlan, & même plus loin. M. Vossius établit ce fait, comme s'il n'était pas permis d'en douter, & cependant il n'en donne aucune preuve. Nos auteurs marquent si précisément, & avec tant de détail, que les vaisseaux indiens & chinois ne passaient pas au-delà de Siraf, qu'il n'y a pas de raison d'en douter, puisqu'ils marquent en même temps, qu'ils ne le pouvaient, parce que leurs vaisseaux n'étaient pas capables de soutenir les flots de la grande mer. Ce n'est pas seulement parce que nos deux auteurs ne font pas mention de la boussole. qu'on peut juger, que les Chinois, ni les Arabes n'en avaient aucune connaissance, il y en a d'autres preuves incontestables. Mais quand on ne le pourrait prouver ^{p.VIII} d'ailleurs, la route qu'on tenait alors le prouve suffisamment, puisqu'elle a été abandonnée comme trop longue & trop périlleuse, dès que les navigateurs ont connu l'usage de la boussole.

On trouve aussi dans ces Relations plusieurs singularités sur la Chine, qui sont conformes à ce qu'en a écrit M. Polo ; & même qui

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

sont confirmées par les auteurs les plus exacts de ces derniers temps. S'il y en a d'autres qui ne se puissent pas accorder avec ce que ceux-ci en ont écrit, elles ne doivent pas sur ce seul motif passer pour suspectes, puisqu'il est arrivé de grands changements dans ce pays-là, pendant le cours de plus de huit cents ans. Avec les lumières que le père Martini a données dans son Atlas chinois, on a reconnu la vérité de plusieurs choses qui avaient paru fabuleuses dans le livre de M. Polo. On pourra de même reconnaître dans la suite, celle de diverses particularités de ces Relations, qui ne se trouvent point ailleurs.

Le père Martini est le premier qui nous ait appris que la plupart des grandes de villes de la Chine avaient souvent changé de nom. Il est donc très possible que celles dont parlent nos auteurs aient eu de leur temps les noms qu'ils ^{p.IX} rapportent. S'ils ne marquent pas les positions, on les sait présentement par les observations que les Européens ont faites, & il serait fort inutile de les chercher dans les Arabes. L'opinion contraire est néanmoins tellement établie, qu'il semble qu'on ne puisse la combattre sans témérité. Jean-Baptiste Ramusio, homme judicieux, & d'un savoir fort étendu, ayant vu quelque petite partie de la géographie d'Abulfeda, & y ayant trouvé des villes dont M. Polo fait mention, conçut une grande estime de tout l'ouvrage. Castaldo s'en servit aussi pour marquer diverses positions : Schickard en cita quelques endroits & promit de le traduire. M. Gravius savant anglais en fit la traduction, dont il fit imprimer deux Climats. M. Thevenot y avait travaillé depuis, & après sa mort la copie de sa traduction est passée dans des mains étrangères. Tous les savants, & sur leur témoignage, tous les autres, qui n'ont pas su les langues orientales, ont soutenu l'espérance publique, par les louanges excessives qu'ils ont données à l'ouvrage d'Abulfeda, sans presque le connaître, & quelquefois sans l'entendre. André Muller qui a fait imprimer le voyage de Marco Polo en latin, avec de longues ^{p.X} dissertations, & qui en a fait une particulière du Catai, témoigne regretter un ouvrage que

Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans

Schickard avait promis, touchant la Tartarie & la Chine, qu'il aurait tiré d'Abulfeda, & qui aurait été semblable à celui qu'il a donné des anciens rois de Perse, sous le titre de *Tarich Regum Persiæ*.

Il n'y a personne qui ne croit sur un pareil témoignage, que le public a fait une grande perte, parce que Schickard n'a pas donné cet ouvrage, & qu'il n'a pas traduit Abulfeda comme il l'avait promis. On croira encore plus facilement sur le témoignage de tant de savants dans les langues orientales, que la géographie de cet auteur éclaircirait toutes les difficultés des Relations de M. Polo, & qu'elle donnerait de grandes lumières sur la Chine, comme prétend Muller. Nous sommes dans un siècle où la curiosité sur les circonstances particulières de la vie des gens de lettres, & de leurs ouvrages, qui peut avoir quelque utilité, a été portée jusqu'à l'excès. Ainsi comme il est fort rare que ceux qui ont ramassé ces matières fassent autre chose, que copier ce qu'ils trouvent dans des préfaces, sans avoir connu les livres ni les auteurs ; il ne sera peut-être pas ^{p.XI} inutile de dire ce qui est véritable de Schickard & ensuite d'Abulfeda.

Schickard qui était un professeur de l'académie de Tubinge, acquit une grande réputation, par l'ouvrage qu'il intitula, *Tarich Regum Persiæ*. Le fondement de ce travail fut la découverte d'une généalogie écrite sur une longue feuille, qui commençait par Adam & finissait à un prince mahométan qui l'avait fait faire, & que Schickard regarda comme une pièce très rare, quoiqu'il n'y ait rien qui le soit moins. Il copia donc les noms, qu'il lut souvent assez mal ; & ayant ramassé tout ce qui pouvait avoir rapport à ces princes, quand il vint aux rois de Perse, il n'en dit rien que ce qu'il avait copié de Teixeira, auteur portugais qui avait tiré son abrégé d'histoire des historiens persans, avec beaucoup d'exactitude. Il y ajoute des citations du livre intitulé *fuchassin*, où il y a beaucoup de choses curieuses sur l'histoire orientale, quelques citations de la géographie arabe, rien d'original. On reconnaît certainement qu'il n'avait pas la moindre connaissance des auteurs qui ont écrit cette

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

histoire entièrement fabuleuse, si on excepte ce qui regarde quelques-uns des derniers rois. On n'a qu'à ^{p.XII} lire Teixeira ou la traduction de l'abrégé des histoires de Perse, appelée *Leb Towarich* imprimée dans le quatrième volume des Recueils de feu M. Thevenot, & qui avait été faite par M. Gaulmin, on sera convaincu du peu de mérite de l'ouvrage de Schickard, & combien il était peu capable de donner l'histoire des Tartares ginghizchanides, qu'il s'était hasardé de promettre.

Il est vrai qu'il avait de même promis de traduire Abulfeda, & Gravius, qui selon le rapport de ceux qui l'ont connu, était un honnête homme, n'ayant pas voulu entreprendre le même travail en concurrence avec Schickard, lui écrivit sur ce sujet. Celui-ci répondit, que le manuscrit de la Bibliothèque de Vienne était si défectueux, qu'il était impossible de le traduire. On a autrefois acheté en Allemagne la copie qu'il avait faite de ce ms. & elle est dans la Bibliothèque du roi. Schickard avait ajouté la traduction d'une partie de l'ouvrage, & il ne faut pas en lire beaucoup, pour reconnaître qu'elle était au dessus de ses forces. Gravius en était fort capable, parce qu'outre la connaissance parfaite des langues orientales, & qu'il avait voyagé en Levant, il avait celle des ^{p.XIII} principaux auteurs, une profonde érudition, & il était grand mathématicien. Il a donné un échantillon de son ouvrage, ayant publié en 1650 la description & les tables des deux provinces de *Chouarzem* & de *Mawrelnahar*, ou Transoxiane, en arabe & en latin. Il marque dans sa préface qu'il avait achevé la traduction entière d'Abulfeda, & il l'avait dit à quelques savants de ses amis : mais comme il fut emprisonné par les parlementaires, pour avoir prêté de l'argent au roi Charles II, sa maison fut pillée, & son ouvrage perdu. C'est ce qu'on a su de feu M. Hardy, homme très savant, qui l'avait connu particulièrement.

Les deux Climats que Gravius a donnés, sont une des plus curieuses parties de la géographie d'Abulfeda, parce qu'ils contiennent des villes inconnues aux anciens géographes, dont on

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

n'a aucune connaissance, que par l'histoire mahométane & par les Relations modernes. De plus, ces pays-là avaient été soumis aux sultans seldjoukides, sous le troisième desquels, sultan Gelaeddin Melik-Schah, il y avait eu de très habiles astronomes, qui avaient fait par son ordre des observations fort exactes, tant pour ^{p.XIV} fixer le commencement de l'époque appelée *gelaléenne*, que pour la mesure de la terre. Les princes tartares avaient conservé la même curiosité : & ainsi il y avait du temps d'Abulfeda, qui mourut l'an de J.-C. 1345, un grand nombre de tables assez exactes, par lesquelles il pouvait régler les positions des villes dont il parlait. Cependant nonobstant cette exactitude, on remarque dans les tables de ces deux Climats la différence d'un & quelquefois de deux degrés ; mais qui n'est pas comparable à celle qui règne dans tout le corps de l'ouvrage, dont il sera bon de donner quelques exemples.

On choisira pour cela le pays qui devait être le plus connu aux mahométans, qui est l'Arabie. Abulfeda parlant de Medine, ville sacrée parmi eux, à cause du tombeau de Mahomet, dit qu'elle est à 65 ou 67 degrés de longitude. Aïla, ville autrefois fameuse, & fort connue, parce qu'elle est sur la route des caravanes d'Égypte pour la Meque, est selon Abulfeda à 53, 54 ou 56 degrés de longitude, Tima, à 67 ou 58 degrés. Tedmour qui est l'ancienne Palmyre, à 61 ou 66. Hacentahaz, siège des anciens rois de l'Yemen ou Arabie ^{p.XV} heureuse, à 65, 67 ou 70. Dofar, siège des anciens Homérites, à 67 ou 73. Nageran, ville très souvent nommée dans les histoires, à 67 ou 75. Aden encore plus connue, à 65, 67 ou 70. Il ne se trouve guère plus d'exactitude en ce qui regarde les autres pays, qui devaient être plus connus à l'auteur, & il n'y a pas de raison capable de justifier sa négligence ou son incapacité, sur la longitude qu'il donne de la ville d'Acre ou Ptolemaïde de 56, 57, 58 ou 70 degrés. Lorsqu'il n'en donne qu'une, c'est qu'il ne trouvait que celle-là dans les auteurs qu'il copiait, & pour cela elle n'en est pas plus sûre, & il ne la donne pas pour telle, en quoi on doit louer sa bonne foi. Car il est à remarquer, que de cinq cent cinquante villes

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

ou environ dont il parle (car il y en a plus ou moins en différents exemplaires) il ne donne la position d'aucune comme certaine, si ce n'est de sa ville de Hama. On peut juger après cela, s'il y a un grand secours à espérer de cet ouvrage tellement vanté depuis près de deux siècles, pour rétablir la géographie orientale, & l'état qu'on doit faire de ces portions qui varient de plusieurs degrés de longitude, & qui ne sont guère plus exactes pour la latitude.

p.XVI La description des pays qui est à la tête des tables est plus exacte, & on en peut tirer quelque utilité, particulièrement pour suivre le cours des grandes rivières, le Nil, le Tigre, l'Euphrate, l'Oxus & peu d'autres. Les discours disposés dans chaque colonne des tables, pour ce qui regarde la ville qui y répond, sont très courts & assez justes ; & ils ne contiennent pas les fables qui sont ordinaires dans les autres géographes arabes & persans, sans en excepter Yacuti, qu'on cite souvent avec éloge, mais qui ayant disposé son ouvrage par climats, ne donne aucune position.

Si ce qui a été dit jusqu'à présent, touchant le peu de secours qu'on peut tirer d'Abulfeda pour la géographie d'Orient, est véritable, comme il l'est sans doute, il est encore plus certain qu'il ne peut donner aucun éclaircissement considérable sur la Chine en particulier, & il ne faut pour le prouver d'autre témoignage que le sien. Voici donc ses paroles dans le discours qui précède le peu qu'il rapporte des principales villes du pays.

« La Chine est bornée à l'occident, par le désert qui la sépare des Indes : au midi par la mer, aussi bien qu'à l'orient, & au septentrion par les pays de Gog & de Magog, p.XVII & d'autres dont nous n'avons aucune connaissance. Les géographes rapportent, à la vérité, plusieurs noms de lieux & de rivières de la Chine. Mais comme nous en ignorons la prononciation, aussi bien que le véritable état de ce pays-là, ils nous sont comme inconnus ; d'autant plus que nous ne trouvons personne qui en soit venu, & de qui nous puissions nous en informer avec exactitude.

Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans

C'est pourquoi nous n'en dirons que ce qui en a été écrit
par les auteurs qui nous ont précédé.

Il donne ensuite le nom de quelques villes, mais tellement défigurés, qu'il est impossible de les reconnaître, à l'exception de *Khansa* qui est peut-être, le *Quinsai* de M. Polo & *Zeïtoun*, dont il est fait aussi mention. Il parle en un autre endroit de *Cambalic*, & du *Catai* sur les témoignages d'Ebnfahid. Muller a rapporté ces passages, & ils confirment ce que l'auteur dit lui-même du peu de connaissance qu'il avait de ces pays-là. Il en parle avec la même incertitude dans le commencement de son abrégé de l'histoire universelle.

Mais il ne faut pas s'étonner qu'Abulfeda ait si peu connu la Chine, puisque les autres auteurs qui en parlent, ne rapportent que des fables & des ^{p.XVIII} absurdités, si l'on excepte quelques endroits dans Yacuti, Ebn Werdi, Marachi, & la géographie persienne, qui paraissent être tirés de nos deux auteurs, qui seuls ont parlé sérieusement de la Chine. Il est étonnant à la vérité qu'ils aient été si peu connus : mais on ne peut pas douter qu'ils ne l'aient été, de quelques-uns, entre autres de l'auteur de la géographie imprimée à Rome, qui a copié plusieurs endroits de leurs Relations, & cela suffit pour établir leur autorité.

On pourra sans doute l'attaquer par un autre endroit, & principalement parce que ces Arabes parlent avec assez peu d'estime de la philosophie chinoise, dont on a dit tant de merveilles, depuis environ cent ans. Cette matière méritant un éclaircissement particulier, sera traitée dans une dissertation, touchant les sciences des Chinois.

Il n'y aura pas moins de contradictions sur plusieurs faits historiques qui se trouvent dans les deux Relations, & qui ne s'accordent pas avec les histoires de la Chine que de savants missionnaires ont tirée des Annales du pays, dont ils louent l'exactitude, de laquelle néanmoins il est impossible de juger, sur

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

les extraits qui en ont été donnés au ^{p.XIX} public. Si quelques savants de notre siècle ont cru que leur autorité était suffisante pour réformer la chronologie, même celle de l'Écriture Sainte, ils n'étaient pas capables d'en juger, & M. Vossius qui a relevé le mérite des Chinois plus qu'aucun autre, l'était moins que personne. Car outre qu'il était crédule jusqu'à l'excès sur cette matière, il n'en jugeait que sur le témoignage d'autrui, ne sachant pas la langue, qu'il trouvait néanmoins merveilleuse, & plus parfaite que toutes les autres. Il a fait un jugement tout différent de la langue copte, qu'il a prétendu être un langage barbare dont on n'avait jamais ouï parler avant le douzième siècle, quoiqu'il y ait des preuves certaines de la fausseté de cette conjecture, qui font voir qu'il ignorait entièrement l'histoire mahométane, & celle des chrétiens d'Égypte. Le père Pezron s'était engagé à suivre le système de Vossius pour soutenir la chronologie des Septante, & il le suivit aussi par rapport à celle des Chinois. D'autres l'ont fait valoir par des vues particulières pour lesquelles on ne doit avoir aucun égard, quand il s'agit de connaître la vérité.

On trouvera aussi dans ces Relations ^{p.XX} plusieurs choses peu croyables, semblables à celles qui firent autrefois regarder comme fabuleuse celle de Marco Polo. Ce serait une témérité de les garantir toutes, mais il faut aussi convenir que de semblables faits se sont souvent vérifiés dans la suite : & qu'on ne doit pas par cette seule raison rejeter les relations anciennes, lorsque d'ailleurs elles portent un caractère de vérité. C'est ce qu'on reconnaît aisément dans celles-ci, où il règne un air de simplicité qui n'est pas ordinaire parmi les Orientaux. Aussi presque tous les auteurs arabes & persans qui ont parlé des Indes & de la Chine, ceux mêmes desquels nos savants ont parlé avec plus d'estime, n'ont rien évité davantage que cette simplicité, mais ils ont recueilli avec soin toutes les fables les plus absurdes. Il ne faut pas même s'étonner qu'ils en aient tant rapporté sur la Chine dont ils n'avaient presque aucune connaissance, puisqu'ils en rapportent d'aussi ridicules sur

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

l'Espagne, dont les Arabes ont été si longtemps les maîtres, sur la ville de Rome, & sur la plupart des provinces de l'Europe.

On a tâché d'éclaircir dans les dissertations & dans les notes, ce qu'il y a de plus important dans ces Relations : ^{p.XXI} mais il n'a pas paru nécessaire de multiplier les citations de toutes sortes d'auteurs comme il n'est que trop ordinaire parmi les savants de ces derniers temps. André Muller dans son Traité de *Cataia*, n'a pas omis un seul passage des écrivains dont il a eu connaissance, qui eût tant soit peu de rapport à sa matière, quoique la plupart eussent seulement copié ce que les autres en avaient écrit, & que leur témoignage ne fût d'aucune autorité. Cependant avec ce nombre prodigieux de citations, il a laissé la plus importante partie de sa matière dans une grande obscurité, & ceux qui ne sauront du Cataï, que ce que rapporte cet auteur, en seront fort peu instruits. Car ils sauront les opinions & les conjectures de plusieurs savants qui se sont copiés les uns les autres, & dont aucun n'a connu à fond la matière dont il s'agissait.

Le juif Benjamin qui avait voyagé dans une grande partie de l'Orient, & dont on a une relation abrégée, où il y a des choses très curieuses & véritables, n'est pas un auteur méprisable, comme l'ont voulu faire croire quelques savants qui ne l'ont pas entendu, à la tête desquels il faut mettre ceux qui entreprirent de le ^{p.XXII} traduire, Arias Montanus, & après lui Constantin l'Empereur. Ils avaient travaillé l'un & l'autre, sur l'édition faite à Constantinople, qui étant un peu fautive, & assez peu nette, pouvait embarrasser ceux qui ne savaient pas la matière. Arias Montanus fit des fautes énormes dans sa traduction, que le traducteur hollandais n'a pas aperçues ; & l'un & l'autre ayant mal lu plusieurs noms propres de villes, de peuples, & de provinces, en ont formé d'imaginaires qui ne furent jamais. Ainsi on trouve partout, la province d'*Elimen* qui ne fut jamais, au lieu d'*Eliemen*, qui est l'Arabie heureuse, & un grand nombre de fautes semblables ; des *Dougziin*, peuples inconnus, au lieu de *Drouziin*, les Druzes ; l'île de *Nikrokis* ; des

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Hachisches, peuples qui coupaient les princes avec une scie, & cent autres de cette nature. Arias Montanus a laissé à ses lecteurs le soin de développer ces difficultés : mais Constantin l'Empereur avec un grand air de capacité, voulant éclaircir son auteur, a joint à sa traduction, des notes chargées de citations arabes & hébraïques entièrement inutiles. Car elles ne sont pas tirées des écrivains originaux, ni des géographes ou historiens dont il ne ^{p.XXIII} connaissait aucun, sinon la géographie de Nubie, & Elmacin, que souvent il n'a pas entendus. Par exemple, il reprend Benjamin de ce qu'il s'est trompé sur le calife d'Égypte qui régnait de son temps, parce qu'il en trouve un autre nommé par Elmacin, de la famille des Abbassides. Or c'était ignorer les premiers éléments de l'histoire mahométane que de ne pas savoir, qu'en Égypte les Fatimides maîtres du pays, s'étaient déclarés califes, ayant renoncé à l'obéissance des Abbassides, qu'ils regardaient comme usurpateurs de l'Empire, & du pontificat.

De plus grands hommes que Constantin l'Empereur, en voulant parler de ce qu'ils ne savaient pas, sont tombés dans de pareilles absurdités. Ainsi Joseph Scaliger voulant donner l'origine du titre de *prêtre-Jean*, attribué communément au roi d'Éthiopie, en a proposé une qui n'est ni persane, comme il le prétend, ni arabe. Il s'est de même trompé sur des étymologies des noms persans, & voulant joindre à ses canons chronologiques une suite des califes & des sultans, des principaux États, depuis le mahométisme, que le juif Abraham Zacut avait rapportée fort exactement dans son abrégé historique, il a défiguré tous les ^{p.XXIV} noms, parce qu'il les trouvait écrits en hébreu, & qu'il ne les connaissait pas d'ailleurs. Erpenius, quoique savant en arabe, a fait un nombre infini de fautes dans sa traduction d'Elmacin, sur le texte, sur la géographie & sur les noms propres. Ainsi on peut dire avec vérité qu'il n'y a presque eu de notre siècle que Golius & Gravius, qui nous aient donné des lumières sûres touchant la géographie orientale : auxquels on doit ajouter M. d'Herbelot, dont la *Bibliothèque Orientale* est remplie

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

d'une vaste érudition, quoique par la négligence de ceux qui eurent soin de l'impression, cet ouvrage n'ait pas toute la perfection que l'auteur aurait pu lui donner, consommé comme il était dans la lecture des meilleurs livres arabes, turcs, & persans.

Il a paru de nouveaux ouvrages remplis d'érudition orientale dont il est bon de parler. On a vu entre autres depuis peu un voyage de l'Arabie heureuse, dans lequel il y a beaucoup de remarques curieuses, par rapport au temps présent. Celui qui en a donné la relation au public cite ce qu'Abulfeda a écrit de l'Arabie : mais il en parle beaucoup mieux que ce géographe, qui n'en a connu que ^{p.XXV} deux ou trois principales villes. Ce qu'il dit touchant les cherifs de la Meque, ne s'accorde pas avec l'histoire la plus certaine du mahométisme, puisque non seulement les califes des premières races ont été les maîtres dans ce pays-là ; mais que Saladin, dévot mahométan, s'il en fut jamais, en fit la conquête par son frère, & qu'il en chassa Abdelnebi, quoiqu'il prétendît être de la race de leur Prophète.

M. Chardin dans la dernière édition de son voyage de Perse a donné d'amples dissertations sur la morale des anciens Persans, comme étant tirées de leurs auteurs. Cependant la plus grande partie de ce qu'il rapporte est tirée du Gulistan du poète Saadi, traduit il y a plus de soixante ans en allemand par Olearius, & en latin par Gentius. Le reste consiste en sentences qui sont la plupart tirées des anciens Grecs, traduites en diverses langues d'orient, & qui n'ont pas plus de rapport aux Persans, qu'aux autres nations du monde. De plus le mahométisme règne partout, & ce qu'on nous veut faire passer pour la philosophie & la théologie persienne, est pris de l'Alcoran, & n'appartient aux Persans, que parce qu'ils l'ont mis dans leur langue.

^{p.XXVI} M. Hyde, savant anglais, a entrepris un ouvrage d'une plus grande recherche pour expliquer la religion des anciens Perses, & qui est d'autant plus capable d'imposer, qu'il est rempli d'un grand nombre de citations d'écrivains arabes & persans. Il excite aussi la

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

curiosité par la nouveauté du dessein, qui est de justifier le culte du feu parmi les Perses anciens, & de prouver que ce n'était qu'une cérémonie indifférente, qui avait rapport au vrai Dieu, parce que l'origine de ce culte du feu venait de ce que les Israélites, lorsqu'ils furent emmenés en captivité, l'avaient apporté de Jérusalem, & l'avaient conservé jusqu'aux derniers temps, ce que néanmoins personne n'avait su avant M. Hyde. On apprenait par les auteurs grecs & latins, que cette superstition des Perses, & plusieurs autres, leur étaient connues. L'ancienne Église honorait un grand nombre de saints martyrs, qui avaient souffert la mort dans les cruelles persécutions de Sapor & d'Isdegerde, plutôt que d'adorer le feu. Ne croyez rien de tout cela, dit M. Hyde, les Grecs & les Latins ne connaissaient pas la religion des Perses ; & ces martyrs étaient des gens entêtés & opiniâtres. Enfin pour ^{p.XXVII} prouver ce paradoxe, il n'a point d'autre autorité que celle d'un malheureux poète persan qui écrivait il y a deux cents ans. Il n'y a personne qui ne puisse être trompé de cette manière, surtout lorsqu'on ignore la qualité & le mérite des auteurs, sur le témoignage desquels on établit de semblables paradoxes.

Ces digressions pourront paraître inutiles : elles ne le sont pas néanmoins, par rapport à la manière dont on doit faire usage de la littérature orientale, en ne portant pas l'estime qu'on en peut faire au-delà des bornes, comme ont fait trop souvent ceux qui s'y sont appliqués ; mais en posant comme un principe certain, que pour l'histoire ou pour la géographie ancienne, on ne peut presque tirer aucun secours des livres arabes ou persans, & encore moins des Turcs. Cette remarque a aussi rapport aux dissertations, & aux notes, qui feront ajoutées à cette Relation. Car il n'aurait pas été difficile de les augmenter d'un grand nombre de citations d'autres Arabes & Persans, ou de voyageurs modernes, ce qu'on a cru devoir éviter avec autant de soin, que d'autres en ont apporté à les multiplier, quoique la plupart soient entièrement inutiles. M. Bochart, par exemple, ^{p.XXVIII} dans son Traité des animaux dont il

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

est parlé dans l'Écriture Sainte, a recueilli avec une exactitude singulière, tout ce que les anciens grecs & latins ont dit touchant la licorne. Ensuite il y a joint plusieurs passages d'auteurs arabes auxquels il en pouvait ajouter beaucoup d'autres, qu'il n'avait pas connus. Tout lecteur un peu attentif reconnaîtra aisément que tous se sont copié les uns les autres, & que celui qu'il suit particulièrement & qu'il appelle *Damir*, outre qu'il est fort récent, n'était rien moins que naturaliste. C'est donc tromper les lecteurs, que de leur citer sérieusement de semblables témoignages sans les avertir du jugement qu'on en doit faire. Or tout homme qui aura connaissance des fables les plus ridicules que rapportent Cazuini, & d'autres semblables écrivains, ne croira pas qu'on puisse faire aucun fond sur ce qu'ils disent, principalement sur la Chine, dont il paraît qu'ils n'ont eu qu'une connaissance très confuse, & que le peu qu'ils ont dit de vrai, a été tiré de nos deux auteurs, ce qui prouve leur antiquité.

Il n'entre dans leur récit aucune de ces fables, si ordinaires dans tous les géographes arabes, touchant l'Empereur ^{p.XXIX} de la Chine, ni ces noms de *Fagfour*, *Bagboun* & autres, qu'ils lui donnent. Ce qu'on y trouve de la grandeur de l'Empire mahométan convient au temps dans lequel ils écrivaient, & la cause que marque la première relation du voyage que fit ce mahométan à la Chine, a beaucoup de rapport aux circonstances du siècle d'alors, où les guerres civiles commencèrent à diviser le vaste Empire des califes, par l'établissement de plusieurs principautés indépendantes, qui contribuèrent à sa ruine. Il ne se trouve dans l'une ni dans l'autre Relation, aucun fait, qui marque un âge plus récent que les époques qu'elles donnent, ce qui est encore un caractère certain de leur vérité. Car il paraît que la Perse, & Siraf d'où partit le premier voyageur, étaient alors soumis aux califes, ce qui fait voir que les princes de la maison de Boüia, ni ceux qui les détruisirent, n'avaient pas encore paru en Orient.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Il paraît aussi, que les Indes dont il est beaucoup parlé dans ces Relations, étaient encore toutes idolâtres, & que les mahométans n'y avaient alors fait aucune conquête, ni porté le mahométisme, comme ils firent dans la suite, sous l'Empire des Ghaznévides, de la maison ^{p.XXX} de Sebeckin, & quelques autres princes moins considérables. Jusqu'alors ce qu'il y avait de mahométans sur la côte d'Afrique, dans les Indes & à la Chine, quoiqu'en assez grand nombre, y étaient entrés comme marchands, & ils avaient commencé leur établissement par le commerce, avec la même liberté que les juifs & les chrétiens, mais sans autorité. Ils sont encore à la Chine sur le même pied, & suivant le témoignage de personnes dignes de foi, ils observent leur loi avec une grande exactitude, de sorte même qu'ils ne prennent point de degrés parmi les gens lettrés, à cause qu'ils croient ne pouvoir pratiquer en conscience les cérémonies ordinaires, que les Chinois font en pareille occasion.

La plupart des choses que les deux Relations contiennent touchant les mœurs & les coutumes des Indiens, sont confirmées par les voyageurs modernes & par les histoires portugaises : comme aussi par les géographes arabes & persans.

La description de l'arbre du thé, & de la boisson continuelle qu'en font les Chinois, est d'autant plus remarquable, que de très savants hommes ont écrit de nos jours, qu'elle n'était pas si ancienne. ^{p.XXXI} On reconnaît de la manière dont les deux voyageurs mahométans en parlent qu'ils en étaient bien informés. On en peut dire autant de l'animal dont on tire le musc ; & de plusieurs autres singularités, desquelles on trouvera des éclaircissements dans les notes.

On n'avait aucune connaissance de l'établissement des chrétiens dans la Chine : car tout ce que différents auteurs portugais & autres ont écrit pour prouver que l'apôtre saint Thomas y avait porté l'Évangile, ne peut se soutenir, n'étant fondé que sur des conjectures, & des raisons de vraisemblance. L'inscription chinoise

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

& syriaque trouvée en 1625 prouvait bien que le christianisme y avait été annoncé dès le huitième siècle, au plus tard ; mais il ne restait aucun vestige de cette mission, & même les explications que le père Kircher, & ensuite Muller avaient données à cette inscription, étaient insoutenables. On la trouvera expliquée dans un éclaircissement à part, qui fera connaître que quand les deux voyageurs ont dit qu'il y avait un grand nombre de chrétiens à la Chine, qui furent enveloppés dans un massacre général, lorsqu'il arriva une révolution qui changea ^{p.XXXII} toute la face de l'Empire, il n'était pas impossible que ces chrétiens fussent les descendants de ceux dont il est parlé dans la pierre chinoise.

Cet endroit sert aussi à éclaircir le nom de la ville de *Cumbdan*, dont il est parlé dans l'inscription, comme étant alors la capitale de l'Empire. Quoique la plupart des auteurs arabes aient confirmé le témoignage de l'inscription, & fait mention de cette ville de *Cumbdan*, entre autres le géographe de Nubie ; cependant elle n'était pas connue, parce que ses traducteurs s'étaient trompés, en prenant le nom de la ville, pour celui du fleuve qui l'arrose. Ceux qui avaient entrepris d'expliquer l'inscription syriaque, n'avaient donné que de vaines conjectures, au lieu que par la relation des voyageurs mahométans, on apprend deux faits importants, & qui donnent de grands éclaircissements sur l'histoire de la Chine. Le premier est, que *Cumbdan* a été autrefois la capitale de l'Empire ; & l'autre, qu'elle était *Nankin*, ce qui a été inconnu à ceux qui ont le mieux écrit sur la Chine.

Ils nous font aussi connaître que la ville de san Thomé n'a pas été ainsi nommée par les navigateurs européens, ^{p.XXXIII} comme plusieurs auteurs l'ont cru, puisqu'elle était connue sous ce même nom dès le neuvième siècle. Ils peuvent aussi servir à donner de grands éclaircissements touchant la géographie des côtes de l'océan Oriental, lorsqu'on examinera avec soin le peu qu'ils en disent, & qu'on le comparera avec ce qui se trouve dans les anciens géographes grecs, dont il ne paraît pas que les Arabes aient eu

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

connaissance, si ce n'est des tables de Ptolémée. On en pourra aussi tirer des lumières pour éclaircir plusieurs endroits de la géographie appelée ordinairement de Nubie, qui n'est pas un livre aussi méprisable que quelques savants ont prétendu ; mais qui ne mérite pas non plus toute l'estime que d'autres en ont faite. Tel qu'il soit, il peut donner une idée assez juste des géographies orientales, car s'il ne marque aucune position des lieux dont il parle, ce défaut lui est commun avec la plupart des autres, & il valait autant n'en point parler, que de le faire avec autant de variété & d'incertitude, qu'a fait Abulfeda. Il n'y a rien d'exact sur les positions dans les géographes arabes & persans, que les tables d'Olugbeg, & celles de Naffireddin, qu'a données & ^{p.XXXIV} traduites Gravius. Celui de Nubie, quoique son ouvrage ait été imprimé en arabe, & traduit en latin, n'a pas été d'une grande utilité, parce que les traducteurs n'ayant eu devant les yeux que l'imprimé, où il y a beaucoup de fautes, ne les ont pu reconnaître parce que les manuscrits sont très rares.

Les noms propres orientaux sont exprimés dans la traduction, dans les notes, & dans les dissertations, de la manière la plus simple qu'il a été possible, conformément à la valeur des lettres dans notre langue, sans s'éloigner de l'usage qui a fixé la prononciation de plusieurs. On est accoutumé depuis plusieurs siècles à prononcer le mot de מלך qui signifie roi ou prince, *melik*, & c'est ainsi qu'il se trouve écrit dans Roderic de Tolède, & dans les auteurs espagnols & portugais : tous les savants ont écrit & prononcé *Melik-chah*, quand ils ont parlé de ce grand sultan seljukide, qui réforma le calendrier, & établit l'époque gelaléenne. Un lecteur qui ne sait pas l'arabe, ou qui ne sera pas versé dans l'histoire orientale, ne le reconnaîtra pas sous le nom de *Malek-Chah*. Il en est de même des noms de villes & de provinces, qui se trouvent ^{p.XXXV} écrits si différemment par les Européens selon la diversité de leur manière d'écrire, qu'il est souvent difficile de les reconnaître. Ainsi la province que les Arabes appellent *Aderbijan*,

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

est écrite autrement par un Allemand, & autrement par un Portugais. Olearius écrit *Aderbitzian*, Teixeira *Aderbajon* ; & celui-ci exprime tous les mots persans terminés en n par un m parce que ceux du pays prononcent l'an final à peu près comme les Portugais *ão* ou *am*. D'autres savants ont cru qu'il fallait avoir égard à l'usage présent, & ainsi depuis peu, un des plus habiles, traduisant des histoires ou il était parlé du *Kowarzem* a écrit *Karisme*, & prétendait que le fameux historien *Emir Cond*, devait être appelé *Emir Cavend* ; *Ung-Khan* Empereur des Mogols, qui fut défait par *Ginghizkhan* : *Avengkhan*, & de même plusieurs autres. On ne conteste pas l'usage présent, sur lequel il faut croire ceux qui ont voyagé dans le pays ; mais on peut être assuré que les langues orientales n'ont pas été plus exemptes de changement dans la prononciation, que celles d'Europe. Cela se reconnaît aisément, parce que les géographes du pays sentant le défaut de leurs caractères pour ^{p.XXXVI} exprimer la prononciation, la marquent comme ils peuvent en nommant chaque voyelle des noms propres : & rarement elles se rapportent à la prononciation vulgaire. On ne parle pas de la manière dont le traducteur d'Elmacin & de l'histoire de Tamerlan les a exprimés : car elle lui est toute particulière, & elle n'a rapport ni à l'ancienne prononciation ni à la nouvelle. On ne devinerait jamais que *Gali*, le *Guebase*, *Gabdolle*, signifient *Hali*, *Abbas*, *Abdalla*, & ainsi des autres, qui rendent ces traductions inintelligibles.

Les dissertations sont plutôt un essai de ce qu'on peut découvrir sur des matières fort obscures, qui ne sont pas indifférentes, que des traités parfaits. On a tâché d'ouvrir le chemin à ceux qui pourront dans la suite faire de plus grandes recherches, sur les principaux points qui y sont traités. Deux ou trois auteurs qui souvent se sont copié l'un l'autre suffisent pour établir une opinion qui se répand sans être examinée par ceux qui les suivent, ce qui jette de grandes obscurités dans l'histoire, & donne lieu de confondre le vrai & le faux : ce qui est certain, & ce qui n'est que de

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

pure conjecture. Le père ^{p.XXXVII} Trigaut, sur quelques passages mal entendus de livres syriens, donna comme une conjecture vraisemblable, que saint Thomas avait annoncé l'Évangile dans la Chine. On trouva quelques années après l'inscription chinoise & syriaque, qui faisait mention d'une mission venue de Judée, ou de Syrie. D'autres décidèrent que celui dont il était parlé devait être saint Thomas ; & sur cela quelques-uns ont dressé la route qu'il devait avoir tenue, & même ils en ont donné des cartes. Comme ces systèmes contenaient des absurdités manifestes, quelques écrivains ont voulu rendre l'inscription suspecte de fausseté, quoique ce soit un monument très précieux, & d'une autorité incontestable. C'est ce qui sera prouvé dans une des dissertations, qui fera voir que tout ce qui avait été écrit sur ce sujet, particulièrement par M. Muller, était insoutenable.

Celle qui regarde les sciences des Chinois pourra être exposée à une grande contradiction, parce que depuis quelques années plusieurs savants hommes en ont jugé tout autrement, quoique parmi eux, il n'y en ait pas eu un seul qui en ait pu juger par lui-même, ne ^{p.XXXVIII} sachant pas cette langue terrible, qui occupe la vie d'un homme. Les missionnaires ont cru se pouvoir servir de l'autorité des philosophes chinois pour les disposer aux lumières de l'Évangile, & leur dessein était louable. Mais quelques autres, surtout des libertins, ont étrangement abusé des louanges excessives qu'on a données aux antiquités chinoises, pour attaquer l'autorité de la Sainte Écriture, & la religion chrétienne dont elles sont le fondement ; pour combattre l'universalité du Déluge, & pour prouver que le monde était plus ancien qu'on ne croyait. Les fables dont l'histoire de Perse est remplie, tout absurdes qu'elles soient, leur ont paru mériter quelque attention. Les ignorants, tel qu'était l'auteur du système des préadamites, croient tout ce qui peut favoriser leurs imaginations, principalement quand ils entendent débiter sérieusement de pareilles histoires, à des hommes savants, comme nous en avons entendu plusieurs, qu'on a néanmoins

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

reconnu depuis, n'avait connu que par les titres, les livres dont ils faisaient valoir l'autorité. M. Vossius qui était sans contestation très savant dans la littérature grecque & latine, trouvait des preuves dans les ^{p.XXXIX} auteurs anciens, pour soutenir tout ce qu'il lisait, ou entendait dire sur les Chinois. Enfin sur de pareilles autorités, des libertins gâtés par une fausse métaphysique ont répandu des opinions, qui leur ont paru nouvelles, quoique la plupart soient des anciens philosophes, ou des hérétiques des premiers siècles, & qui ne vont pas à moins qu'à un renversement général de toute religion. Celle que Jésus-Christ nous a enseignée est trop bien établie, pour avoir besoin de la philosophie chinoise. Ceux qui croiront qu'elle peut servir à perfectionner l'esprit & à régler les mœurs, quoiqu'ils ne la connaissent que par des paraphrases aussi obscures que les textes, doivent examiner de bonne foi les raisons qu'on peut avoir de douter de l'antiquité, & du mérite de l'histoire & de la philosophie chinoise, & comparer l'avantage qu'on en peut tirer, avec l'abus que plusieurs en font. On espère au moins qu'ils conviendront, qu'on peut être fort capable en toute sorte de sciences, grand philosophe, & grand mathématicien, sans le secours des livres chinois.

@

Anciennes relations des Indes et de la Chine
de deux voyageurs mahométans



ANCIENNES RELATIONS DES INDES ET DE LA CHINE

de deux voyageurs mahométans
qui y allèrent dans le neuvième siècle

Traduites d'arabe

PREMIÈRE RELATION

Le commencement manque

@

p.001 La troisième des mers dont nous avons à parler est celle de Herkend. Entre cette mer & celle de Delarowi, il y a plusieurs îles, & on dit que le nombre est d'environ 1.900. Elles séparent en quelque manière ces deux mers, & elles sont gouvernées par une p.002 reine. On trouve dans ces îles de l'ambre gris, en morceaux d'une grandeur extraordinaire. Il s'en trouve aussi des pièces plus petites, dont la forme est presque semblable à des plantes arrachées. Cet ambre croît au fond de la mer, comme les plantes sur la terre, & lorsque la mer est fort agitée, la violence de la vague l'arrache du fond de l'eau, & le pousse à terre où on le trouve en forme de champignon ou de truffe.

Ces îles gouvernées par une reine sont remplies de palmiers qui portent le cocos. Elles sont éloignées les unes des autres d'une, de deux, de trois ou de quatre lieues : elles sont toutes habitées, plantées d'arbres de cocos. Le bien des habitants consiste en coquillages, dont même les trésors de la reine sont remplis. On dit qu'il n'y a pas d'ouvriers plus industrieux que ces insulaires : de sorte que de l'étoffe du cocos ils font des chemises entières avec les manches & les quartiers, d'un même tissu, aussi bien que des demi-vestes. Ils en bâtissent des vaisseaux & des maisons avec la même industrie, & ils font ainsi toutes sortes d'autres ouvrages. Les coquillages leur viennent lorsque la mer est agitée & lorsqu'ils surnagent dessus l'eau : ils p.003 prennent des branches de cocos, il les jettent sur l'eau, & les coquilles s'y attachent. Ils les appellent *kabtege*.

Au-delà de ces îles, dans la mer de Herkend est Serendib ou Ceylan, la principale de toutes ces îles qu'ils appellent Debijat. Elle

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

est toute entourée de la mer, & il y a des endroits de sa côte, où on pêche les perles.

On trouve plus avant dans les terres une montagne appelée *Rahoun*, sur laquelle on croit qu'Adam est monté, & qu'il a laissé un vestige de son pied sur une roche, au haut de la même montagne. Il n'y a qu'une seule trace d'un pas d'homme qui a soixante & dix coudées de longueur & on dit qu'Adam avait alors l'autre pied dans la mer. Autour de cette montagne il y a des mines d'où on tire des rubis, des opales & des améthystes. Il y a deux rois dans cette île qui est d'une grande étendue. On y trouve du bois d'aloès, de l'or, des pierreries, & des perles qui se pêchent sur ses côtes, aussi bien que de grandes coquilles dont ils se servent au lieu de trompettes, & dont ils sont fort curieux.

Dans la même mer en tirant vers l'île de Serendib, il y a d'autres îles qui ne sont pas en si grand nombre, mais ^{p.004} qui sont d'une vaste étendue, & dont on ne sait pas le nom. Une de ces îles s'appelle *Ramni*, qui est gouvernée par plusieurs princes, & elle a huit ou neuf cents lieues d'étendue. Il y a des mines d'or, & entre autres celles qui s'appellent *Fansour*. On trouve dans cette île du camphre qui est très bon. Ces îles sont fort proches de quelques autres, dont la plus considérable est *Elnian*, où il se trouve de l'or en grande quantité. Les habitants ont des arbres de cocos, dont ils tirent leur nourriture, & ils s'en servent aussi pour se peindre le corps, & pour se frotter avec l'huile qu'ils en tirent. La coutume du pays est que personne ne peut se marier, qu'il n'ait auparavant tué en guerre quelque ennemi dont il ait rapporté la tête. S'il en a tué deux il épouse deux femmes, & ainsi à proportion : de sorte que s'il a tué cinquante hommes, il peut épouser cinquante femmes. La raison de cette coutume est fondée sur le grand nombre de nations ennemies dont ces peuples sont environnés : ainsi celui qui en a tué un plus grand nombre, acquiert une plus grande considération parmi eux.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Dans ces îles de Ramni il y a un grand nombre d'éléphants, du bois de ^{p.005} Brésil, des arbres dits *chairzan*, & les peuples mangent de la chair humaine. Ces îles séparent la mer de *Herkend* de la mer de *Chelahet*. Au-delà de ces mêmes îles on en trouve d'autres appelées *Negebalous*, qui sont assez peuplées. Les hommes & les femmes y vont tout nus, excepté que les femmes couvrent leurs parties naturelles avec des feuilles d'arbres. Lorsque des vaisseaux passent à ces îles, ceux du pays viennent dans des barques petites & grandes, & ils apportent de l'ambre gris, & des cocos, qu'ils échangent contre du fer. Ils n'ont pas besoin d'habits, parce qu'ils ne sont incommodés ni du froid, ni du chaud.

Au delà de ces deux îles on trouve la mer appelée d'*Andeman*. Les peuples qui habitent sur la côte mangent de la chair humaine, toute crue. Ils sont noirs, ils ont les cheveux crépus, le visage & les yeux affreux, les pieds fort grands & presque longs d'une coudée, & ils vont tout nus. Ils n'ont point de barques, & s'ils en avaient ils ne mangeraient pas tous les passants qu'ils peuvent attraper. Les vaisseaux se trouvant retardés dans leur route par les vents contraires, sont souvent obligés dans ces mers de mouiller à la côte où sont ces Barbares pour ^{p.006} y faire de l'eau, lorsqu'ils ont consommé celle qu'ils avaient à bord. Ils en attrapent souvent quelques-uns, mais la plupart se sauvent.

On trouve au-delà une île pleine de montagnes, & inhabitée, dans laquelle on dit qu'il y a des mines d'argent. Comme elle n'est pas sur la route ordinaire des vaisseaux, tous ceux qui la cherchent n'y peuvent pas aborder, quoiqu'il y ait une montagne assez élevée qui sert à la faire connaître. Cette montagne s'appelle *Chachenai*. Un vaisseau passant à sa hauteur, découvrit la montagne, & dressa sa route de ce côté-là. Quand il l'eut reconnue de fort près, ceux qui le montaient en firent le tour en chaloupe, & descendirent à terre pour faire du bois. Lorsqu'ils eurent allumé du feu, ils virent couler de l'argent, ce qui leur fit connaître, qu'il y en avait une mine en cet endroit. Ils embarquèrent de cette matière autant qu'ils en

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

voulurent prendre. Quelque temps après, la mer fut agitée par une si violente tempête, qu'ils furent obligés pour décharger le vaisseau de jeter hors du bord toute cette matière qu'ils avaient apportée de la mine. On a cherché depuis avec beaucoup de peine cette p.007 même montagne ; mais on ne l'a pu retrouver. Il y a ainsi plusieurs îles dans la mer, dont il est impossible de dire le nombre, qui sont inaccessibles aux navigateurs, où même qu'ils ne connaissent pas.

Il court souvent dans cette mer une nuée blanche, qui d'abord couvre les vaisseaux. Il s'en détache une espèce de langue fort longue & déliée, qui descend jusqu'à la surface de la mer & excite un bouillonnement, semblable à celui que causent les tourbillons de vent. Lorsque le vaisseau se trouve engagé dans ce tourbillon, il est aussitôt englouti par la vague. Cette nuée s'élève ensuite, & il en retombe une pluie prodigieuse. On ne peut dire si cette eau est élevée de la mer par la nuée qui l'attire, ni la manière dont se produit un effet si prodigieux.

Toutes ces mers sont sujettes à de grandes tourmentes, excitées par les vents qui agitent la mer de telle façon que les vagues bouillonnent, en la même manière qu'on voit bouillir l'eau sur le feu. Alors la mer pousse contre les îles les vaisseaux, qui s'y brisent avec une extrême violence. La mer jette aussi des poissons morts de toutes grandeurs contre p.008 les rochers, avec une violence semblable à celle d'une flèche tirée avec l'arc.

Le vent qui souffle ordinairement sur la mer de Herkend, n'est pas le même, & il vient du nord-ouest, mais elle est sujette à ces mêmes bouillonnements de vagues, dont nous venons de parler. Alors elle jette quantité d'ambre gris ; & plus la mer est agitée, particulièrement dans les endroits où elle a beaucoup de fond, plus l'ambre est exquis. On remarque, lorsque cette mer est agitée par ce grand mouvement de vagues, qu'il paraît comme des étincelles de feu. Dans cette mer on trouve un poisson appelé *Lokham* qui dévore les hommes.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Il manque en cet endroit une feuille ou plus dans le manuscrit, où l'auteur commençait à parler de la Chine.

... Ce qui a fait diminuer les marchandises de prix. Parmi les différentes causes de ce rabais, les fréquents embrasements qui arrivent à *Canfu*, ne sont pas la moindre. *Canfu* est un port où abordent tous les navires, & où se transportent toutes les marchandises des Arabes, qui trafiquent à la Chine. Les embrasements y arrivent assez souvent, ^{p.009} parce que les maisons n'y sont bâties que de bois, ou de cannes fendues. Les vaisseaux marchands font aussi souvent naufrage en allant ou en revenant, ils sont quelquefois pillés, ou bien ils sont obligés à faire un trop long séjour dans les ports, ou de vendre leurs marchandises hors du pays soumis aux Arabes, & d'y faire aussi leur cargaison. Ils sont obligés ordinairement à demeurer longtemps dans les ports pour radoubler leurs navires, & pour plusieurs autres raisons.

Le marchand Soliman rapporte qu'à *Canfu*, qui est la principale échelle où se rendent les négociants, il y a un mahométan établi juge entre ceux de sa religion, par l'autorité de l'Empereur de la Chine. Il est juge de tous les mahométans qui arrivent en ces quartiers-là, dans le dessein d'entrer dans la Chine. Les jours de fête il fait la prière publique avec les mahométans ; il fait aussi la prédication ou *cotbet*, & il la finit en la manière ordinaire par des prières pour le sultan des musulmans. Les marchands d'*Irac* qui abordent en ces pays-là, ne témoignent aucun mécontentement de sa conduite dans l'administration de la charge dont il est revêtu, parce que ses actions & les jugements qu'il prononce sont équitables, ^{p.010} conformes à l'Alcoran, & selon la jurisprudence ordinaire des mahométans.

Pour ce qui regarde les lieux d'où partent ordinairement les vaisseaux, & ceux où ils abordent, plusieurs personnes témoignent que la navigation se fait en la manière suivante. La plupart des vaisseaux chinois font leur charge à Siraf, & ils y embarquent toutes les marchandises qui y sont apportées de *Bassora*, de *Homan*, & d'autres lieux. Cela se fait parce que dans cette mer,

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

c'est-à-dire, dans la mer de Perse & dans la mer Rouge, les tempêtes sont fort fréquentes, & qu'il y a des basses en quelques endroits. Le trajet de *Bassora* à *Siraf* est de six-vingt lieues. Lorsque les marchandises ont été chargées à *Siraf*, on y fait de l'eau, & de là on fait voile jusqu'à un lieu appelé *Mascate*, qui est à l'extrémité de la province de *Homan*, éloignée de *Siraf* d'environ 200 lieues. Sur la côte orientale de cette mer, entre *Siraf* & *Mascate*, on trouve un lieu appelé *Nesif Bani el Sefac*, & l'île appelée d'*Ebn Cahouan*. Dans la même mer on trouve des écueils appelés de *Homan*, & un passage étroit appelé *Dordour* entre deux rochers. Les petits bâtiments y passent, mais les vaisseaux chinois n'y peuvent passer. Il y a ^{p.011} aussi deux rochers appelés *Cossir* & *Hovvair*, qui ne paraissent presque pas sur l'eau. Après que nous avons passé ces rochers, nous passons à un lieu appelé *Sohar-Homan* & on fait de l'eau à *Mascate*, où on la tire des puits. On y trouve aussi du bétail de la province de *Homan*. De là les vaisseaux dressent leur route vers les Indes, & il vont d'abord à *Caucammeli*. La navigation de *Mascate* à *Caucammeli* se fait en un mois, vent arrière. Cette place est frontière, & la principale place d'armes de la province de même nom. Les vaisseaux chinois s'y retirent, & y sont en sûreté. On y trouve des puits d'eau douce. Les vaisseaux chinois y payent mille drachmes pour les droits ; les autres ne payent que depuis un dinar jusqu'à dix dinars.

De *Mascate* à *Caucammeli* il y a, comme nous avons dit, un mois de navigation, & alors, après avoir fait eau à *Caucammeli*, on commence à entrer dans la mer de *Herkend*, & après que les vaisseaux l'ont passée, ils se rendent à un lieu appelé *Legebalous*, dont les habitants n'entendent pas la langue arabesque, ni aucune autre de celles qui sont en usage parmi les marchands. Ils ne portent point d'habits, ils sont blancs, & mal assurés sur leurs pieds.

^{p.012} On dit qu'on ne voit point leurs femmes, & que les hommes sortant de l'île dans des canots faits d'une seule pièce de bois

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

creusé, les vont trouver, & leur portent des cocos, des cannes de sucre, du mousa, & du vin de palmier. Cette boisson est blanche ; & quand on la boit fraîche, elle a le goût de cocos, & elle est douce comme du miel. Quand on la conserve plus longtemps elle devient forte comme du vin ; si on la garde plusieurs jours, elle se tourne en vinaigre. Ils l'échangent contre du fer, & ils troquent de même pour des morceaux de fer, l'ambre qui est jeté sur leurs côtes, en fort petite quantité. On fait ce négoce avec eux par signes, & en leur touchant dans la main, parce qu'ils n'entendent pas la langue arabesque. Ils sont fort subtils à faire leurs marchés, & souvent ils emportent du fer aux marchands & ne leur donnent rien en échange.

De cet endroit les vaisseaux font voile vers *Calabar*, qui est le nom d'une place & d'un royaume sur la côte, tirant à la droite au-delà de l'Inde. *Bar* signifie *la côte* dans la langue du pays, & celui-là est de la dépendance du royaume de *Zabage*. Les habitants y sont vêtus de ces sortes de vestes rayées connues parmi les ^{p.013} Arabes sous le nom de *fauta*, & ils n'en portent ordinairement qu'une seule, ce qui s'observe également parmi les personnes considérables, & celles de moindre condition. On fait ordinairement en cet endroit de l'eau, qu'on tire des puits de source qui s'y trouvent, & dont l'eau leur paraît beaucoup meilleure, que celle des fontaines ou des citernes. *Calabar* est éloigné d'environ un mois de navigation, d'un lieu appelé *Kaucam*, qui est fort proche de la mer de Herkend.

Les vaisseaux se rendent ensuite après dix jours de navigation à un lieu appelé *Betouma*, où on fait de l'eau, si l'on veut. De là ils passent en dix jours à *Kadrenge*, où on peut aussi faire de l'eau. Il est à remarquer que dans toutes les îles & péninsules des Indes, lorsqu'on y creuse des puits, on y trouve de l'eau douce.

Dans ce lieu duquel nous venons de parler il y a une montagne fort élevée, qui n'est presque peuplée que d'esclaves, ou de larrons fugitifs. De là les vaisseaux après dix jours de navigation arrivent à *Senef*. On y trouve de l'eau douce, & c'est de là que vient le bois

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

aromatique connu sous le nom de *houd el senefi*. Il y a un roi particulier : les habitants sont noirs, & ils portent chacun deux vestes rayées.

p.014 Après avoir fait eau en cet endroit, on passe en dix jours de navigation à *Senderfoulat*, qui est une île où on trouve de l'eau douce. Les vaisseaux entrent ensuite dans la mer de *Sengi*, & de là ils vont jusques aux portes de la Chine. On appelle ainsi des écueils & des basses qui sont dans la mer & entre lesquels il y a un passage assez étroit, par lequel passent les vaisseaux. Il faut un mois de navigation pour aller de *Senderfoulat* à la Chine, & on emploie huit jours entiers à passer ces écueils. Quand un vaisseau a passé au-delà de ces portes, il entre avec la haute marée, dans un golfe d'eau douce, & vient mouiller au principal port de la Chine qui est celui d'une ville appelée *Canfu*. On y trouve des eaux douces de fontaines & de rivières, ainsi qu'en la plupart des autres villes de la Chine. La ville est ornée de grandes places, & munie de toutes choses nécessaires pour sa défense : & dans la plupart des autres provinces, il y a des villes de défense fortifiées de la même manière.

Dans ce port il y a flux & reflux deux fois en vingt-quatre heures avec cette différence, qu'auprès de Bassora jusqu'à l'île dite de *Bani Cahoüan*, la mer monte dans le temps que la lune est au milieu de sa course ; & qu'elle baisse lorsque la lune se lève, & lorsqu'elle se couche. Mais dans les côtes de la Chine jusques près de l'île de *Bani Cahoüan*, il y a flux, lorsque la lune se lève ; & lorsqu'elle est au milieu de sa course, la mer se retire. Quand elle se couche, il y a flux, & quand elle est entièrement cachée sous l'horizon, il y a reflux.

On rapporte, que dans l'île de *Muljan*, qui est entre *Serendib* & *Cala* sur la côte orientale des Indes, il y a des Nègres qui vont tout nus, & que lorsqu'ils trouvent quelque étranger, ils le pendent la tête en bas, ils le coupent par morceaux, & ils en mangent la chair toute crue. Ces Nègres n'ont point de roi : ils se nourrissent de

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

poisson, de mousa, de cocos & de cannes de sucre : ils ont des étangs & quelques lacs.

On rapporte aussi qu'en quelques endroits de cette mer, il y a un poisson assez petit qui vole sur l'eau, & qu'on appelle *locuste de mer*.

On dit aussi qu'en un autre endroit il y a un poisson, qui sortant de la mer monte sur les arbres de cocos, en suce toute l'eau, & revient ensuite dans la mer.

On rapporte aussi qu'il y a dans cette mer un poisson semblable à une écrevisse qui ^{p.016} se pétrifie quand il est tiré de la mer. On le met en poudre & elle sert à plusieurs maladies des yeux.

On dit aussi que près de Zabage, il y a une montagne appelée *la montagne du feu*, de laquelle personne ne peut approcher ; que le jour il en sort une épaisse fumée, & pendant la nuit, elle jette des flammes. Il sort du pied de cette même montagne deux fontaines d'eau douce, l'une chaude & l'autre froide.

Les Chinois s'habillent de soie durant l'hiver & durant l'été. Cette manière de s'habiller est commune aux princes, aux soldats, & à toutes les autres personnes de moindre qualité. Durant l'hiver ils sortent des caleçons d'une façon particulière, qui leur vont jusqu'aux pieds. Ils en mettent deux, trois, quatre, cinq, & davantage, s'ils peuvent, les uns sur les autres, & ils ont grand soin d'être couverts jusqu'aux pieds, à cause de l'humidité qui est grande, & qu'ils appréhendent beaucoup. Durant l'été ils ne sont couverts que d'une simple veste de soie, ou de quelque autre habillement semblable, & ils ne portent point de turbans.

Leur nourriture ordinaire est le riz, qu'ils mangent souvent avec un bouillon semblable à celui que font les Arabes ^{p.017} avec de la viande ou du poisson ; & ils le versent sur le riz. Leurs rois mangent du pain de froment, & de la chair de toutes sortes d'animaux sans excepter celle de porc, & de quelques autres.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Ils ont plusieurs sortes de fruits, des pommes, des pêches, des poires, des citrons, des limons, des coings, des moulas, des cannes de sucre, des citrouilles, des figues, des raisins, des concombres de deux sortes, des arbres qui portent la farine, des noix, des amandes, des avelines, des pistaches, des prunes, des abricots, des cormes, & des cocos. Ils n'ont pas quantité de palmiers, mais il s'en trouve dans les maisons de quelques particuliers.

Leur boisson est une espèce de vin fait avec du riz, ils n'ont point d'autre vin dans le pays, on n'y en porte pas d'ailleurs, ils ne le connaissent pas, & ils n'en boivent pas. Ils font aussi du vinaigre, & une sorte de confiture semblable à celle que les Arabes appellent *natef*, & plusieurs autres.

Ils ne sont pas soigneux de la propreté & ils ne se lavent pas avec de l'eau, quand ils ont été à leurs nécessités ; mais ils s'essuient seulement avec du papier. Ils mangent aussi des bêtes mortes, & font plusieurs autres choses semblables à celles qui sont en pratique parmi les mages, & en ^{p.018} effet la religion des uns & des autres est assez conforme. Les femmes chinoises ont la tête découverte, & elles l'ornent avec plusieurs petits peignes d'ivoire & d'autre matière, dont elles ont quelquefois une vingtaine sur la tête. Les hommes la couvrent avec des bonnets faits d'une manière particulière.

La loi qu'ils observent à l'égard des voleurs est de faire d'abord mourir ceux qui sont attrapés.

Particularités, qui regardent les Indes, la Chine, & les rois de ces mêmes pays

@

Les Indiens & les Chinois conviennent qu'il y a dans le monde quatre rois principaux. Ils comptent pour le premier, le roi des Arabes, & ils demeurent tous d'accord que sans contestation, ce prince est le plus puissant des rois, le plus riche, & le plus excellent en toute manière, parce qu'il est prince & chef d'une grande religion, & qu'aucun autre ne le surpasse en grandeur ni en puissance.

L'Empereur de la Chine se compte ensuite comme le premier après le roi des Arabes, & après lui le roi des Grecs, & enfin le *Balhara* roi de *Moharmi El Adan*, c'est-à-dire de ceux qui ont les oreilles percées. Ce *Balhara* est le plus illustre de ^{p.019} toutes les Indes, & tous les autres rois des Indes, quoiqu'ils soient chacun maître d'un royaume séparé & indépendant, reconnaissent en lui cette prérogative de dignité & de noblesse. Quand il leur envoie des ambassadeurs, ils les reçoivent avec des honneurs extraordinaires, à cause du respect qu'ils ont pour lui. Ce roi donne des présents magnifiques, en la même manière que font les Arabes. Il a des chevaux & des éléphants en très grand nombre, & de grandes richesses en argent. Il a de ces pièces d'argent appelées *drachmes thatariennes*, qui pèsent une demi-drachme plus que la drachme arabesque. Elles sont marquées au coin du prince, avec l'année de son règne depuis la fin de celui de son prédécesseur. Ils ne suivent pas le calcul des années, à compter depuis l'ère de Mahomet, qui est en usage parmi les Arabes, mais ils comptent seulement les années de leurs rois. La plupart de ces princes ont vécu fort longtemps, & plusieurs ont régné cinquante ans ou environ. Ceux du pays croient que la longueur de leur vie de leur règne, est une récompense de leur amitié envers les Arabes. En effet il n'y a point

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

de princes qui soient plus fortement affectionnés aux Arabes & leurs sujets ^{p.020} leur témoignent la même amitié.

Balhara est un nom commun à tous ces rois, comme a été celui de *Cosroes*, ou d'autres semblables, & ce n'est pas un nom propre. Le pays de l'obéissance de ce prince, commence à la côte de la province appelée *Kemkem*, qui s'étend par terre jusqu'aux frontières de la Chine. Il est environné de plusieurs États de rois qui lui font la guerre, sans qu'il se mette en campagne contre eux. L'un de ces rois est le roi de *Haraz*, qui a un très grand nombre de troupes, & qui est plus fort en cavalerie, que tous les autres princes des Indes. Il est ennemi des Arabes, quoiqu'il avoue que leur roi est le plus puissant des rois, & il n'y a pas un prince dans les Indes qui ait une plus grande haine pour le mahométisme. Ses États sont situés sur une langue de terre ; on y trouve beaucoup de richesses, quantité de chameaux & de bestiaux. Ceux du pays négocient avec de l'argent qu'ils tirent de lavage ; & on dit qu'il y en a des mines dans le continent. On n'entend point parler de voleurs en ce pays-là, non plus que dans le reste des Indes.

À l'un des côtés de ce royaume, on trouve celui de *Tafek* qui n'est pas de grande étendue : & le roi a des femmes ^{p.021} blanches les plus belles de toutes les Indes. Il est soumis aux rois, dont les États environnent le sien, à cause du petit nombre de ses troupes. Il a beaucoup d'affection pour les Arabes, ainsi que le *Balhara*.

Ces royaumes confinent avec les États d'un roi appelé *Rahmi* qui a la guerre avec le roi de *Haraz*, & qui l'a aussi avec le *Balhara*. Ce prince n'est pas fort considérable par sa noblesse, ni par l'antiquité de son royaume, mais il est plus puissant en troupes que le *Balhara*, & même que les rois de *Haraz* & de *Tafek*. On dit que quand il se met en campagne il conduit près de cinquante mille éléphants. Il ne marche ordinairement que durant l'hiver, parce que les éléphants ne pouvant supporter la soif, ne lui permettent pas de marcher dans une autre saison. On dit aussi que dans son armée il y a ordinairement depuis dix jusqu'à quinze mille tentes. On trouve

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

dans ce même pays des habits tissus de coton, d'une façon si particulière qu'il n'y en a pas ailleurs de semblables. Ce sont des vestes rondes pour la plupart, tissues avec tant de délicatesse, qu'elles passent par le trou d'une bague de médiocre grandeur

p.022 Les coquillages ont cours en ce pays-là, & servent de petite monnaie : il y a néanmoins de l'or & de l'argent, du bois d'aloès, & des robes de martes zibelines dont on fait des garnitures de selles & de housses. Dans le même pays on trouve le fameux *carcandan*, ou licorne, qui n'a qu'une seule corne sur le front, & sur laquelle on trouve une tache ronde, qui représente la figure d'un homme. Toute la corne est noire, & la figure qui se trouve au milieu est blanche. La licorne est beaucoup plus petite que l'éléphant : depuis le col jusqu'en bas, elle ressemble assez au buffle : elle est d'une force extraordinaire, & qui surpasse celle de tous les autres animaux : elle n'a pas la corne fendue aux pieds de derrière ni à ceux de devant, qui sont tout d'une pièce jusqu'aux épaules. Les éléphants fuient devant la licorne : son mugissement est presque semblable à celui du bœuf, & tient quelque chose du cri du chameau. Sa chair n'est pas défendue, & nous en avons mangé. Il y en a une très grande quantité dans les marais de ce royaume ; il s'en trouve aussi dans toutes les autres provinces des Indes : mais les cornes de celles-ci font plus estimées, & on y trouve ordinairement des figures d'hommes, de paons, p.023 de poissons & quelques autres semblables. Les Chinois ornent leurs ceintures de ces sortes de figures, & par cette raison une de ces ceintures vaut à la Chine deux ou trois mille pièces d'or, & quelquefois davantage, parce que le prix augmente selon la beauté de la figure. Toutes ces choses que nous venons de dire s'achètent dans le pays de *Rahmi* pour des coquillages, qui sont la monnaie courante.

Après ce royaume on en trouve un autre en terre ferme éloigné de la côte, & appelé *Caschbin*. Les habitants sont blancs, ils ont les oreilles percées, ils ont des chameaux, & le pays qu'ils habitent est désert, & couvert de montagnes.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

On trouve ensuite sur la côte un petit royaume appelé *Hitrenge* qui est fort pauvre, mais il y a une anse, où la mer jette de grandes pièces d'ambre gris. On y trouve aussi des dents d'éléphant, & du poivre, mais ceux du pays le mangent vert, à cause de la petite quantité qu'ils en recueillent.

Au delà des royaumes dont nous venons de parler, il y en a plusieurs dont le nombre est inconnu, entr'autres celui de *Mouget*. Les peuples sont blancs, & ils s'habillent comme les Chinois ; le pays est ^{p.024} coupé de montagnes, dont le sommet est blanc & qui sont d'une fort grande étendue. On y trouve beaucoup de musc qui passe pour le plus exquis. Ils ont la guerre avec tous les royaumes voisins. Le royaume de *Mabed* se trouve au-delà de *Mouget*. Il y a plusieurs villes, & ceux du pays ressemblent beaucoup aux Chinois, encore plus que ceux de *Mouget* : car ils ont des officiers, ou eunuques semblables à ceux qui gouvernent les villes, parmi les Chinois. Le pays de *Mabed* touche à la Chine : ils sont en paix avec l'Empereur de la Chine, mais ils ne lui sont pas soumis.

Les *Mabed* envoient tous les ans des ambassadeurs & des présents à l'Empereur de la Chine qui leur envoie aussi de son côté des ambassadeurs & des présents. Leur pays est d'une grande étendue. Quand les ambassadeurs des *Mabed* entrent dans la Chine, ils sont gardés avec beaucoup de soin, & on ne leur donne pas la liberté de reconnaître le pays, de peur qu'ils n'entreprennent de s'en rendre maîtres, ce qui ne leur serait pas difficile à cause de leur grand nombre, & parce qu'ils ne sont séparés de la Chine que par des montagnes, ou par des rochers.

On dit que dans le royaume de la ^{p.025} Chine il y a plus de deux cents villes ou cités, dont dépendent plusieurs autres villes, & qui ont chacune leur prince ou gouverneur, & un eunuque ou lieutenant. *Canfu* est une de ces cités : c'est le port où abordent tous les navires, & il y a vingt autres villes qui en dépendent. Une ville porte le nom de cité, lorsqu'elle a de ces grandes trompettes chinoises qui sont faites en cette manière. Elles ont trois ou quatre

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

coudées de long ; elles font grosses, & elles ont autant de tour qu'on peut embrasser avec les deux mains : mais elles se rétrécissent par le haut, autant qu'il est nécessaire afin qu'un homme les puisse emboucher. Elles sont peintes en dehors avec de l'encre de la Chine, & elles se font entendre à mille pas de distance. Chaque cité a quatre portes, à chacune desquelles il y a cinq de ces trompettes, dont les Chinois sonnent à certaines heures du jour & de la nuit. Il y a aussi en chaque cité dix tambours, qu'ils battent en même temps, ce qui se fait pour donner une marque publique de leur obéissance envers l'Empereur, comme aussi pour faire connaître les heures du jour & de la nuit ; & ils ont aussi des cadrans, & des horloges à poids.

p.026 Ils battent beaucoup de monnaie de cuivre semblable à celle qui est connue parmi les Arabes sous le nom de *falous*. Ils ont des trésors comme les autres rois ; mais il n'y a qu'eux qui aient cette sorte de petite monnaie, & elle a seule cours dans le pays. Ils ont de l'or, de l'argent, des perles, de la soie, & de riches étoffes en grande quantité ; mais cela passe parmi eux pour meubles & pour marchandises, & la monnaie de cuivre est la seule qui ait cours. On leur porte de l'ivoire, de l'encens, des masses de cuivre, des écailles de tortue, & des cornes de licorne dont nous avons parlé, & dont ils ornent leurs ceintures. Ils ont aussi une grande quantité de bêtes de service, des chevaux, des ânes & des chameaux à deux bosses ; mais ils n'ont point de chevaux arabes. Ils ont une terre excellente dont ils font des vases d'une délicatesse aussi grande que s'ils étaient de verre, & qui sont également transparents.

Lorsque les marchands arrivent à la Chine par mer, les Chinois saisissent toutes leurs marchandises, & les transportent dans des magasins : ils les empêchent de passer outre pendant six mois, jusqu'à ce que le dernier vaisseau marchand soit arrivé. Ensuite ils prennent trois pour p.027 dix de toutes les marchandises, & rendent le reste aux marchands. Si l'Empereur à besoin de quelque chose, on le prend préféablement, on le leur paye au plus haut prix, & on

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

les dépêche aussitôt sans leur faire aucune injustice. Ils prennent ordinairement le camphre qu'ils payent à raison de cinquante *facouges* pour *man* & le *facouge* vaut mille *falous*, ou pièces de cuivre. Quand l'Empereur ne prend pas le camphre, le prix en augmente de moitié.

Les Chinois n'enterrent leurs morts qu'après l'année révolue, à pareil jour de leur décès. Jusqu'à ce temps-là, ils les mettent dans des cercueils, après avoir desséché les corps avec de la chaux vive, pour les conserver, ils les placent ensuite en quelque endroit de leurs maisons. Les corps des rois sont embaumés avec de l'aloès & du camphre. Leur deuil dure trois ans : pendant ce temps-là ils pleurent leurs morts & celui qui ne pleurerait pas serait châtié à coups de bâton. Les hommes & les femmes font également soumis à ce châtiment, & on leur fait en même temps ce reproche :

— Tu n'es donc pas affligé de la mort de ton parent.

Ils enterrent les morts dans des fosses profondes à peu près semblables à celles qui sont en ^{p.028} usage parmi les Arabes. Pendant le reste du temps, ils mettent toujours de la nourriture auprès des cadavres, & comme le soir ils mettent auprès d'eux à boire & à manger, lorsque le matin, ils ne trouvent plus rien, ils s'imaginent que les morts mangent & qu'ils boivent, & ils disent *le mort a mangé*. Ils ne cessent point de pleurer le mort & de lui servir à manger durant le temps qu'il demeure dans leurs maisons ; & la dépense qu'ils font en ces occasions des derniers devoirs envers leurs morts, est si excessive qu'ils s'y ruinent souvent, & y consomment leurs biens & leurs fonds. Autrefois ils enterraient avec les corps de leurs rois, ou des autres personnes de la maison royale de riches habits, & ces sortes de ceintures de très grand prix, mais ils ont quitté cette coutume, parce qu'il était arrivé que les corps de quelques-uns avaient été déterrés par des voleurs, qui avaient emporté tout ce qu'on avait enterré avec eux.

Les Chinois pauvres & riches, grands et petits, apprennent à lire & à écrire. Les noms de leurs rois ou gouverneurs sont différents,

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

selon la dignité & la grandeur des villes où ils commandent. Ceux des petites villes s'appellent *toufang* ; & ^{p.029} ce mot signifie celui qui est gouverneur de la ville. Ceux des cités ou grandes villes, comme *Canfu* s'appellent *difu*. L'eunuque ou lieutenant s'appelle *toukam*. Ces eunuques sont tirés d'entre les habitants des villes. Il y a aussi un juge suprême qu'ils appellent *lakchi mamakven*. Ils ont de semblables noms de charges, que nous ne pouvons pas bien exprimer.

Personne n'est élevé à la dignité de prince, ou gouverneur d'une ville qu'il n'ait atteint quarante ans. *Car alors*, disent-ils, *il a de l'expérience*. Lorsqu'un de ces princes ou petits rois tient son siège dans une ville, il est assis sur un tribunal, & on lui présente des requêtes, dans lesquelles les affaires des particuliers sont exposées. Il y a derrière son tribunal un officier nommé *licou*, qui se tient debout, & selon l'ordre qu'il reçoit du prince, il met sa réponse par écrit, car ils ne font jamais réponse de bouche à toutes les requêtes qui leur sont présentées, & même ils n'y répondent pas, si elles ne sont par écrit. Avant que les parties aient présenté leur requête au prince, un officier qui est à la porte du palais, l'examine : & s'il y trouve des fautes il la renvoie. Personne ne dresse ces écritures ^{p.030} qui sont présentées au prince, sinon un écrivain qui entend les affaires, & on met au bas de l'écriture, *écrit par un tel, fils d'un tel*. Si après cela il s'y trouve quelque faute l'écrivain reçoit des coups de bâton. Le prince ne s'assit point dans son tribunal, qu'il n'ait bu & mangé, de peur de se tromper en quelque chose. Chacun de ces princes ou gouverneurs, reçoit tout ce qui est nécessaire pour son entretien, du trésor public de la ville où il commande.

L'Empereur de la Chine qui est au-dessus de tous ces princes ou petits rois, ne paraît en public que tous les dix mois : & il dit que s'il se faisait voir plus souvent aux peuples, ils perdraient le respect qu'ils ont pour lui. Car il tient pour maxime que les principautés ne subsistent que par la force, & que les peuples ne connaissent pas la

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

justice, qu'ainsi il faut employer avec eux la force & la violence, afin de maintenir parmi eux la majesté de l'Empire.

Il n'y a point d'impôt sur les terres, mais on lève seulement une imposition par tête, qui n'est payée que par les hommes & qui est différente selon le différent état des affaires. Lorsqu'il y a dans ce pays des Arabes, ou quelques autres ^{p.031} étrangers, les Chinois exigent d'eux un tribut proportionné à la valeur de leurs biens. Quand il arrive une disette qui fait enchérir considérablement le prix des denrées, le roi fait ouvrir ses magasins, & vend toutes sortes de choses nécessaires à la vie à beaucoup meilleur prix qu'elles ne sont vendues dans la place, & ainsi la disette ne dure pas longtemps parmi les Chinois.

On met dans le trésor public les sommes qui proviennent de l'imposition par tête. Je crois que de ce seul impôt il entre tous les jours dans le trésor de Canfu cinquante mille dinars, quoique cette ville ne soit pas des plus grandes de la Chine.

Le roi se réserve aussi le revenu qui provient des mines de sel, & d'une herbe qu'ils boivent avec de l'eau chaude, dont il se vend une grande quantité dans toutes les villes, ce qui produit de grandes sommes. On l'appelle *sah* ; & c'est un arbrisseau qui a plus de feuilles que le grenadier, dont l'odeur est un peu plus agréable, mais qui a quelque amertume. On fait bouillir de l'eau, on la verse sur cette feuille & cette boisson les guérit de toutes sortes de maux. Tout ce qui entre dans le trésor est tiré du tribut par tête, des impôts sur le sel & sur cette feuille.

^{p.032} Dans chaque ville il y a une sonnette attachée à la muraille au dessus de la tête du prince, ou gouverneur, & laquelle on peut sonner avec une corde étendue à près d'une lieue, & qui traverse le grand chemin, afin que tout le peuple puisse en approcher. Lorsqu'on remue la corde, la sonnette qui est au bout, fait du bruit sur la tête du gouverneur, & alors il ordonne qu'on fasse entrer celui qui demande justice ; il rend compte lui-même de son affaire

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

& de l'injustice qu'il a soufferte. La même chose est en usage dans toutes les provinces.

Celui qui veut voyager d'un lieu à un autre est obligé de prendre deux lettres, une du gouverneur & l'autre de l'eunuque ou lieutenant. La lettre du gouverneur est pour la permission de se mettre en chemin. Elle marque le nom du voyageur, & celui de ceux qui sont en sa compagnie, l'âge & la famille des uns & des autres. Tous ceux qui sont dans la Chine, naturels, Arabes ou autres étrangers, sont obligés de déclarer tout ce qu'ils savent, & ne peuvent pas s'en dispenser. La lettre de l'eunuque ou lieutenant, spécifie la quantité d'argent & de marchandises que le voyageur, ou ceux de sa compagnie portent avec eux. ^{p.033} Cela se fait afin que dans les places frontières on examine ces deux lettres, & quand il y passe quelque voyageur, on écrit *un tel, fils de tel, de telle famille a passé ici tel jour, tel mois, telle année, en telle compagnie*. Ainsi ils empêchent qu'on ne puisse emporter l'argent, ni les marchandises de personne, & qu'ils puissent être perdus. Si on a emporté quelque chose, ou que le voyageur meure en chemin, on sait aussitôt ce que les choses sont devenues, & elles lui sont restituées ou à ses héritiers.

Les Chinois administrent la justice avec une grande équité dans leurs tribunaux. Lorsqu'un particulier intente action en justice contre un autre, il met sa demande par écrit, & le défendeur met aussi par écrit ce qu'il dit pour sa défense ; puis il met la marque de son seing à l'écrit, qu'il tient ensuite entre ses doigts. On prend ensemble les deux écrits, & on les examine ; après cela on écrit la sentence, & on rend les deux écrits aux parties. On donne d'abord au défendeur sa défense par écrit afin qu'il la reconnaisse. Lorsque l'une des parties nie ce que l'autre affirme, on lui ordonne de représenter ses écritures ; & si le défendeur croit le pouvoir faire sans ^{p.034} conséquence, & qu'il donne son papier, on prend aussi celui du demandeur, & on dit à celui qui a nié ce qu'il paraît que l'autre à raison de lui soutenir :

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

— Donnez un écrit par lequel vous fassiez voir que votre partie n'a pas droit de vous demander ce qui est en question ; mais si elle fait voir clairement la vérité de ce que vous avez nié, vous recevrez vingt coups de bâton sur le derrière & vous paierez une amende de vingt facouges,

qui font près de deux cents dinars. Ce supplice est tel que le criminel ne le pourrait souffrir sans mourir. Personne dans la Chine ne peut de sa propre autorité y soumettre un autre de peur de perdre la vie & les biens. On ne voit personne qui ait la hardiesse de s'exposer à un péril aussi certain ; c'est pourquoi la justice est bien administrée, & on la rend fort exactement à un chacun. Ils ne se servent point de témoins, & ils ne font point jurer les parties.

Lorsqu'un particulier fait banqueroute, & qu'il a consommé le bien de ses créanciers, ils le font mettre en prison dans le palais du gouverneur, & on oblige d'abord le prisonnier à faire sa déclaration. Après qu'il a demeuré un mois en prison, il est mis dehors, par ordre du ^{p.035} gouverneur, & on publie qu'un tel, fils d'un tel, a dissipé le bien de tel, fils de tel ; & que s'il avait quelque dépôt entre les mains d'un autre, des héritages ou d'autres biens de quelque nature qu'ils soient, on le déclare dans tout le mois. Le débiteur est cependant battu à coups de bâton sur le derrière, si quelqu'un découvre de ses effets, & on lui reproche en même temps, qu'il est demeuré un mois en prison, buvant & mangeant quoiqu'il eût du bien pour satisfaire ses créanciers. Il est chassé de la même manière, soit qu'il déclare, soit qu'il ne déclare pas ses effets. On lui dit qu'il n'a point d'autre occupation que de prendre le bien des particuliers & de l'emporter, & qu'il ne doit pas ainsi tromper les peuples, en leur ôtant leur bien. Si néanmoins on ne découvre pas qu'il soit coupable d'aucune fraude, & qu'on vérifie auprès du prince qu'il n'a aucun bien, les créanciers sont appelés, & ils reçoivent quelque partie de leur dette, au trésor du *Bagboun* (C'est le titre ordinaire de l'Empereur de la Chine, & ce mot signifie *le fils du Ciel* : nous le prononçons ordinairement d'une autre

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

manière, & nous disons *Magboun*). Ensuite on publie des défenses de rien vendre ou acheter de cet ^{p.036} homme, sous peine de la vie, & ainsi il ne peut frauder aucun de ses créanciers en emportant leur argent. Si on découvre qu'il a quelque somme entre les mains d'un autre, & que le dépositaire ne la déclare pas, il est tué à coups de bâton, & on ne dit rien à celui à qui elle appartient. Les sommes qui se trouvent sont partagées entre les créanciers, & le débiteur ne peut plus dans la suite faire aucun négoce.

Les Chinois ont une pierre de dix coudées de hauteur élevée dans les places publiques, sur laquelle sont gravés les noms de toutes sortes de remèdes, avec la taxe de leur prix. Lorsque les pauvres en ont besoin, ils reçoivent du trésor le prix que doit coûter chaque remède.

Il n'y a dans la Chine aucun impôt sur les terres : mais on lève seulement un tribut par tête qui est différent, selon les biens & les terres que possèdent les particuliers. Lorsqu'il naît un enfant mâle, son nom est aussitôt écrit dans les registres de l'Empereur ; & quand cet enfant est parvenu à l'âge de dix-huit ans, on commence à lui faire payer le tribut, mais on cesse de l'exiger de celui qui est âgé de quatre-vingts ans. Au contraire il reçoit une gratification du trésor public, ^{p.037} par forme de pension, & les Chinois disent à cette occasion qu'ils lui donnent cette gratification pendant sa vieillesse, parce qu'ils ont tiré de lui des impôts pendant qu'il était jeune.

Il y a des écoles dans toutes les villes pour apprendre à lire & à écrire aux pauvres & à leurs enfants, & les maîtres sont entretenus aux dépens du public. Les femmes n'ont la tête couverte que de leurs cheveux, mais les hommes se la couvrent.

Il y a dans la Chine une bourgade nommée *Tayu*, qui est un château situé avantageusement sur une montagne, & tous les châteaux de la Chine s'appellent du même nom.

Les Chinois sont pour l'ordinaire, beaux, de belle taille, blancs & entièrement exempts de la débauche du vin : ils ont les cheveux

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

noirs plus que tous les autres peuples du monde ; les femmes chinoises frisent les leurs.

Dans les Indes lorsqu'un homme accuse un autre de quelque crime qui mérite la mort, c'est la coutume de demander à l'accusé s'il soutiendra bien l'épreuve du feu. S'il répond qu'oui, alors on fait chauffer un morceau de fer, jusqu'à ce qu'il soit tout rouge. On lui dit ensuite d'étendre sa main, & on met dessus sept feuilles d'un ^{p.038} certain arbre qu'ils ont dans les Indes, & le fer rouge par dessus les feuilles. Il marche ensuite de côté & d'autre pendant quelque temps, & après cela il jette le fer. Aussitôt on lui met la main dans une poche de cuir, qui est en même temps cachetée avec le sceau du prince ; au bout de trois jours, s'il vient pour comparaître, en disant qu'il n'a souffert aucune brûlure, on lui ordonne de tirer sa main, s'il n'y paraît aucune impression du feu, il est déclaré innocent, & délivré du supplice dont il était menacé. L'accusateur est condamné à payer un *man* d'or d'amende envers le prince.

Quelquefois ils font bouillir de l'eau dans une chaudière jusqu'à ce qu'elle soit si chaude que personne n'en puisse approcher. Ils jettent alors dans la chaudière un anneau de fer, & commandent à celui qui est accusé de mettre sa main dedans, & de retirer l'anneau. J'en ai vu un qui y mit sa main de cette manière, & qui la retira saine & entière. L'accusateur est de même condamné à payer un *man* d'or.

Lorsque le roi meurt dans l'île de Serendib, on met son corps sur un chariot dans une telle situation, qu'étant renversé sur le derrière, sa tête pend assez ^{p.039} proche de terre, & ses cheveux traînent dans la poussière. Ce chariot est suivi d'une femme qui tient un balai dans sa main, & qui jette de la poussière sur la tête du mort. En même temps on crie à haute voix :

— O hommes voici votre roi, qui est était hier votre maître ; mais l'Empire qu'il avait sur vous est évanoui. Il

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

est réduit en l'état auquel vous le voyez, ayant quitté le monde, & l'arbitre de la mort a retiré son âme. Ne comptez donc plus après cela sur les espérances incertaines de la vie.

On fait ce cri & quelques autres semblables pendant trois jours ; après quoi le corps du roi est embaumé avec du bois de sandal, du camphre & du safran, on le brûle & les cendres sont jetées au vent. C'est la coutume générale dans toutes les Indes de brûler les corps morts. L'île de Serendib est la dernière île des Indes. Ordinairement lorsqu'on brûle le corps du roi, les femmes se jettent dans le feu, & se brûlent avec lui, mais elles ne sont pas obligées à le faire si elles ne veulent.

Il y a dans les Indes des hommes qui font profession de vivre dans les bois & dans les montagnes, & de mépriser ce que les autres hommes considèrent le plus ; ils ne mangent que des herbes & des ^{p.040} fruits crus, qui naissent dans les bois, & ils se mettent une boucle de fer aux parties naturelles, afin de se rendre incapables de tout commerce avec les femmes. Il y en a qui sont tout nus, quelques-uns se mettent en cet état, debout & le visage tourné vers le soleil, couverts seulement d'une peau de léopard. J'en vis un autrefois en la posture que je viens de dire, & étant retourné aux Indes au bout de seize ans, je le trouvai dans la même situation. Je fus fort étonné de ce qu'il n'avait pas perdu les yeux par l'ardeur du soleil.

Dans tous ces royaumes, la puissance souveraine réside dans la famille royale, dont elle ne sort point ; & ceux de cette même famille succèdent les uns aux autres. Il y a de même des familles de gens de lettres, de médecins, & d'ouvriers employés à la construction des maisons, & on ne trouve personne dans les autres familles, qui fasse profession des mêmes arts.

Les différents États des Indes ne sont pas soumis à un même roi, mais chaque province est soumise à son roi : néanmoins le *Balhara* est dans les Indes comme le roi des rois.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Les Chinois aiment le jeu & toutes ^{p.041} sortes de divertissements, au lieu que les Indiens les condamnent, & n'y sont pas attachés. Ils ne boivent pas de vin, ni même de vinaigre, parce qu'il est fait avec du vin. Ils ne s'en abstiennent pas néanmoins par principe de religion, mais par une autre raison. Ils disent que si un roi est adonné au vin, il ne doit pas être compté pour roi. Car, disent-ils, à cause qu'ils ont souvent la guerre avec les États voisins, comment un ivrogne pourra-t-il gouverner les affaires de son royaume ?

Les guerres qu'ils ont avec les princes voisins ne se font pas ordinairement dans le dessein de s'emparer des États des autres, & je n'ai vu que les peuples voisins du pays d'où on tire le poivre, qui se soient après quelque victoire, emparés des États de leurs voisins. Lorsqu'un prince s'est rendu maître de quelque royaume, il en donne le gouvernement à un homme de la famille royale du pays conquis, & il conserve ainsi ce royaume soumis à son autorité, parce que les peuples de ces États ne consentiraient pas volontiers à être autrement gouvernés.

À la Chine lorsque quelqu'un des princes ou gouverneurs de villes, qui ^{p.042} sont soumis à l'Empereur, a commis un crime, il est égorgé, & on le mange, & en général les Chinois mangent tous ceux qui sont tués.

Lorsque les Indiens & les Chinois veulent faire un mariage, ils en conviennent avec les parties, ensuite ils envoient des présents, & enfin ils célèbrent la noce au son de diverses sortes d'instruments & de tambours. Les présents qu'ils envoient consistent en argent, & chacun les fait selon ses moyens. Aux Indes lorsqu'un homme enlève une femme & qu'il en abuse, on le tue aussi bien que la femme, à moins que celle-ci n'ait souffert violence, & alors l'homme seul est puni de mort ; mais si la femme a consenti à cette mauvaise action, ils sont punis de mort l'un & l'autre. Le larcin est toujours puni de mort dans la Chine & dans les Indes, soit que le vol soit médiocre, ou qu'il soit considérable. Dans les Indes si un voleur a pris la valeur d'une petite pièce de monnaie, ou quelque chose d'un plus grand

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

prix, on prend un pieu fort long & pointu, qu'on lui fait entrer par le derrière, jusqu'à ce qu'il lui sorte par le col.

Les Chinois sont adonnés au péché abominable, & ils mettent cette vilaine ^{p.043} débauche au nombre des choses indifférentes, qu'ils font à l'honneur de leurs idoles.

Les bâtiments des Chinois sont de bois, au lieu que les Indiens bâtissent avec la pierre, le plâtre, la brique & le mortier. On bâtit de la même manière dans plusieurs endroits de la Chine.

Les Chinois & les Indiens ne se contentent pas d'une seule femme, mais les uns & les autres en épousent autant qu'ils veulent.

Le riz est la nourriture ordinaire des Indiens, & ils ne mangent point de blé ; au lieu que les Chinois se nourrissent également de riz & de blé. La circoncision n'est pas en usage parmi les Indiens, ni parmi les Chinois.

Les Chinois adorent les idoles, ils leur font des prières & se prosternent devant ces idoles ; & ils ont des livres qui expliquent les points de leur religion.

Les Indiens laissent croître leurs barbes, & j'en ai vu un dont la barbe avait trois coudées de longueur. Ils ne portent point de moustaches, mais la plupart des Chinois n'ont point de barbe, & ils la rasent entièrement. Les Indiens lorsqu'il meurt quelqu'un de leurs parents, rasent leurs cheveux, & leurs barbes.

Aux Indes lorsqu'un homme est mis ^{p.044} en prison, on lui retranche d'abord toute nourriture pendant sept jours, & cette peine leur tient lieu d'autres tourments pour obliger les criminels à déclarer la vérité.

Les Chinois ont des juges outre les gouverneurs, qui terminent les affaires entre les particuliers, & il y en a de même dans les Indes.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Il y a dans la Chine & dans les Indes des léopards & des loups, mais il n'y a point de lions dans l'un ni dans l'autre pays. Les voleurs de grand chemin sont punis de mort.

Les Chinois & les Indiens s'imaginent que les idoles qu'ils adorent leur parlent & leur répondent.

Les uns & les autres tuent les animaux qu'ils veulent manger, non pas en leur coupant la gorge, comme font les mahométans, mais en les battant à la bouche jusqu'à ce qu'ils en meurent.

Ils ne se lavent pas avec de l'eau de puits. Les Chinois ne se nettoient qu'avec du papier, au lieu que les Indiens se lavent tous les jours avant que de manger.

Les Indiens n'approchent pas des femmes durant qu'elles ont leurs ordinaires ; ils les sont alors sortir de leurs maisons, ^{p.045} & ils les évitent. Les Chinois au contraire s'approchent d'elles dans ce temps-là, & ils ne les font pas sortir.

Les Indiens se lavent la bouche & même tout le corps avant que de manger, ce qui n'est pas observé par les Chinois.

Le pays des Indes est d'une plus grande étendue que celui de la Chine, & il est plus grand de la moitié. Le nombre des royaumes est plus grand aux Indes qu'à la Chine, mais celle-ci est plus peuplée. Il n'y a point de palmiers ordinaires, ni aux Indes, ni à la Chine, mais on y trouve toutes sortes d'autres arbres & de fruits, que nous n'avons pas. Les Indiens n'ont pas de raisins & les Chinois n'en ont qu'en petite quantité, les uns & les autres ont un grand nombre d'autres fruits, & les grenades viennent aux Indes plus abondamment qu'à la Chine.

Les Chinois n'ont point de sciences, & leur religion aussi bien que la plupart de leurs lois tient leur origine des Indiens. Ils croient même que les Indiens leur ont enseigné le culte de leurs idoles, & ils les considèrent comme une nation fort religieuse. Les uns & les autres croient à la métempsycose, mais ils ^{p.046} diffèrent en beaucoup de points qui regardent les préceptes de leur religion.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

La médecine & la philosophie sont cultivées parmi les Indiens. Les Chinois ont aussi connaissance de la médecine ; mais elle consiste presque entièrement dans l'art d'appliquer des fers chauds, ou des cautères. Ils ont aussi quelque connaissance de l'astronomie, mais en cela les Indiens surpassent les Chinois.

Je ne sais pas qu'il y ait aucune personne des deux nations qui ait embrassé le mahométisme, ni qui parle arabe.

Les Indiens ont peu de chevaux, & il y en a un plus grand nombre à la Chine. Les Chinois n'ont point d'éléphants & même ils n'en souffrent pas dans le pays, parce qu'ils les ont en aversion.

Les États des Indes fournissent un grand nombre de soldats, qui ne sont point entretenus par le roi. Mais lorsqu'il les assemble pour les mener à la guerre, ils se mettent en campagne, & ils font eux-mêmes toute la dépense nécessaire, sans qu'il en coûte rien au roi. Les Chinois donnent à leurs troupes à peu près la même chose qu'on leur donne parmi les Arabes.

La Chine est un pays agréable et fertile. La plupart des provinces des ^{p.047} Indes n'ont point de villes, au lieu qu'à la Chine on trouve partout des villes très grandes & bien fortifiées.

Le climat de la Chine est plus sain, & on y trouve moins de marécages : l'air y est aussi beaucoup meilleur, & à peine y peut-on trouver un borgne ou un aveugle, ou quelque personne affligée de semblables incommodités. Il y a plusieurs provinces des Indes qui jouissent de ce même avantage. Les rivières de ces deux pays sont fort grandes, & surpassent nos plus grandes rivières.

Il tombe beaucoup de pluies dans ces deux pays. Dans les Indes il y a quantité de pays déserts, mais la Chine est habitée & peuplée dans toute son étendue.

Les Chinois sont plus beaux que les Indiens, & ressemblent plus aux Arabes, non seulement de visage, mais dans leurs habillements, leurs montures, leurs manières, & leurs marches de

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

cérémonie ; ils portent des vestes longues & des ceintures en forme de baudriers.

Les Indiens portent deux vestes courtes, & les hommes aussi bien que les femmes, portent des bracelets d'or enrichis de pierreries.

Au-delà du continent de la Chine, on trouve un pays appelé *Tagazgaz* du ^{p.048} nom d'une nation de Turcs qui l'habitent ; & le pays du Cakhan de Tibet, qui touche au pays des Turcs.

Du côté de la mer on trouve les îles de *Sila* habitées par des peuples blancs, qui envoient des présents à l'Empereur de la Chine, & ils sont persuadés que s'ils ne lui envoyaient pas des présents, la pluie du Ciel ne tomberait pas dans le pays. Personne des nôtres n'est allé jusque là pour nous en pouvoir apporter des nouvelles. Ils ont des faucons blancs.

@

SECONDE RELATION

ou discours d'
Abu Zeid El Hacen Sirafien
sur le voyage des Indes & de la Chine

@

p.049 J'ai examiné avec attention le livre, que j'avais ordre de lire afin de confirmer le récit que l'auteur fait, lorsqu'il se trouve conforme à ce que j'ai appris des choses de la mer, des royaumes qui sont sur les côtes & de l'état des pays, & pour rapporter à ce sujet ce que j'ai su d'ailleurs de leurs histoires, & qui ne se trouve pas dans ce livre. J'ai trouvé qu'il a été composé l'an 237 de l'hégire 851 de J.-C., & que les relations de l'auteur touchant les choses de la mer étaient alors très véritables, & conformes à ce que j'ai appris par les différentes relations des marchands qui partent d'Irak, pour la navigation de ces mers. J'ai reconnu aussi que tout ce que l'auteur rapporte est conforme à la vérité, excepté en quelques endroits.

Il dit en parlant de la coutume de p.050 mettre des viandes auprès des morts qu'il attribue aux Chinois : lorsqu'ils ont mis le soir quelque chose à manger auprès du mort, & que le matin ils ne trouvent plus rien, ils disent qu'il a mangé. Cette même chose nous avait aussi été rapportée, & nous l'avons crue jusqu'à ce que nous avons trouvé un homme digne de foi que nous avons interrogé sur ce sujet. Il a dit que la chose n'était pas ainsi, & que cette pensée n'avait aucun fondement, non plus que l'opinion vulgaire des peuples idolâtres, qui croient que les idoles leur parlent.

Il nous dit aussi que depuis ce temps-là, les affaires de la Chine étaient entièrement changées. On rapporte sur ce sujet plusieurs histoires, qui font voir les causes de l'interruption des voyages à la Chine, & comment le pays a été ruiné, plusieurs coutumes abolies, & l'Empire divisé. Je rapporterai ce que j'ai appris des causes de ce changement.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Celui qui est arrivé à la Chine dans la plupart des affaires de cet Empire, qui a fait cesser la justice & la droiture qu'on y observait autrefois, & qui a dans la suite interrompu la navigation ordinaire de Siraf à la Chine, a eu cette origine.

Un officier considérable par ses ^{p.051} emplois, mais qui n'était pas de la famille royale, se révolta il y a quelque temps. Il s'appelait *Baichu*, il commença d'abord par des hostilités dans le pays, en portant les armes en plusieurs endroits au grand dommage des habitants ; & en ayant attiré une partie par ses libéralités, il rassembla quantité de vagabonds & de gens sans aveu, dont il forma un corps de troupes assez considérable. Se trouvant ainsi fortifié & en état de tout entreprendre, il fit paraître le dessein qu'il avait de se rendre maître de l'Empire. Il marcha d'abord vers *Canfu*, qui est une des plus considérables villes de la Chine, & celle où abordaient alors tous les marchands arabes. Elle est située sur une grande rivière, à quelques jours de distance de son embouchure, & on y trouve de l'eau douce. Ceux de la ville refusèrent de lui ouvrir leurs portes, ce qui le fit résoudre à les assiéger, & le siège dura longtemps. Ce fut l'an 264 de l'hégire 877 de J.-C. Enfin s'étant rendu maître de la ville, il fit passer au fil de l'épée tous les habitants. Des personnes bien informées des affaires de la Chine, assurent que sans compter les Chinois qu'il fit massacrer en cette occasion il périt six vingt ^{p.052} mille mahométans, juifs, chrétiens ou parsis qui demeuraient dans la ville pour leur négoce. On a su exactement le nombre de ceux de ces quatre religions, qui périrent alors, parce que les Chinois sont fort soigneux de les compter. Il fit aussi couper tous les mûriers, & presque tous les autres arbres ; nous parlons des mûriers en particulier, parce que les Chinois préparent leurs feuilles avec grand soin pour les vers à soie, afin qu'ils s'y attachent pour travailler. Ce ravage est cause que la soie a manqué, & le commerce qui s'en faisait dans les pays soumis aux Arabes, est entièrement cessé.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Après avoir ainsi saccagé & ruiné *Canfu*, il s'empara de plusieurs autres villes qu'il attaqua l'une après l'autre, sans que l'Empereur de la Chine pût s'opposer à ses progrès. Il s'avança ensuite jusqu'auprès de la ville capitale appelée *Cumdan*. L'Empereur de la Chine abandonna sa ville royale, & se retira en désordre jusqu'à la ville de *Hamdou* qui est sur la frontière du côté de la province de Tibet. Cependant le rebelle élevé par des succès si avantageux, & se trouvant maître du pays, attaqua les autres villes qu'il ruina, après avoir tué ^{p.053} la plus grande partie des habitants, dans le dessein d'envelopper dans ce carnage général tous ceux de la famille royale, afin qu'il ne restât personne qui pût lui disputer l'Empire. On sut les nouvelles de ces révolutions, & la désolation générale de toute la Chine qui dure encore présentement.

Les choses demeurèrent en cet état, sans que ce rebelle eût aucun désavantage, qui diminuât sa puissance & son autorité. Enfin l'Empereur de la Chine écrivit au roi de Tagazgaz dans le Turquestan, avec lequel outre le voisinage de leurs États, il avait quelque alliance par mariage. Il lui envoya en même temps une ambassade pour le prier de le délivrer de ce rebelle. Le roi de Tagazgaz envoya son fils avec une armée fort nombreuse contre le rebelle, & après plusieurs batailles & des combats presque continuels, il le défit entièrement. On ne sut pas ce que ce rebelle était devenu, & les uns croient qu'il fut tué dans un combat, les autres qu'il mourut d'une autre manière.

L'Empereur de la Chine revint alors à sa ville de *Cumdan*, & quoiqu'il se retrouvât dans une extrême faiblesse, & qu'il eût presque perdu tout courage, à ^{p.054} cause de la dissipation de ses finances, de la perte de ses capitaines & de ses meilleurs soldats, & des misères passées, il ne laissa pas de se rendre maître de toutes les provinces qui avaient été conquises. Il ne toucha pas aux biens des habitants, mais il se contenta de ce qu'il pouvait avoir entre les mains, & de ce qui restait des deniers publics. La nécessité de ses affaires l'obligea à se contenter de ce que les sujets lui voulurent

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

donner, & de n'exiger d'eux que la soumission à ses ordres, sans les contraindre à lui fournir de l'argent, parce que les rois ou gouverneurs l'avaient dissipé.

Ainsi la Chine se trouva dans un état presque semblable à celui de l'Empire d'Alexandre, après la défaite & la mort de Darius, lorsqu'il distribua les pays conquis sur les Perses à différents princes, qui établirent autant de royaumes. Car chacun de ces princes commença à se joindre avec quelque autre, pour faire la guerre à quelqu'un d'entr'eux, sans la permission de l'Empereur, & lorsque le plus fort avait défait le plus faible, & s'était rendu maître de la province que l'autre gouvernait, il la ravageait entièrement, il emportait tout ce qui s'y trouvait, & mangeait tous les sujets de son p.055 ennemi. Cette cruauté leur est permise selon les lois de leur religion, jusque-là même, qu'ils vendent de la chair humaine dans leurs places publiques.

Ces désordres donnèrent lieu à plusieurs injustices envers les marchands qui allaient dans le pays, & après qu'elles furent presque passées en coutume, il n'y eut aucune sorte de vexations, ni de mauvais traitements qu'ils n'exercassent envers les étrangers arabes, & les maîtres des navires. Ils obligèrent les marchands à payer ce qu'ils ne devaient pas, ils saisirent leurs effets, & ils tinrent à leur égard un procédé entièrement contraire aux anciennes coutumes. Dieu les en a punis en retirant ses bénédictions de dessus eux en toutes sortes de manières, & particulièrement en ce que la navigation a été abandonnée, & que les marchands sont venus en foule à Siraf & à *Homan*, selon les ordres infaillibles du Maître Tout-puissant, dont le Nom soit béni.

L'auteur rapporte dans son livre quelques coutumes & lois des Chinois, mais il ne fait pas mention de celle qui regarde la punition des personnes mariées, convaincues d'adultère. Ce crime est puni de mort aussi bien que p.056 l'homicide & le larcin. Ils exécutent à mort les criminels en cette manière. Ils lient ensemble les deux mains du patient, après cela, ils les lui font passer par dessus la

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

tête, jusque sur le col. Ils attachent ensuite son pied droit à sa main droite, son pied gauche à sa main gauche ; en sorte qu'il a les pieds & les mains fortement attachés derrière le dos, & qu'il est comme une boule, sans pouvoir se remuer, & alors il n'a besoin de personne pour l'arrêter. Ce tourment lui démonte toutes les jointures du col & fait sortir les vertèbres de leurs emboîtures, ses cuisses sont aussi toutes disloquées, & il est dans un état si douloureux, que s'il y demeurerait quelques heures, il ne faudrait pas autre chose pour le faire mourir. Après qu'ils ont achevé de le mettre en cet état, ils le frappent avec un bâton, dont ils ont coutume de se servir dans un pareil supplice, qui suffit pour faire mourir le patient. On lui en donne un certain nombre de coups, qu'ils n'ont pas coutume de passer, & ils le laissent en tel état, qu'il ne lui reste plus qu'un souffle de vie : après cela on abandonne son corps à des gens qui le mangent.

Il y a des femmes à la Chine qui ne ^{p.057} veulent pas se marier, mais qui aiment mieux mener une vie dissolue, dans une perpétuelle débauche. La coutume est que ces femmes se présentent devant celui qui commande les soldats de la garnison de la ville, en pleine audience. Elles déclarent l'aversion qu'elles ont pour le mariage, & le désir qu'elles ont d'entrer dans le nombre des femmes publiques. Elles demandent d'être enregistrées en la manière ordinaire, dans la liste de ces prostituées, ce qui se fait en cette façon. On écrit le nom de la femme, sa famille, le nombre de ce qu'elle a de bijoux, tout ce qui concerne la parure, & le lieu de sa demeure, & elle est ainsi mise au nombre des femmes publiques. On lui met au col un cordon, auquel est attaché un anneau de cuivre, avec le sceau du roi, & on lui donne un écrit par lequel il est déclaré, qu'elle est entrée dans le nombre des femmes publiques ; qu'en cette qualité elle recevra tous les ans des deniers publics, tant de *falous*, & que ceux qui la prendront en mariage, seront punis de mort. On publie tous les ans ce qui doit être observé à l'égard de ces femmes, & on retranche de leur nombre celles qui

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

sont trop désagréables. Ces femmes marchent les soirs habillées d'étoffes de ^{p.058} diverses couleurs, & elles ne portent point de voiles. Elles s'abandonnent à tous les étrangers nouvellement arrivés dans le pays, lorsqu'ils aiment la débauche. Les Chinois les font venir chez eux, & elles n'en sortent que le matin. Louons Dieu, de ce qu'il nous a exemptés de semblables infamies.

Les Chinois ne battent point d'autre monnaie, que des petites pièces de cuivre, semblables à celles que nous appelions *falous*, & ils ne permettent pas que l'on fabrique de la monnaie d'or & d'argent, comme sont les *dinars* & les *drachmes*, qui ont cours parmi nous. Ils disent pour raison que si un voleur entre à mauvais dessein dans la maison d'un Arabe, où il y ait une fabrique de pièces d'or ou d'argent, il peut emporter dix mille pièces d'or, & presque autant de pièces d'argent sur son dos, sans être fort chargé, ce qui serait capable de ruiner celui qui souffrirait cette perte : au lieu qu'un voleur entrant avec pareil dessein, chez un ouvrier chinois, ne peut emporter plus de dix mille *falous*, ou pièces de cuivre qui ne sont que dix *miticals* ou *dinars* d'or. Ces pièces sont de cuivre mêlé avec un alliage de matière différente. Elles sont de la grandeur de la drachme, ou pièce ^{p.059} d'argent, appelée *bagli*. Au milieu, elles ont un trou assez large, par lequel on les enfle avec une corde. Les mille valent un *mitical* d'or, ou un *dinar*. Ils les enfilent par milliers, & à chaque centaine ils font un nœud à la corde. Tous les paiements de ce qui s'achète & se vend parmi eux, terres, meubles, marchandises, ou denrées, se fait en cette monnaie. On en trouve à Siraf, & elle est marquée avec des lettres chinoises.

Il n'y a rien de particulier à remarquer sur ce que l'auteur rapporte des fréquents incendies qui arrivent à la Chine, & de la manière de bâtir des Chinois. La ville de *Canfu* est bâtie en la manière qu'il décrit, c'est-à-dire, de bois : avec des cannes entrelacées de même que sont parmi nous les ouvrages faits de cannes fendues. Ils enduisent le tout avec une colle particulière

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

qu'ils font avec de la graine de chanvre, qui devient blanche comme du lait, & quand les murailles en sont enduites, elles ont un éclat merveilleux.

Dans les maisons ils n'ont point de degrés ni de différents étages, parce qu'ils mettent tout ce qu'ils ont dans des caisses montées sur des roues, & lorsque le feu prend en quelque endroit, ils tirent ^{p.060} facilement ces caisses dehors sans que les degrés fassent aucun empêchement pour les retirer avec plus de diligence.

Pour ce qui regarde les ministres subalternes qui sont dans les villes, ils ont ordinairement la direction des impôts, & les clefs du trésor. Il y en a qui ayant été pris sur les frontières ont ensuite été faits eunuques, d'autres ont été coupés par leurs pères mêmes, qui les ont ensuite envoyés en présent à l'Empereur. Ces ministres ont la direction des principales affaires de l'État, des affaires particulières de l'Empereur, de ses trésors ; & particulièrement ceux qui sont envoyés à *Canfu*, où abordent les marchands arabes, sont tirés de ce corps.

Ils ont coutume aussi bien que les rois ou gouverneurs de toutes les villes, de marcher de temps en temps solennellement en public. Alors ils sont précédés par des hommes qui portent des morceaux de bois, semblables à ceux dont les chrétiens de Levant se servent au lieu de cloches. Le bruit qu'ils font s'entend de fort loin, & d'abord qu'on l'entend, personne ne s'arrête dans le chemin, par lequel l'eunuque ou le prince doivent passer. Celui qui se trouve à la porte de sa maison, y rentre & ferme la porte après lui, jusqu'à ^{p.061} ce que le prince, ou l'eunuque de la ville soient passés. Il ne demeure ainsi aucune personne du peuple dans leur chemin, ce qu'ils observent pour s'attirer plus de respect, & pour se faire craindre, afin que le peuple ne les voie pas souvent, & qu'il ne se familiarise pas assez pour leur parler.

Les eunuques ou lieutenants, & les principaux officiers portent des habits de soie fort magnifiques, & ces étoffes sont d'une soie si

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

belle, qu'on n'en apporte pas de semblables dans le pays soumis aux Arabes ; parce que les Chinois la tiennent à un fort haut prix. Un des principaux marchands dont le témoignage ne peut être révoqué en doute, raconte qu'il était allé chez un eunuque, que l'Empereur avait envoyé à *Canfu* afin d'y acheter quantité de choses dont il avait besoin, parmi les marchandises qui y sont transportées du pays des Arabes. Il vit sur sa poitrine une veste courte qui était sous une autre veste de soie, & qui paraissait même être entre deux autres vestes de même étoffe. L'eunuque remarquant qu'il avait les yeux attachés sur cette veste, lui dit :

— Je vois que tu a toujours la vue attachée sur mon estomac : quel en est le sujet ?

Le marchand lui dit :

— Je suis surpris ^{p.062} de la beauté de la petite veste qui paraît par dessous vos autres habits.

L'eunuque se prit à rire, & lui tendant la manche de sa chemise, il lui dit :

— Compte combien j'ai de vestes par dessus.

Il en compta jusqu'à cinq, qu'il avait vêtues l'une sur l'autre, & la camisole, ou veste courte, était par dessous. Ces sortes de vestes sont tissues de soie crue, qui n'a point été lavée ni foulée, & celles dont les princes, ou gouverneurs s'habillent, sont encore plus riches & d'un ouvrage plus exquis.

Les Chinois sont les plus adroits de toutes les nations du monde, en toutes sortes d'arts, & particulièrement dans la peinture, & ils font de leurs mains des ouvrages d'une si grande perfection, que les autres ne peuvent les imiter. Lorsqu'un ouvrier a fait quelque bel ouvrage, il le porte au palais du prince pour demander la récompense qu'il croit mériter par la finesse de son travail. Le prince lui ordonne de laisser son ouvrage à la porte du palais, où il demeure pendant un an. Si personne n'y remarque aucun défaut, l'ouvrier est récompensé, & il est agrégé dans le corps des artisans,

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

mais si on y trouve le moindre défaut, on le rejette, & il ne reçoit aucune récompense. Il arriva une fois qu'un de leurs ouvriers, ^{p.063} peignit sur une étoffe de soie un épi & un oiseau dessus, avec tant de délicatesse, que ceux qui regardaient l'ouvrage en étaient surpris, tant il exprimait bien le naturel. Cet ouvrage demeura longtemps exposé, lorsqu'un jour un bossu, passant devant le palais, le blâma, & aussitôt il fut introduit auprès du prince ou gouverneur de la ville, qui fit en même temps venir l'ouvrier en sa présence. Alors on demanda au bossu, quel défaut il trouvait dans cet ouvrage. Il dit :

— Tout le monde sait qu'un oiseau ne s'abat pas sur un épi, sans qu'il le fasse plier. Cependant ce peintre a représenté l'épi droit sans le coucher, & a peint l'oiseau, comme étant perché dessus. C'est en cela, dit-il, que consiste la faute qu'il a faite.

La remarque fut trouvée conforme à la vérité, le prince ne donna aucune récompense à l'ouvrier. Ils prétendent par ce moyen, & par d'autres semblables, rendre les ouvriers plus habiles, parce qu'ils les engagent ainsi à apporter un soin extrême à la perfection de leurs ouvrages, & à appliquer leur esprit avec plus d'attention à tout ce qui sort de leurs mains.

Il y avait autrefois à Bassora un homme de la tribu de *Koreich* appelée Ebn-Wahab, descendant de Hebar, fils d'El-Afoud. ^{p.064} Étant sorti de Bassora lorsque la ville fut saccagée, il vint à Siraf, où il trouva un vaisseau prêt à faire voile vers la Chine. Il lui prit envie de s'embarquer sur ce même vaisseau, qui le transporta à la Chine. Il eut ensuite la curiosité d'aller à la cour de l'Empereur, & étant parti de la ville de *Canfu*, il se rendit à Cumdan, après un voyage de deux mois. Il demeura longtemps à la cour de l'Empereur, & il présenta cependant plusieurs requêtes dans lesquelles il marquait qu'il était de la famille du Prophète des Arabes. Après un long espace de temps, l'Empereur ordonna qu'il fût logé dans une maison qu'on lui marqua, & qu'on lui fournît

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

toutes les choses dont il aurait besoin. Cependant l'Empereur écrivit au gouverneur de *Canfu* pour lui commander de s'informer avec soin, auprès des marchands, touchant la parenté que cet homme prétendait avoir avec le Prophète des Arabes. Le gouverneur de *Canfu* confirma par ses lettres, la vérité de ce qu'il avait dit touchant son extraction : & alors l'Empereur lui donna audience & lui fit de riches présents, avec lesquels il revint en Irak.

Cet homme lorsque nous l'avons vu était fort âgé, mais il avait encore bon ^{p.065} sens. Il nous rapporta, que lorsqu'il eut audience, l'Empereur de la Chine lui fit plusieurs questions touchant les Arabes, & lui demanda particulièrement, comment ils avaient détruit le royaume des Perses. Ebn-Wahab lui répondit, que c'était par le secours de Dieu, & parce que les Perses étaient engagés dans l'idolâtrie, adorant les astres, le soleil, & la lune, au lieu d'adorer le vrai Dieu. À quoi l'Empereur répliqua que les Arabes avaient conquis le royaume le plus illustre qui fût sur la terre, le mieux cultivé, le plus riche, le plus fertile en beaux esprits, & dont la réputation était la plus étendue. Il lui demanda ensuite, quelle estime fait-on parmi vous des autres rois de la terre ? à quoi l'Arabe répondit qu'il ne les connaissait pas. L'Empereur dit à l'interprète :

— Dis-lui que nous ne faisons état que de cinq rois, que celui dont le royaume est le plus étendu, est celui qui est maître de l'Irak, parce qu'il est au milieu du monde, & qu'il est environné des États des autres rois. Nous trouvons qu'il est appelé parmi nous *le roi des rois*. Après lui nous mettons notre Empereur qui est ici présent, & nous trouvons qu'il est appelé, *le roi du genre humain*, parce ^{p.066} qu'aucun des autres rois n'a une puissance ni une autorité plus absolue sur ses sujets, & qu'il n'y a pas de peuple au monde plus obéissant, ni plus soumis à ses souverains que le peuple de ce pays. Nous sommes donc en cette manière, *les rois des hommes*. Après nous est le

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

roi des Turcs, dont le royaume touche à nos frontières & nous l'appelons *le roi des lions*. Ensuite *le roi des éléphants*, qui est le roi des Indes, que nous appelons *le roi de la sagesse*, parce qu'elle tire son origine des Indiens. Ensuite nous mettons *le roi de Grèce*, que nous appelons *le roi des hommes*, parce qu'il n'y a pas sur la terre des hommes de meilleures mœurs, ni qui aient meilleure mine que ses sujets. Ce sont là, ajouta-t-il, les plus illustres de tous les rois, & les autres ne leur sont pas comparables.

Ensuite, dit Ebn-Wahab, il ordonna à l'interprète de me demander

« si je connaissais mon maître & mon seigneur, voulant signifier le Prophète, & si je l'avais vu.

Je répondis,

— Comment aurais-je pu le voir, puisqu'il est devant Dieu.

Il répliqua,

— Ce n'est pas cela que je veux ; mais je demande quelle était sa figure.

Je répondis qu'il était très beau. En même temps, il fit apporter une grande cassette, ^{p.067} & l'ayant ouverte, il en tira une autre plus petite, qu'il mit devant lui, & il dit à l'interprète,

— Fais-lui voir son maître & son seigneur.

J'aperçus dans la boîte les images des prophètes, & je remuai les lèvres, en faisant tout bas la prière pour honorer leur mémoire. L'Empereur ne croyait pas que je les pusse reconnaître, & il dit à l'interprète :

— Demande-lui pourquoi il a remué les lèvres.

Je répondis que je faisais la prière en mémoire des prophètes. L'Empereur me dit,

— À quoi les connais-tu ?

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Je répondis que je les reconnaissais par la représentation de leurs histoires.

— Voilà, poursuivis-je, Noé dans l'arche, qui fut délivré avec ceux qui étaient avec lui, lorsque Dieu envoya les eaux du Déluge ; & il peupla ensuite toute la terre avec ceux qui étaient dans l'arche ;

en même temps je fis le salut ordinaire à Noé & à ceux de sa compagnie. L'Empereur se mit à rire, & dit :

— Tu ne t'es pas trompé au nom de Noé, & tu l'as bien nommé ; mais pour ce qui regarde le déluge universel, c'est ce que nous ne savons pas. Il est bien vrai que le Déluge a inondé une partie de la terre ; mais il n'est pas venu jusqu'à notre pays, ni même jusqu'aux Indes.

Je lui répondis sur cela, & je tâchai de satisfaire à ses objections
p.068 selon ma capacité : Après cela je lui dis :

— Voilà Moïse avec sa verge & les enfants d'Israël.

Il avoua ce que je lui dis de la petite étendue du pays dans lequel ils étaient, & de la manière dont les peuples qui l'habitaient furent détruits par Moïse. Je lui dis ensuite :

— Celui-là est Jésus monté sur un âne, & voici les apôtres qui sont avec lui.

— Celui-ci, dit l'Empereur, n'a pas longtemps été sur la terre puisque tout ce qu'il a fait s'est passé dans l'espace d'un peu plus de trente mois.

Ebn-Wahab vit après cela les histoires des autres prophètes dépeintes de la même manière, que celles dont nous avons parlé en peu de mots. Il crut aussi, que ce qui était écrit en grands caractères au-dessus de chaque figure, signifiait le nom des prophètes, le pays d'où ils étaient, & les sujets de leurs prophéties.

Enfin, disait le même Ebn-Wahab, je vis l'image de Mahomet monté sur un chameau, & ses compagnons étaient représentés

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

autour de lui, montés sur leurs chameaux, & ils avaient aux pieds des souliers à l'arabesque, & des ceintures de cuir autour du corps. Je me mis à pleurer, & l'Empereur commanda à l'interprète de me demander pourquoi je pleurais. Je répondis :

— C'est là notre Prophète et notre ^{p.069} Seigneur, qui est aussi mon cousin.

Il dit que j'avais dit vrai, & il ajouta, que lui & son peuple s'étaient rendus maîtres du plus beau de tous les royaumes ; qu'il n'avait pas eu la satisfaction de jouir de ses conquêtes, mais que ses successeurs en avaient joui.

Je vis ensuite un grand nombre d'autres prophètes, dont quelques-uns étaient représentés étendant la main droite, & ayant les doigts pliés entre le pouce & l'index, de la même manière que les ont ceux qui lèvent la main pour prêter serment. D'autres étaient représentés, debout, montrant le ciel avec le doigt, & d'autres en différentes postures. L'interprète croyait que c'étaient les figures de leurs prophètes, & de ceux des Indiens.

L'Empereur me fit ensuite plusieurs questions touchant les califes, sur la manière de leurs habillements, sur plusieurs préceptes & obligations de la religion mahométane & je lui répondis en disant tout ce que j'en sais.

Il dit après cela :

— Quelle est votre opinion touchant l'âge du monde ?

Je lui répondis que les opinions étaient différentes sur ce sujet ; que les uns disaient qu'il avait six mille ans ; que les autres lui en donnaient moins, & les autres plus, ^{p.070} mais qu'il avait au moins l'antiquité que j'avais dit. L'Empereur & son premier ministre qui était auprès de lui, éclataient de rire, & l'Empereur dit plusieurs raisons pour prouver qu'il n'était pas satisfait de ce que je lui avais répondu. Enfin il me dit :

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

— Quel est sur ce sujet le calcul de votre Prophète ? A-t il dit ce que vous dites ?

Ma mémoire me trompa, & je lui répondis qu'assurément il l'avait dit. Je remarquai alors que cette réponse lui déplut, & son indignation me parut sur son visage.

Il dit ensuite à l'interprète de me parler en cette manière.

« Prenez, garde à ce que vous dites, car les rois ne parlent que pour être informés de la vérité de ce qu'ils veulent savoir : qu'avez-vous prétendu dire, en donnant à entendre à l'Empereur que parmi vous il y a différentes opinions touchant l'antiquité du monde ? Si cela est, vous êtes donc aussi partagés en différentes opinions sur les choses qu'a dites votre Prophète. Cependant il ne faut pas recevoir aucune diversité d'opinions sur ce que les prophètes ont dit, mais il le faut considérer comme certain & indubitable. Prenez donc garde à ne plus tenir de semblables discours.

Après cela il dit encore plusieurs autres choses, qui se sont échappées de ma mémoire par la longueur du temps.

p.071 Il me dit ensuite :

— Comment as-tu quitté ton roi, dont tu es plus proche, non seulement par le lieu de ta demeure, mais aussi par la parenté, que tu n'es de nous ?

Je lui racontai les révolutions arrivées à Bassora, comme j'étais venu à Siraf, que j'y avais vu un vaisseau prêt à faire voile pour la Chine, & qu'ayant entendu parler de la gloire de cet Empire, & de l'abondance de toutes sortes de commodités qui s'y trouvent, la curiosité m'avait fait naître le désir de venir dans le pays, & de le voir de mes propres yeux. Que j'en partirais bientôt pour retourner dans ma patrie, & au royaume de mon cousin, & que je rapporterais fidèlement ce que j'avais vu de la magnificence de l'Empire de la Chine, & de la vaste étendue des provinces qu'il renferme ; & que

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

j'en rendrais témoignage avec reconnaissance du bon traitement, & des bienfaits que j'y avais reçus ; ce qui lui donna beaucoup de joie. Il me fit ensuite de riches présents ; & il ordonna que je fusse conduit à *Canfu* sur les chevaux de poste. Il écrivit aussi au gouverneur de la ville pour lui ordonner de me faire traiter avec beaucoup d'honneur, & de m'adresser avec de semblables recommandations aux autres gouverneurs des provinces, pour p.072 me faire loger jusqu'à mon départ. Je fus ainsi traité partout, recevant abondamment toutes les choses nécessaires à la vie, & plusieurs présents, jusqu'à ce que je partis de la Chine.

Nous fîmes à Ebn-Wahab, plusieurs questions sur la ville de Cumbdan, où l'Empereur tient sa cour. Il nous dit que la ville était fort grande, & extrêmement peuplée : qu'elle était partagée en deux grands quartiers, par une rue fort longue & fort large, que l'Empereur, ses principaux ministres, les soldats, le juge suprême, les eunuques, & tous ceux de la famille impériale, étaient logés dans la partie de la ville qui est à main droite tirant à l'Orient : que le peuple n'avait aucune communication avec eux, & qu'il n'entrait point dans des places arrosées de canaux de différentes rivières, dont les bords sont plantés d'arbres, & qui sont ornés de maisons magnifiques. Le quartier qui est à gauche, du côté du couchant, est habité par le peuple & par les marchands : il y aussi de grandes places & des marchés de toutes les choses nécessaires à la vie. On voit à la pointe du jour les officiers de la maison du roi avec les moindres domestiques, les pourvoyeurs, & les valets des principaux de p.073 la cour qui viennent les uns à pied, & les autres à cheval, dans le quartier de la ville où sont les places publiques, & où se tiennent les marchands. Ils y prennent toutes sortes de provisions, les choses qui leur sont nécessaires, & ils ne retournent plus ensuite dans le même quartier jusqu'au lendemain.

Le même voyageur rapportait que cette ville est dans une situation très agréable & dans un terroir fort fertile, & qu'elle est

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

arrosée de plusieurs rivières. Il n'y manque presque rien, sinon des palmiers qui n'y croissent point.

On a découvert de notre temps une chose toute nouvelle & qui était inconnue autrefois à ceux qui ont vécu avant nous. Personne ne croyait que la mer qui s'étend depuis les Indes jusqu'à la Chine eût aucune communication avec la mer de Syrie, & on ne pouvait se mettre cela dans l'esprit. Voici ce qui est arrivé de notre temps, selon ce que nous avons appris. On a trouvé dans la mer de *Roum*, ou Méditerranée le débris d'un vaisseau arabe, que la tempête avait brisé, & tous ceux qui le montaient étant pécis, les flots l'ayant mis en pièces, elles furent portées par le vent & par la vague, jusque dans la mer des *Cozars*, de là au ^{p.074} canal de la mer Méditerranée d'où elles furent enfin jetées sur la côte de Syrie. Cela fait voir que la mer environne tout le pays de la Chine, & de *Cila*, l'extrémité du Turquestan, & le pays des *Cozars*, qu'ensuite elle coule par le détroit, jusqu'à ce qu'elle baigne la côte de Syrie. La preuve est tirée de la construction du vaisseau dont nous venons de parler, car il n'y a que les vaisseaux de Siraf dont la fabrique est telle, que les bordages ne sont point cloués, mais joints ensemble d'une manière particulière de même que s'ils étaient cousus ; au lieu que ceux de tous les vaisseaux de la mer Méditerranée, & de la côte de Syrie sont cloués, & ne sont pas joints de l'autre manière.

Nous avons aussi ouï dire, qu'on avait trouvé de l'ambre gris dans la mer de Syrie, ce qui paraît fort difficile à croire, & ce qu'on ne savait pas dans les siècles passés. Si ce qu'on en dit est véritable, il n'est pas possible que l'ambre ait été jeté dans la mer de Syrie, sinon de la mer d'*Aden* & de *Kolzum*, qui communique avec les mers, où on trouve de l'ambre. Et parce que Dieu a mis une séparation entre ces deux mers, si ce récit est véritable, il faut nécessairement que cet ambre ait été poussé ^{p.075} d'abord, de la mer des Indes dans les autres mers & que de l'une à l'autre il soit enfin venu dans la mer de Syrie.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

L'auteur recommence à parler de la Chine & de plusieurs affaires du pays

@

Les Chinois avaient autrefois un ordre merveilleux dans le gouvernement de leur pays, avant que les dernières révolutions l'eussent entièrement changé en le réduisant dans l'état où il se trouve présentement. Il y a eu un marchand natif de Corassan, qui étant venu en Irak, y fit un grand négoce, & après avoir acheté un grand nombre de marchandises, il alla à la Chine. Cet homme était extrêmement intéressé, & d'une avarice prodigieuse. L'Empereur de la Chine avait envoyé à *Canfu*, qui est la ville où abordent tous les marchands arabes, un de ses eunuques, pour y acheter toutes les choses dont il aurait besoin, parmi les marchandises qui étaient arrivées sur les vaisseaux. Cet eunuque était un de ceux que l'Empereur considérait le plus parmi ses officiers : il était garde de son trésor, & de ce qu'il avait de plus précieux. Il y eut une contestation entre l'eunuque & le marchand sur quelques pièces d'ivoire & d'autres marchandises, de sorte que le marchand ^{p.087} refusa de les lui vendre. Cette affaire avait fait beaucoup de bruit, l'eunuque la poussa si loin qu'il lui enleva de force ce qu'il avait de meilleures marchandises, sans avoir aucun égard à tout ce que l'autre lui pût dire.

Le marchand s'étant absenté, se rendit secrètement à *Cumdan*, ville où l'Empereur fait sa résidence, & qui est éloignée de *Canfu* de plus de deux mois de chemin. Il alla ensuite à la corde de la sonnette dont il a été parlé dans le premier livre. La coutume était que celui qui la remuait, fût envoyé à dix journées de là, par manière d'exil ; on ordonnait qu'il fût mis en prison, où il demeurerait pendant deux mois, & après ce temps-là, le roi ou le gouverneur de la province le faisait mettre en liberté & lui disait :

— Vous vous êtes engagé à une affaire dans laquelle il y va de votre entière ruine, & de votre vie, si vous ne dites pas la vérité, puisque l'Empereur a établi des ministres &

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

des gouverneurs pour rendre justice à vous & à vos semblables, & il n'y en a aucun qui ne vous la rende. Lorsque vous approcherez de l'Empereur, si l'injustice que vous avez soufferte n'est pas telle, qu'elle vous permette d'avoir recours à lui, assurément il vous en coûtera ^{p.088} la vie, afin que tout homme auquel il viendra une semblable pensée, ne se hasarde pas à faire ce que vous avez fait. C'est pourquoi retirez-vous promptement & allez à vos affaires.

Celui qui aurait essayé de s'enfuir recevait cinquante coups de bâton, & il était ensuite renvoyé au pays d'où il était parti ; mais celui qui persistait à demander justice du tort qu'on lui avait fait, était admis à l'audience de l'Empereur.

Le Chorassanien persista à demander justice, & la permission d'approcher de l'Empereur qui lui fut enfin accordée. L'interprète lui demanda quelle était son affaire & il raconta ce qui lui était arrivé avec l'officier de l'Empereur, & comme il lui avait enlevé de force une partie de ses marchandises. L'affaire fut bientôt divulguée, & devint publique à *Canfu*. L'Empereur commanda que le marchand fût mis en prison, & que cependant on eût soin de lui donner à boire & à manger. Il ordonna en même temps à son premier ministre, d'écrire au gouverneur de *Canfu*, afin qu'il s'informât du sujet des plaintes que faisait le marchand, & qu'il en découvrit la vérité. Trois principaux officiers reçurent le même ordre. On appelle ces officiers, ^{p.089} de la droite, de la gauche, & du milieu. Ils ont selon leur rang le commandement des troupes de l'Empereur après le premier ministre : il leur confie la garde de sa personne, & lorsqu'il se met en campagne pour quelque entreprise militaire, ou pour quelque autre sujet, chacun d'eux marche en son rang auprès de lui. Ces trois officiers écrivirent, chacun en particulier, ce qu'ils avaient découvert, après s'être exactement informés de l'affaire, & ils assurèrent l'Empereur que les plaintes du marchand étaient conformes à la vérité. Ces premières informations furent suivies &

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

confirmées par plusieurs autres, qui furent envoyées à l'Empereur de divers endroits. L'eunuque eut ordre de comparaître, & d'abord qu'il fût arrivé, le roi fit saisir tous ses biens, il lui ôta la garde de ses trésors, & il lui dit :

— Tu mériterais la mort pour avoir donné sujet à cet homme venu de Chorassan, qui est frontière de mon royaume, de se plaindre de moi. Il a été dans le pays des Arabes, de là il est passé dans les royaumes des Indes, & il est venu jusqu'à ma ville, cherchant son avantage par le négoce, & tu as voulu qu'il s'en retournât traversant ces royaumes, & qu'il pût dire parmi tous les ^{p.090} peuples qui les habitent, j'ai été maltraité dans la Chine, & on m'y a pris mon bien. Je veux bien te faire grâce de la vie à cause de tes anciens services dans la place que tu tiens dans ma maison. Mais je te veux donner un commandement parmi les morts, puisque tu n'as pu t'acquitter selon ton devoir de celui que tu avais sur les vivants.

Il ordonna ensuite qu'il fût envoyé aux sépultures des rois, pour les garder & pour y demeurer toute sa vie.

Une des choses qui était la plus digne d'admiration dans la Chine avant ces derniers temps, était le bon ordre qu'ils observaient dans l'administration de la justice & la majesté de leurs tribunaux. Ils choisissaient pour les remplir des hommes fort savants dans leurs lois, & qui par cette raison n'étaient pas embarrassés lorsqu'il fallait prononcer sur une affaire : des hommes sincères, zélés pour maintenir la justice en toute sorte d'occasions, & qui n'eussent aucun égard à ce que des personnes de grande qualité pouvaient dire pour embrouiller une affaire ; en sorte que la justice était toujours rendue à celui qui avait droit. Enfin ils choisissaient des hommes intègres qui s'abstinssent également de mettre la main sur le bien des pauvres & de recevoir des ^{p.091} présents de ceux qui leur en eussent voulu faire.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Lorsqu'ils avaient dessein d'établir quelque personne dans la charge de principal juge, avant qu'il en fût revêtu, ils l'envoyaient dans toutes les principales villes de l'Empire, & il demeurait un mois ou deux dans chacune. Il s'occupait à s'instruire avec beaucoup d'exactitude des affaires du peuple, de tout ce qui se passait dans la ville & des différentes coutumes. Il apprenait à connaître ceux qui méritaient d'être crus sur leur témoignage, & cette connaissance lui servait dans la suite, lorsque l'occasion le requérait. Après avoir passé par toutes les villes en la manière qui a été dite, & demeuré quelque temps dans les plus considérables, il allait à la cour de l'Empereur où il recevait la dignité de juge suprême. L'Empereur lui laissait le choix de tous les autres juges, & c'était par lui qu'ils étaient établis, après qu'il avait fait savoir à l'Empereur ceux de tout l'Empire qui étaient les plus dignes d'exercer les charges chacun dans sa ville ou dans d'autres. Car il connaissait ceux qui étaient recommandables par leur science, & ainsi on n'en cherchait pas d'autre, qui n'eût ^{p.092} pas les mêmes qualités, ou qui ne rendît pas témoignage à la vérité, lorsqu'il était interrogé.

L'Empereur ne permet à aucun de ses juges de lui écrire sur aucune affaire, lorsqu'il est informé du contraire, ou bien il le prive de son emploi. Le juge suprême fait faire un cri public tous les jours devant sa porte, & on dit en son nom, si quelqu'un a été offensé par le roi ou gouverneur, qui ne se montre point au peuple, ou par quelqu'un de ses parents & de ses officiers, ou par quelque personne du peuple, je lui en ferai une entière justice, aussitôt que le coupable sera remis entre mes mains, & que j'en serai chargé. Cette publication se fait trois fois. C'est une de leurs anciennes coutumes qu'un roi ou gouverneur de ville n'est point déposé de son emploi, sinon en vertu de lettres expédiées par le conseil, ou divan des rois ; & cette déposition se fait ordinairement à cause de quelque injustice manifeste, ou lorsqu'il retarde le jugement des affaires. Lorsqu'il évite ces deux choses, il est rare qu'on lui envoie des lettres de rappel, & elles ne se donnent que pour une cause

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

légitime. Les charges de judicature ne sont données qu'à des personnes des ^{p.093} probité, & amateurs de la justice. C'est ainsi que le royaume se maintient dans l'ordre.

Du Corassan

@

Cette province est presque frontière de la Chine. Il y a de la Chine au *Sogd*, environ deux mois de chemin, par des déserts inaccessibles & par un pays tout couvert de sables, où il ne se trouve point d'eau. Il n'est arrosé d'aucune rivière, & on ne trouve aucune habitation dans les voisinages de cette province. C'est cette raison qui empêche les peuples de Corassan de faire des irruptions dans la Chine. La partie de cet Empire la plus avancée vers le couchant est la province de *Madou*, qui est frontière du *Tibet*, & la guerre est presque continuelle de ce côté-là entre les deux nations. Parmi ceux qui de notre temps ont fait le voyage de la Chine, nous en avons connu un, qui nous a rapporté qu'il y avait vu un homme portant sur son dos du musc dans une outre, & qui était venu à pied de *Samarcand* jusqu'à *Canfu*, où se rendent tous les marchands qui partent de *Siraf*. Il avait ainsi traversé par terre toutes les villes de la Chine l'une après l'autre, ce qu'il avait pu faire parce que les provinces de la Chine & du Tibet dans ^{p.094} lesquelles on trouve l'animal qui donne le musc, sont contiguës, & ne sont divisées par aucune séparation. Les Chinois enlèvent tous ceux de ces animaux qu'ils peuvent attraper, & ceux de Tibet font de leur côté la même chose. Cependant ordinairement le musc du Tibet est beaucoup meilleur que celui de la Chine, par deux raisons. La première, est que les animaux qui donnent le musc, trouvent dans le Tibet des pâturages d'herbes aromatiques, & que ceux de la Chine n'y ont que des pâturages communs. La seconde raison est que les peuples de Tibet conservent les vessies de musc dans l'état où ils les trouvent, & que les Chinois falsifient toutes celles qui leur sont apportées. Ils les mettent aussi dans la mer, ou bien ils les

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

exposent à la rosée ; & après qu'ils les ont gardées pendant quelque temps, ils ôtent la peau extérieure, après cela ils les referment, & ce musc passe ensuite dans le pays des Arabes pour du musc de Tibet, à cause de sa bonté.

Le meilleur de toutes les sortes de musc est celui que les chevreuils qui le portent laissent en se frottant sur les roches dans les montagnes. Car l'humeur qui le produit, se portant vers le nombril de la bête, il s'y fait un amas de sang ^{p.095} épais, de la manière que se forment les furoncles, & de semblables tumeurs. Lorsque cette tumeur est venue à maturité, l'animal qui ressent une démangeaison douloureuse, cherche les pierres, & il s'y frotte jusqu'à ce qu'il l'ait ouverte, & l'humeur contenue s'écoule. Aussitôt qu'elle est sortie de l'animal, elle se caille, la plaie se referme, & la même humeur s'y amasse comme auparavant.

Dans le Tibet il y a des hommes qui vont chercher ce musc, & qui sont fort habiles à le connaître : lorsqu'ils l'ont trouvé, ils le ramassent avec soin, & ils le mettent dans des vessies, & il est porté à leurs rois. Ce musc est le plus exquis, lorsqu'il a, pour ainsi dire, mûri dans la vessie de l'animal qui le porte ; & il surpasse les autres en bonté ; de même qu'un fruit est meilleur lorsqu'il a mûri sur l'arbre, que lorsqu'on le cueille avant sa maturité.

On a encore du musc d'une autre manière. On va à la chasse de l'animal qui le porte, en lui tendant des filets, & en le tuant à coups de flèches. Souvent les chasseurs coupent les vessies de l'animal avant que le musc soit perfectionné, & alors elles ont d'abord une odeur désagréable qui dure quelque temps jusqu'à ce que la ^{p.096} matière se soit figée, ce qui n'arrive quelquefois que longtemps après, mais aussitôt qu'elle est caillée elle se tourne en musc.

L'animal du musc ressemble à nos chevreuils, il a la peau & la couleur semblable, les jambes menues, la corne fendue, le bois droit & un peu courbe. Il a deux petites dents blanches du côté de chaque joue, qui sont droites & s'élèvent sur son museau. Elles ont

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

chacune la longueur d'un demi-doigt, ou un peu moins, & leur figure est assez semblable à celle des dents de l'éléphant. C'est ce qui distingue ces animaux des autres chevreuils.

Les empereurs de la Chine écrivent aux rois ou gouverneurs de villes, & aux eunuques ou lieutenants, & leurs lettres sont portées par des chevaux de poste qui ont la queue coupée, & qui sont disposés à peu près comme sont les postes parmi les Arabes en la manière qui est connue de tout le monde.

Outre ce que nous avons rapporté des coutumes des Chinois, les princes & le peuple même ont la coutume de pisser debout. Les personnes qualifiées comme les rois & les principaux officiers ont des cannes dorées de la longueur d'une ^{p.097} coudée, qui sont percées par les deux bouts. Ils s'en servent pour faire de l'eau, se tenant cependant debout, & le tuyau la conduit assez loin d'eux. Ils croient que les douleurs de reins, la difficulté d'urine & la pierre, viennent lorsqu'on urine étant assis, & que les reins ne se déchargent pas de ces humeurs, si ce n'est lorsqu'on est debout, & qu'ainsi cette posture contribue à les maintenir en santé.

Ils laissent croître leurs cheveux, parce que les hommes ne veulent pas arrondir la tête des enfants lorsqu'il viennent au monde, ainsi que font les Arabes. Ils disent que cela cause une altération sensible dans le cerveau, & que le sens commun en reçoit un notable préjudice. Ils ont la tête couverte de cheveux qu'ils laissent croître & qu'ils peignent avec soin.

Pour ce qui regarde les mariages, ils observent des degrés de parenté, en cette manière. Ils sont divisés entre eux par familles & par tribus, comme les Israélites, les Arabes, & quelques autres nations ; & ils se connaissent selon la différence de leurs familles. Personne ne se marie dans sa tribu, de même que les enfants de Thummim parmi les Arabes, n'épousent point une fille dans la famille de ^{p.098} Thummim, & un homme de la famille n'épouse point une personne de la même famille ; mais par exemple, un homme

Anciennes relations des Indes et de la Chine
de deux voyageurs mahométans

de la famille de Robaïet se marie dans celle de Modzar, & un de Modzar dans celle de Robaïet. Ils croient que ces alliances augmentent la noblesse des enfants.

@

Remarques
sur les principaux endroits de ces Relations ¹

@

Route de la navigation de la Chine

p.141 Il est très difficile d'expliquer exactement la route de la navigation des Arabes à la Chine, rapportée par nos auteurs, tant à cause que plusieurs des villes dont ils parlent ont été détruites : que parce que les anciens qui ne naviguaient pas ordinairement par hauteurs, tenaient une route différente de celle qui est présentement fréquentée par nos pilotes.

Les Chinois venaient jusqu'à Siraf, & ils ne se hasardaient pas plus avant à cause des tempêtes & de la grosse mer, que leurs vaisseaux ne pouvaient pas soutenir. Ils ne passaient donc pas jusqu'à l'île de Saint Laurent comme a prétendu le père Martini, sur ce que dans la baie de sainte Claire, il y a des peuples qui ressemblent assez aux Chinois, & qui ont une langue semblable. Il n'en donne aucune preuve que le témoignage de quelques matelots. Mais quand cela serait ces Chinois peuvent y avoir été jetés par les tempêtes & s'y être établis faute de moyens pour retourner en leur pays. Il s'ensuit aussi que Navarette s'est trompé lorsqu'il a assuré que le détroit de Singapura était le terme de leur navigation.

Siraf était autrefois une ville maritime dans le golfe de Perse éloignée de 60 lieues de Chiraz, selon Abulfeda ou de 63, selon Ebn-Haukel. Ils lui donnent 78 ou 79 degrés 30 de longitude, & 26° 40, ou 29° 30, de latitude. Ils disent que cette île était fameuse p.142 pour son commerce, mais que les terres des environs n'étaient pas cultivées à cause de leur stérilité & qu'il n'y avait ni arbres ni jardins. Que la chaleur y était excessive : que la ville était bien bâtie, & que les particuliers y étaient si riches que quelques-uns

¹ [c.a. : on a retenu de ces remarques celles qui concernent la Chine.]

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

avaient dépensé jusqu'à trente mille dinars qui sont quinze mille pistoles de notre monnaie au bâtiment & à l'embellissement de leurs maisons ; & enfin que la plupart étaient bâties de bois qu'on y apportait du pays des Francs ou de l'Europe. Le géographe arabe parle aussi de cette ville en plusieurs endroits dans la description du troisième Climat aussi bien que la plupart des autres géographes. Le commerce y florissait encore du temps d'Abulfeda c'est-à-dire au commencement du quatorzième siècle ; mais lorsqu'il commença à s'établir dans l'île de Kis-ben-Omira, celui de Siraf fut bientôt ruiné, & même il n'y demeura pas fort longtemps, étant entièrement passé à Ormuz.

Tous les vaisseaux arabes abordaient à Siraf & s'y rendaient particulièrement de *Bassora*, qui était la principale échelle où se rendaient les négociants de la mer Rouge, d'Égypte, & même de la côte d'Éthiopie. Les Chinois & les marchands des Indes y apportaient toute sorte de marchandises tirées des Indes, de la Terre-Ferme, & de toutes les îles qui alors étaient connues.

Ils faisaient voile de Siraf à Mascate, qui est dans le pays de *Homan*. C'est celui que Ptolémée appelle *Omanum Emporium*, & Arrica *Omana*. La ville s'est aussi appelée *Sohar* ou *Sahar-Oman*. Cette route est assez dangereuse à ^{p.143} cause des rochers, des îlets, & des basses en plusieurs endroits qui en rendent la navigation périlleuse. On ne peut marquer les lieux que nos Arabes désignent, puisqu'ils n'en donnent pas les positions. Mais il semble que *Caucammeli* ou *Caucam* doit être *Cochim*, où il était aisé d'aller en un mois de navigation vent arrière, à cause des moussons qui sont fort réglées. D'abord après *Cochim* on trouve la mer que les Arabes appellent de *Herkend*, & en rangeant la côte ils allaient d'abord à *Cala*, ou *Calabar*, qui sont la même chose. Un auteur persien anonyme dont il y a un abrégé de géographie dans la Bibliothèque du roi dit que cette ville est en partie habitée par les musulmans, & qu'il y a des arbres qui portent le camphre, ce qui se

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

peut confirmer par le témoignage de Serapion en lisant *Cala* au lieu de *Calca*.

Notre auteur dit que *Cala* ou *Calabar* est éloigné de *Kaucam* d'environ un mois de navigation, mais cela ne donne pas beaucoup de lumière pour en découvrir la position. Il semble qu'Abuzeïd auteur de la seconde Relation a mieux expliqué la chose en disant, que l'île de *Cala* est au milieu de la route, entre la Chine & le pays des Arabes, & qu'elle a 80 lieues de tour. Ainsi elle comprend, selon sa pensée, une étendue de pays sous une capitale de même nom, qui doit avoir été vers la pointe du Malabar.

De *Cala* en dix jours ils naviguaient jusqu'à un lieu appelé *Betouma* : *Beït-Touma* en syriaque, signifie la maison, ou l'église de saint Thomas, qui est sur la même route, & qui ^{p.144} ne peut pas être fort éloignée de *Cala*, ou *Calabar*. Les Anciens devaient y toucher parce qu'ils dressaient leur route entre la côte & l'île de *Ceylan*, au lieu que présentement, les vaisseaux se mettant nord & sud de la pointe de *Galle* de l'île de *Ceylan*, cinglent vers les îles de *Nicubar*, qui doivent être celles de *Negebalous*, ce nom étant apparemment également corrompu par les Arabes & par les Européens. Elles sont par les huit degrés Nord, & par conséquent au-delà de *Cala* & de *Betouma*, & ainsi il y a quelque transposition dans la description de cette route, où elles sont nommées avant *Betouma* & *Katrengé*, ou *Kenerag*, ainsi que l'a écrit le juif Benjamin.

Il est difficile de dire quelle pouvait être cette dernière place, si ce n'est *Chitran*, qui est marqué dans les cartes : aussi bien que de trouver la position de celle de *Senef* ou *Senf*, quoique le bois aromatique qui en vient soit depuis plusieurs siècles fort connu dans tout l'Orient. Serapion qui en parle, quoiqu'on ne puisse le reconnaître dans la version où on lit *Seifi*, au lieu de *Senefi*, nous donne quelque lumière de la situation de ce lieu, en disant qu'il n'est qu'à trois lieues du cap Comorin ou *Ras Comri*, où on trouve aussi de ce bois d'aloès, mais moins exquis. Il ne peut néanmoins

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

s'accorder avec notre auteur qui le met à une distance beaucoup plus grande.

La géographie arabe imprimée à Rome, ne peut donner aucun éclaircissement sur ces difficultés, parce que le texte en doit être soit corrompu, puisqu'il fait un continent différent de *Malai* qui doit être la pointe du ^{p.145} *Malabar*, & de *Senef*, & que selon toute apparence il faut dire *Kaukam-meli* ou *Melai*, au lieu de *Malai*.

Le même auteut dit que de *Senef* on passe à *Senderfoulat*, ou comme porte l'arabe imprimé à Rome *Sendifoulat*. Le mot de *pulo* entre fréquemment dans la composition des noms de la langue malaye pour signifier une île. Il y en a un très grand nombre dans la mer qui s'étend depuis le golfe de Bengale, jusqu'à la Chine. *Foulat* est donc le *Pulo* des Malais, & ainsi *Senderfoulat* pourrait être *Pulo-Candor* qui est plus proche de la Chine, & qui peut par cette raison, être le lieu où les Arabes dressaient leur course pour entrer dans la mer de la Chine. Comme leur navigation se faisait terre à terre, plutôt que par hauteurs, & que leurs vaisseaux étaient fort légers, ils pouvaient plus aisément passer le détroit de *Singapura*, en rangeant presque toujours la côte. Ainsi ils s'allaient mettre entre cette chaîne d'îlets & de basses qui sont depuis la côte de *Camboya*, jusqu'à l'entrée de la rivière de *Canton*, & il ne faut pas s'étonner qu'ils fussent cinq ou six semaines à faire cette navigation.

Il est fort difficile d'en entendre tout le détail sur des Mémoires si défectueux, & la plus grande recherche qu'on pourrait faire pour éclaircir ce qu'en disent nos auteurs, ne pourrait servir qu'à satisfaire la curiosité, sans aucune utilité, puisque nos pilotes savent mieux présentement cette route que les plus grands navigateurs de l'antiquité.

Il faut que la mer de *Singi* soit vers le golfe ^{p.146} de Cochinchine. Ce n'est pas le véritable nom du pays ainsi que l'ont remarqué plusieurs auteurs, mais *Caochi* : encore même c'est celui que lui

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

donnent les Chinois & ainsi la diversité du nom arabe peut être fondée sur quelque ancien nom du pays, qui ne nous est pas connu.

À un lieu appelé Betouma

Betouma est un mot syriaque composé, dont la véritable orthographe est Beï-Touma, ce qui signifie en arabe & en syriaque, *maison* ou *église de saint Thomas*. De même les Syriens ont appelé *Bagarmé*, ou *Beït-Garmé* la ville de Martyropolis ; *Bazabdi* ou *Bizabda* comme l'a écrit Ammian Marcellin, la ville que les Arabes & Syriens ont appelée *Beït-Zabdi*, & d'autres semblables. Selon la route, quoique très obscure, que donne notre auteur, si on établit *Kaukam* ou *Conkan*, comme l'écrivent les Portugais, vers le golfe de Cambaye, & qu'on suppose que la navigation se fit terre à terre, comme on ne peut pas en douter : on ne doit pas s'étonner que de là jusqu'à *Betouma* les Arabes aient compté plus d'un mois de navigation. *Calabar*, *Senef*, *Kadrenge* ou *Chitran*, sont autour de *San Thomé* : & ainsi il ne semble pas qu'on puisse douter, que *Betouma* ne soit *San Thomé*. Marco Polo & presque tous les anciens auteurs de voyages, témoignent que selon la tradition du pays, la sépulture de saint Thomas était en ce même endroit, ce qui est confirmé par Jean de Empoli, Barbosa, Corfah & presque tous les autres premiers voyageurs. Cette tradition se trouve conservée dans ^{p.147} les églises nestoriennes, & un de leurs plus fameux auteurs, après avoir rapporté sommairement la prédication de saint Thomas, dit que son tombeau a été trouvé sur le bord de la mer, dans un village connu par la mémoire de son martyr. On peut ajouter à cette tradition, celle des églises de Malabar, & de la plupart des autres églises syriennes, qui croient toutes que saint Thomas est entré dans les Indes, & que son corps y a été enterré. Mais cette question sera traitée ailleurs plus amplement, dans les dissertations sur les églises nestoriennes.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Poisson volant

Il s'appelle *hoangcioqu*, selon le père Martini, qui dit que c'est un poisson jaune, ou plutôt un oiseau : car durant l'été il vole sur les montagnes & quand l'automne est passé, il se jette dans la mer & devient un poisson fort délicat. Il parle d'une autre sorte d'animal qui se trouve dans la mer de Canton, qui a la tête d'un oiseau, & la queue de poisson.

Cancres pétrifiés

Le même auteur les décrit au même lieu, en ces termes. Il y a de certains cancrs de mer qu'on prend vifs dans l'eau entre Quantung & l'île de Hainan, qui ne diffèrent presque point des cancrs ordinaires, si ce n'est que tout aussitôt qu'on les tire de l'eau & qu'ils sentent l'air, ils s'endurcissent comme les pierres les plus dures conservant leur première forme de cancrs. Les portugais s'en servent contre les fièvres chaudes. Il y en a de cette même espèce dans un certain lac de l'île de Hainan. p.148

Il y a un cadî mahométan établi à Canfu, &c.

Ce fait singulier ne se trouve dans aucun auteur plus ancien, & il prouve que les mahométans vinrent d'abord à la Chine par mer, étant attirés par les avantages du commerce. Ce musulman établi comme juge ou cadî des marchands faisait les fonctions de consul. Ensuite il s'établit comme juge de tous les mahométans & même il faisait les fonctions spirituelles, en présidant à leurs assemblées de religion. L'auteur remarque comme une chose extraordinaire que les marchands qui venaient d'Irak, ne trouvaient pas mauvais qu'il fît ces fonctions. La raison est qu'elles appartenaient à un homme de loi, & qu'un marchand ne pouvait de droit les exercer, encore moins juger des affaires entre les sujets du calife, sans être autorisé de sa part.

La prédication ou *cotbet*, était un discours p.149 par lequel les *imams*, ou recteurs des mosquées commençaient ordinairement

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

leurs prières du vendredi. Ce discours contenait des louanges de Dieu & de Mahomet tournées en différentes manières, selon le temps & l'état des affaires : & les *imams* affectaient d'y faire paraître leur éloquence, particulièrement lorsque les musulmans avaient remporté quelque avantage sur les chrétiens. Ils finissaient par une prière pour le calife, depuis qu'il avait cessé de faire lui-même cette fonction, & elle était comme un hommage public qu'on lui rendait. C'est cette cérémonie dont il est si souvent parlé dans l'histoire saracénique, & dans tous les autres auteurs orientaux. Celui au nom duquel se faisait la *cotbet* était par là reconnu souverain.

[suit un long développement sur l'histoire de la *cotbet* dans les pays musulmans.]

...Depuis que les califes cessèrent de faire cette fonction, ils en chargèrent des officiers de mosquée, des docteurs & gens de loi, ou des dervichs, ^{p.154} & il fallait avoir mission du prince pour la faire canoniquement. On trouve après l'explication de ces coutumes les raisons pour lesquelles nos Arabes témoignent quelque étonnement de ce que les marchands d'Irak négociants à la Chine, ne trouvèrent pas étrange qu'un particulier y fît la *cotbet* ou prédication au nom du calife. Car cet homme n'avait aucune mission : il n'était pas homme de loi, & il devait paraître encore plus extraordinaire à des mahométans qu'on fît dans la Chine une cérémonie, qui selon leurs coutumes, semblait établir l'autorité spirituelle & temporelle du calife dans le pays où elle se faisait.

Quatre grands rois, &c

Le dialogue qui est dans la seconde partie éclaircit ce qui est dit ici, touchant l'estime que les Chinois faisaient des princes étrangers. Il ne faut pas s'étonner que les deux auteurs étant Arabes, aient donné le premier rang à leur calife. Mais ils ne peuvent pour cela être suspects de prévention, puisqu'en effet l'Empire mahométan était alors dans le plus haut point de sa grandeur. *Aaron Rechid* connu dans nos histoires sous le nom

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

d'Aaron roi de Perse, poursuivant les victoires de ses ancêtres, premiers califes de la famille d'Abbas, s'était rendu maître de toute l'Asie, depuis la Romanie jusqu'au-delà de l'Oxus ; & les Mores d'Afrique, d'Espagne, & des îles de la mer Méditerranée lui étaient soumis. On faisait dans cette vaste étendue de pays, la prière, ou *cotbet* à son nom, & on frappait la monnaie à son coin. C'était environ sous ce règne, que les Arabes avaient fait ^{p.155} leur première entrée dans la Chine. Les mahométans n'étaient pas seulement alors considérables par leur puissance, & par leurs richesses amassées des dépouilles de tout l'Orient, ils excellaient aussi dans les sciences & dans les beaux arts, & les traductions qu'Almamon fils d'Aaron fit faire des livres grecs, & l'estime qu'il faisait des hommes savants, rendit l'Empire aussi florissant par les lettres que par les armes.

L'Empereur de la Chine le comptait, disent-ils, le second ; ce qui ne semble pas s'accorder à la fierté chinoise, & chacun fera sur ce récit le jugement qu'il lui plaira.

Mœurs des Chinois

^{p.162} *Les Chinois aiment le jeu.* Le mot arabe signifie non seulement le jeu mais toute sorte de divertissements, & même il peut signifier les comédies & les autres spectacles, pour lesquels ils ont tant de passion, aussi bien que les Tunquinois, les Cochinchinois & quelques autres nations voisines.

Ils n'aiment pas le vin parce qu'ils n'en ont point, & que leur vin de riz, le *thé*, le *cha* & quelques autres boissons leur tiennent lieu de vin. Les mahométans qui s'en absteignent par principe de religion ne pouvaient pas manquer à faire cette remarque, comme quelques autres, qui n'ont rapport qu'à leurs coutumes. C'est à quoi on doit rapporter ce que nos auteurs ^{p.163} remarquent, sur ce que les Chinois n'ont pas la circoncision, qu'ils ne se lavent pas à la manière des Arabes, qu'ils ne tuent pas les animaux en les

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

égorgeant pour faire écouler le sang, ce que les mahométans observent avec une grande régularité.

La débauche est très commune encore à la Chine, non seulement en ce qui regarde la polygamie, & la quantité des femmes publiques, mais aussi à cause du vice abominable qui est ordinaire parmi les bonzes. On trouve dans l'ambassade des hollandais la figure de ces femmes publiques, qui sont menées par la ville couvertes d'un voile & montées sur des ânes, & le nombre en est très grand. Le père Martini dit que les femmes se vendaient publiquement à Yangcheu. La débauche est encore publique à Vencheu, & ceux du pays satisfont sans aucune pudeur à leur lubricité. Navarette témoigne qu'autrefois le vice abominable était puni ; & que les coupables étaient condamnés à servir en garnison à la grande Muraille.

Passage de l'Océan dans la Méditerranée

Abuzeïd remarque comme une chose nouvelle, & fort extraordinaire qu'un vaisseau fût ^{p.164} porté de la mer des Indes sur les côtes de Syrie. Pour trouver le passage dans la mer Méditerranée, il suppose qu'il y a une grande étendue de mer au-dessus de la Chine qui a communication avec la mer des *Cozars*, c'est-à-dire de Moscovie. La mer qui est au-delà du cap *des courants*, était entièrement inconnue aux Arabes à cause du péril extrême de la navigation, & le continent était habité par des peuples si barbares, qu'il n'était pas facile de les soumettre, ni même de les civiliser par le commerce. Les Portugais ne trouvèrent depuis le cap de Bonne-Espérance, jusqu'à *Sofala*, aucuns Mores établis, comme ils en trouvèrent depuis dans toutes les villes maritimes, jusqu'à la Chine...

^{p.165} ...Les Arabes n'avaient aucune connaissance du Japon qu'ils appellent *Sila*, que sur le rapport des Chinois, puisque selon le témoignage du plus ancien de nos auteurs aucun Arabe n'y avait encore été avant l'an 230 de l'hégire.

Métempsycose

Cette opinion est fort commune parmi les Chinois. Ils écrivent dans leurs histoires que *Xekia* philosophe indien qui naquit environ mille ans avant J.-C. a été le premier auteur de cette opinion, & nos deux auteurs disent aussi que les Chinois l'avaient apprise des Indiens. Elle se répandit dans la Chine l'an 65 après J.-C. & les chefs de cette secte sont encore présentement établis à la montagne de *Tientai* dans la province de *Chekiang*. Ce *Xekia* selon la tradition des Chinois rapportée par Navarrete, est né huit mille fois, & la dernière, il naquit sous la forme d'un éléphant blanc. C'est lui qui fut appelé Foé, après son apothéose. La secte de *Xekia*, dit le même père Martini, reconnaît la métempsycose, & cette secte est divisée en deux autres, dont les uns croient la métempsycose extérieure, par laquelle les âmes des hommes passent après leur mort dans d'autres corps, & ceux de cette secte adorent les idoles, & s'abstiennent de tout ce qui a eu vie. Ceux de l'autre secte croient la transmigration intérieure, qui fait une des principales parties de leur morale, & qui consiste à étouffer toutes les passions, p.166 qui sont comme des animaux de différentes espèces qui sortent de l'homme. Les uns & les autres ne croient ni punition, ni récompense après la mort. Le père Trigaut confirme aussi que les Chinois ont sur ce sujet des opinions qui ont quelque ressemblance à celle des pythagoriciens. Le père Grueber témoigne aussi que tous les Chinois sont idolâtres dans le cœur, & que tous en particulier adorent les idoles. Qu'il est vrai qu'il paraît extérieurement trois sectes différentes. Celle des gens de lettres qui font profession d'adorer une substance supérieure qu'ils appellent en leur langue *Xan ti* ; que ces paroles écrites en lettres d'or sont placées dans tous leurs temples & qu'ils les honorent par des sacrifices de papier de cierges & d'encens. Mais que cette démonstration extérieure n'est que pour se distinguer des autres sectes, & particulièrement des bonzes. Ils passèrent, dit-il, des Indes à la Chine, & on ne peut croire combien ils acquirent de

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

vénération & d'estime par la doctrine qu'ils portèrent de la transmigration des âmes, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait semblable à celle qui était enseignée par les pythagoriciens, Tous les autres auteurs qui ont écrit de la Chine, confirment le témoignage de ceux-ci. Les Indiens croyaient & croient encore la métempsychose autrement que les pythagoriciens ; les Arabes avant le mahométisme, la croyaient aussi d'une manière particulière, sur quoi on peut voir les remarques de M. Pocock. Les Chinois prétendent que l'opinion de Foé ou de la métempsychose, est venue de *Kieo* en *Jun-nan*. C'est par cette opinion de la métempsychose, qu'ils tuent souvent leurs enfants, ^{p.167} lorsqu'ils ne les peuvent nourrir ; & même qu'ils se tuent si facilement.

Femmes publiques dans les pagodes

^{p.171} Il y a longtemps que cette infâme coutume est établie en Orient. Hérodote en rapporte une semblable des femmes qui se prostituaient en l'honneur de Mylitta, qui selon l'analogie de la langue chaldaïque, doit être Venus. Les tentes où se tenaient ces prostituées étaient à peu près comme celles que décrit notre auteur. Marco Polo remarque que les habitants de la province de *Cainda* faisaient la même chose, en prostituant les femmes à l'honneur de leurs idoles. Monsieur Tavernier dit qu'il y a une pagode près de *Cambaye*, où la plupart des courtisanes des Indes viennent faire leurs offrandes. Que les vieilles ayant amassé des sommes d'argent, achètent de jeunes esclaves, à qui elles enseignent des danses & des chansons lubriques, & tous les tours de leur infâme métier. Quand ces jeunes filles ont atteint l'âge d'onze ou douze ans, leurs maîtresses les mènent à cette pagode, & elles croient que ce leur sera un bonheur, d'être offertes & abandonnées à l'idole.

Marco Polo remarque dans la province de *Camul* une coutume semblable & que Mangou Khan ayant défendu à ceux du pays de la pratiquer, ils obéirent durant trois ans ; au bout desquels voyant

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

que leurs campagnes n'avaient pas été aussi fertiles qu'à l'ordinaire, ils lui avaient envoyé des députés, pour lui représenter *che da pos che mancauano di far questi piaceri & elecmosyne verso foraltieri, le loro cafe andanano di mal in peggio*. Le même auteur parle en un autre endroit de la coutume ^{p.172} de quelques Indiens, qui offrent leurs enfants aux idoles, & qui viennent toutes nues dans leurs temples. Barbosa parle de plusieurs femmes publiques qui demeuraient dans les pagodes. Il dit aussi que dans le Tibet la coutume était de ne pas épouser de fille qui n'eut été abandonnée à quelqu'un, surtout aux marchands étrangers.

@

Éclaircissements sur ce qui regarde
l'histoire & les coutumes de la Chine

@

p.175 Il y a très peu d'auteurs orientaux, qui aient écrit raisonnablement de la Chine, quoique presque tous en parlent assez au long. Cependant ce qu'ils en écrivent est si confus, si peu exact, & si rempli de fables, qu'on voit aisément que leurs connaissances sur sa situation, & sur les choses singulières de cet Empire, étaient fort bornées. Les géographes grecs & latins que les Arabes ont lus dans de mauvaises traductions, ne pouvaient les instruire sur cette partie de l'Asie qui était peu connue des Anciens, & nos deux auteurs sont peut-être les premiers qui en aient écrit d'une manière supportable. Il paraît par les passages que le p.176 géographe de Nubie copie sans les nommer, que de son temps il ne se trouvait aucun mémoire plus certain sur la Chine, & si les autres géographes se sont peu servis de ces premières découvertes, c'est apparemment qu'elles leur ont paru fabuleuses, ainsi qu'Abulfeda le témoigne en plusieurs endroits. Les Relations des derniers voyages & particulièrement celles du père Trigaut, du père Semedo, & les différents traités du père Martini nous ont plus instruits de la géographie, de l'histoire naturelle, des mœurs, & des coutumes de la Chine, que tout ce qui en avait cité écrit auparavant. Mais comme il peut être fort utile pour l'éclaircissement de l'histoire, de comparer les relations anciennes avec les modernes, de même que le père Martini a expliqué en plusieurs endroits celle de Marco Polo, que l'ignorance des siècles passés faisait considérer comme fabuleuse, il est aussi à propos de faire voir que celle de nos deux auteurs se trouve si souvent conforme à ce que rapportent les derniers écrivains, qu'elle doit avoir pour cette raison un mérite particulier puisqu'elle est plus ancienne de quatre cents ans & davantage que celle de M. Polo & des autres premiers voyageurs. On trouvera par les remarques suivantes que si on excepte quelques points, sur lesquels on n'a pu encore avoir aucun

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

éclaircissement, elle contient des observations fort judicieuses & qui se trouvent entièrement conformes aux dernières relations.

Il serait inutile de justifier par un grand nombre de citations les moindres circonstances de ce que rapportent ces deux auteurs. Ils peuvent ^{p.177} s'être trompés en quelques faits que les nouvelles découvertes éclairciront dans la suite. Mais il ne faut pas croire, que s'ils ne sont pas toujours entièrement conformes aux dernières relations, ce qu'ils rapportent ne soit pas véritable. La Chine aussi bien que tous les autres États a été sujette à de grandes révolutions, qui doivent avoir introduit plusieurs changements dans le gouvernement & dans les coutumes, & peut-être que plus on connaîtra l'histoire des Chinois, plus on reconnaîtra l'exactitude des anciens voyageurs.

Nous commencerons d'abord à examiner ce nom que nos deux auteurs disent du pays en général. Il paraît qu'ils l'ont connu sous le nom de *Sin*, que les Arabes avaient appris de Ptolémée. C'est ainsi qu'Ebn-Said, Yacouti, Abulfeda & la plupart des autres géographes orientaux appellent ce grand Empire. Les Persans prononcent *Tchin* à peu près comme les Italiens & les Espagnols. Ce nom peut avoir été donné par les étrangers, soit à cause que les Chinois saluent ordinairement en disant *Chin* ou *Ching*, soit qu'il tire son origine des empereurs de la famille de *Cina* qui est l'opinion du père Martini.

Le père Aleni jésuite dans un livre chinois cité par Navarrete, dit, que *China* signifie *pays de la soie*. D'autres disent que *Chinan* signifie *marquer le sud*, & que les marchands y entrant par là, pouvaient aussi donner lieu à ce nom. Au moins on peut assurer qu'il est très ancien parmi les Arabes. Le nom de *Catai* qui est aussi fort en usage, a particulièrement signifié la partie la plus occidentale de la Chine, & il tire apparemment son origine de ces Scythes ^{p.178} au-delà du mont Imaüs que les Grecs appellent *Xai*. Le père Trigaut, le père Martini, & enfin Golius, ont prouvé très clairement que le *Catai* de M. Polo & de nos anciens voyageurs ne

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

devait pas être cherché hors de la Chine. Mais ils n'ont pas assez expliqué cette distinction, & la preuve que donne Golius de l'usage ordinaire, selon lequel *Misk Cataï*, & *Tcha-Cataï*, signifient du *musc* & du *thé* de la Chine, confirme cette remarque puisque le musc vient du *Tibet* & des provinces voisines, & le *thé* pareillement. Mais on ne trouve pas que les Arabes & les Persiens aient donné le nom de *Catai* aux provinces méridionales. Il est vrai néanmoins que tout ce qu'ils disent de la magnificence du *Khan* de *Cataï*, se doit entendre de l'Empereur de la Chine & que *Cambalu*, ou *Khanbalik* des Orientaux, ne peut être que *Péking* ; mais il faut remarquer en même temps, que ces façons de parler sont venues de Perse, & des provinces de la Haute Asie, qui touchent à la Chine, & que ce nom n'a été particulièrement affecté qu'aux provinces occidentales & méridionales qui seules furent conquises par Gingizkhan Empereur des Mogols.

On peut remarquer en même temps, que M. Vossius s'est fort trompé, lorsqu'avec sa confiance ordinaire, il a dit que les Portugais avaient les premiers donné le nom de *Chine*, au pays, qu'il prétend être l'ancienne *Serique*, & qu'on doit appeler les Chinois *Seres*, comme il les appelle toujours. Car les Portugais ne connurent la Chine qu'au seizième siècle, & ces voyageurs arabes écrivaient dans le neuvième, & on ne doit pas supposer qu'ils soient ^{p.179} les auteurs de ce nom, qui était en usage longtemps auparavant. Le nom de *Seres* est également inconnu aux Chinois, aux Arabes & aux Persans, & il n'est pas aisé de prouver, qu'il convienne aux habitants de la Chine proprement dite, puisque Ptolémée distingue les *Seres* des Chinois qu'il appelle *Sinaï*.

Il paraît que nos deux auteurs ont peu connu l'étendue de la Chine, puisqu'ils ne parlent que de la ville maritime, où les marchands avaient coutume d'aborder, de la capitale de l'Empire, & des provinces frontières du royaume de *Samarcand*. Ils disent que le *Sogd* de *Samarcand* n'en est éloigné que d'environ deux mois de chemin : ce qui se trouve conforme aux tables d'Abulfeda, & au

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

témoignage des auteurs qu'il cite, d'Olugbeg, & de quelques autres. Ils remarquent aussi que le royaume de *Tibet*, *Tobit*, ou *Tobat*, comme prononcent les Arabes, n'en est pas fort éloigné ; & que le pays des *Tagazgaz*, ou *Tahazaz*, si même ce nom n'est pas corrompu, le bornent du côté de l'Orient. On pourrait croire que par ce mot, on doit entendre les peuples de *Laos*. Ceux qui sont appelés *Mabed*, *Mouget* & quelques autres dont il est parlé dans les deux Relations doivent être placés depuis le Tibet jusqu'au Bengale, & il est très difficile de les reconnaître dans une langue étrangère, & après de si grandes révolutions, dont l'histoire nous est inconnue.

Ce que ces Relations contiennent sur le nombre des villes est assez conforme au rapport des derniers voyageurs. Nos auteurs disent, qu'il y a dans la Chine plus de deux cents villes, ou ^{p.180} cités, dont plusieurs autres dépendent. Le père Trigaut en compte deux cent quarante sept. Le père Martini cent cinquante, & Navarrete cent quarante-huit du premier ordre. Il n'est pas difficile à croire que ce nombre peut avoir été augmenté ou diminué, selon les différents changements qui sont arrivés en cet Empire.

Canfu est celle dont les Arabes ont eu plus de connaissance à cause qu'elle était comme l'échelle de tout le commerce des Indes, de la Perse & de l'Arabie. Les rochers qui sont appelés *Portes de la Chine* dans cette Relation, doivent être les petites îles qui se trouvent depuis la côte de la Cochinchine jusqu'à l'embouchure de la rivière de Canton. Les Arabes étaient huit jours à les passer à cause du péril qu'ils courraient de briser dans une route si difficile, faute de cingler droit depuis l'île de Hainan, qui est apparemment celle qu'ils appellent *Elaian*. *Canfu* doit être *Changcheu*, ou *Quantung* qu'on écrit ordinairement *Canton* ; *Fu*, & *Cheu* sont des terminaisons dont la première ajoutée à la fin des noms marque les villes capitales, & la seconde marque les simples cités. *Canfu* était peu éloignée de la mer, sur une grande rivière, dans laquelle les vaisseaux entraient avec la marée, & cette situation convient parfaitement avec celle de *Canton*, ou *Quangcheu*. Il en est fait mention dans le géographe de

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Nubie, mais dans l'original & dans la traduction, le nom en est fort corrompu car il est écrit *Canekou*, & cette même faute se trouve dans Abulfeda. Il dit que cette ville était connue de son temps sous le nom de *Cansa*. Il la met à 164 degrés 40 minutes de longitude, & à 28° 30' de ^{p.181} latitude. Il ajoute, que

« selon le rapport de quelques voyageurs, c'est la ville du plus grand négoce qui soit en toute la Chine. Qu'il a appris d'un homme qui y avait été, qu'elle est située au sud-est de Zeitoun, à demi-journée de la mer, sur le bras d'une rivière qui forme un canal, dans lequel les vaisseaux peuvent entrer. Qu'elle est extrêmement grande & que son enceinte enferme quatre petites éminences ; qu'on y buvait des eaux de puits ; qu'il y avait des jardins fort agréables, & qu'elle était éloignée des montagnes d'environ deux journées.

Il paraît bien par cette légère description, que ce géographe était fort peu instruit de la situation des principales villes de la Chine, & la plupart des autres en parlent avec la même obscurité. Mais nos deux auteurs ne permettent pas de douter de la véritable orthographe de ce mot, & la conjecture d'Abulfeda ne peut être soutenue, puisque selon toute apparence, cette ville de *Cansa*, doit être *Changcheu*, ou quelque autre ville maritime, où le commerce fleurissait de son temps.

Il se trouve une plus grande difficulté à éclaircir nos auteurs sur la ville de *Cumdan*, qu'ils disent avoir été de leur temps le siège des empereurs de la Chine. Ils en parlent en tant d'endroits qu'on ne peut soupçonner que le texte soit corrompu, & l'inscription chinoise & syriaque trouvée en 1625 dans la province de *Xensi*, confirme leur témoignage, puisque dans les paroles syriaques on trouve que *Cian-dan* est appelée *Ville Royale & Capitale de la Chine*. Les deux villes où les empereurs ont tenu leur cour depuis plusieurs siècles, sont *Peking* & *Nangking*. La première qu'on croit être ^{p.182} le *Cambalu* de M. Polo, & le *Chanbalik* de Orientaux, ne jouit de cette dignité que

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

depuis 450 ans ou environ. Ainsi dans le temps de nos deux auteurs *Nangking* autrement appelée *Kiangnang*, était la capitale de l'Empire & les empereurs de la Chine y tenaient leur cour.

Il faut donc que *Cumdan* soit *Nangking*, & on n'en peut pas douter, puisque le géographe arabe parlant du plus grand fleuve de la Chine, qui est assurément le *Kiang*, l'appelle *le fleuve de Cumdan*, parce qu'il passe à *Nangking*, & qu'elle est la seule ville située sur ce fleuve, qui ait été depuis plusieurs siècles le siège des empereurs. C'est par cette raison que cette ville porte le nom de *Nangking*, c'est à dire, *cour australe*, au lieu que *Peking*, signifie *cour septentrionale*. Les Syriens, auteurs de l'inscription chinoise dont nous avons parlé, lui donnent un autre titre & l'appellent *cour orientale*. Cette ville pouvait être ainsi nommée par les Chinois, & peut-être que les différents noms de *Kingling*, *Moling*, *Kienle*, *Kiangning*, *Kiangnang* & *Ingtien* qu'elle a portés sous différentes familles de rois, signifient celui que les Syriens lui ont donné dans leur inscription. Mais sans entrer dans cette discussion, il est aisé de reconnaître que les Syriens la pouvaient avec raison appeler *cour orientale*, puisque de toutes les villes royales de la Chine elle était la plus éloignée tirant vers l'Orient, à l'égard de ceux qui venaient de Syrie par le *Sifan*, & par le *Tibet*. La description que font nos auteurs de la magnificence de cette ville ne peut convenir qu'à *Nangking*, puisque de leur temps, *Peking* n'était pas encore le siège des ^{p.183} empereurs, & que depuis qu'ils y ont établi leur cour, *Nangking* n'avait pas beaucoup perdu de son ancien lustre, avant que dans ces dernières guerres, elle eût été entièrement saccagée par les Tartares.

Abulfeda établit le siège de l'Empereur de la Chine dans la ville de *Bijou*, ou *Penjou* ou *Bichou*, car ce nom est écrit en autant de différentes manières qu'on trouve d'exemplaires de cet auteur. Il dit qu'elle est à 114, c'est à-dire, 124 degrés de longitude & à 17, de latitude, qu'elle est le siège du *Fagfou*, qui est, dit-il, l'Empereur de la Chine, autrement appelé *Tumgage-Khan*, c'est-à-dire seigneur

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

des pays de *Tumgage*, ou *Tumgaz* ; que c'est une ville méditerranée, où il y a quantité de jardins, qu'on y boit des eaux de puits, qu'elle est éloignée de la mer de quelques journées, & à cinq lieues de *Cansa*, tirant au nord-ouest, & qu'elle est entourée de murailles, ruinées pour la plupart. Il rapporte ces particularités sur le récit d'un voyageur. Golius ne peut déterminer quelle est cette ville, & il croit que les Orientaux peuvent avoir signifié *Peking*, *Nanking*, *Quansi*, *Yamcheu*, ou même *Pegu*. Mais l'éloignement & la différence de ces villes fait voir que Ebn Saïd, Abulfeda & les autres auteurs que cite ce savant homme, ne peuvent avoir désigné d'autre ville que celle de Nangking. Ce n'est pas que les positions qu'Abulfeda, Nafsireddin & Ulugbeg, donnent à leur ville de *Bijou*, puissent convenir à Nangking, & même ils ne s'accordent pas, les uns la mettant à 124 degrés, & les autres à 130. Mais on peut faire cette conjecture, par la situation de la ville qu'ils disent ^{p.184} être à quelques journées de la mer, & assez proche de *Cansa*, ce qui ne convient, ni à Nangking, ni à Peking, mais qui a beaucoup plus de rapport à la première qu'à la dernière de ces villes. Cela est d'autant plus vraisemblable que des auteurs fort exacts ont prouvé clairement que le *Cambalu* de M. Polo, & le *Khanbalik* des Orientaux, ne peut être que Peking, puisque les positions de ces deux places conviennent avec assez d'exactitude.

Nous ne trouvons point parmi les différents noms de Nangking, qu'elle ait été appelée *Cumdan*, & il y a lieu de croire que ce nom n'est peut être pas rapporté selon l'exacte orthographe chinoise. Mais il suffit que la ville ait été connue sous ce nom parmi les Orientaux, & la conformité de la pierre chinoise & syriaque avec nos deux auteurs sur le nom de cette capitale, est assurément digne de remarque, & justifie leur témoignage par une preuve incontestable.

Tout ce que nos auteurs disent de la magnificence de cette ville, est conforme à la description de Nangking, qui est dans les relations du père Trigaut, & du père Martini.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Nos auteurs parlent du gouvernement de la Chine, d'une manière qui fait voir qu'ils en étaient assez bien informés. Car nonobstant les grands changements arrivés dans cet empire durant près de huit siècles, leur récit est confirmé en plusieurs circonstances principales, par le témoignage des derniers voyageurs.

Ils remarquent que la Chine était gouvernée par un empereur dont l'autorité était suprême & absolue sur les gouverneurs de provinces, ^{p.185} qu'ils appellent rois. Le mot arabe *melik* dont ils se servent, n'a pas absolument cette signification, dans l'usage ordinaire des historiens, qui ont écrit du temps de nos auteurs, & dans les siècles suivants. Comme les souverains parmi les mahométans furent d'abord appelés *califes*, c'est-à-dire, *vicaires de Dieu sur terre*, & *successeurs de Mahomet* : ce nom était affecté à ceux qui descendaient de lui, ou qui dans la suite prétendirent en descendre. Le calife avait toute l'autorité spirituelle & temporelle, & aucun des princes qui établirent de nouvelles principautés parmi les mahométans, particulièrement depuis les Abbassides, ne prit cette qualité sans faire schisme. Les Fatimides d'Égypte & quelques autres princes, moins considérables, qui l'affectaient, joignirent le schisme à la révolte, & ils étaient considérés comme hérétiques par les autres mahométans. Mais ceux qui demeuraient unis avec le plus grand nombre des sectateurs de Mahomet, dans la soumission aux califes de Bagdad, & qui s'appellent encore *sunnis*, prenaient la qualité de *sultan*, qui signifie *prince*. *Melik* était ordinairement un surnom affecté à ceux de la famille royale, & accordé par honneur à des princes tributaires, soumis aux califes, ou aux sultans. Ainsi il ne faut pas s'étonner que ces gouverneurs de villes & de provinces, qui y commandaient avec une autorité presque absolue, mais subordonnée à celle de l'Empereur, aient été appelés *rois*, ou *melouk* par des Arabes, puisque les derniers voyageurs se servent du même terme. M. Polo, le père Trigaut, le père Martini, Navarrete & les Hollandais appellent ordinairement *rois*, non ^{p.186} seulement les princes de la famille royale, mais aussi les gouverneurs, & les

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

uns & les autres ont remarqué aussi bien que nos auteurs que ces petits rois sont soumis à l'Empereur, outre que selon Navarrete, les provinces de la Chine étaient autrefois autant de royaumes.

Les Arabes écrivent communément que l'Empereur de la Chine est appelé *Bagboun*, quoique selon le plus ancien auteur on prononça de son temps *Magboun*. D'autres, comme Abulfeda, & un ancien auteur persien, l'appellent *Fagfour*, & prétendent que ce nom, & *Tumgage*, ou *Tumgaz-Khan*, sont synonymes. Marco Polo appelle *Fanfur*, les rois qui avaient précédé les Tartares, sous le règne desquels il entra dans la Chine. Ils témoignent tous, que ce nom signifie *fiis du Ciel*. Les dernières relations conviennent pour le sens de ce mot, mais elles en rapportent un autre qui est *Tiençu*, qui signifie la même chose, & c'est peut-être de ce mot, que les Arabes ont fait leur *Tomgage*, qui est écrit ailleurs *Timjage*, & en plusieurs autres manières.

Il ne faut pas s'étonner, s'il ne se trouve rien dans nos auteurs, touchant la famille royale des empereurs qui régnaient de leur temps. On ne peut même tirer sur ce sujet aucun éclaircissement des autres auteurs arabes, ou persiens, puisqu'ils n'ont commencé à connaître la Chine, que vers le douzième siècle, lorsque les Tartares en firent la conquête. Mais la révolution générale dont il est parlé dans la seconde relation, est d'autant plus remarquable, que ce que l'auteur arabe en rapporte, s'accorde fort exactement à ce que nous apprenons du père ^{p.187} Martini, au commencement de son Atlas chinois. Il dit que depuis l'an 206 avant J.-C. auquel la famille de *Hana*, s'établit sur le trône, après avoir dépossédé celle de *Cina*, les princes de cette famille de *Hana* régnèrent jusqu'en 264 après J.-C. Ceux de la famille de *Cyna* leur succédèrent, & régnèrent jusqu'en 419. Cinq rois en même temps se firent la guerre, qu'on nomma la guerre des *Utai*, jusqu'à ce que quatre de ces *Utai* ayant été défaits, le cinquième, de la famille de *Tanga*, s'empara de l'Empire, l'an 618. Que fort peu de temps après, il fut partagé en diverses factions, dont les principaux chefs furent appelés Heutaï. Enfin que l'an 923 la famille de *Sunga* parvint à

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

l'Empire, qu'elle conserva jusqu'à l'an 1268 auquel temps les Tartares la ruinèrent entièrement, & que ce fut alors que M. Polo entra dans la Chine. Il s'ensuit donc, que l'an 237 de l'hégire qui est l'an 851 de J.-C. & l'an 264 qui est l'an 877, qui sont les deux principales dates de nos auteurs, la Chine était agitée de ces diverses guerres des Heutaï, & c'est de ces factions qu'on doit entendre la comparaison que fait Abuzeïd de la division de l'Empire de la Chine, & de celle de l'Empire d'Alexandre, qui au reste n'est pas plus exacte que tout ce que les Arabes & les Persans rapportent sur son sujet. Ces remarques suffisent pour montrer que nos auteurs étaient bien informés de ces grands événements, & qu'ainsi ils méritent quelque créance sur les autres points, qui ne peuvent pas encore être entièrement éclaircis.

Pour ce qui concerne le gouvernement de la ^{p.188} Chine, ce que nos auteurs disent qu'une ville métropolitaine, ou capitale d'une province, est distinguée des autres, lorsqu'elle a cinq trompettes d'une grandeur extraordinaire, n'est pas entièrement conforme aux dernières relations. Mais cependant cette circonstance se trouve dans quelques auteurs, & elle a été peut-être observée dans le temps que cette marque de dignité était en usage.

Les tambours qu'ils disent être dans chaque ville, sont encore des marques de dignité. Navarrete dit qu'à Nanking, qui était alors la ville royale, il y a un tambour à chaque tribunal ; qu'on le bat pour appeler les magistrats au conseil, & que celui du conseil suprême est couvert d'un cuir entier d'éléphant & qu'on le bat avec une grosse pièce de bois suspendue avec des cables. Le père Martini dit que devant les palais des gouverneurs, il y a deux petites tours, avec des instruments de musique, & des tambours, que l'on bat quand le gouverneur sort ou entre, ou quand il monte à son siège. Le père Magalhaes parle de celui de Peking, comme étant d'une grandeur extraordinaire, & ayant trente six pieds de tour.

Toutes les villes sont carrées, ainsi que le remarquent les pères Trigaut, Martini, Navarrete & plusieurs autres.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Nos auteurs disent que les gouverneurs des grandes villes s'appellent *difu*, ceux des petites villes que le père Martini nomme cités, *tousang*, les eunuques *toukan*, le juge suprême de chaque ville, *lakxi-ma-mak-ven*, & ils avouent qu'ils ne peuvent bien exprimer ces noms en caractères arabes. On trouve des ^{p.189} traces de ces mêmes noms dans les dernières relations. Trigaut appelle *toutam*, un des principaux magistrats, qui est le même que les Hollandais appellent *toutang* dans la relation de leur ambassade. Le père Martini remarque aussi que dans le *Junnan*, il y a quelques seigneurs appelés *tuquon*, dont le pouvoir est absolu, & selon le père Magalhaes, les princes de la province de *Junnan*, *Queicheu*, *Quamsi* & *Suchuen*, s'appellent *tuquon* ou *tusu*. Le suprême magistrat des villes & des provinces s'appelle encore *lipu*, dont il y a apparence que les Arabes ont formé leur *difu*, ou de *cifu*, qui est encore une dignité considérable.

On trouve aussi dans les mêmes relations modernes, des eunuques établis dans les principales charges, & particulièrement pour recevoir les droits dans les villes. Le père Martini parle de celui de Nanking, comme d'un grand officier. Le père Trigaut parle de celui de *Linsing*, qui était envoyé pour recevoir les revenus du roi, & d'un autre qui avait l'intendance des navires. Le père Diego de Pantoja décrit dans une lettre la pompe de l'eunuque *Mathan*. Le père Trigaut remarque qu'il y a un très grand nombre d'eunuques qui sont coupés par leurs propres pères :

*Quos castrant quam plurimi, ut inter regios famulos
annumerari queant, nam præter hos, alii Regi non
famulantur, nec à consiliis sunt, nec cum eo collo-
quantur, quin imò tota fere regni administratio in
semivirorum manibus versatur.*

Enfin le père Martini dans son histoire de la guerre des Tartares, dit que l'empereur *Tienki*, éleva l'eunuque *Gueï*, à un si haut degré de puissance, qu'il gouverna l'Empire avec une autorité absolue, ^{p.190} faisant mourir, ou privant de leurs charges, tous les officiers qui lui étaient suspects.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Ce que l'auteur rapporte de la sonnette qui était attachée à la porte des palais, pour ceux qui voulaient demander justice à l'Empereur, ou aux souverains magistrats, ne la pouvant obtenir des subalternes, est fondé sur une coutume très ancienne, que nous trouvons dans l'histoire du père Martini, en la vie de l'empereur Yvu, qui régnait 2.207 ans avant J.-C.

« Il écoutait avec facilité, ceux qui lui donnaient des avis touchant ses devoirs. C'est pourquoi il fit mettre devant la porte du palais une cloche, un tambour, & des plaques de pierre, de fer, & de plomb, faisant en même temps publier un édit, par lequel il permettait aux personnes savantes, & de probité reconnue, de frapper sur celui de ces instruments, destiné pour chaque sorte d'affaires. On sonnait la cloche pour ce qui regardait la justice : le tambour, pour ce qui regardait les lois & la religion ; la plaque de plomb, pour les affaires du royaume ; celle de pierre, pour les injustices commises par les magistrats ; celle de fer pour les prisonniers. ¹

p.191 Il ajoute que cet Empereur se leva un jour deux fois de table, & qu'une autre fois il sortit trois fois du bain, pour donner audience à ceux qui la demandaient par ces signaux. Cette même coutume se conserve encore à la Chine, suivant le témoignage du père Couplet, qui dans son abrégé chronologique dit de ce même roi,

¹ * Eos qui officii sui admonitum reprehendebant, non minori facilitate audivit, quam, ut Sinica phrasi utar, aqua dentum fuit. Hinc ante fores Palatii campanam, tympanum, tabellam lapideam, ferream, & plumbeam appendi iussit, addito edicto, quo doctis ac probis viris qui de re aliqua monendum Imperatorem ducerent, potestas fiebat, ex his instrumentis illud pulsandi, quod cuique causarum generi esset destinatum. Qui iustitiæ consultum ibant, ære campano: qui legibus ac religioni, tympano edebant sonum: si regni negotia forent, tabellam plumbeam, si injuriæ à magistratibus illatæ, lapideam: si de carceris ac vinculis querelæ, ferream pulsabant.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

« Il éleva un tambour & une cloche à la porte du palais, au son desquels il sortait pour donner audience à ses sujets : & cette coutume subsiste encore. ¹

Les Chinois bâtissent encore presque de la même manière, que celle qui est décrite par notre auteur. Tout le dedans de leurs maisons est de bois, & ils se servent particulièrement de *bambous*, ou cannes fendues, pour faire leurs cloisons ; puis ils les enduisent de leur vernis, ou colle de *Cié*, dont ils ont jusqu'à présent tenu la composition fort secrète ; & nous ne pouvons pas assurer si notre auteur ne se trompe point, lorsqu'il dit qu'ils la composent avec de la graine de chanvre. Leurs maisons, dit le père Martini, ne sont pas magnifiques, mais elles sont plus commodes & plus nettes que les nôtres. Ils n'aiment pas à voir plusieurs étages à cause de la peine de monter les degrés. L'Empereur de la Chine se mit à rire lorsqu'on lui montra pour la première fois des plans des palais d'Europe, ne pouvant comprendre comment nos princes logeaient dans des étages exhaussés. Tout le monde occupe le bas de la maison, qui est partagé en salles, & en chambres. Le dehors ^{p.192} n'a pas beaucoup d'ornements, à la réserve de la grande porte & des autres plus petites sur le devant, qui sont magnifiques, dans les maisons des gens riches. Le dedans est plus orné, tout y reluit à merveille, pour être enduit de cette précieuse colle de *Cié*, dont on vernit toutes les murailles. Les maisons sont d'ordinaire de bois, même le palais du roi, les murailles principales sont de briques, qui ne servent qu'à séparer les salles, des chambres : car le toit & la couverture sont soutenus de piliers de bois. C'est ce que le père Trigaut avait dit presque en mêmes paroles.

L'ancienne coutume de faire veiller toutes les nuits des sentinelles sur une tour fort élevée, pour prendre garde au feu, &

¹ ^r Tympanum & campanam ad palatii valvas erigit, cujus pulsa suos auditurus prodcat, qui usus hodieque viget.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

donner le signal en battant le tambour, en cas qu'il le voie en quelque maison, est une preuve de la crainte qu'on a eu toujours des incendies, dans les principales villes. Il y va même de la vie pour celui par la négligence duquel le feu se met en une maison, à cause du danger qu'il y a pour toutes les autres qui ne sont communément que de bois. M. Polo observe cette même coutume dans sa description de *Quinsai*, & dit qu'on y veille toutes les nuits pour prendre garde au feu, à cause que la plupart des bâtiments sont de bois, & que les gardes frappent sur des bassins & sur de grandes tables de bois pour en donner avis par la ville.

Il peut être arrivé quelque changement sur le sujet des mariages & nous ne savons pas même exactement en quoi consistent leurs degrés de parenté. Le père Trigaut remarque qu'ils ne sont pas fort exacts à observer les degrés de ^{p.193} consanguinité du côté maternel. Mais ils sont fort religieux à ne pas épouser des personnes qui auront un même surnom, quand même il n'y aurait entr'eux aucune parenté. C'est ce que les autres auteurs témoignent aussi & le père Couplet l'a marqué dans son abrégé.

Il y avait dès le temps de notre auteur des courriers publics établis en plusieurs endroits de l'Empire mahométan. Les uns étaient à pied, & cette coutume est demeurée dans l'Empire othoman, où tous les ordres du sultan sont portés par des *olacs*, ou courriers à pied, qui étant disposés de distance en distance font une diligence incroyable. Il y en avait de même à la Chine, & même, selon le père Martini, à chaque pierre qui contient dix stades chinoises ou une lieue de France, il y a des coureurs qui portent en diligence les ordres du roi & des gouverneurs.

Outre cela il paraît par le témoignage d'Abuzeïd, qu'ils avaient des chevaux de poste ou au moins des mulets ; car le mot de *berid* signifie cela, & il est fort en usage depuis longtemps pour signifier les postes à cheval. Les Arabes s'en sont servis en plusieurs occasions importantes, de la même manière qu'elles sont établies

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

ailleurs mais avec cette différence, que comme d'abord les postes n'étaient établies que pour les affaires publiques, elles ne servaient pas à d'autres usages parmi les mahométans, & c'était de même parmi les Chinois. Le père Martini remarque qu'il y a encore à la Chine à chaque huitième pierre qui fait une journée de chemin, des maisons royales & publiques qui se nomment *cungquon* & *yeli*, où logent les ^{p.194} gouverneurs, & les magistrats qui y sont reçus aux dépens du roi, après y avoir envoyé une lettre auparavant, & qu'ils y trouvent des voitures & toute sorte de commodités. C'est à peu près la même chose que l'*evectio* parmi les Romains.

M. Polo rapporte aussi que de son temps les postes étaient établies à la Chine, & qu'elles étaient disposées de trois en trois milles, qui est à peu près la distance que donne le père Martini ; que les lieux étaient visités tous les mois, & que les notaires écrivaient le nom des courriers, les jours de leur départ, & d'autres semblables circonstances.

Ce qui est rapporté touchant l'administration de la justice, la sévérité des tribunaux, & plusieurs autres circonstances de la police des Chinois, n'a besoin d'aucun éclaircissement particulier. Ceux qui ont lu les Relations modernes de la Chine, trouveront que le récit des Arabes ne s'en éloigne pas beaucoup. Toutes les affaires se traitent encore par suppliques & par écrit. La justice était autrefois sévèrement administrée, & on en trouve un exemple considérable dans l'histoire du marchand, qui demanda & obtint justice de l'eunuque, favori de l'Empereur.

Il semble néanmoins que cette sévérité ancienne ait été fort relâchée dans les derniers temps. Car au lieu que nos auteurs témoignent que les voleurs étaient punis de mort, sans aucune espérance de pardon, le père Trigaut écrit, qu'ils étaient de son temps seulement condamnés aux galères, & même après plusieurs récidives, & que pour les premiers ^{p.195} vols, on se contentait de les marquer avec un fer chaud, & avec de l'encre.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Le supplice de la bastonnade était aussi de son temps ordonné pour des sujets fort légers, & presque sans aucune forme de justice, ce qui n'était pas autrefois. Mais nos auteurs conviennent avec les modernes de la cruauté & de la manière de ce supplice, dans lequel les criminels étaient battus sur les fesses avec de grosses cannes de telle sorte qu'ils en mouraient souvent. Ce fut l'empereur *Venius* qui établit ce supplice, au lieu d'un autre infiniment plus cruel, qui était de couper les criminels par morceaux. C'est peut-être ce qui a donné occasion à nos auteurs, de dire que les Chinois mangent la chair des hommes, exécutés à mort, ce qui ne se trouve pas dans les relations modernes & paraît fort éloigné de la politesse chinoise. On trouve bien dans leurs anciennes histoires selon le témoignage du père Martini, que l'impératrice *Vihia*, femme de *Kieu*, le Néron de la Chine, qui commença son règne 1.818 ans avant J.-C. mangeait de la chair humaine ; mais il ne semble pas possible qu'un exemple si détestable ait passé en coutume, dans un pays où toutes les commodités de la vie se trouvent en abondance. Cependant M. Polo, dit que ceux de la province autour de *Xandu*, ont cette horrible coutume, que lorsque quelqu'un est condamné à mort, ils le cuisent & mangent sa chair. Il dit aussi que ceux du royaume de *Concha* mangent de la chair de ceux qui sont morts de mort violente, & particulièrement de leurs ennemis tués en guerre.

La manière dont l'Empereur & les rois, ou ^{p.196} gouverneurs, qui le représentent, paraissent en public est assez conforme à ce que nous en trouvons dans les dernières relations, qui contiennent plusieurs descriptions de la marche d'un mandarin ; son train est fort nombreux, & il est accompagné d'un grand nombre d'officiers armés. La marche commence par quelques-uns qui portent de grands bâtons faits de bambous fort larges, dont le son n'est pas fort différent de celui que les chrétiens de Levant font en battant des planches qui leur tiennent lieu de cloches. Il faut que tous les passants s'arrêtent pour lui faire honneur : ceux qui marchent à

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

cheval sont obligés de mettre pied à terre, & même, selon la remarque du père Trigaut, chacun se retire dans sa maison.

« Il y a, dit-il, plusieurs autres marques de dignité qui distinguent les magistrats ; des étendards, des chaînes, des cassoletes, plusieurs gardes qui les accompagnent, & qui par le bruit qu'ils sont écartent la foule. Ils se font porter un si grand respect, qu'à ces cris, dans les rues les plus fréquentées, on ne voit plus paraître personne, & tous se retirent. ¹

À l'égard des empereurs & des vicerois, il remarque aussi bien que les autres auteurs, qu'ils ne se montrent que fort rarement en public, après avoir fait mettre leurs gardes sous les armes, qu'ils les postent sur les avenues des principales rues, & qu'autrefois ils ne sortaient que dans ^{p.197} des litières fermées, & qu'on en portait plusieurs à la fois, afin qu'on ne pût connaître quelle était celle du prince. Cette coutume est fort ancienne puisque l'empereur Hoai, 2.040 ans avant J.-C. en donna le premier exemple. Navarrete dit de l'Empereur, que

« quand il sort, on ferme les portes des maisons dans les rues où il doit passer, que le peuple se retire, de sorte qu'on ne voit pas une âme, & que si quelqu'un paraissait il serait rigoureusement châtié. ²

Il est dit dans ces Relations, que les revenus de l'Empereur consistent en ce qui se tire des impositions par tête, qui ne sont payées que par les hommes, depuis dix-huit ans jusqu'à quatre-

¹ * Sunt alia permulta dignitatis ornamenta, Magistratumque insignia, vexilla, catenæ, thuribula, fatellitium frequens, cujus clamoribus arcetur in vicis turba, & tanta est eorum veneratio, ut in vicis etiam frequentissimis nemo compareat, sed secedant ad hos ejulationes omnes.

² * Las puertas de las casas por cuyas calles ha de passar se cierran de todas, y la gente se recoge ; de suerte, que niun alma se ve, y si se viera, recibiera gravissimo castigo.

- - -

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

vingt, & cela à proportion de leurs biens. Que le sel & le thé appartiennent aussi au roi, & que les terres sont exemptes de tout impôt. On peut voir par l'état que le père Martini a donné de ce que chaque province fournit à l'Empereur de la Chine, qu'il est arrivé sur ce sujet de grands changements. Car elles payent toutes à l'Empereur des tributs fort considérables en soie, en coton, en étoffes ou en provisions, pour sa table & pour ses écuries. Le sel est encore en parti, mais non pas le thé. Cette gabelle est fort ancienne, puisque le roi Venius, qui régnait cent soixante-dix-neuf ans avant J.-C., la supprima, mais cette suppression ne dura pas longtemps. Le père Trigaut remarque, que de son temps elle valait de grandes sommes à l'Empereur. Présentement selon le témoignage de ^{p.198} Navarrette, les denrées ne payent aucun droit, mais les principaux sont celui des tailles réelles, des impositions par tête, celui du sel, de la soie, des étoffes, & de plus une taxe par maison. Il dit que le revenu de l'Empereur se monte à plus de soixante millions toutes dépenses faites. Le père Martini qui donne le détail de ce que fournit chaque province au trésor royal, fait monter ces revenus à de plus grandes sommes. Ces exagérations ont autrefois attiré à M. Polo le surnom de *Messer Marco Million*, & même son ouvrage dans les anciens exemplaires, est ordinairement intitulé *Il Million*. Navarrette le fait monter à plus de cent millions.

Toute la monnaie qui a cours dans la Chine, est encore de cuivre, & à peu près de la grandeur de nos liards, de la forme qui est décrite par nos auteurs. Les Arabes rappellent *falous* qui signifie leur monnaie de cuivre, qu'ils nomment *falas* de *follis*, dont la signification était presque pareille dans le Bas Empire. Elle est percée par le milieu, afin de pouvoir être enfilée, & c'est ainsi qu'ils font leurs comptes. Elle est d'une sorte d'alliage, plutôt que de cuivre, & de couleur assez semblable à celle de nos sols, marquée de caractères chinois d'un côté, afin qu'ayant un côté plat, les comptes se fassent plus aisément lorsqu'ils les enfilent. On trouve quelques-unes de ces pièces dans plusieurs cabinets, & la figure en

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

est représentée dans les voyages de Monsieur Tavernier, où néanmoins le trou est représenté rond, au lieu qu'il est ordinairement carré, ce qui est plus commode pour les tenir fermes dans le filet. Il ^{p.199} est marqué dans la seconde Relation, que mille de ces pièces valent un dinar d'or, dont le poids est exactement le même que celui de la demi-pistole d'Espagne. Ainsi il paraît que les Arabes qui ont toujours été fort subtils dans le négoce, & qui avaient de cette monnaie à Siraf, la tenaient à un fort bas prix, & moindre qu'elle ne devrait être à proportion du titre que l'or & l'argent de la Chine ont présentement parmi les marchands qui le prennent, l'or à raison du titre de France à quarante-deux livres l'once, & l'argent à cinquante-neuf sols huit deniers.

Les auteurs anciens & modernes confirment ce qui a été dit touchant la défense de battre de la monnaie d'or & d'argent dans la Chine. Le père Martini en parle en ces termes dans la vie de Venius, qui régnait cent soixante-dix-neuf ans avant Jésus-Christ.

« Jamais leurs rois n'ont voulu qu'on battît de la monnaie d'or ou d'argent, craignant les fraudes ordinaires de la nation, fort habile au gain. Ils reçoivent l'or & l'argent au poids, & ils connaissent fort bien, s'il est pur, ou s'il y a du mélange. Ils se servent néanmoins quelquefois de l'or pour acheter quelque chose, mais il passe pour marchandise, & non pour monnaie. Cela fait que l'argent est continuellement ^{p.200} coupé en petits morceaux avec des cisailles faites exprès. Ils ont eu depuis longtemps de la monnaie de cuivre, que cet Empereur réduisit à une forme meilleure & plus commode, & il permit qu'on en battît dans tout l'Empire pourvu que ce fût sans fraude. Car avant ce temps-là on n'en battait que dans le palais au grand avantage des empereurs, mais avec une grande incommodité pour les peuples, à cause de la difficulté & la longueur des chemins. Il voulut que la forme fût ronde avec un trou carré au milieu pour l'enfiler plus

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

commodément. Elle est ordinairement marquée de quatre caractères qui signifient le nom de l'Empereur & la valeur de la pièce. ¹

Le père Trigaut confirme la même coutume qui subsiste encore présentement ; ainsi que le même père Martini au commencement de l'Atlas chinois.

Cette terre excellente dont parle la Relation, est celle dont se fait la porcelaine, particulièrement dans le territoire de *Yaocheu*, qui est la seconde ville de la province de *Kiangsi*, & elle se tire de la ville de *Hoiechen* dans la province de *Nangking* où on ne la peut faire, quoiqu'il y ait quantité de matière, mais on croit que le ^{p.201} défaut vient de la différence des eaux. Presque toute celle qui est à la Chine, se fait dans le bourg de *Feuloang*, par des paysans & par des hommes grossiers. Ils en font de jaune qui ne sert que pour l'Empereur, & ils lui donnent toutes sortes d'autres couleurs, en différentes manières. Il s'en fait aussi quantité dans la province de *Kiamsi*, selon le père Trigaut. C'est ce qu'en rapporte le père Martini. Parmi les pièces d'un présent magnifique envoyé à Nouraddin par Saladin peu de temps après qu'il se fût rendu maître

¹ *Nunquam eorum Regibus placuit vel argenteam co-
di, vel auream monetam, fraudes quibus ista gens af-
flicta, lucrique sagacissima, præventibus. Solo pondere
argenti vel auri valorem expendunt, & quatenus quid-
que mistum purumve sit, accuratissime dignoscunt.
Quamquam auro nunquam utuntur ad errendum, quippe
quod non pecuniam, sed mercedem esse dicunt. Hæc au-
tem fit ut argentum continuo quasi tormento subjaceat,
& in minutissima frusta, ferrea forcipe ad hoc apta de-
fingatur . . . Cupream vero monetam à multo jam tem-
pore habuere, quam hic Imperator ad meliorem com-
modioremque formam revocavit, ac concessit insuper
ut ubique, modo sine fraude, in toto Imperio cuderetur.
Nam ante hæc tempora fiebat hoc in sola Regia, magno
quidem Imperatorum quæstu, sed majori populorum
incommodo, propter itinerum difficultates & distantiam
locorum. Monetæ formam rotundam esse voluit, & in
medio quadratum foramen, quo facilius si um inferere-
tur insignitur quatuor plerumque literis, nomen Im-
peratoris, & impostum valorem significantibus.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

de l'Égypte, on trouve qu'il est fait mention d'un service de vaisselle de la Chine, composé de quarante pièces.

Ce qui est rapporté dans le même endroit de la manière dont les marchands étaient autrefois reçus à la Chine, n'est pas tout à fait semblable à ce qui s'est observé depuis : mais on peut remarquer dans les dernières Relations, & particulièrement dans celle de l'ambassade des Hollandais, qu'ils ont toujours été fort circonspects à laisser entrer les étrangers dans le royaume. Le père Trigaut remarque la coutume qui était encore de son temps d'envoyer à l'Empereur tout ce qu'il y avait de plus curieux dans le pays. La manière dont les marchandises & même les présents que les Hollandais portaient à la Chine, furent visités & arrêtés par les rois ou gouverneurs de *Canton*, est assez conforme à ce que rapportent nos auteurs.

Les coutumes des funérailles sont encore presque les mêmes. Le père Martini témoigne, que le deuil des Chinois pour la mort de leurs pères est encore de trois ans, que cependant ils s'abstiennent de toutes fonctions publiques, ^{p.202} & les magistrats de celles de leurs charges. Qu'ils témoignent leur douleur, non seulement en prenant des habits de grosse toile, mais qu'ils changent leur vaisselle, leur lit, leur place, leur nourriture, leur manière d'écrire, & même leurs façons de parler, leur papier, leur encre & leur nom. Alors ils s'habillent de blanc. Leur deuil dure trois ans, parce qu'ils veulent ainsi témoigner à leurs parents la reconnaissance de ce qu'ils en ont reçu toute sorte de secours durant les trois premières années de l'enfance. Le père Trigaut ajoute les mêmes coutumes que décrit notre auteur,

« Souvent les enfants gardent trois ou quatre ans dans leurs maisons les corps de leurs pères, enfermés dans des cercueils, qu'ils enduisent de leur vernis, de manière qu'il n'en sort aucune mauvaise odeur ; & durant ce temps-là

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

ils leur présentent à boire & à manger comme s'ils étaient en vie. ¹

Cette coutume de servir à boire & à manger aux morts, sur laquelle Abuzeïd fait quelque critique, est encore présentement en usage & Monsieur Tavernier témoigne qu'elle est encore en usage parmi les Chinois établis à Batavie.

La dépense que les Chinois font pour les funérailles de leurs parents est encore très grande, puisqu'ils font des cercueils de bois précieux, qui coûtent quelquefois plus de deux mille écus. Ils invitent tous leurs parents & p.203 tous leurs amis à venir rendre leurs derniers devoirs au mort, durant que le corps est dans le cercueil, & ils dépensent quantité de parfums précieux, des fleurs & différentes autres sortes de choses que tous ceux qui viennent, offrent par manière de sacrifice à l'âme de leurs amis & de leurs parents. Ils allument des cierges, ils brûlent quelquefois de riches étoffes, dans la pensée de les envoyer aux défunts, & cela ne se peut faire qu'avec beaucoup de dépense, sans y comprendre celle du convoi, auquel se trouvent des bonzes en grand nombre, des joueurs d'instruments & des pleureuses.

Tous les Chinois savent lire & écrire ; ce qui est confirmé par toutes les relations des auteurs anciens & modernes, & ce qui se trouve ensuite que toutes les affaires se traitent par écrit, en est apparemment la principale raison. Martini attribue cette coutume à l'empereur Sivenius, qui commença son règne soixante-treize ans avant Jésus-Christ, & la raison qu'il en rapporte, était afin que les juges examinassent plus mûrement les affaires, & qu'ils ne se laissassent pas surprendre par les discours des parties intéressées. Toutes les relations confirment aussi ce qui est rapporté du grand

¹ * Non raro filii parentum cadavera feretro inclusa ad tres quatuorve annos domi asservant, suo enim illo pellucido bitumine ita rimas illiunt, ut minime fetorem transmittant. Quo tempore in singulos dies, cibum illis potumque offerunt, non secus ac si superessent.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

nombre d'écoles publiques, qui est d'autant plus grand, que chaque maître ne peut instruire que trois ou quatre écoliers.

La coutume remarquée par nos auteurs touchant le secours que les pauvres reçoivent des greniers de l'Empereur, dans le temps de la disette générale, est très considérable. Marco Polo en parle presque en mêmes termes. Il dit qu'alors l'Empereur ne fait exiger aucun tribut, ^{p.204} mais qu'il fait au contraire distribuer à ses sujets autant de blé qu'ils en ont besoin pour subsister, & pour ensemençer les terres. Que pour cet effet dans les temps d'abondance le Grand Khan fait acheter une grande quantité de blés qu'il fait mettre dans des magasins, où il se conserve trois & quatre ans ; & que dans les temps de disette, il le fait vendre à un si bas prix qu'on en donne quatre mesures au même prix que les particuliers en vendent une seule.

On peut voir dans le même auteur les aumônes extraordinaires que le Grand Khan, qui était alors Empereur de la Chine, faisait aux pauvres, & pour lesquelles le père Navarette témoigne qu'il y a encore plusieurs millions sur l'état ordinaire de la maison de l'Empereur.

Ce qui est rapporté touchant la manière de recevoir les marchands étrangers, peut avoir été autrefois en usage, & la coutume de visiter toutes leurs marchandises, & de les mettre en dépôt, est marquée par plusieurs auteurs. Josafa Barbaro qui avait trouvé un Tartare venu de la Chine à la cour du roi de Perse, dit que d'abord les marchands portent leurs effets dans des magasins ; que ceux qui ont cette commission les vont visiter, & que trouvant quelque chose qui plaise au prince, ils la prennent & la payent en autres marchandises.

Éclaircissements qui regardent
l'histoire naturelle

@

p.205 Nos auteurs s'accordent avec tous ceux qui ont écrit le plus exactement de la Chine, en ce qui concerne l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, & de celles mêmes qui ne servent que pour le luxe, que le pays fournit abondamment. Il produit du blé, du riz, & plusieurs autres sortes de grains, des pommes, des poires, des coings, des citrons, des limons, des *mousas*, ou figes d'Inde, des cannes de sucre, des figes, des raisins, des concombres, des citrouilles, des noix, des pistaches, des prunes, des abricots des cormes, des cocos, & même des amandes, selon notre auteur. Le père Martini témoigne néanmoins qu'il n'y en a pas à la Chine, non plus que des oliviers, ce qui est confirmé par d'autres auteurs.

Il s'y trouve aussi toute sorte d'animaux, & particulièrement des bêtes de service. Il y a quantité de chevaux, mais qui n'étaient pas autrefois comparables à ceux des Arabes. En effet avant la dernière conquête des Tartares qui ont amené un grand nombre de leurs chevaux à la Chine, on ne faisait aucun état de la cavalerie chinoise, parce que les chevaux chinois ne pouvaient souffrir la vue, ni le seul hennissement des chevaux tartares.

p.206 Nos auteurs disent qu'il n'y a point d'éléphants à la Chine, ce qui se doit entendre des provinces qu'ils ont seules connues, où en effet il n'y en a point. Le père Martini remarque, qu'on commence à en trouver à *Nanning* dans la province de *Quangli*, dont les habitants s'en servent en guerre & pour leur monture. Il y en a aussi dans la province de *Junnan*, & il n'est pas difficile que ces animaux qui sont en très grand nombre dans les Indes & dans le *Tungkin*, y soient passés.

Toutes les relations conviennent avec nos auteurs qu'il n'y a point de lions à la Chine. C'est ce que les pères Trigaut, Martini &

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

plusieurs autres confirment. Mais comme il n'est pas nécessaire de donner aucun éclaircissement particulier sur ce qui se trouve dans tous les livres, les remarques se réduiront à ce que nos auteurs disent de deux animaux fort rares, qui sont la licorne & l'animal qui donne le musc.

Par ce mot de licorne, nous entendons l'animal que les Arabes & autres Orientaux appellent *karkendan*, & qui est le *monoceros* des Anciens. Notre auteur dit qu'il est beaucoup plus petit que l'éléphant, que depuis le col jusqu'en bas il ressemble assez à un buffle, que sa corne n'est pas fendue, & que ses pieds de devant sont tout d'une pièce & sans jointures, ce qui paraît incroyable, & ne s'accorde pas à ce que les Anciens & les Modernes rapportent de sa légèreté. Il ajoute que le mugissement de la licorne a cela de particulier qu'il tient quelque chose du cri du bœuf & de celui du chameau. Le père Jeronymo Lobo & d'autres jésuites qui ont demeuré plusieurs années en Éthiopie, ^{p.207} témoignent avoir vu de ces animaux dans la province des *Agaos* au royaume de *Damote*. Il la décrit en ces termes. Elle est de la grandeur d'un cheval de médiocre taille, d'un poil brun tirant sur le noir, elle a le crin & la queue noire, le crin court & peu fourni. Ils disent en avoir vu en d'autres endroits de cette province, qui avaient le crin plus long & plus épais, avec une corne droite longue de cinq palmes, d'une couleur qui tire sur le blanc. Ils ajoutent qu'elle demeure toujours dans les bois, & que cet animal étant fort peureux, ne se hasarde guère dans les lieux découverts. Le père Lobo ajoute, que plusieurs Portugais en avaient vu aussi en Éthiopie, & qu'on les découvrait du haut des rochers lorsqu'elles passaient par troupes dans les vallées de la province *Nanina*. Il assura la même chose à Monsieur Toinard qui le vit à Lisbonne en 1667. Il lui dit que les unes étaient blanches, les autres baies, avec une corne blanche au front de la longueur du bras ; & qu'il avait eu un poulain de licorne qui n'avait vécu que huit ou dix jours, pour n'avoir pas eu une jument qui lui donnait à téter.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Ce que le géographe de Nubie dit de ce même animal, est presque entièrement tiré de nos auteurs avec quelques additions selon la coutume ordinaire des Arabes, qui rarement copient exactement un passage sans y ajouter ce qu'ils trouvent ailleurs. La plupart de leurs auteurs content aussi des merveilles de cet animal, mais peut être sans l'avoir exactement connu. Le témoignage du moine Cosmas dans sa Topographie chrétienne, est aussi fort p.208 considérable : Il dit qu'il n'a point vu de licorne, mais bien quatre figures de bronze de cet animal dans le palais du roi d'Éthiopie nommé *les quatre Tours* ; qu'on lui a dit que cet animal était terrible & indomptable, que quand il était poursuivi par les chasseurs, & sur le point d'être pris il se précipitait du haut des rochers, & tombait sur sa corne qui soutenait tout l'effort de sa chute. Il applique à cet animal plusieurs passages de l'Écriture.

On trouve dans le traité d'Anselme de Boot les principales observations sur la licorne, qui peuvent être tirées des Anciens. Il remarque que le nom de *monoceros*, qui répond à celui de licorne, est commun à cinq animaux différents, qui sont les bœufs des Indes décrits par Pline : le *rhinoceros*, qui est un animal d'une espèce singulière ; le *monoceros*, décrit aussi par Pline comme un animal de la taille d'un cheval, mais qui a la tête semblable à celle du cerf, les pieds comme l'éléphant, la queue comme le sanglier ; l'*âne* des Indes dont Pline parle ; & l'*oryx* qui a la corne fendue, dont Aristote, Elia, & les autres naturalistes parlent en plusieurs endroits.

Tous ces animaux n'ont qu'une corne, & celles qui passent parmi les curieux pour cornes de licorne, peuvent être de quelques-uns de ces différentes espèces. On y doit ajouter celles des poissons, qui se trouvent particulièrement dans les mers du Nord, & qui s'appellent *morss*, qui sont d'une grandeur extraordinaire, & celles de la vache marine, qui vient quelquefois à terre, & qui est décrite par le père Martini. La plupart des auteurs p.209 modernes prétendent que toutes les cornes qui se trouvent dans les cabinets

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

des curieux, sous le nom de cornes de licorne, sont des dents de ces poissons, qui se trouvent particulièrement dans le Nord, ou de ces cornes fossiles qui sont décrites par Anselme de Boot, d'où plusieurs concluent qu'il n'y a point de véritables licornes, & qu'il faut chercher dans la mer les animaux qui portent cette longue corne, plutôt que sur terre. On trouve dans la Relation de Groenland du sieur de la Pereyre, plusieurs observations curieuses sur ce sujet qu'il avait apprises de Monsieur Wormius. Elles font voir que ces cornes ont tous les caractères qui conviennent à ces dents du poisson que les Islandais appellent *narhual*, & qui est peut-être le même que notre auteur appelle *wal*, qu'elles sont toutes cariées par la racine à peu près comme des dents pourries, & que la mer en jette quelquefois une grande quantité sur les côtes, ce qui fait voir qu'elles viennent d'un animal aquatique. On trouve dans le même livre la figure du crâne de ce poisson, & ceux qui ont écrit de l'Islande confirment les observations de Monsieur Wormius. Mais il ne semble pas que toutes ces raisons prouvent autre chose, sinon que la plupart des cornes qui passent sous le nom de licornes, sont des dépouilles d'un poisson, & il ne s'ensuit pas qu'il ne puisse y avoir de ces animaux dont nous avons l'idée sous le nom de licornes, & que l'Écriture appelle *reem*. Elle parle de cet animal en plusieurs endroits, comme d'un animal rare, vigoureux, d'une légèreté & d'une force extraordinaire.

C'est à peu près ce que les Arabes & les Persans ^{p.210} disent de leur *carkendan*. Louis Barthema dit qu'il en avait vu deux à la Mecque, envoyés en présent par le roi d'Éthiopie. Puisque nous trouvons donc quelques auteurs dignes de foi qui témoignent avoir vu cet animal & que nos Arabes disent même qu'ils ont mangé de sa chair, il semble qu'il faut quelque chose de plus que des conjectures, pour assurer avec quelques Modernes, que jamais il n'y a eu d'autres licornes que des *narhuals*. Car ces sortes de poissons sont aussi rares dans l'Orient, que les licornes dans le Nord & dans l'Occident.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Ceux qui voudront être plus amplement instruits de ce que les Anciens ont écrit touchant la licorne, trouveront leurs passages rapportés au long, avec une grande exactitude par Monsieur Bochart dans son *Traité des Animaux de la Sainte Écriture*, & il y en a joint plusieurs des écrivains arabes entre autres de *Demiri*, qu'il appelle Damir, qui étant un auteur assez moderne puisqu'il mourut en 1405, a ramassé ce que d'autres plus anciens en avaient dit. On trouvera aussi une grande quantité de remarques curieuses sur le même sujet dans la dissertation de Thomas Bartolin imprimée à Padoue en 1645, & dans celle de Deusingius imprimée à Groningue en 1660.

Nos auteurs sont de la même opinion que quelques Anciens qui ont cru que l'ambre gris croissait comme une plante au fond de la mer & qu'il était jeté à terre par les vagues ; qu'on en trouvait aussi quelques morceaux dans le ventre des baleines. Le plus ancien, après avoir dit que dans les Maldives on trouvait des morceaux d'ambre gris d'une grandeur ^{p.211} extraordinaire, ajoute qu'il s'en trouve aussi de plus petits dont la forme est presque semblable à des plantes arrachées ; qu'il croît au fond de la mer comme une plante, & que durant la tourmente il s'arrache du fond de l'eau ; que la vague le pousse à terre, & qu'il s'y trouve en forme de champignons ou de truffes. L'autre dit, que le meilleur se trouve sur la côte de Barbarie, ou pays des *Zinge*, c'est-à-dire des Cafres de la côte orientale d'Afrique & même dans la côte d'Arabie. Que les Nègres dressent des chameaux avec lesquels ils marchent le long de la côte au clair de la lune ; que ces chameaux connaissent l'ambre & que lorsqu'ils en découvrent, ils plient les genoux afin que leur maître le ramasse. Qu'il y a une autre forte d'ambre gris qui flotte sur la mer en grosses pièces : qu'un grand poisson de l'espèce des baleines l'avale & en meurt aussitôt ; & que les Nègres voyant flotter les baleines, connaissent qu'elles ont de l'ambre dans le corps, qu'ils le vont chercher, & qu'en leur ouvrant le ventre ils

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

en tirent l'ambre gris. Ils ajoutent enfin que le meilleur ambre est de couleur blanche.

Serapion, Avicenne & ceux qui les ont suivis, confirment par leur témoignage les principales observations de nos auteurs. Ils disent qu'il vient de la mer, & Avicenne croit qu'il en sort, non pas comme une plante, mais comme par veine, ce qui ne paraît pas vraisemblable. Il confirme qu'il s'en trouve quantité sur les côtes & que celui qu'ils appellent *chelaheti* est le meilleur. Il y a dans l'ancienne traduction, *selachiticum*, ce que le savant ^{p.212} Garcias de Orta a cru devoir être entendu de l'île de Ceylan où la mer en jette une grande quantité. Mais il est ainsi appelé de la mer de *Chelahet*, qui selon la description de nos auteurs, est celle qui est en deçà du cap de Comorin, & qui est séparée de la mer de Herkend, par ces grandes îles qui doivent être Java & les autres voisines.

Le commentateur d'Avicenne cité par Plempius, assure aussi que l'ambre croît dans la mer comme une plante. Serapion dit qu'il croît sur des roches. Simeon Sethi, qu'il croît par sources comme la poix & le bitume, & il se trompe lorsqu'il ajoute qu'il s'en trouve *dans une ville des Indes appelée Selaket* ; car c'est comme nous avons remarqué le nom de la côte de la mer de *Chelahet*. Ces passages d'Avicenne & de Simeon Sethi, sont voir que la mer de *Chelahet* n'était pas inconnue de leur temps. La ville de l'Arabie heureuse qu'il appelle ~~سبحان~~ ^{سبحان} est *Sichar*, où selon nos auteurs, il s'en trouve aussi jeté par les vagues.

L'opinion de ceux qui croient que l'ambre gris se trouve dans les baleines, ou dans quelques autres grands poissons du genre des cétacés, est rejetée par la plupart des Modernes, parce qu'on trouve moins d'ambre dans les côtes où se fait la plus grande pêche des baleines, & que les Basques & les Bretons, qui sont ordinairement occupés à cette pêche, ne confirment pas le témoignage des Anciens. De plus par les dissections de plusieurs baleines, il se trouve qu'elles n'ont pas le gosier large à proportion de la grandeur de leur corps : il se peut ^{p.213} faire que dans le

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

ventre de quelques autres grands poissons fort voraces, on y ait trouvé des morceaux d'ambre, de même qu'il s'y trouve quantité de corps étrangers qu'ils avalent. Mais ce n'est pas une preuve que ces poissons aient un goût particulier pour l'ambre, qui n'est pas une nourriture qui leur convienne, & encore moins qu'ils cherchent à avaler un poison ; s'il est vrai, ainsi que ces auteurs ont supposé, que ce poisson meurt aussitôt qu'il a avalé des pièces d'ambre, puisque l'instinct naturel des animaux les porte à chercher ce qui est utile à leur conservation, & les éloigne de ce qui leur peut être préjudiciable. C'est pourquoi il paraît plus vraisemblable que l'ambre se trouve naturellement dans la mer, qu'il ne sort pas comme un excrément du corps de la baleine, ou de quelques autres cétacées ; & que si on y en trouve quelquefois, ce qui est présentement fort rare, cela doit être considéré comme un accident contraire à l'ordre naturel, & à l'instinct de ces animaux.

Il y a deux autres opinions différentes qui paraissent plus vraisemblables & qui peuvent même avoir ensemble beaucoup de rapport. La première est que l'ambre n'est point une plante qui croisse au fond de la mer, mais qu'il se forme en cette manière. Il y a dans plusieurs rochers des montagnes d'Afrique sur la côte orientale & en quelques autres endroits de la mer des Indes, des mouches à miel sauvages, qui font leur miel dans le creux des pierres, comme dans des ruches naturelles. On prétend que les gâteaux de miel fondus par la chaleur, ou emportés par les vents & par les pluies, étant tombés ^{p.214} dans la mer, y prennent une nouvelle forme, & changent presque de nature, en sorte que la salure de la mer ayant perfectionné cette masse, l'endurcit, la purifie, & lui donne cette odeur agréable de l'ambre ; que par cette raison on lui trouve une odeur assez approchante de celle du miel, lorsqu'on ramasse des masses d'ambre, peu de temps après que la mer les a jetées à terre, & même qu'on y trouve des dépouilles de mouches à miel, outre que cette opinion est assez reçue parmi les habitants des côtes où la mer en jette une plus grande quantité.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Cette opinion est de Gentius, savant hollandais, & a beaucoup de rapport à ce que d'autres auteurs écrivent, que l'ambre croît sur les rochers, ou dans les îles, & qu'il achève de se perfectionner dans la mer.

Ce n'est pas sans fondement que l'opinion de Gentius a paru fort vraisemblable à quelques savants. La blancheur de l'ambre tirant sur le gris a assez de rapport à la couleur du miel : il est vrai qu'on trouve quelquefois des dépouilles d'abeilles dans des morceaux d'ambre, & les becs de petits oiseaux qu'on y trouve aussi, ne détruisent pas cette conjecture. Il paraît seulement très difficile que des abeilles puissent faire des gâteaux de miel aussi grands que des masses d'ambre gris qui ont été autrefois, & même de nos jours, trouvées sur les côtes. Car on ne doit pas aisément supposer que cette matière étant tombée dans la mer, se puisse joindre pour faire des pièces de quinze, de vingt, de trente livres, & quelquefois de si grandes, qu'on en aurait pu charger un petit bâtiment, ou même plusieurs vaisseaux selon le témoignage de ce capitaine français dont il est parlé dans ^{p.215} l'Histoire de la Société Royale d'Angleterre.

Teixeira écrit qu'en 1696, auprès de Brava sur la côte orientale d'Afrique, il se trouva un morceau d'ambre si grand, qu'un homme monté sur un chameau ne se voyait pas derrière.

Un vaisseau de Mozambique jeta une fois l'ancre sur une grande pièce d'ambre, & la même chose arriva à un autre auprès du cap des Courants.

Le même auteur parle de morceaux de vingt livres, jetés entre les rivières de *Linde* & de *Quilima* ; d'un autre jeté sur la côte de Malabar, entre *Chale* & *Panane*, que ceux du pays prirent pour de la poix, de sorte qu'ils en calfatèrent leurs barques. Le cap. Keeling apprit des Mores à *Delifa*, qu'il y avait sur les côtes de *Monbaça*, *Magadoxo*, *Pata* & *Brava*, des pièces d'ambre gris de vingt quintaux.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

M. Tavernier confirme ce que disent nos auteurs, témoignant qu'il se trouve une grande quantité d'ambre gris sur les côtes de Melinde, & que les gouverneurs de Mozambique en apportaient à Goa pour de grandes sommes. Il rapporte aussi, qu'on en a trouvé des morceaux d'une grandeur extraordinaire & il en cite deux exemples, d'un qui pesait vingt livres, & l'autre quarante-deux.

On trouve dans l'histoire de Saladin que parmi les présents qu'il envoya au sultan Nouraddin, il y avait deux morceaux d'ambre gris, l'un de vingt & l'autre de trente livres. Il y a plusieurs autres exemples de pièces d'ambre d'une grandeur extraordinaire, comme celle qui fut trouvée en 1555 vers le cap de Comorin qui pesait trois mille livres. Ce que rapporte le ^{p.216} rabbin David de Pomis, que l'ambre se trouve dans le Jourdain, & qu'il entrait dans la composition des parfums de l'ancienne loy, doit être considéré comme une fable. Car à moins que de supposer que l'ambre s'y trouvait par miracle, on ne peut appuyer le témoignage de ce rabbin par celui d'aucun autre auteur. Les juifs disent que le mot *kifat* qui se trouve dans le Talmud, signifie une herbe odoriférante, & non pas l'ambre ainsi que l'ont prétendu les Modernes. Il ne paraît pas que les Anciens aient connu ce parfum.

Joam dos Sanctos dit plusieurs particularités sur l'ambre, & la plupart confirment le récit de nos auteurs : il dit qu'il croît au fond de la mer, qu'il s'en détache durant les tempêtes, & qu'alors les Cafres ne manquent pas de l'aller chercher sur la côte, pour le vendre aux Portugais, & aux Mores. Qu'il y en a trois sortes, celui qui est très blanc, qui est l'ambre gris, un autre grisâtre appelé *mexueyra*, d'autre noir comme de la poix qui est mou, & souvent de très mauvaise odeur, parce que selon le rapport de ceux du pays, les baleines & les autres poissons, & même les oiseaux l'avalent, dès qu'ils en voient flotter sur l'eau. Des Cafres appelés *Fumos*, près de la terre de Natal, ayant vu des Portugais de l'équipage du vaisseau S. Thomé, qui s'y perdit venant des Indes, leur crièrent de jeter celui qu'ils avaient amassé, disant que c'était un poison qui

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

faisait sécher ceux qui le ramassaient, jusqu'à ce qu'ils en mourussent.

Du musc. Abuzeïd auteur de la seconde partie de cette Relation, décrit assez particulièrement l'animal qui donne le musc. Il dit qu'il ressemble ^{p.217} assez aux chevreuils, qu'il a la peau & la couleur semblable, les jambes menues, la corne fendue, le bois droit & un peu courbé ; qu'il a deux petites dents blanches du côté de chaque joue de la longueur d'un demi doigt, ou un peu moins, qui sont droites & s'élèvent sur le museau de l'animal, & presque semblables aux dents de l'éléphant : enfin que c'est ce qui distingue cet animal des autres chevreuils. Cette description est assez conforme à celle que nous trouvons dans les meilleurs auteurs. Avicenne en parlant du musc, selon la version de Plempius, *Est cystis seu folliculus animalis, ipsi capræ non absimilis caninos duos dentes candidos exertos gerentis & introrsum reflexos instar cornuum*. Nous trouvons deux figures presque semblables de cet animal, l'une dans le fragment de Cosmas imprimé dans le premier tome des Voyages de Monsieur Thevenot, l'autre dans le second volume des Voyages de Monsieur Tavernier. Elles conviennent ensemble, mais elles diffèrent en deux points de la description donnée par Abuzeïd Sirafi, en ce qu'elles ne représentent point de bois sur la tête de cet animal, & que les deux dents qui le distinguent des chevreuils sont renversées en bas au lieu qu'elles devraient être recourbées par en haut à peu près en la manière que le sont les dents inférieures de l'éléphant, selon la comparaison de notre auteur, qui est confirmée par les témoignages d'Avicenne & de Serapion rapportés par Mathiole. Marco Polo le décrit en cette manière :

« Il a le poil fort gros comme celui du cerf ; les pieds & la queue comme une gazelle & n'a point de cornes, non plus qu'elle. Il a quatre dents, deux ^{p.218} en haut, longues de trois doigts, délicates & blanches comme l'ivoire ; deux qui s'élèvent en haut & deux tournées en bas ; & cet

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

animal est beau à voir. Dans la pleine lune il lui vient une apostume au ventre près du nombril : & alors les chasseurs le prennent & ouvrent cette apostume. ¹

Barbosa dit qu'il est plus semblable à la gazelle, mais il ne s'accorde pas avec les autres auteurs, en ce qu'il dit, qu'il a le poil blanc. Voici ses paroles :

« Le musc se trouve dans de petits animaux blancs qui ressemblent aux gazelles, & qui ont des dents comme les éléphants, mais plus petites. Il se forme à ces animaux, une manière d'apostume, sous le ventre & sous la poitrine ; & quand la matière est mûrie, il leur vient une telle démangeaison, qu'ils se frottent contre les arbres, & ce qui tombe en petits grains, est le musc le plus excellent & le parfait.

La description que donne Monsieur Thevenot, convient encore moins avec les autres. Il en parle en ces termes :

« Il y a dans ces pays un animal semblable à un renard par le museau, qui n'a pas le corps plus gros qu'un lièvre. Il a le poil de la couleur de celui du cerf, & les dents comme celles d'un chien. Il produit de très excellent musc. Il a au ventre une vessie qui est pleine de sang p.219 corrompu, & c'est ce sang qui compose le musc, ou qui est plutôt le musc même. On la lui ôte & on couvre aussitôt avec du cuir l'endroit de la vessie qui est coupé, afin d'empêcher que l'odeur ne se dissipe ; mais après

¹ Ha i peli a similitudine di ceruo molto groffi, li piedi & la coda a modo della Gazella, no ha corne como la Gazella : ha quattro denti, cioè due della parte di sopra, lunghi ben tre dita e forti, bianchi come avolo, e due ascendono in su, e due descendono in giù, & e bello animale da vedere. Nasce a questa bestia quando la Luna e piena, nel umbilico sotto il ventre un apostema di sangue, & i cacciatori nel tondo della Luna, escono fuori a prender de ditti animali, e tagliano questa po-
stema.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

que l'opération est faite la bête ne demeure pas longtemps en vie.

La description d'Anroine Pigafetta, qui dit que le musc est de la taille d'un chat, ne peut convenir avec celle des autres auteurs.

La description que donne le père Philippe de Marini, ne convient pas tout à fait avec les autres auteurs. Car il dit que cet animal a la tête semblable à celle d'un loup, & le père Kircher dans la figure qu'il en donne, le représente avec un grouin de cochon, ce qui est peut-être la faute du graveur qui lui donne aussi des ongles, au lieu qu'il a la corne fendue. Simeon Sethi s'éloigne encore plus de la vérité, en nous représentant cet animal grand comme la licorne, & même comme étant de cette espèce. Voici ses paroles :

« Le musc de moindre valeur est celui qu'on apporte des Indes, qui tire sur le noir, & le moindre de tous est celui qui vient de la Chine. Tout ce musc se forme dans le nombril d'un animal fort grand qui n'a qu'une corne, & qui ressemble à un chevreuil. Lorsqu'il est en chaleur il se fait autour de son nombril ^{p.220} un amas de sang épais qui lui cause une enflure, & la douleur l'empêche alors de boire & de manger. Il se roule à terre & met bas cette tumeur remplie de sang bourbeux, qui s'étant caillé après un temps considérable, acquiert la bonne odeur. ¹

Tous ces auteurs conviennent de la manière dont il se forme dans la vessie, ou dans la tumeur qui se forme au nombril de l'animal, quand il est en rut, & il n'y a guère de relations qui ne confirment ce qui est marqué de la manière dont les Chinois le falsifient, en y mêlant du sang de la bête, & quelques autres

[illegible]

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

matières qui en corrompent la substance, ou en mettant dans les vessies de petits morceaux de plomb, pour en augmenter le poids.

Il paraît que le musc qui coule de la plaie de la bête lorsqu'elle se frotte contre les pierres, était considéré parmi les Anciens comme le plus exquis, ainsi que le remarque notre auteur, Serapion & quelques autres. Celui qui se trouve dans la tumeur même avant qu'elle soit percée, était considéré comme le moindre, puisqu'il n'était pas venu à maturité. Les marchands en font encore présentement la même distinction.

Le père Martini en parle en cette manière :

« Afin qu'on ne soit pas plus longtemps en peine de savoir ce que c'est que le musc, je dirai ce que j'en ai vu, plus d'une fois, de mes yeux. C'est une bosse au nombril d'un animal, qui ressemble à une petite bourse composée d'une pellicule fort subtile, couverte de poil fort délié.

Les Chinois appellent cet animal *xe* d'où vient le mot de *xahiang*, c'est-à-dire *l'odeur* ou *bonne senteur* de ^{p.221} cet animal *xe*, qui signifie le musc. Cet animal a quatre pieds, & ne ressemble pas mal à un petit cerf, si ce n'est que le poil tire davantage sur le noir, & qu'il n'a point de bois. Teixeira dit qu'il ressemble à une gazelle & que son poil est tigre.

On trouve quantité de musc dans la province de *Xensi* à *Hangchung*, à *Cungchang*, à *Queicheu*, dans la province de *Suchuen*, dans celle de *Junnan*, & en quelques autres particulièrement dans celles qui sont frontières du *Tibet*, où ces animaux se trouvent en plus grande quantité.

Le musc de *Tibet*, selon notre même auteur, est de tous le plus exquis à cause des pâturages d'herbes aromatiques que cet animal trouve dans le *Tibet*, & qu'il ne trouve pas à la Chine. *Probatissimus*, dit Avicenne, *si regionem spectis, est Tebetius, sive Tumbascinus*, c'est-à-dire, du pays de *Tumgage*, que les Arabes croient être une province de la Chine. Simeon Sethi, faute d'avoir

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

entendu la géographie de ces provinces éloignées, dit que le meilleur musc est celui qu'on trouve dans une ville beaucoup plus orientale que le *Korasan*, qui est appelée *Toupat*. Un auteur grec cité par Lambec, l'appelle τανάρ. C'est ainsi que les Orientaux prononcent ordinairement le mot que nous écrivons *Tibet*. De ce texte Ruellius qui ne l'a pas entendu a lu *το νάρ*, & il a écrit que le plus excellent musc était celui qu'on appelle *pat*. Serapion remarque aussi, que le meilleur est celui de *Tibet*, par les mêmes raisons qui ont été marquées.

Tous les anciens & les modernes ^{p.222} conviennent donc, que le musc le plus exquis est celui de *Tibet*, ou de *Tumgage*, comme d'autre l'appellent, & cela à cause de l'excellence du pâturage d'herbes aromatiques que ces chevreuils trouvent dans le *Tibet*, & qu'ils ne trouvent pas ailleurs. Que celui des Indes est le meilleur, si l'on entend par ce terme celui qui était apporté à *Cabul*, & dans les autres villes de négoce des Indes, par les marchands qui négociaient par terre à la Chine, & qui le répandaient ensuite dans tout l'Orient. Que celui de la Chine est le moindre de tous, non seulement parce que les Chinois le falsifient en plusieurs manières, mais aussi parce que celui qui se trouve dans leur Empire, n'est pas comparable à celui qui vient de *Tibet*. Toutes ces remarques sont confirmées par le témoignage du savant M. Golius, & par celui du père Martini. Teixeira dit, qu'en général tout le musc qui vient d'autre part que de la Chine, est toujours le meilleur, & que la cause est que *no llega a las manos de los Chinas, cuyo animo no sufre dexar alguna cirsa en su pureza*.

Présentement le grand négoce du musc se fait dans le royaume de *Boutan*, qui doit être une partie de l'ancien *Tibet*, ou pays soumis au khacan de *Tibet*, ainsi que l'appellent les Orientaux, & c'est de là que les marchands des Indes apportent le meilleur, en vessie ou hors de vessie.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Du thé. Notre auteur est le plus ancien & presque le seul des Arabes qui ait parlé de la boisson chinoise, si commune présentement dans toute l'Europe, & connue sous le nom de *thé*. Il ne lui donne pas ce nom, mais celui de *cha*, qui ^{p.223} approche plus du véritable nom chinois *chah*, que celui sous lequel cette boisson est connue parmi nous. Il dit que c'est une herbe, ou arbuste, qui a plus de feuilles que le grenadier dont l'odeur est un peu plus agréable, & qui a quelque amertume. Que les Chinois font bouillir de l'eau, & qu'ils la versent bouillante sur cette feuille, & que la boisson de cette infusion, leur est bonne contre toute sorte de maux. Cette description est très imparfaite, mais elle est néanmoins assez claire pour nous faire connaître qu'elle ne peut avoir rapport à aucune autre plante qu'à celle que nous connaissons sous le nom de *thé*, & les Orientaux sous le nom de *tcha Cataï*, ou *Sini*, Tcha de Cataï, ou de la Chine. L'arbrisseau qui porte cette feuille n'est pas fort grand & ne peut être mis qu'au nombre des arbustes, n'étant pas plus haut qu'un petit grenadier. Les feuilles mêmes en sont assez semblables à celle du grenadier. L'odeur en est agréable & sent la violette, le goût en est amer, & c'est une chose ordinaire à ceux qui s'en servent, de croire que l'usage de cette boisson leur est utile, pour les préserver de toutes sortes de maux. Il est donc certain que le père Trigaut s'est trompé, lorsqu'il a cru que l'usage n'en pouvait pas être fort ancien parmi les Chinois, puisqu'ils n'ont point, à ce qu'il dit, de caractère dans leur langue pour signifier cette boisson. Car par le témoignage de notre plus ancien auteur, qui n'en parle pas comme d'une chose nouvelle mais comme d'une herbe fort en usage, jusque là même que le roi se réservait tout le revenu provenant de la vente qui s'en faisait, il faut que ^{p.224} les Chinois s'en soient servis il y a plus de huit cents ans. Il n'y a pas même lieu de croire, selon la pensée de Guillaume Pison, que cette plante a été longtemps sauvage & sans être cultivée ; & que les Chinois & les Japonais n'en ont connu que depuis peu de temps les vertus, la manière de le préparer, & tous les avantages qu'on en peut tirer, qui se découvrent même tous les

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

jours de plus en plus. C'est ce qu'il dit avoir appris des commandants hollandais qui avaient été longtemps dans le pays.

Le père Martini qui a écrit de la Chine plus exactement qu'aucun autre, ne fait pas les mêmes remarques, sur la nouveauté de la culture de cette plante, ce qui les doit rendre fort suspectes. Il dit qu'elle croît particulièrement dans la province de *Kiangnan* ou de *Nanking*, où est la plus excellente. C'est, ajoute-t-il, une petite feuille toute semblable à celle que produit le *rhus cortaria* ou *sumach* des corroyeurs. Je crois même que c'en est une espèce ; toutefois elle n'est pas sauvage, mais domestique & se cultive. Ce n'est pas aussi un arbre mais un arbrisseau qui s'étend en petites branches ; sa fleur approche fort de celle du sumach, hormis que celle du *cha* tire davantage sur le jaune. Elle pousse en été sa première fleur, qui ne sent pas beaucoup & ensuite une baie, qui est premièrement verte, puis devient noirâtre. Pour faire le *cha* on ne recherche que la première feuille qui naît au printemps, qui est aussi la plus molle & la plus délicate. La préparation des feuilles consiste à les cueillir, à les faire sécher dans un vase à feu lent, à les rouler sur un matelas de coton & à les enfermer dans ^{p.225} des boîtes d'étain pour les conserver & pour les transporter. Cette description ne s'accorde pas exactement avec celles du père Alexandre de Rhodes & du père de Marini dans leurs relations du Tunquin, & encore moins avec celles de Jacques Bont & Guillaume Pison dans ses additions au cinquième livre de son Histoire. Il dit sur le rapport du sieur Caron qui avait été longtemps à la Chine & au Japon,

« que cette plante croît seulement dans la Chine, dans le Japon & dans le Siam, environ de la hauteur de nos rosiers d'Europe. Que la tige & toutes les branches sont couvertes de fleurs, & de petites feuilles pointues & cannelées tout autour qui sont de même forme, mais de différente grandeur, de sorte qu'il y en a de cinq sortes différentes. Les plus grandes tiennent aux branches

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

basses, & elles vont toujours en diminuant jusqu'au haut de l'arbrisseau. Plus les feuilles sont petites plus elles sont chères, de sorte que la livre de celles de la première grandeur ne coûte que cinq sols, celles de la seconde cinquante, de la troisième cinq florins, de la quatrième quinze, & de la cinquième grandeur, qui est, lorsque les feuilles sont plus petites, la livre coûte depuis cinquante jusqu'à cent cinquante florins.

Le même auteur dit, que les fleurs de cet arbrisseau sont blanches, & fort semblables à celles de l'égantier, si ce n'est que l'odeur en est différente. Il est inutile de rapporter sur ce sujet plusieurs autres descriptions, qui ne s'accordent pas avec les précédentes. Cette feuille est si connue présentement qu'on peut aisément reconnaître qu'elle n'a pas de rapport au sumach d'Europe, dont la feuille & la fleur sont fort différentes. Ces différentes ^{p.226} feuilles, sur la grandeur desquelles le prix augmente ou diminue, ne sont pas une propriété particulière de cette plante. Mais la différence consiste à cueillir l'herbe lorsqu'elle commence à pousser, ou à la laisser plus longtemps sur la tige. Cette première pointe de feuille est le *thé* le plus exquis, & dont il passe très peu en Europe. La fleur est communément la plus estimée, & c'est proprement ce qu'on appelle *cha*. La délicatesse du *thé* diminue à mesure que la feuille est grande, ou même selon qu'elle est cueillie bien ou mal à propos. Il est aussi à remarquer que le *thé* ne croissant pas seulement à la Chine, mais dans le Japon & dans le Tunking, & même dans le royaume de Siam, il est fort naturel que les marchands se chargent plus volontiers de celui qui est à meilleur marché, & par conséquent très chétif, que de celui qui est à un si haut prix. Or comme les Chinois, les Japonais, & même plusieurs nations de Levant, sans y comprendre les Européens, font une grande consommation de *thé*, ils prennent apparemment le meilleur pour leur usage ; & comme l'autre est fort cher à la Chine, & que cette marchandise perd facilement sa vertu étant éventée, les

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

marchands ne s'en chargent pas volontiers si ce n'est lorsqu'ils le peuvent faire à bon compte. Ainsi la plupart le prennent au Japon d'où les Hollandais en ont tiré beaucoup, & où il n'est pas comparable avec celui de la province de Kiangnang. On trouve la figure de cet arbrisseau dans Pison p. 188, dans la *China Illustrata*, & dans l'ambassade des Hollandais. Il en est aussi parlé dans l'éclaircissement de Ramusio sur quelques passages de M. Polo.

Cocos. p.227 Tout ce qu'ils rapportent de l'arbre du cocos, est confirmé par les relations anciennes & modernes & on en peut voir la description fort exacte donnée par Pyrard, Jean de Barros, & par plusieurs autres auteurs. Ils demeurent tous d'accord, que cet arbre seul fournit de quoi faire un vaisseau & le charger. Le tronc fournit des planches, des mâtures, des ancres & des rames : de l'écorce de la noix & particulièrement de l'étope qui est entre l'écorce extérieure & l'amande, on fait des cordages qui sont fort recherchés parce qu'ils ne se pourrissent pas dans l'eau. On fait même de petites ancres de bois qui peuvent servir à des bâtiments légers. Le fruit ou noix de cocos fournit une liqueur qui est d'abord douce & agréable, & blanche comme du lait ; qui s'aigrissant donne du vin, du vinaigre, du sucre & même de l'eau-de-vie : l'huile est souveraine contre les érysipèles, les dartres & plusieurs autres incommodités. Enfin ces arbres seuls nourrissent & donnent de quoi se loger & de quoi s'habiller, & même de quoi négocier puisque le principal négoce des Maldives ne consiste que des commodités qui se tirent du cocos. Les Arabes appellent le fruit de l'arbre *nargil*, dont les Grecs modernes ont fait *ναργίλιον*, qui est le mot dont se sert le moine Cosmas dans sa Topographie, qui est imprimée. On peut voir sur le cocos & toutes les utilités qu'on en tire, outre les auteurs cités, M. Polo liv. 3, ch. 13 ; Lod. Barthema, liv. 2, de l'Inde, ch. 13 ; Barbosa, p. 312 ; Garcias de Orta, Arom., liv. 1, ch. 26 ; A. Costa, Jean Davis, &c.

Éclaircissement touchant la prédication de la religion chrétienne à la Chine

@

p.228 Les deux auteurs des Relations du Voyage de la Chine, nous fournissent un témoignage fort ancien de la connaissance du christianisme dans ce grand Empire, avant la fin du neuvième siècle. Car ils remarquent que dans la révolution qui y arriva l'an 264 de l'hégire, qui est l'an 877 de Jésus-Christ, lorsque la ville de *Cumdan* fut prise & saccagée, un grand nombre de chrétiens qui s'y trouvèrent furent massacrés. Il paraît aussi par le dialogue de l'Empereur de la Chine avec un Arabe rapporté dans la seconde Relation, que les Chinois avaient connaissance de Jésus-Christ, des apôtres, & de la prédication de l'Évangile : puisque parmi les images que l'Empereur lui montra il y avait celle de N. S. J.-C. accompagné de ses disciples, lorsqu'il entra à Jérusalem. Ce que ce prince dit au voyageur mahométan, touchant le peu de durée de la vie de N. S. J.-C. fait entrevoir une légère connaissance de l'histoire évangélique. Mais il est très difficile de savoir en quel temps & de quelle manière le christianisme est entré dans la Chine.

Les auteurs qui ont parlé les premiers de cette matière, ont avancé sur des preuves assez p.229 légères que l'apôtre saint Thomas après avoir prêché l'Évangile dans les Indes, l'avait aussi porté à la Chine. Le père Trigaut, qui avait travaillé sur les Mémoires du père Mathieu Ricci, un des premiers missionnaires jésuites, qui entrèrent dans ce pays-là, établit cette opinion sur un passage tiré du *Beit-Gaza*, on Bréviaire des églises de Syrie où on lit ces paroles :

« Par saint Thomas, l'erreur de l'idolâtrie a été dissipée dans les Indes. Par saint Thomas, les Chinois & les Éthiopiens ont été convertis à la connaissance de la vérité. Par saint Thomas, le royaume des cieux a volé, & est monté jusqu'à la Chine.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Il ajoute une seconde preuve, tirée d'une collection de Canons, parmi lesquels il y en a un, qui parle des métropolitains de la Chine & il n'en donne point d'autres. Le père Kircher a répété ces preuves ; il en a tiré les mêmes conséquences, & il les a portées si loin, qu'il a donné la route que saint Thomas avait tenue pour aller à la Chine & pour revenir aux Indes, où suivant la tradition des églises de Malabar, il souffrit le martyre.

S'il s'en trouvait une pareille touchant la prédication de saint Thomas dans la Chine, on pourrait y faire quelque attention ; mais il n'en est pas fait mention dans les anciens auteurs grecs & latins ni même dans les *Synaxaria* de l'Église grecque, ni ceux des chrétiens de Levant dont les auteurs n'ont pas été fort difficiles à adopter toute sorte de fables. Il y a eu certainement des chrétiens à la Chine, & comme la lumière de l'Évangile y avait été portée par les Syriens convertis dans les premiers siècles de l'Église, par saint Thomas, ou par ses ^{p.230} disciples, cela suffisait pour lui faire donner les louanges qui se trouvent dans le Bréviaire de Malabar, puisqu'il était, d'une certaine manière, auteur de leur conversion, parce qu'il avait annoncé la foi, à ceux qui l'avaient portée à la Chine. Le passage tiré de la collection de Canons ne signifie rien ; sinon qu'il y a eu un métropolitain de la Chine ; mais non pas que saint Thomas y ait prêché l'Évangile.

Cependant sans aucune autre autorité que celle que le père Trigaut a rapportée, la plupart de ceux qui ont écrit de notre temps, ont établi comme une vérité certaine, que saint Thomas avait prêché le christianisme à la Chine.

« On ne doute point, dit un des derniers, que saint Thomas n'ait prêché la foi dans les Indes, & il est certain qu'en ce temps-là les Indiens connaissaient parfaitement la Chine à qui ils payaient presque tous quelque tribut. Il est donc très probable que cet apôtre à qui ce nouveau monde avait été confié, n'en aura pas négligé la plus belle partie, aussi distinguée pour lors dans l'Orient que l'Italie

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

dans l'Europe, au temps que l'Empire romain y était le plus florissant. Ainsi peut-être qu'il s'y sera transporté lui-même, ou du moins qu'il y aura envoyé quelques-uns de ses disciples. Cette conjecture qui pourrait servir de preuve par elle-même, est devenue beaucoup plus forte depuis qu'on a fait réflexion à ce que l'histoire chinoise rapporte de ce temps-là. Elle dit qu'un homme entra dans la Chine, & y prêcha une doctrine céleste. Ce n'était pas, ajoute-t-elle, un homme ordinaire : sa vie, ses miracles & ses vertus le faisaient admirer de tout le monde.

Il est vrai que la tradition commune des ^{p.231} Églises de Malabar, est que l'apôtre saint Thomas a prêché l'Évangile aux Indes, & elle a été reçue dans le martyrologe romain, où il est dit qu'il souffrit le martyre à *Caïamine*. Il n'y a aucune mémoire de ville appelée ainsi dans ces pays-là, & les conjectures sur ce nom que plusieurs savants ont proposées ne sont pas soutenables. Le père Kircher a prétendu qu'il fallait lire *Calurmina*, au lieu de *Calamina*, & que le mot signifie *sur une pierre*, par ce qu'on montre encore dans le pays une pierre marquée de quelques croix, & d'autres signes de christianisme, sur laquelle les Malabares prétendent qu'il fut percé d'un coup de lance par un bramine. Quoique cette tradition ne soit pas certaine, elle a néanmoins quelque autorité, parce que le nom de *San-Thomé*, qui est celui de la ville de *Meliapour*, est connu depuis plusieurs siècles, non seulement parmi les Européens, mais parmi les Arabes, chrétiens & mahométans. Car nos deux auteurs parlent de *Batouma*, comme d'une place connue sur la côte des Indes, & ce mot signifie la même chose que *Beit-Thoma*, la maison ou l'*Église de saint Thomas*, comme les Syriens & Arabes écrivent & prononcent *Bazbedi* pour *Beitzabdi*, *Bagarmi*, ou *Beitgarmé*, & ainsi de plusieurs autres. Mais il n'y a aucune mémoire de la prédication de cet apôtre à la Chine, & ces sortes d'antiquités ne s'éclaircissent pas par des raisons de vraisemblance & de probabilité, lorsqu'on n'en a aucune preuve. Sur de semblables conjectures un auteur

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

portugais a prétendu prouver que saint Thomas était allé en Amérique & particulièrement au Brésil, ce que personne n'avait jamais pensé.

p.232 On ne conviendra pas non plus de ce que l'auteur des Mémoires assure si positivement, que les indiens auxquels saint Thomas annonça la foi, & qui étaient ceux de Malabar, connussent parfaitement la Chine, ni qu'ils fussent tributaires, puisqu'on ignore entièrement l'histoire de ces pays-là. Mais ce qui paraît beaucoup plus certain, ce que les Chinois reconnaissent eux-mêmes & ce que nos deux auteurs & presque tous les Arabes confirment également, est que les Chinois avaient reçu des Indiens l'idolâtrie, la métempsycose & presque toutes les superstitions pratiquées par les bonzes & par le peuple. Ainsi cette conjecture ne peut fournir une preuve même vraisemblable : c'est pourquoi l'auteur qui l'emploie la réduit à une simple possibilité : *peut-être qu'il s'y sera transporté lui-même* ; ce qui n'a pas plus de vraisemblance. Car la vie d'un homme n'aurait pas suffi à faire de grands voyages, presque sans s'arrêter : & pour catéchiser des peuples, établir des Églises de remplir les autres fonctions laborieuses de l'apostolat, il fallait nécessairement que saint Thomas y fît un assez long séjour.

Quand l'histoire chinoise rapporterait quelques circonstances qui eussent rapport à cette conjecture, elle n'aurait qu'une médiocre autorité. Mais le père Couplet a témoigné plusieurs fois, que les histoires de la Chine ne faisaient aucune mention de la prédication du christianisme dans le pays, pas même de celle qui se trouve marquée dans l'inscription chinoise & syriaque dont nous parlerons ci-après. Il marque seulement dans son Abregé historique, sous le règne de *Mim-ti* environ soixante-quatre ans p.233 après la naissance de J.-C. que cet Empereur, à l'occasion d'un songe, dans lequel il avait vu une figure d'or, d'un homme de taille gigantesque, & se souvenant, à ce qu'on prétend, de cette parole de Confucius, *le Saint est en Occident*, il envoya des ambassadeurs aux Indes, pour

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

chercher la véritable loi : au lieu de laquelle ils apportèrent la pernicieuse secte de l'idole *Foe* & l'opinion de la métempsychose. ¹

Ainsi on ne peut rapporter à saint Thomas, ce qui est dit d'un prédicateur que l'inscription appelle Olopuen, qui vint à la Chine vers l'an de J.-C. 636 & personne ne l'avait fait avant l'auteur des derniers mémoires.

Il est donc certain qu'il n'y a aucune preuve de la prédication du christianisme à la Chine avant cette époque. Car ce que plusieurs ont écrit, que les Chinois avaient un ancien nom pour désigner les chrétiens, & qui signifiait, *les adoreurs de la croix*, est une marque fort équivoque puisqu'ils pouvaient appeler les chrétiens des pays voisins, sans qu'il y en eût à la Chine. *Hoei hoei*, qu'on dit être leur autre nom signifiait également les chrétiens, les juifs, & mahométans : & celui de *tersai*, n'est pas chinois, mais persien. Ainsi la plus ancienne prédication du christianisme à la Chine dont on ait connaissance, est celle qui fut faite l'an de J.-C. 636. C'est ce qu'on ^{p.234} apprend par une inscription trouvée en 1625 dans la ville de Siganfu, capitale de la province de Xensi & qui est en caractères chinois avec plusieurs lignes syriaques.

Comme cette inscription chinoise & syriaque est un monument très considérable, & le seul certain qui ait été jusqu'à présent trouvée à la Chine, il ne sera pas inutile d'en expliquer les principaux endroits, quoique nous espérons le faire ailleurs plus amplement. On en trouve une copie figurée dans la *China Illustrata* du père Kircher, qu'il assure être fort exacte, & en effet elle le paraît. Hornius & quelques autres protestants, qui l'avaient traitée comme une pièce supposée sans aucun fondement, ont été réfutés par ceux de leur religion, qui ont ni eu moins d'emportement, & plus de savoir. Elle avait été découverte en 1625 dans la province

¹ * Occasione somnii quo oblata fuerat species aurata
viri gigantis, & memor dicti, ut putatur, à Confucio
piolati, in Occidente extitit sanctus, quæri jubet Impe-
rator per suos legatos, veram legem ex Indis. At enim
Idoli Foe pestifera secta cum Metempsychosi (proh do-
lor) inuenta est.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

de Xensi & le père Semedo, le père Boïm, le père Martini & d'autres jésuites en avaient rapporté quelques endroits, & elle avait été très mal expliquée.

Le père Kircher en 1635, publiant son premier ouvrage sur la langue copte, y avait inséré les paroles syriaques, & il avait donné une traduction du discours chinois. Mais il s'était grandement trompé dans la lecture & dans l'interprétation du syriaque. Car ayant mal lu le mot qui signifie prêtre, & en ayant imaginé un autre qui signifie éthiopien, il établit sur cet équivoque le système d'une mission de prêtres coptes & éthiopiens, insoutenable en toute manière. Car ils auraient dû se servir de leurs langues dans cette inscription, ou de l'une des deux ; puisqu'elles sont fort ^{p.235} différentes, & non pas de la syriaque, qui était étrangère aux uns & aux autres. De plus des Coptes ou des Éthiopiens qui sont jacobites, n'auraient pas prêché le nestorianisme, qu'ils ont en horreur ; & il est certain que tous les chrétiens qui se sont trouvés depuis plusieurs siècles dans les Indes & dans la Haute Asie étaient nestoriens. Le père Kircher s'était aussi soit trompé sur le nom du patriarche dont il est fait mention dans l'inscription syriaque & il avait laissé ses lecteurs dans l'incertitude, ne pouvant déterminer, si c'était un patriarche d'Alexandrie ou d'Antioche : & ce n'était certainement ni l'un ni l'autre.

Lorsqu'il publia son ouvrage de *China Illustrata*, il ne fit plus mention de ses Éthiopiens ; mais la traduction qu'il donna des paroles syriaques, fort différente de la première, n'était pas plus conforme à l'original dont voici le sens.

« L'an des Grecs 1092 Mar Isdebuzid prêtre & chorévêque de Cumdan, cité royale d'Orient, autrement appelé Milis, ou Melece prêtre de Balch ville de Turquestan, éleva cette table de pierre, dans laquelle est décrit le mystère de la vie de notre Sauveur & la prédication de nos pères, auprès des rois de la Chine. Du temps du père des pères Hananjechuah Catholique patriarche.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Le père Kircher dans sa première version traduit *Dominus Isdbuzad sacerdos & archiepiscopus* ; dans sa *China illustrata*, *sacerdos & vicarius épiscopi Cumdan* : & dans une troisième, *sacerdos & vicarius épiscopus*. Il a mal lu d'autres mots, comme *Beleh* au lieu de *Baleh* ; *Tahurstan* pour *Tocharistan* ; & du mot כהן qui signifie, pierre il a fait *papa* en traduisant ^{p.236} sans aucun sens *erexit hanc tabulam papa*. Il dit aussi que *Hananiechuah* signifie *Johannes Josue*, & que par le titre de *Catholique*, on doit entendre le patriarche d'Alexandrie, celui d'Antioche ou celui de Babylone, auxquels il suppose que ce titre convenait proprement. Il laisse ainsi la question indécise : quoique si les prêtres qui érigèrent le monument reconnaissaient pour supérieur ecclésiastique le patriarche d'Alexandrie, qui jamais néanmoins n'a eu le titre de catholique, ils étaient, ou orthodoxes, si c'était le Grec ; ou jacobites si c'était le Copte : si c'était celui de Babylone, ils étaient nestoriens. Ce sont là tous les éclaircissements qu'il donne. Monsieur Muller, qui a travaillé sur cette inscription, n'a trouvé rien à redire à la version, & il n'y a ajouté que des louanges pour l'auteur. Il suffit de savoir le latin pour reconnaître qu'il n'y a point de sens en beaucoup d'endroits de la traduction. On trouve avec une légère connaissance du syriaque, que l'interprète ne l'a pas entendu, & les fautes contre l'histoire & la géographie sont encore plus grandes.

Il paraît donc que l'inscription fut faite l'an de Jésus-Christ 780, qui répond à celui des Grecs ou Séleucides 1092, & le père Kircher qui le fait répondre à l'an 782 s'est trompé de dix ans. Celui qui parle, était un prêtre originaire, ou venu de Balch, ville célèbre que plusieurs géographes mettent dans le Tocharistan, ou dans le Turkestan. Car quoique ces deux noms soient souvent confondus, ils marquent cependant différentes provinces. Il était alors *chorévêque de Cumdan, ville* ^{p.237} *principale du royaume Oriental, ou de la cour Orientale*. Les chorévêques sont fort connus dans l'église Orientale, & on a divers offices de leur ordination ; & comme

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

le mot est très bien écrit dans la planche, il est difficile de comprendre pourquoi le père Kircher l'a traduit par celui d'archevêque ou de vicaire de l'évêque.

Cumdan est certainement *Nankin*, où était de ce temps-là le siège de l'Empire de la Chine, de même que dans le temps que les deux Arabes auteurs des Relations que nous donnons, étaient dans le pays. Cette ville a eu plusieurs noms différents, comme a remarqué le père Martini. Les Arabes l'ont connue sous celui de *Cumdan*, comme il paraît par le témoignage de Yacuti, d'Ebnwerdi, & du géographe de Nubie, quoiqu'on ne puisse le reconnaître dans la traduction latine. Car les Maronites qui entreprirent ce travail, quoiqu'il fût au dessus de leurs forces, ont cru que *Cumdan* était le nom d'un fleuve ; au lieu qu'il faut entendre le *Kiang*, que l'auteur fait assez connaître, en disant, qu'il est le plus grand fleuve de la Chine, & il l'appelle le fleuve de *Cumdan* parce qu'il traverse la ville. Ce mot est répété tant de fois dans l'une & l'autre Relation qu'il ne peut être suspect, surtout parce qu'il se trouve dans les géographes arabes anciens. Car si Abulfeda & quelques autres n'en parlent pas & donnent un nom différent à la capitale de l'Empire, sur lequel même ils ne s'accordent guère, c'est qu'ils ont écrit, depuis que le siège a été transféré à Pequín. On prétend que Nanquin signifie la cour Septentrionale : dans l'inscription syriaque *Cumdan* est appelée ^{p.238} cour Orientale : & la raison est évidente, puisqu'à l'égard de ceux qui venaient de Mésopotamie, *Nanquin* était la ville la plus éloignée, en tirant vers l'orient.

Le Catholique patriarche Hananiechuah était certainement le patriarche des nestoriens, ce qui se prouve par leur histoire qui marque deux patriarches nommés ainsi : le premier fut ordonné vers l'an de J.-C. 686 ; & le second vers l'an 774. L'inscription fut faite en 782 : & par conséquent du vivant de ce dernier, ou peu de temps après, si selon la même histoire, il ne tint le siège que quatre ans & un peu plus. Mais nous prouverons ailleurs plus au long que la date de son ordination doit être reculée de quelques années.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Quand il s'en faudrait une ou deux pour accorder cette date avec celle de l'inscription, cela ne la pourrait rendre suspecte, puisque ce patriarche pouvait être mort à Bagdad, sans qu'on le sût à la Chine. On dresse tous les jours aux Indes & en Amérique, des actes, où sont marquées les années des papes & des rois, après leur mort : parce que la nouvelle n'en a pas encore été sue, & pour cela ces actes ne sont pas faux.

Pour ce qui regarde le titre de *Catholique*, joint à celui de patriarche, on ne trouvera jamais qu'il ait été pris sinon par les nestoriens ; & quand le père Kircher dit que le patriarche d'Alexandrie prenait ce même titre, & que M. Muller approuve cette conjecture, à laquelle il ajoute qu'il n'y a aucun des évêques œcuméniques, qui ne se le soit attribué, ils se trompent grandement. Car qu'est-ce que celui-ci a prétendu faire p.239 entendre par évêques œcuméniques ? S'il a cru que c'étaient les évêques des grands sièges, il n'y a que les seuls patriarches de Constantinople qui aient pris le titre de patriarches œcuméniques depuis Jean le jeûneur ; & jamais ceux d'Alexandrie, d'Antioche, ou de Jérusalem, orthodoxes ou hérétiques, n'ont pris ce titre ambitieux. Mais il paraît que Muller a cru que Catholique & œcuménique signifiaient la même chose : au lieu que le sens de ces deux mots est très différent. Car on commença sous l'Empire de Justinien à appeler *Catholiques*, des prélats supérieurs en dignité aux métropolitains, qui en avaient plusieurs soumis à leur autorité, & qui en pouvaient ordonner, sans avoir recours au patriarche d'Antioche. Il y en eut d'abord deux, celui de Perse, & celui d'Arménie, qui sont demeurés dans l'église jacobite. Les nestoriens qui étaient établis à Séleucie & à Ctésiphonte ayant renoncé à l'obéissance des orthodoxes, auxquels ils avaient succédé, & les ayant dépouillés de toute autorité, par la protection des derniers rois de Perse, prirent le titre de *Catholiques*, & ils l'ont conservé depuis, y ajoutant celui de *patriarche*, parce qu'ils étaient chefs de toute la communion nestorienne. De ce même mot les Arabes ont

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

formé *Jatlik*, à cause de la ressemblance de deux lettres, & Marco Polo, écrivant selon la prononciation vénitienne, l'a exprimé par *Zatolik*. Enfin il est devenu tellement affecté aux patriarches nestoriens, que les jacobites en haine de cette secte, ayant dans leur Église de véritables *Catholiques*, ont commencé depuis plus de cinq cents ans à leur donner le titre de *mofrian*.

p.240 Muller & ceux qui à son exemple ont cru que ce catholique dont parle l'inscription, pouvait être le patriarche d'Alexandrie, n'ont pas fait une réflexion qui devait d'abord venir dans l'esprit de ceux qui auraient eu la moindre connaissance des Églises d'Orient. C'était d'examiner quelle pouvait être la raison pour laquelle des ecclésiastiques de l'Église d'Alexandrie s'étaient servis de la langue syriaque, qui n'était d'aucun usage en Égypte, ni parmi le peuple, ni dans les offices ecclésiastiques. Ils n'en auraient jamais pu trouver aucune, & ils devaient par conséquent rapporter l'inscription au patriarche d'Antioche, ou à celui des nestoriens ; & c'était celui-là auquel seul ils devaient se déterminer, puisque jamais le premier n'a pris le titre de *Catholique*, & que ceux qui l'avaient dans son Église lui étaient soumis.

La date de l'année des Grecs devait aussi faire connaître à ces savants, que l'inscription ne pouvait avoir été faite par des ecclésiastiques, qui eussent mission de l'Église d'Alexandrie ni de celle d'Éthiopie, où cette époque n'était pas en usage, mais celle de Dioclétien, ou des martyrs.

Il n'y a aucune difficulté sur les noms des ecclésiastiques, sinon celles que le père Kircher a fait naître, en lisant mal. On voit des noms entièrement syriens & même assez communs parmi les nestoriens : un évêque, des chorévêques des *papas*, qui ont la même autorité ; des prêtres & des diacres, qui vraisemblablement composaient alors le clergé des chrétiens de la Chine. Muller qui a comparé ces nom avec ceux qui se trouvent dans le *Prodromus* p.241 s'est donné une peine fort inutile, puisque la différence ne consiste,

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

qu'en ce qu'on trouve dans le premier ouvrage des mots qui ont été mal lus, & qui ne sont point dans l'original.

Il faut venir présentement à l'examen du discours chinois, suivant la traduction qu'en ont donnée d'habiles jésuites, & ils sont plus croyables que Muller, qui en quelques endroits entreprend de corriger le texte chinois, & la version. On n'entre pas en discussion sur cet article : mais il est bien difficile de se persuader, que des savants qui n'étaient jamais sortis d'Europe, pussent critiquer une inscription chinoise, avec le secours de quelques dictionnaires. Nous ne prendrons que ce qu'il y a de plus essentiel dans chaque colonne.

La première établit le fondement de la religion chrétienne qui est l'existence d'un seul Dieu en trois personnes, Créateur de toutes choses. Il est à remarquer que ces Syriens se sont servis du mot Aloho, & on ne peut pas douter qu'ils ne l'aient fait, parce qu'ils ne trouvaient aucun mot dans la langue chinoise, qui répondît à l'idée que les chrétiens ont du vrai Dieu. M. Muller, qui s'est imaginé en savoir plus qu'eux, en trouve quatre autres, dont il prétend qu'ils se pouvaient servir, *parce qu'il ne faut pas croire, dit-il, que les Chinois ne pussent trouver un véritable nom, pour signifier Dieu, quoi qu'ils n'aient pas ce nom ineffable de Jehova.* Cependant le père Ricci, le père Martini & plusieurs autres l'ont cru, & ceux qui de nos jours ont soutenu le sentiment de M. Muller, ne l'ont pu prouver. La réflexion sur le nom ineffable était fort peu nécessaire ; car sans savoir la ^{p.242} prononciation qu'il pouvait avoir parmi les Hébreux, nous avons, par la miséricorde de Dieu, une idée de son souverain être. Il est étonnant qu'après que tant de savants hommes, même protestants, ont fait voir l'absurdité qu'il y a dans la prononciation de *Jehova*, il y ait encore des gens qui la soutiennent.

La remarque qu'il fait ensuite sur le nom de Dieu mis en syriaque, mais qu'il ne donne que comme une conjecture, est qu'*apparemment, dit-il, l'auteur de l'inscription était d'une Église,*

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

où on parlait syriaque. Rien n'est plus certain & cela suffisait pour faire voir que le patriarche qui y était nommé, ne pouvait être celui d'Alexandrie. Mais la date, & tant de noms syriens pouvaient également lui faire connaître, non pas que l'Église dont ces ecclésiastiques étaient venus, c'est-à-dire les chrétiens du pays, parlasse syriaque ; mais que c'était la langue sacrée dans laquelle ils célébraient les offices divins & la psalmodie, & dressaient les actes ecclésiastiques.

La seconde & la troisième colonne continuent à expliquer le mystère de la création du monde, la chute du premier homme par la séduction du démon, qui est appelé Satan, mot étranger dans la langue chinoise, & la corruption générale du genre humain par les erreurs & par les vices.

La quatrième explique l'avènement de J.-C. par son incarnation en ces termes : *Donec personarum trium una communicavit se ipsam clarissimo venerabilissimoque Mixio, operiendo abscondendoque veram majestatem, simul homo prodiit in sæculum.* Ces paroles marquent clairement la ^{p.243} manière dont les nestoriens expliquent le mystère de l'Incarnation, ne reconnaissant l'union du Verbe & de l'homme que dans l'inhabitation, par une plénitude de grâce, supérieure à celle de tous les saints. Cette conformité de créance se comprend aisément, si on compare les passages d'Élie le Catholique, & des autres théologiens qui ont été rapportés ailleurs.

Dans la même. *Spiritus de cælis significavit lætitiā, ce qui marque l'Annonciation par un Ange. Virgo femina peperit sanctum in Tacin, qui doit ici signifier la Judée ; Clarissima constellatio annunciavit felicitatem, Patu. (Reges ex illa terra Orientali) viderunt claritatem, & venerunt offerre munera subjectionis completa, bis decem quatuor sanctarum.*

On reconnaît aisément que ces paroles signifient l'apparition de l'étoile aux Mages, & l'adoration qu'ils vinrent rendre à J.-C. Mais comme ce qui suit est fort obscur, voici comme les interprètes les

Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans

ont paraphrasées. *Ut lex & prophetia viginti quatuor Prophetarum adimplerentur*. Le père Kircher y ajoute ce commentaire :

« Il fait allusion, dit il, aux quatre grands prophètes & aux douze petits, & si on y joint Abraham, Isaac, Jacob, Samuel, David & Zacharie père de saint Jean Baptiste, on aura vingt-quatre prophètes.

M. Muller approuve cette explication, il marque seulement que quelques-uns ont cru que le mot chinois pouvait signifier *prophéties* aussi bien que *prophètes*. Cela est assez peu important, si ce n'est pour faire voir le peu de fond que nous devons faire sur les versions des livres chinois : car cette diversité peut produire des sens fort différents, & il n'y en a ^{p.244} aucun, qui puisse s'accorder avec une interprétation aussi bizarre. Ce nombre de vingt-quatre prophètes est inconnu également dans la Synagogue & dans l'Église, aussi bien que celui de vingt quatre prophéties, & personne n'a jamais mis dans le nombre des prophètes, ceux que le père Kircher y veut faire entrer.

Il est aisé de reconnaître que par l'accomplissement des prophéties, ou de ce qu'ont annoncé les prophètes, ces Syriens signifiaient celui de ce qui avait été prédit dans l'Ancien Testament. Il est assez clair par ce qui suit de vingt-sept livres que les Apôtres laissèrent, & qui composent le Nouveau Testament, que le nombre de vingt-quatre signifiait les livres de l'Ancien. Les Syriens orthodoxes jacobites & nestoriens ont leur version faite sur le texte hébreu, qui contient vingt-quatre livres, appelés communément parmi les juifs *les vingt-quatre*. Voilà tout le mystère, que ce critique n'a pas découvert ; mais il découvre une grande faute dans le nombre des vingt-sept livres du Nouveau Testament, parce que le père Kircher y fait entrer quatorze épîtres de saint Paul.

« Pour moi, dit M. Muller, je n'en trouve que treize & on doute encore de celle qui est adressée aux Hébreux.

Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans

On sait bien que les Luthériens en doutent mais les Syriens & tous les autres chrétiens orientaux ne doutent pas qu'elle ne soit canonique, comme il paraît non seulement par leurs exemplaires du Nouveau Testament, mais par l'énumération que leurs théologiens & leurs canonistes font des livres sacrés. Si M. Muller ignorait un fait aussi commun & aussi certain, il ^{p.245} n'était guère capable de parler de la religion des Orientaux.

Dans la colonne sixième il est parlé du baptême, qui nettoyant le corps purifie l'âme. Ensuite, selon la traduction mot à mot ; *Dispersi in quatuor partes mundi*, on ne peut dire si ces paroles se doivent entendre des Apôtres ou des chrétiens. Il est plus vraisemblable qu'elles regardent les chrétiens, par ce qui suit : *Ad congregandos & pacificandos sine labore pulsant ligna, timoris, pietatis, gratitudinisque voces personando*. On peut reconnaître ici l'imperfection de la langue chinoise, puisque d'habiles traducteurs n'ont pu déterminer si ces paroles se rapportent aux précédentes, ou à celles qui suivent. Mais il est hors de doute qu'au moins les dernières doivent se rapporter aux cérémonies des chrétiens, déjà soumis aux mahométans, comme ils l'étaient du temps du patriarche Hananiechuah, puisqu'il fut ordonné sous le calife Mehedi, qui mourut l'an de l'ère mahométane 169, de Jésus-Christ 785. Alors les chrétiens n'avaient pas la liberté de sonner les cloches ; mais ils avaient, comme ils ont à présent, des instruments de bois, qui leur en tenaient lieu : & c'est là le sens le plus vraisemblable des paroles chinoises.

Monsieur Muller y trouve un sens bien plus relevé ; c'est qu'il prétend que Mo, que les jésuites ont traduit *ligna*, signifie le Diable, qu'ainsi il faut traduire *sine labore pulsant Diabolorum*, & que ces paroles signifient l'exorcisme. Nous avons déjà dit que lorsqu'il s'agit de la langue chinoise, ceux qui croient l'avoir apprise dans leur cabinet, ne méritent pas d'être écoutés, ^{p.246} au préjudice de savants hommes qui avaient passé leur vie à l'étudier dans le pays. Mais il n'est pas question de la langue chinoise, on demande

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

seulement, si jamais chrétien, en quelque langue que ce soit, s'est servi d'une semblable expression de *battre le Diable*, pour dire qu'on fait les exorcismes du baptême.

Il est parlé dans les colonnes suivantes de diverses cérémonies pratiquées par les chrétiens, qu'ils sacrifient tournés vers l'Orient, qu'ils font sept fois par jour des prières pour les vivants & pour les morts, qu'ils offrent le Sacrifice le premier jour de la semaine, & qu'ils purifient les cœurs, en remettant les péchés. Par rapport à leur extérieur, qu'ils portent de longues barbes, qu'ils rasent le haut de leurs têtes, qu'ils n'ont pas de suites d'esclaves, qu'ils n'amassent pas de richesses ; mais qu'ils font de grandes aumônes & qu'ils jeûnent. On reconnaît aisément toutes les pratiques des chrétiens orientaux au milieu des expressions énigmatiques de la langue chinoise, & les passages de divers auteurs qu'a ramassés M. Muller, n'étaient pas fort nécessaires, d'autant plus qu'il n'y en a aucun des auteurs orientaux, & c'était néanmoins ceux-là qu'il fallait citer.

Il fait une sérieuse réflexion sur le mot de Sacrifice, disant qu'il n'y a point de mot chinois qui signifie *le Sacrifice non sanglant* ¹.

« Mais je ne trouve pas, poursuit-il, qu'ils se soient servis du mot de Sacrifice, ou qu'ils aient cru, ^{p.247} qu'ils offraient le corps & le sang véritable de Jésus-Christ, auquel fût changé le pain eucharistique par la transubstantiation.

Si l'inscription était un traité de théologie, on aurait pu demander, qu'elle eût été plus ample & plus détaillée, non seulement sur cet article, mais sur tous les autres. Il s'agit de ce que croyaient les ecclésiastiques syriens sur le Sacrifice, & le père Kircher avait rapporté trois ou quatre passages d'Orientaux cités par Echellensis, qui prouvent que ces chrétiens croient le changement

¹ At quod sacrificium appellaverint, quodque putarint se ita verum corpus & sanguinem obtulisse, ut Eucharisticus panis per Transubstantiationem talis evaserit, equidem non invenio, p. 58.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

réel du pain & du vin au corps & au sang de Jésus-Christ. M. Muller ne trouve, ni le sacrifice non sanglant ni la transubstantiation dans la langue chinoise, & il ajoute qu'il ne trouve pas cette doctrine établie dans les liturgies, ni dans les témoignages cités par le père Kircher. Cependant on a plus de cinquante liturgies orientales, pour ne pas parler des autres livres de prières publiques, où le terme de *sacrifice non sanglant* est répété plusieurs fois. On n'y trouve pas le mot de *transubstantiation* : & par un tel argument on pourrait également prouver que l'Église romaine ne la croit pas, puisque le terme exprès n'est pas dans le canon de la Messe. Mais de la manière dont M. Muller parle des liturgies, il est aisé de reconnaître qu'il n'en avait vu aucune : encore moins les ouvrages des théologiens. Ceux qui ont écrit en syriaque ou en arabe, ne pouvaient pas se servir du mot de *transubstantiation*, puisqu'il n'y en a point de composés en ces deux langues, mais ils ont dit que le changement était *de substance en substance*. Ce sont les termes de l'exposition de foi que ^{p.248} fit Elie III, du nom patriarche des nestoriens, & un des successeurs de celui dont il est parlé dans l'inscription syriaque, qui ont été cités ailleurs Or comme les Syriens qui allèrent à la Chine étaient sans doute dans les mêmes sentiments que leurs patriarches, c'est dans ces livres de l'Église nestorienne qu'il fallait que M. Muller cherchât à s'instruire de leur créance, & non pas dans les obscures expressions du monument chinois où il n'en était pas parlé.

Il s'arrête après cette décision, parce qu'il devait traiter la même matière dans un ouvrage particulier composé par ordre de ses supérieurs. On ne sait pas s'il l'a donné au public ; mais sans l'avoir vu, on croit pouvoir assurer que ce travail aura été fort inutile, puisqu'un homme qui ignorait les choses les plus communes touchant le christianisme d'Orient, qui a approuvé les fautes les plus grossières du premier traducteur, & qui a cru que trois ou quatre passages contenaient toutes les preuves que les

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

catholiques pouvaient avoir de la créance des Églises d'Orient sur l'eucharistie, n'était pas capable d'éclaircir cette matière, plus difficile que ce qui regarde l'histoire & la géographie, par rapport à l'Inscription ; & sur quoi il n'a rien dit de nouveau, dont on ne démontre la fausseté.

Dans la suite de cette inscription, il est parlé de la première prédication de l'Évangile dans la Chine & il est dit que du temps du roi Taï-çun-ven, il vint de *Tacin*, un saint homme nommé *Olopuen* ou *Lopuen conduit par les nuées bleues & en observant la régie des vents* : selon le calcul de ceux qui ont travaillé sur la ^{p.249} chronologie chinoise cette date répond à l'an de J.-C. 686. Le père Kircher dit, qu'il se conduisit par les vents avec le secours des cartes marines, ce qui est plus aisé à dire qu'à prouver, & il ajoute que *Tacin* est la Judée, quoique lui & tous les autres conviennent que ce mot signifie autant la Syrie en gênerai, que la Palestine.

Le père Couplet dans son Abrégé chronologique, parlant de ce roi, dit que

« suivant les histoires du pays, l'année 8 de son règne, il vint de pays fort éloignés, des ambassadeurs de diverses nations, d'un air de visage & d'une figure extraordinaire, qu'on n'avait jamais vus à la Chine. Que le roi avait regardé comme une chose glorieuse, qu'il vînt de son temps des hommes blonds, qui avaient des yeux verts,

c'est-à-dire *bleus*, dit le même Père, qui poursuit ainsi :

« Il paraît certain que ce sont les mêmes dont il est parlé dans le monument chinois trouvé l'an 1625 dans la province de Xensi, sur quoi il faut consulter le père Kircher & un manuscrit arabe qui est dans la Bibliothèque du Roi Très Chrétien, où il est ^{p.250} marqué expressément que vers ce temps-là des missionnaires avaient été

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

envoyés à la Chine, par le catholique patriarche des Indes de la Chine qui demeurait à Mossoul. ¹

Il est très important de remarquer, que suivant le témoignage même du père Couplet, il n'est pas fait mention de cette première mission dans les histoires chinoises, & il m'a dit ainsi qu'à d'autres, que ce qu'il en avait inséré dans son Abrégé chronologique était tiré de l'Inscription. Ce qu'il a dit ensuite du manuscrit arabe qui n'est point, & n'a jamais été dans la bibliothèque du roi, il l'a dit sur le témoignage de feu M. Thevenot, qui crut l'avoir deviné & qui se trompa. Dans ce manuscrit il n'est pas dit que le Catholique de Mossoul, ou plutôt de Bagdad, avait envoyé des missionnaires à la Chine, mais on y trouve le nom de Hananiechuah dans la suite des patriarches nestoriens, & on apprend qu'il vivait à peu près dans le temps marqué par la pierre chinoise. C'est aussi une faute, que de l'avoir appelé Catholique Patriarche des Indes & de la Chine. Catholique était le titre ordinaire auquel ils ajoutaient celui de patriarche ; & les métropolitains des Indes & de la Chine lui étaient soumis, comme on le reconnaît par la notice des Églises nestoriennes.

Pour revenir à l'inscription, elle nous apprend seule que dès l'an 631, l'Évangile fut prêché à la Chine par des prêtres venus de Syrie, & que le principal s'appelait Olopuen. On n'en sait pas davantage ; car les histoires chinoises n'en parlent point, & il n'est pas difficile de reconnaître que ce nom est chinois, & qu'il ^{p.251} fut donné à ce prédicateur de l'Évangile, comme de notre temps, tous ceux qui

¹ * *Memoirant Chronica anno Imperii viii. pervenisse ex longinquis regionibus variarum gentium legatos, omni habitu corporisque admodum peregrino, & nunquam antea Siniis viso. quin adeo gloriatum fuisse Imperatorem quod suis primis temporibus, homines capillis rufi, oculisque virides, glaucos interpretor, ditionem Sincam adissent. Ce tum videtur eos ipsos fuisse, quos lapideum in Provincia Xensi monumentum, effossum anno 1625. ætati nostræ prodidit. . . De hoc consule Kucheri Sinam illustratam, & vetus MC. Arabicum quod asservatur in Regia Galliarum Bibliotheca, ubi disticte scribitur circa idem tempus, missos esse Evangelii præcones in Sinam à Catholico Patriarcha Indiarum & Sinarum qui in urbe Mosul degebat. P. 55.*

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

sont allés à la Chine recevaient de nouveaux noms. Monsieur Muller fécond en conjectures, s'imagine que ces prédicateurs étaient des chrétiens de Perse, qui fuyaient la persécution des Arabes. Mais il y avait longtemps avant Mahomet des chrétiens en Perse & dans la Haute Asie, protégés par les derniers rois ; & dès que la Perse fut conquise, les nestoriens qui étaient presque seuls chrétiens en ce pays-là, obtinrent du calife Omar, de très amples privilèges avec une liberté entière de l'exercice de leur religion, ce que marquent expressément les historiens.

Il faut donc convenir qu'il ne se trouve aucune lumière dans les auteurs arabes, syriens ou chinois, pour déterminer qui pouvait être cet Olopuen ; on sait seulement que ce fut dans le septième siècle qu'il entra à la Chine. Ce ne peut donc pas être saint Thomas, comme quelques-uns se le sont imaginé. Mais le père Kircher & plusieurs autres ont établi comme un fait certain que cet apôtre y a porté la lumière de l'Évangile, après l'avoir prêché aux Indes. Ce Père a même donné la route qu'il doit avoir tenue, en partant des Indes, où la tradition des Églises de Malabar, & la ville de San-Thomé connue dès le VIII^e siècle parmi les Arabes sous le nom de Batouma, font juger que cet apôtre peut y avoir souffert le martyre. Mais cette route est insoutenable, & ne peut s'accorder avec la géographie de ces pays-là.

D'abord il fait arriver saint Thomas à une ville de Perse appelée Soldania, qu'on sait être ^{p.252} dans la province de Beladeljebel, ou *pays des montagnes*, & qui fut bâtie par Muhamed fils d'Argoun Khan, l'an de l'hégire 705 de J.-C. 1305. Ensuite il le conduit à Cabul, ville connue par son commerce puis à une autre qu'il nomme Cafurstan, c'est-à-dire *ville des infidèles*, parce qu'elle était habitée par les seuls chrétiens que les mahométans appellent *kafars* ou infidèles. Aucun géographe arabe ou persan n'a parlé de cette ville, sur laquelle le père Kircher ne cite aucune autorité sinon de Benoît Goez, frère jésuite, qui vint par terre de la Chine aux Indes. De la manière dont ce nom est écrit dans la *China Illustrata*, il paraît

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

clairement que ce mot de Cafurstan n'a d'autre origine, que la faute de ceux qui ont mal lu le nom de la province de Couristan ou de Couzistan, qui est une partie de l'ancienne Sufiane & par laquelle les marchands de Mésopotamie & de Perse qui allaient par terre au Tibet, ou à la Chine, passaient ordinairement. Il n'était pas question de faire un routier du voyage de saint Thomas, quand même il aurait été aussi vraisemblable que celui-là ne l'est point.

Toutes les preuves qui ont été données jusqu'à présent de la prédication de saint Thomas à la Chine, ne sont fondées que sur des conjectures, au lieu que ce monument dont on ne peut contester l'autorité, nous fait connaître que la première connaissance que les Chinois aient eu du christianisme n'a été que dans le VII^e siècle, puisqu'il n'y en a pas le moindre vestige dans l'antiquité ecclésiastique. Il reste présentement à examiner quels pouvaient être ces premiers missionnaires, ce qui n'a pas p.253 encore été suffisamment éclairci.

Les observations qui ont été rapportées ci-dessus touchant les paroles syriaques, prouvent d'abord que la mission a été faite par des Syriens ; qu'ils étaient de la même Église que les derniers ecclésiastiques qui élevèrent ce monument, pour conserver la mémoire de la prédication de l'Évangile dans la Chine, puisque ceux-ci les appellent *leurs pères* : qu'ils étaient soumis au *Catholique*, & que celui-ci s'appelait Hananiechuah.

On ne peut pas révoquer en doute que les premiers prédicateurs n'aient été Syriens, puisque la date qui est comme le sceau de l'acte contenu dans l'Inscription, aussi bien que les signatures, qui représentent parfaitement ceux qui se dressent encore dans les Églises d'Orient pour les choses dont il importe de conserver la mémoire, est en langue syriaque, qui est la langue sacrée employée dans les offices & dans les actes ecclésiastiques. Si les prêtres, & les autres dont il est parlé dans le corps de l'inscription étaient venus d'Égypte, la date, & leurs noms auraient été écrits en grec ou en copte. Ils étaient de la même Église que les premiers

Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans

prédicateurs, & soumis aux mêmes patriarches, & on ne le peut contester, puisqu'ils regardaient les autres comme leurs pères.

Il y avait des Syriens de différentes communions, comme il y en a eu jusqu'à présent, des melchites ou orthodoxes, des nestoriens, & des jacobites. Dès qu'on sait de quelle secte était celui qui est nommé comme patriarche, on connaît certainement de quelle communion étaient les ecclésiastiques qui le ^{p.254} reconnaissaient pour leur supérieur. Le seul titre de *Catholique*, joint à celui de *patriarche*, est une preuve certaine que c'était le Catholique des nestoriens qui était patriarche à leur égard, n'étant soumis à aucun autre : d'autant plus que jamais patriarche d'Antioche, ni d'Alexandrie ne s'est appelé *Catholique*. Mais la question est entièrement décidée par le témoignage de l'Église nestorienne, qui reconnaît parmi ses patriarches ou Catholiques, un Hananiechuah, qui vivait à peu près dans le temps auquel le monument avait été érigé. Parmi les noms qui remplissent les marges de la pierre, il s'en trouve plusieurs composés de deux mots, ce qui est beaucoup plus ordinaire aux Syriens de Mésopotamie, & aux nestoriens qu'à tous les autres : ce qui joint aux autres preuves confirme que ces prédicateurs étaient de leur communion. Ce qui le prouve encore davantage, est la manière dont le mystère de l'Incarnation est expliqué, puisqu'en développant les énigmes du style chinois, on reconnaît l'opinion de cette secte, qui n'admet l'union que dans l'inhabitation du Verbe, & la communication de sa dignité & de sa puissance infinie.

L'inscription syriaque ne nous apprend rien davantage ; mais dans le discours chinois il y a un plus grand détail du progrès de cette mission. Il y est dit que cet Olopuen venu de Tacin, c'est-à-dire de Syrie ou de Judée, l'an qui répond au 636 de J.-C. sous le règne de Taï-cum-ven annonça la loi du vrai Dieu ; que ce prince l'approuva, & commanda qu'elle fût publiée dans la Chine, & l'édit de l'Empereur est rapporté sommairement daté de 639 ; qu'en ^{p.255} même temps on bâtit une église dans la ville royale d'Ininfan. Que

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

quelques années après en 651 sous l'empereur Cao-çun, la religion chrétienne se répandit dans toutes les provinces de la Chine. Que depuis en l'année 699 & en 713 les bonzes ou prêtres idolâtres excitèrent quelque tumulte contre les chrétiens ; mais qu'il fut apaisé par l'autorité de l'empereur Yuen-çun-ci-tao. Qu'en 747 il vint un autre prêtre de Tacin, nommé Kieho ; que l'empereur So-cum-ven-mi avait bâti plusieurs églises en 757 ; que ses successeurs favorisèrent pareillement le christianisme, & qu'enfin cette pierre avait été élevée pour conserver la mémoire de tous ces faits, la deuxième année de l'Empire de Tam, l'an 782 de Jésus-Christ. On peut voir les autres circonstances de cette histoire dans la traduction que le père Kircher a insérée dans sa *China illustrata*, les principales se réduisent à ce qui vient d'être rapporté.

Ce que le père Couplet a mis dans son Abrégé historique, est tiré de cette inscription, & il a reconnu lui-même qu'il n'en était fait aucune mention dans les histoires chinoises, parce que les Chinois n'y rapportent pas ce qui regarde les étrangers. Cette raison peut souffrir quelques difficultés ; puisqu'on y trouve l'ambassade envoyée aux Indes pour chercher le Saint, qu'ils prétendaient avoir été prédit par Confucius, & qui eut un succès tout différent, puisque ceux qui en étaient chargés rapportèrent le culte de Foe, l'idolâtrie, & la métempsychose. La connaissance du christianisme & son établissement dans tout l'Empire, les édits des ^{p.256} Empereurs pour le permettre, n'étaient pas des faits plus étrangers, que la nouvelle religion de Foe. Tous enfin conviennent que l'histoire n'en parle point, non plus que celle des patriarches nestoriens. Ainsi on est réduit à suivre entièrement ce qui se trouve dans le discours chinois gravé sur la pierre, & principalement la date que les traducteurs ont fixée à l'an 636 de Jésus-Christ pour l'entrée du premier prédicateur de l'Évangile, qui est Olopuen.

Nous avons remarqué ci-devant, qu'on ne pouvait reconnaître par le moindre indice, ni par l'histoire, qui était cet Olopuen ; & que selon toute apparence, ce nom était chinois, & qu'il lui avait été

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

donné dans le pays, comme on fait encore ordinairement : car ce nom n'est pas syriaque, & il n'a aucun rapport à la langue. Ainsi tout ce qu'on peut tirer par des conséquences certaines, est que ce prédicateur, & celui dont il est parlé dans la suite de l'inscription, étaient de la même Église que ceux qui élevèrent ce monument, puisque ces derniers les appellent leurs pères. Ils étaient donc soumis aux catholiques ou patriarches des nestoriens prédécesseurs de Hananiechuah, & par conséquent de sa communion. Or il est certain que comme celui-ci était nestorien, les autres l'étaient pareillement puisque le titre de catholique, joint à celui de patriarche, ne convenait qu'à celui des nestoriens.

Depuis l'année 636, qui est la première époque marquée dans l'inscription chinoise, jusqu'à Hananiechuah second du nom, sous lequel elle fut faite en 780 ou deux ans ^{p.257} après selon le calcul de ceux qui ont traduit le chinois, on trouve dans l'histoire des nestoriens, ces Catholiques : Jechouaiab, Mar Ama ; Jechouaiab, Grégoire, Jean, Hananiechuah, un autre Jean intrus, Selibazaka ; Phiton, Mar-Aba Surin, ou Surenas, Jacques, & Hananiechuah second de ce nom. Ils tenaient leur siège dans les premiers temps à Séleucie & à Ctesiphonte, qui étaient considérées comme une même ville & que les Arabes appellent Modāin. Le premier de ceux qui viennent d'être nommés, fut ordonné sous le règne de Siroës le parricide, qui mourut vers l'an 634. Ardechir qui lui succéda, ne régna qu'un an ; & Bouran fille de Cosroës, qui selon les historiens persans, restait seule de la maison royale, monta sur le trône. Les nestoriens disent qu'elle envoya Jechouaiab en qualité d'ambassadeur à l'Empereur des Grecs, avec de grands présents ; qu'il fut reçu très favorablement ; qu'il donna sa confession de foi, & qu'il célébra la liturgie en présence de l'Empereur, qui communia de sa main. Cette dernière circonstance ne mérite pas plus de créance, que plusieurs autres semblables qui se trouvent dans leur histoire. Il est certain par le témoignage des auteurs grecs, & entre autres de Théophane, que cette reine conserva la paix avec les

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

empereurs grecs, & qu'elle gouverna le royaume très sagement. Ils l'appellent Bouran, comme les nestoriens dans leurs histoires ; les Persans l'appellent Touran & Touran Docht : & ils donnent une suite de rois & d'une reine nommée Arzemi-docht, avant Isdegerde, sous lequel la Perse fut conquise par les ^{p.258} mahométans : au lieu que l'histoire nestorienne le fait succéder immédiatement à Bouran, ou Touran Docht, parce que les autres ne régnèrent pas longtemps, ni paisiblement. Cette histoire des rois de Perse qui précédèrent la conquête de ce royaume est fort confuse, aussi bien dans les historiens persans, que dans les arabes, & même les exemplaires varient sur le nom de cette reine Touran Docht, que quelques-uns nomment Bouran comme l'histoire des nestoriens. Car Toüan est un nom en l'air, que Schiekard rapporte pour avoir mal lu ; & tout ce qu'il dit dans son *Tarich Regum Persiæ*, dont on a fait tant d'éloges, se réduit à rien, ou à de grandes inutilités, si on en excepte ce qu'il a copié de Teixeira & du Jouchallin. On ne peut entrer dans une plus grande discussion sur cette matière sans faire une longue digression, qui mènerait trop loin.

Nous nous réduirons donc à ce que l'histoire de l'Église nestorienne ajoute sur le patriarche Jechouaiab. Elle marque qu'il vécut sous le règne du dernier roi Isdegerde, jusqu'au calife Omar fils d'Elkittab troisième calife, duquel il obtint un ample sauvegarde, une exemption de tous impôts pour lui & pour les siens. La même histoire rapporte qu'il envoya, du vivant d'Isdegerde, des présents & des lettres à Mahomet, ou selon d'autres au général de l'armée des Arabes, pour lui demander sa protection, ce qui pensa lui coûter la vie ; mais il obtint ce qu'il souhaitait. Omar commença son règne en qualité de calife l'an treizième de l'hégire, & Modaïn fut prise l'an seizième, qui répondent aux années 634 & 636 ^{p.259} de J.-C. Ainsi cette dernière année convient à la date que l'inscription chinoise donne à l'arrivée d'Olopuen à la Chine, pourvu que le calcul de ceux qui l'ont traduite soit véritable. Cependant l'histoire des nestoriens ne fait aucune mention d'ecclésiastiques envoyés à la

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Chine, ni dans les autres provinces de la Haute Asie dans ce même temps ; & il est assez difficile de comprendre qu'au milieu des troubles dont la Perse était alors agitée, & dans un aussi grand changement que celui qui arriva par la conquête de tout le royaume par les mahométans, le Catholique pût envoyer une mission à la Chine.

M. Muller a cru que des chrétiens, pour éviter la persécution, avaient passé dans les provinces voisines, d'où ils avaient pu aller à la Chine ; & cette conjecture pourrait paraître vraisemblable, si elle n'était pas détruite par l'histoire, qui marque précisément, que les nestoriens furent en paix depuis le règne de Siroës, & favorisés par la reine Touran Docht, & que d'abord les mahométans les traitèrent encore plus favorablement. Mahomet les avait recommandés à ses capitaines, & il leur avait accordé des lettres de sauvegarde confirmées par Omar troisième calife, que l'auteur de l'histoire assure être encore conservées, & qu'Othman & Hali les confirmèrent. Il n'y avait donc rien qui pût obliger les chrétiens à sortir du pays pour se sauver ailleurs ; & encore moins les nestoriens qui étaient en beaucoup plus grand nombre que les autres, & nullement suspects, parce qu'ils étaient proscrits & chassés des provinces soumises aux Empereurs grecs. Ils avaient encore une recommandation plus particulière ^{p.260} auprès des mahométans, ayant fait les premières démarches de soumission envers le faux prophète, dont les nestoriens seuls ont souvent fait l'éloge comme de *l'Extirpateur de l'idolâtrie*, & leurs théologiens n'ont pas eu honte de citer l'Alcoran, en parlant du mystère de l'Incarnation. On voit aussi dans l'histoire des nestoriens que durant ces temps-là & dans la suite, plusieurs chrétiens de cette même communion avaient eu un très grand crédit à la cour des califes de Bagdad depuis le règne d'Almamon, à cause qu'il les employait aux traductions qu'il faisait faire des anciens livres grecs, en arabe, & parce qu'entre eux il y en eut plusieurs qui excellaient dans la connaissance de la médecine comme Honain fils d'Isaac, & son fils ;

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Jean fils de Massouia, connu sous le nom de Mesve, Boct-jechua, George & Gabriel dont parle Abulfarage, aussi bien que ceux qui ont écrit les vies des médecins. Ainsi la conjecture de M. Muller est sans aucun fondement, d'autant plus que les chrétiens ne pouvaient se retirer des provinces soumises autrefois aux rois de Perse, sans s'exposer à de plus grands périls, en allant s'établir parmi des nations barbares, & la plupart sans religion, comme étaient alors presque toutes celles qui peuplaient les pays au-delà de l'Oxus jusqu'à la Chine.

Il faut donc se réduire à ce que nous apprend l'inscription chinoise, dont il ne paraît pas que l'autorité puisse être contestée, quoique l'histoire des patriarches nestoriens ne fasse aucune mention de cette première entrée des missionnaires syriens dans la Chine. Car elle est d'ailleurs si imparfaite, qu'il faut pas ^{p.261} s'étonner qu'elle ne parle pas de faits qui regardent un pays si éloigné, puisqu'elle en omet plusieurs autres connus d'ailleurs. Les autres histoires tant imprimées que manuscrites, ne sont pas moins imparfaites, & l'aversion que les orthodoxes ou melchites, ainsi que les jacobites, ont toujours eu pour les nestoriens, fait qu'à peine ils les nomment ; outre qu'ils ignoraient vraisemblablement ce qui se passait dans une communion, avec laquelle ils n'avaient aucun commerce.

Supposant donc véritable ce que contient l'inscription chinoise, comme il y a raison de la recevoir, puisque ce n'en est pas une suffisante pour la rejeter, que de dire qu'elle contient des faits inconnus d'ailleurs, le christianisme fut introduit à la Chine dans le cours du septième siècle, & les premiers missionnaires furent des nestoriens, de la même Église que ceux qui érigèrent le monument cent quarante-six ans après, pour conserver la mémoire de cette première mission. On ne peut pas douter que suivant la discipline commune à tous les chrétiens, les catholiques ou patriarches des nestoriens n'y établissent la forme ordinaire de la hiérarchie, envoyant un ou plusieurs évêques, sans quoi cette Église naissante

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

n'aurait pu se conserver durant si longtemps. Dans les signatures syriaques on lit les noms d'un évêque, d'un chorévêque, de prêtres & de diacres, & il y a tout sujet de croire que dès qu'il y eut un nombre suffisant de Chinois convertis, on donna des pasteurs aux nouveaux chrétiens. Quoique l'histoire ni l'inscription ne donnent aucune lumière sur cet article, il y a néanmoins ^{p.262} une raison considérable, qui le rend presque certain.

Nous avons une notice des métropoles de l'Église nestorienne, qui ne peut être regardée comme suspecte, puisque les six premières sont les mêmes qui sont marquées dans l'office de l'ordination du Catholique, donné au public par le père Morin, comme les principales en dignité & qu'il en est souvent parlé dans l'histoire ainsi que de la plupart des autres. L'ordre dans lequel ces métropoles sont disposées, paraît d'abord confus, & on pourrait croire qu'elles ne sont pas nommées selon le rang qu'elles devaient tenir dans l'église. Car le métropolitain de Jérusalem est nommé le vingt-deuxième, quoiqu'il n'y en ait que vingt-quatre, ce qui est contraire à l'usage des autres Églises, & aux canons du concile de Nicée, qui lui donnent un rang distingué, après les quatre patriarches. Par cette raison il a été considéré depuis plusieurs siècles comme le cinquième patriarche dans l'Église grecque & dans la latine, quoiqu'il n'ait pas eu la même distinction dans l'Église copte d'Alexandrie. Mais il est aisé de reconnaître que cette disposition des métropoles de l'Église nestorienne a été faite non pas selon la dignité, mais selon l'antiquité de chacune. Or cette antiquité ne se tirait pas sur la possession dans laquelle pouvaient être ces villes métropolitaines sous les empereurs chrétiens, puisqu'alors elles étaient peu connues & sans évêques, quelques-unes même n'étaient pas bâties.

Les nestoriens établirent donc une hiérarchie toute nouvelle, dont la métropole générale ^{p.263} & comme capitale de leur patriarcat, fut Séleucie des Parthes, & Ctésiphonte, qui ont été regardées comme une même ville. Simeon que les nestoriens

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

appellent Barsabaï, qui souffrit le martyre dans la grande persécution de Sapor, & qu'ils mettent au nombre de leurs Catholiques, était, selon Sozomene, *archevêque de Séleucie & de Ctésiphonte, villes royales de Perse*. Les nestoriens s'y établirent, & acquirent une grande autorité sous Cosroës Nuschiroüan, qui les favorisa, en haine des empereurs grecs & contraignait les autres chrétiens à entrer dans leur communion. Ils s'y maintinrent sous les derniers rois de Perse, & cette autorité leur fut confirmée, comme il a été dit, par les premiers califes. Comme ils savaient, ainsi que tous les chrétiens le croyaient, qu'on ne pouvait être dans l'Église, si on n'avait une succession apostolique, c'est-à-dire que le principal siège épiscopal duquel les autres dépendaient n'eût été fondé par quelqu'un des apôtres ou des disciples de Jésus-Christ, n'ayant pas cette succession, ils en cherchèrent une, qui eût quelque vraisemblance. Ils commencèrent donc à la fonder sur les saints évêques de Séleucie, qu'ils entreprirent de faire passer comme prédécesseurs de leurs Catholiques, n'ayant pour cela d'autre preuve que la possession des mêmes Églises dans laquelle ils avaient été établis par des princes infidèles. Ensuite comme suivant la tradition des Églises de Mésopotamie, saint Thadée avait annoncé l'Évangile à Edesse, dont ils avaient de même usurpé l'épiscopat, & l'ancienne école de l'Écriture Sainte, d'où ils furent chassés par ^{p.264} Heraclius & où ils furent rétablis par les Arabes ; avec le secours de plusieurs fables qui sont le commencement de leur histoire, ils persuadèrent à leurs peuples, que saint Thadée avait fondé l'église de Séleucie & la dignité de Catholique. C'est ainsi qu'ils établirent leur siège patriarchal à Modain qui était l'ancienne Séleucie, & lorsque la ville fut en partie ruinée & que le calife Almansor eût bâti Bagdad, ils l'y transférèrent.

Les fondements de cette nouvelle hiérarchie ayant été jetés dans la Perse, le premier métropolitain qu'ils y établirent fut celui de Jondisabour, ville bâtie par le roi de Perse Sapor Ardschir, & qui autrefois n'avait pas même d'évêque. Le second fut celui de Nisibe,

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

après qu'ils eurent chassé les orthodoxes de la ville, & de l'école qui y était, ce qu'ils firent afin d'honorer leur secte, par la mémoire de saint Jacques & de plusieurs autres saints. Le troisième métropolitain fut celui de Bassora ; le quatrième de Hazza, qui est l'ancienne Arbelle, appelée Irbil par les Arabes ; le cinquième celui de Bajermi ou comme les Syriens prononcent Beitgarmé, qui est l'ancienne Martyropolis ; & le sixième celui de Holouan, ville de l'Yrak à cinq journées de Bagdad, mais inconnue dans l'antiquité. Ces six premières métropoles, qui n'ont ce rang que parmi les nestoriens, étaient ou dans la Mésopotamie ou dans l'Yrak Agemi, c'est-à-dire persienne, parce que c'était dans ces provinces, qu'ils s'étaient d'abord répandus. Ils établirent ensuite un métropolitain de Perse, c'est-à-dire du pays compris sous le nom de Fars, qui est la Perse ^{p.265} proprement dite parce qu'ils eurent la liberté de s'y étendre sous les derniers rois. De là ils s'avancèrent vers la Haute Asie, & la neuvième métropole fut celle de Merou, dans le Corassan ; ensuite la dixième, Araet qui est l'Aria des anciens ; la onzième, Katarba qui n'est guère connue. Enfin la douzième est celle de la Chine, & la treizième celle des Indes.

Selon ce qui a été remarqué ci-devant, cet ordre de métropoles marque celui de leur établissement : & il s'ensuit que celle de la Chine étant nommée dans la notice avant celle des Indes, doit être la plus ancienne. On pourra dire que ces deux n'en faisaient qu'une, & on croira en avoir trouvé une preuve dans le père Trigaut, qui parlant des deux derniers évêques envoyés aux Indes par le patriarche des nestoriens, dans le temps que D. Alexis de Menesés travailla à la réforme des Églises de Malabar, dit qu'ils s'appelaient métropolitains des Indes & de la Chine. Il est vrai que dans les derniers siècles ces deux titres étaient réunis, mais autrefois ils étaient distingués ; & on trouve dans l'histoire des nestoriens plusieurs exemples de pareilles réunions de deux évêchés, même de deux métropoles en une personne. Ainsi le Catholique Chebariechoüa, qui est le LXVe ordonné vers la fin de l'onzième

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

siècle, unit les évêchés de Cascar, & de Wassu en la personne du prêtre Hormisdas, natif de Siraf. Un autre nommé Étienne fut ordonné évêque d'Elsen & de Boüazige. La métropole de Holouan fut unie avec celle de Raï : Hazza ou Arbel & Mosul, deux des six principales, étaient occupées par un même métropolitain Jabalaha. Il y a ^{p.266} plusieurs semblables exemples qu'il serait inutile de rapporter, & il y a deux raisons de cet abus assez ordinaire parmi les nestoriens. La première est que nonobstant les anciens canons qu'ils reçoivent de même que les autres chrétiens, aucune autre secte ne les a violés avec plus de hardiesse que les nestoriens, pour ce qui regarde la translation des évêques. La plupart de leurs catholiques ou patriarches, étaient évêques ou métropolitains d'autres Églises, & non seulement cela n'empêchait pas qu'ils ne fussent élus, mais ils recevaient une ordination particulière semblable à celle des évêques. L'Église copte d'Alexandrie n'est jamais tombée dans un tel abus & jusqu'à ces derniers siècles, elle a observé de ne point élire pour patriarche, celui qui par son ordination était attaché à une Église. Celle d'Antioche, jacobite, s'est maintenue longtemps dans la même discipline, & deux métropolitains aimèrent mieux perdre la vie, que de consentir à l'élection d'Isaac évêque de Harran, pour le siège patriarchal d'Antioche. Les Grecs ont oublié il y a longtemps cette sainte règle, & nous n'avons rien sur cela à leur reprocher. Il s'est donc pu faire que les patriarches nestoriens, par l'opinion d'une pleine puissance qu'ils s'attribuaient fissent ces unions d'évêchés : mais il y a une seconde raison qui pourrait les excuser. C'est que comme leur secte diminua considérablement dans le second & le troisième siècle du mahométisme, par la liberté que les melchites & les jacobites obtinrent des califes & des sultans, pour leurs Églises, il arriva qu'en plusieurs villes où les nestoriens avaient été seuls chrétiens durant ^{p.267} longtemps, leur nombre ne se trouva pas suffisant pour former une Église épiscopale, ou métropolitaine. Ainsi quelques-unes furent réunies aux plus voisines, d'autres entièrement éteintes, comme fut dans la suite du temps la métropole de la

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Chine, lorsque le christianisme y fut éteint, comme il l'était lorsque les Portugais y entrèrent. Alors ce n'était plus qu'un titre, comme ceux que nous appelions *in partibus infidelium*.

Les patriarches grecs d'Antioche, ont prétendu que leur juridiction s'étendait dans tout l'Orient, & par cette raison il est dit dans la notice de Nilus Doxapatrius, que *son autorité s'étendait dans toute l'Asie, l'Orient & les Indes, où il envoyait un Catholique appelé de Romogyris*. Ce titre peut s'être conservé comme quelques autres, entre ceux du patriarche grec d'Antioche ; mais il ne se trouve pas le moindre vestige dans l'histoire au moins depuis le septième siècle, de Catholiques ou Métropolitains, envoyés aux Indes par les patriarches orthodoxes ou jacobites d'Antioche & encore moins à la Chine, où de tout temps il n'y a point eu d'autres chrétiens que des nestoriens.

Il y a donc sujet de croire que ceux qui y allèrent prêcher la religion chrétienne, quoiqu'infectée de leurs erreurs, entrèrent par les provinces frontières du Corassan & qu'ils firent le voyage par terre. Car ces termes énigmatiques, *contemplando ventorum regulam, & a nubibus cæruleis directus*, ne prouvent pas que cet Olopuen y soit venu par mer, avec le secours de la boussole. Il faut d'autres preuves que celle de l'histoire chinoise, pour faire croire p.268 qu'ils l'ont connue, & quand les Chinois en auraient eu l'usage, les Syriens ne la connaissaient pas, comme la route qu'ils tenaient pour la navigation des Indes le démontre certainement. De plus comme ils avaient de grands déserts à traverser, avant que d'arriver à la Chine, ils auraient pu s'en servir, pour dresser leur route, de même que font ceux qui ont de grands bois à traverser en Amérique quand ils font quelque découverte. Cela n'empêche pas que d'autres, qui sont peut-être ceux dont il est parlé dans la suite de l'inscription chinoise, n'aient pu venir par mer, selon la route de navigation que décrivent nos auteurs ; & il y a quelque apparence, que ce fut à peu près dans le même temps, puisque la métropole des Indes est nommée immédiatement après celle de la Chine.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Nous pouvons donc juger sur l'autorité de l'inscription, que le christianisme qui y fut prêché en 636 y fut conservé jusqu'à la date qu'elle représente en syriaque, c'est-à-dire jusqu'à l'année de J.-C. 780 & même longtemps après, puisque selon Abuzeïd, auteur de la seconde Relation, dans la révolution générale qui arriva à la Chine, & à la prise de Canfu l'an de l'hégire 264, de Jésus-Christ 777, il y eut un grand nombre de chrétiens massacrés. Il ne parle pas de ceux qui étaient dans les autres villes, ce qui fait croire qu'en celle-là qui était la principale échelle, il n'y avait que des marchands.

Mais on apprend par un autre auteur, que nous ne connaissons que par une note de la main de M. Golius à la marge un endroit de ses notes sur Alfragan, que plus de cent ans après le ^{p.269} Catholique envoyait des ecclésiastiques à la Chine. Voici la traduction. Abulferge rapporte sur le témoignage d'un moine de Nageran, ces propres paroles

« qu'il revenait de la Chine l'an 387, c'est-à-dire de Jésus-Christ 987, où il avait été envoyé, il y avait sept ans ou environ, par le Catholique avec cinq autres personnes, & que le nom de la ville où il avait été, était Tajouna.

Il paraît par ce témoignage que dans la fin du dixième siècle, les catholiques ou patriarches nestoriens envoyaient encore des ecclésiastiques à la Chine, comme avaient fait leurs prédécesseurs. Mais depuis ce temps-là, on ne trouve rien dans les histoires de leur Église, ni dans les autres qui puisse donner aucune lumière sur la suite de ces premiers établissements, de sorte qu'il y a toute apparence que le christianisme était entièrement péri en ce pays-là, sans qu'on en puisse découvrir la raison. Car on ne voit pas qu'il y ait eu de persécution, comme fut la dernière du Japon, qui a été une des plus cruelles que l'Église ait jamais éprouvée, & les révolutions qui arrivèrent dans la Chine, lorsque les Tartares en conquièrent une partie sous Ginghizkhan & ses successeurs, ne pouvaient pas être fatales aux chrétiens. On sait d'ailleurs que Ginghizkhan les favorisait, que sa principale femme était fille

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

d'Ungkhan qu'il dépouilla de l'Empire, & qui était chrétien, ainsi que plusieurs hordes des Tartares qui lui étaient soumises. Ses successeurs ne furent pas moins favorables aux chrétiens & dans la vie de Jahabalaha, à laquelle finit l'histoire des nestoriens, on trouve sur ce sujet des ^{p.270} circonstances remarquables. Il y est rapporté que ce Catholique était originaire du Cataï ; & qu'il avait été envoyé par Abachakhan grand Empereur des Tartares pour visiter les saints lieux de Jérusalem, & pour mettre des robes précieuses sur le saint Sépulcre, & les tremper dans le Jourdain : que depuis il avait été fait métropolitain de Tangut, par Denha son prédécesseur, qui lui avait donné une entière autorité sur les hordes des Tartares chrétiens, & qu'enfin il avait été élu Catholique. Il tint le siège trente-sept ans ; & lorsque les Tartares furent chassés de Bagdad, les mahométans ruinèrent une partie des églises des nestoriens, ils augmentèrent les anciens tributs, & les choses changèrent entièrement de face.

Depuis ce temps-là l'histoire ne nous apprend rien, & on est réduit à de simples conjectures. Cette révolution arriva un peu avant la mort de ce Catholique, qui mourut l'an 1629 des Séleucides, qui répond à l'an de Jésus-Christ 1317. Après lui on ne trouve plus le nom d'aucun de ses successeurs, & il y a beaucoup d'apparence, que depuis ce temps-là, le christianisme se détruisit peu à peu dans la Chine faute de pasteurs, ou par d'autres raisons qui sont inconnues. Car lorsque les Portugais entrèrent à la Chine en l'an 1517 sous la conduite de Fernand Perez d'Andrade qui arriva le premier à Canton, il ne se trouva aucun vestige du christianisme, & les premiers missionnaires de cette nation, aussi bien que les Castillans qui y passèrent des Philippines, ne trouvèrent partout que des idolâtres. Quelques croix, & d'autres marques ^{p.271} qui ont été trouvées ensuite, étant dénuées d'inscriptions & de dates, ne donnèrent aucune lumière sur cette matière jusqu'en l'an 1625 que celle dont il a été parlé ci-dessus fut trouvée.

Anciennes relations des Indes et de la Chine
de deux voyageurs mahométans



Éclaircissement touchant
l'entrée des mahométans dans la Chine

@

Parmi le grand nombre de choses curieuses qui se trouvent dans les deux Relations que nous avons données au public, l'entrée des mahométans dans la Chine avant le troisième siècle de l'hégire n'est pas la moins considérable. Tous les auteurs qui ont écrit leur histoire n'ont parlé que fort obscurément de leurs voyages vers cette partie de la Haute Asie, & leurs plus fameux géographes en ont écrit si diversement qu'on ne peut croire qu'ils en fussent mieux informés que nous l'étions en Europe avant les navigations des deux derniers siècles. Abulfeda, le plus exact de ces géographes, ne parle de la Chine que sur le rapport de quelques marchands. Les autres ne rapportent que des fables, comme celles du voyage d'Alexandre à la Chine, son entretien avec l'Empereur, & quelques autres semblables. Ceux qui les ont copiées dans les derniers temps en ont ajouté de nouvelles qui n'ont servi qu'à obscurcir cette matière, & à nous convaincre de leur ignorance. Il semble que nos auteurs soient les premiers, & presque les seuls, qui en aient parlé avec quelque justesse. Ils nous ont appris les premiers ^{p.272} que les mahométans avaient un établissement considérable dans le principal port de la Chine, qu'ils y avaient un cadi, qui n'administrerait pas seulement la justice, mais qui faisait encore les fonctions spirituelles de la prière, & de la prédication ordinaire des mosquées. Enfin qu'il y en avait un très grand nombre d'établis dans la ville impériale avant la grande révolution, qui est rapportée dans la seconde partie de cette Relation.

Nos anciens auteurs ont remarqué, qu'ils avaient trouvé dans ces vastes provinces connues autrefois sous le nom de Catai, des mahométans établis depuis longtemps : & les Relations des premiers jésuites qui sont entrés dans la Chine ont confirmé leur témoignage. Ils ont trouvé des mahométans dans toutes les villes,

Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans

& en assez grand nombre, pour faire connaître que leur établissement à la Chine devait être fort ancien. Mais comme ni les premiers, ni les modernes ne nous apprennent aucunes circonstances de leur entrée dans le pays, ni quelle route ils peuvent avoir tenue, cette question mérite une recherche particulière.

Plusieurs croient que les mahométans sont d'abord entrés dans la Chine par terre, & que la route tenue par quelques voyageurs modernes, doit servir de règle pour connaître celle que peuvent avoir prise les anciens. Ils appuient leur conjecture sur ces exemples. Marco Polo entra dans la Chine par la Tartarie. Mandeville fit à peu près la même route. Ginghizkhan premier Empereur des Mogols conquit une partie de la Chine, & il y entra par l'ancien Mogolistan ou Turquestan. On trouve la Relation ^{p.273} écrite en persan d'une ambassade d'un prince tartare vers l'Empereur de la Chine, & l'ambassadeur alla aussi par terre. Au commencement de ce siècle Bento Goez jésuite, passa ainsi des Indes à Peking. Les pères Grueber et & d'Orville ont fait depuis quelques années le même chemin, par lequel les Moscovites ont aussi envoyé des ambassades : & même on assure que cette route, qui n'est pas néanmoins toujours la même, est assez fréquentée par les caravanes des marchands de la Haute Asie. On trouve ces différentes routes marquées dans la Carte du Catai publiée par le père Kircher, dans la *China illustrata* ; & le père Couplet en avait une autre toute différente, dans laquelle il était bien difficile de se reconnaître, quoi que les noms des lieux fussent écrits en persan.

Ces raisons tirées de l'histoire de plusieurs voyages, prouvent qu'on peut aller par terre à la Chine, ce qui est hors de doute, mais elles ne semblent pas établir certainement que la route tenue par un petit nombre de voyageurs, ait été autrefois celle des caravanes & des marchands, ce qui était néanmoins nécessaire afin qu'un si grand nombre de mahométans, pût facilement passer à la Chine. Car il est certain que selon la manière ancienne de marcher par

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

caravanes, il était très difficile aux marchands de Perse & de Mésopotamie d'y passer par terre à moins que la route ne soit alors très fréquentée, & il paraît aussi certain que non seulement alors elle ne l'était pas, mais qu'elle n'était considérée que comme un chemin de traverse.

Pour mieux éclaircir cette difficulté dont l'explication peut être utile à la connaissance de ^{p.274} plusieurs points de l'histoire & de la géographie orientale, il est à propos d'expliquer d'abord jusqu'où s'étendait l'Empire des mahométans au troisième siècle de leur hégire, & de marquer en même temps, les bornes que les géographes orientaux donnent aux provinces de la Haute Asie, qui approchent plus de la frontière de la Chine.

Mahomet s'était rendu maître d'une partie de l'Arabie ; son successeur Abubeker conquit le reste de cette province, & la plus grande partie de la Syrie. L'Égypte fut aussi subjuguée pendant son règne, & ces conquêtes furent suivies de plusieurs autres du côté de l'Occident, qui n'ont aucun rapport à notre sujet. Les mahométans avaient dans l'Asie deux puissants ennemis à combattre, les Romains & les Perses. Les Romains tenaient la plus grande partie de la Syrie en deçà de l'Euphrate ; les Perses étaient demeurés maîtres de l'autre partie, & leur Empire s'étendait fort loin dans la Haute Asie. Les premiers furent chassés de toute la Syrie durant l'Empire d'Heraclius sous Omar, troisième calife, qui se rendit maître de Damas & de toute la Terre Sainte. L'Empire des Perses sassaniens ou cosroïdes finit presque en même temps par la défaite d'Isdegerde fils de Chahriar dernier de ces princes, qui après avoir été chassé de toute l'Irak persienne, se retira dans le Corassan, où il fut presque aussitôt attaqué par le roi de Turquestan, & enfin tué l'an 31 de l'hégire, de J.-C. 651. En ce même temps les Arabes se rendirent maîtres de la plus grande partie du Corassan : & Abdalla fils d'Amer qui commandait les troupes de ce ^{p.275} côté-là, s'avança jusques à l'Oxus ou fleuve de Balch avant la mort d'Isdegerde.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Les guerres civiles qui commencèrent sous le règne d'Hali cinquième calife & qui durèrent jusqu'à l'établissement de la famille des Ommiades arrêtaient ces grands progrès. L'an 76 de l'hégire, de J.-C. 695, ils entrèrent dans le Tabaristan. Ils firent aussi durant ce premier siècle quelques conquêtes dans l'Arménie & dans le pays des Turcs, mais comme les Arabes donnaient ce nom indifféremment à plusieurs provinces de la Haute Asie, qu'ils ne connaissaient pas, on ne peut savoir jusqu'où ils s'avancèrent dans les premières guerres contre les anciens peuples du Turkestan.

Walid treizième calife qui commença son règne l'an de l'hégire 86 de J.-C. 705, poussa fort loin les bornes de l'Empire mahométan. Catiba, un de ses généraux, conquiert le Mawrelnahar ou la Transoxiane, prit Bochara & Samarcand capitale du Sogd, ou Sogdiane des anciens, Fargana & plusieurs autres villes plus avancées, par-delà lesquelles les mahométans ne portèrent leurs armes, que longtemps après. On trouve bien dans les histoires orientales, que sous le sultan Melik-chah troisième des Seljoukides, leur Empire s'étendait jusqu'à Caschgar. Ce royaume ne fut pas conquis sur les califes, mais sur des rois particuliers, qui non seulement n'obéissaient pas aux califes, mais qui n'étaient pas mahométans. Car les historiens remarquent que Michaël fils de Seljouk fut le premier des Turcs qui embrassa le mahométisme.

On doit donc juger que dans le troisième siècle du mahométisme, qui est le temps duquel ^{p.276} parlent nos deux auteurs, & celui auquel ils ont vécu, les mahométans pouvaient aller jusqu'aux extrémités du Mawrelnahar, sans sortir de leur Empire, & qu'ainsi ils n'étaient pas fort éloignés des frontières de la Chine. Il n'y pas d'apparence néanmoins qu'ils fussent alors établis à Caschgar, mais depuis l'Empire des Seljoukides ils y firent une colonie considérable, & selon Abulfeda, il sortit de cette ville un très grand nombre de personnes recommandables par leur science.

Caschgar, selon les géographes anciens & modernes, était le passage ordinaire de ceux qui allaient dans le Turkestan ou à la

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Chine. Quelques auteurs mettent cette ville dans le Turkestan, & d'autres avec plus de fondement écrivent qu'elle était capitale d'un royaume de même nom habité par des mahométans. Elle est, selon Abulfeda, au 96 ou 95, c'est-à-dire au 105 ou 106^e degré 30 minutes de longitude & au 44^e de latitude, & ainsi elle est beaucoup plus orientale que Samarcand, qui selon le même auteur est à 89 ou 88 degrés de longitude, & à 40 de latitude, c'est-à-dire, selon le calcul ordinaire, à 98 ou 99 de longitude en ajoutant les dix degrés nécessaires pour réduire le calcul particulier d'Abulfeda à celui des autres géographes. De cette manière le chemin que les Arabes devaient tenir pour passer à la Chine était de se rendre d'abord dans le Corassan, de là dans le Mawrelnahar, de passer droit de Samarcand, ou de quelqu'une des autres villes de la province, qui furent depuis ruinées par les Mogols, dans le Tibet, ou d'entrer dans le royaume de Caschgar pour y joindre les ^{p.277} caravanes. Ils passaient aussi quelquefois à Gazna, située à l'extrémité du Corassan, où se faisait un grand commerce, ou à Cabul ville plus orientale que Gazna, & qui du temps d'Abulfeda était la dernière ville peuplée de mahométans sur la frontière du Tocharistan, ou Turkestan, & où les négociants indous & musulmans s'assemblaient ordinairement. Quand les voyageurs étaient venus dans le Tibet, ils pouvaient entrer dans la Chine par la province de Xensi après avoir traversé le désert de sable.

Il était encore plus facile d'entrer à la Chine par terre, si le royaume de Samahan est le même que celui de Samarcand, & qu'il s'étende jusqu'au désert de sable, ainsi que le père Martini l'a marqué dans sa carte. Ce n'est pas que la distance ne soit presque égale, parce que ces dernières cartes approchant le Samahan jusqu'au désert, lui donnent par conséquent une étendue beaucoup plus grande que celle qui est marquée par les géographes arabes. Samarcand est capitale du Sogd, & cette ville ne peut pas être si près du Tibet, que quelques voyageurs le supposent, comme entr'autres le juif Benjamin, qui la met à quatre journées de la

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

capitale de ce royaume d'où, selon les géographes orientaux, elle est éloignée de plus de dix degrés. Mais il est difficile de régler ses conjectures sur leur témoignage, parce qu'ils ont peu connu la véritable position de ces provinces au-delà du Mawrelnahar & du pays de Caschgar & de Cotan. Ils ont compris sous le nom général de Touran, Turkestan, Gog & Magog ou Cataï toutes les vastes provinces situées vers le Nord, & à l'Orient de la frontière de la Chine. ^{p.278} Quelques-uns ont donné une plus grande étendue au Corassan, & y comprenant la plus grande partie du Mawrelnahar du Chouarzem, ils ont établi le Corassan plus proche de la Chine, qu'il ne se trouve par le calcul exact des limites ordinaires de cette province.

Nos auteurs semblent avoir été de ce sentiment, & un des derniers, en rapportant le voyage d'un homme venu de Samarcand à la Chine, dit qu'il y a deux mois de chemin de la frontière de la Chine, au Sogd de Samarkand, qui est à peu près la distance des extrémités du Sogd, jusqu'à Sicou, qui doit être Socheu aux extrémités de la province de Xensi. Ces deux villes, selon les géographes orientaux, sont à 28 degrés de distance, qui font quatre cent quatre-vingt lieues françaises à vingt par degré, lesquelles étant divisées par soixante font huit lieues de chemin par jour, qui est à peu près la journée d'un homme de pied selon l'estimation des géographes arabes.

Cette route par terre, soit que les voyageurs la prissent par Samarcand, soit qu'ils la prissent par Cabul, par Gazna, ou par Caschgar, avait de grandes difficultés dans le temps que nos auteurs écrivaient, outre les incommodités des pays qu'ils étaient obligés de traverser. Tout le négoce d'Orient était alors entre les mains des marchands de Perse, de Bassora, & de toute la côte jusqu'à la mer Rouge, où se faisait le grand commerce d'Égypte & une partie de celui de la mer Méditerranée. Ils négociaient aux Indes par terre en plusieurs endroits, & particulièrement à Cabul Ce qu'ils tiraient de l'Arabie, de l'Égypte, de la Perse & des autres

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

provinces ^{p.279} voisines leur servait à négocier avec les marchands du Turkestan ou des Indes, & ils en tiraient du musc, des pierreries, des cristaux, des épiceries & des drogues. Mais il leur était très difficile de passer plus loin pour porter leur négoce jusqu'à la Chine, à cause du désert, dont le passage était très périlleux ; & encore plus parce que dans les premiers temps du mahométisme, les guerres continuelles entre les Arabes & tous les princes du Turkestan rendaient les chemins très dangereux pour les marchands d'une nation ennemie. Les guerres civiles qui durèrent presque toujours, pendant les premiers siècles, & qui continuèrent encore depuis dans le Corassan entre différents princes mahométans, & la tyrannie que les gouverneurs des provinces exerçaient en temps de paix, augmentaient encore ces difficultés.

Il ne paraît pas même qu'elles diminuassent dans les siècles suivants, puisque les mahométans n'ont pénétré dans les provinces du Turkestan qui étaient frontières du Mawrelnahar & du Corassan que plus de trois cents ans après les premiers voyages par mer, dont nous avons à parler.

Ces nations différentes & nombreuses que les Arabes comprennent sous le nom général de Turcs, embrassèrent fort tard le mahométisme, & les Mogols lorsqu'ils se rendirent maîtres de toute la Haute Asie sous la conduite de Ginghizkhan étaient la plupart sans religion, ou ils en avaient une particulière. Ainsi ce ne fut que sous les successeurs de Ginghizkhan que plusieurs Mogols se firent mahométans : encore même la plupart de ceux du Kipjak, demeurèrent dans la religion de leurs ancêtres ^{p.280} contenue dans les fameuses lois appelées Yaça-Ginghizkhan, ainsi que la plupart des hordes des Tartares du désert, selon le témoignage de Cond-Emir, & même la province entière de Sigestan comme le témoigne Abulfeda. Il était donc fort difficile que des Arabes se hasardassent à traverser des provinces ennemies ou habitées par des peuples de différente religion, dont la plupart avaient été chassés du Corassan ou du Mawrelnahar par les armes des califes. L'espérance d'un

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

négoce avantageux ne pouvait guère y attirer les Arabes, parce que le grand commerce se faisait alors, comme il s'est fait dans la suite, par la mer des Indes. On voit aussi par le détail des marchandises rapporté dans les auteurs arabes, qu'il ne s'en tirait pas une fort grande quantité de ces provinces éloignées ; que les drogues qui en venaient étaient apportées dans les villes mahométanes par les négociants turcs ou indiens, & que toute la pelleterie qui pouvait être le commerce le plus avantageux leur venait de l'Arménie & du Beladeljebel ou même de la côte de Barbarie, où ils allaient quérir des peaux de tigres & de léopards, dont ils faisaient un cas particulier pour les caparaçons & les selles de leurs chevaux.

La curiosité ne semble pas non plus avoir porté les mahométans à faire ordinairement ces voyages, quoiqu'ils en fissent quelquefois de plus grands, pour aller écouter leurs plus fameux docteurs. Ces voyages leur tenaient lieu de cours de théologie & les élevaient à une manière de doctorat. On en a vu autrefois qui d'Espagne ou d'Afrique, passaient d'abord à la Mecque, de là à Bagdad, ensuite ils allaient ^{p.281} jusqu'à Balk, à Samarcand, & à Nisapour, pour écouter durant quelque temps les leçons des plus habiles docteurs de ces académies. Ebn-Chalican dans les vies des Hommes Illustres, rapporte plusieurs exemples de ces voyages, qui se faisaient assez facilement. Car ces pèlerins trouvaient de ville en ville, & de mosquée en mosquée, des personnes qui les recevaient par charité & même qui se faisaient honneur de les retirer dans leurs maisons. Les mullas, & autres gens de lettres leur faisaient un grand accueil, plusieurs princes avaient fait des fondations dont les revenus étaient destinés à l'entretien de ces voyageurs ; & quand avec la science de l'Alcoran, & de quantité d'histoires de Mahomet ils savaient un peu de jurisprudence, & qu'ils avaient du génie pour la poésie arabesque, ils étaient assurés d'être reçus par toute l'étendue de l'Empire mahométan à peu près de la manière dont nos anciens troubadours étaient reçus dans toutes les cours des princes de l'Europe.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Ces raisons nous font croire que les premiers voyages des Arabes à la Chine, ont été entrepris par des marchands. Le chemin par lequel on peut y entrer par terre, a été si peu fréquenté dans les trois premiers siècles du mahométisme, & même dans les suivants que les histoires n'en fournissent presque aucun exemple. Il serait néanmoins fort difficile à croire que cette route eût été tenue par les caravanes, & que les géographes n'en eussent eu aucune connaissance. Cependant Abulfeda & les autres meilleurs géographes ne semblent avoir connu que les principales villes maritimes de la Chine. ^{p.282} Ils parlent rarement de celles qui sont sur la frontière du Corassan, & ils n'en rapportent ordinairement que des fables. C'est de ces pays de Go & Magog qu'ils ont tiré le sujet des romans de leurs héros fabuleux ; c'est là qu'ils supposent que se trouvent une infinité de merveilles, la fontaine de vie, qu'Alexandre alla chercher, & quantité d'autres choses incroyables, qu'ils ont tirées du faux Callisthène, & de quelques autres auteurs semblables.

Lorsque ces fables se trouvent dans des poèmes, ou dans des romans, on peut croire que les auteurs ne les emploient que pour rendre plus agréables des ouvrages composés pour le seul divertissement des lecteurs. Mais lorsqu'ils les ont placés dans des ouvrages sérieux, & qu'ils tiennent lieu de descriptions géographiques & de l'histoire du pays, on ne peut pas douter que les auteurs n'aient été sur ce sujet dans une profonde ignorance, particulièrement lorsque les plus judicieux ne les osant rapporter, donnent assez à entendre qu'ils les tiennent fort suspectes. On doit faire le même jugement, sur ce que les meilleurs auteurs rapportant des choses extraordinaires, mais véritables, de ces mêmes pays, que les nouvelles découverte sont mises hors de doute, les donnent comme fort incertaines & auxquelles ils avaient eux-mêmes peine à ajouter foi.

Cette ignorance du véritable état de la Chine, particulièrement du côté du désert, au-delà de Caschgar & de la frontière occidentale

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

du Tibet, se peut prouver par autant de géographes orientaux, qu'il s'en trouve dans les bibliothèques. Elle n'a pas seulement duré pendant les ^{p.283} premiers siècles du mahométisme, elle était encore la même au quatorzième siècle du temps d'Abulfeda, quoiqu'il eût recueilli, non seulement ce qui se trouvait dans les meilleurs auteurs, mais qu'il eût cherché avec un extrême soin à connaître par le récit des voyageurs & par des marchands, ce que les livres ne pouvaient lui apprendre. Il semble qu'on ne pouvait entrer dans la Chine par terre sans connaître la Grande muraille. Si un voyageur ou deux ont passé la frontière, ils peuvent n'avoir pas connu l'étendue ni la grandeur de cet ouvrage ; mais si la route eût été ordinaire, il était impossible que les voyageurs n'en fissent aucune mention. Cependant nous ne trouvons aucun géographe oriental ancien de plus de trois cents ans qui l'ait décrite ni même qui paraisse l'avoir connue. Ceux qui ont écrit l'histoire de Genghizkhan, ne paraissent pas en avoir eu plus de connaissance. Il est vrai que Golius dans ses Additions à l'Atlas chinois, rapporte un passage d'Abulfeda, qui semble prouver que ce prince avait connu la muraille : mais ce passage ne se trouve pas dans les anciens exemplaires. Celui que le père Kircher cite sous le nom de Nafsireddin est le même, ce qui fait croire qu'il pourrait avoir été ajouté par quelque auteur moderne.

Non seulement les géographes & le historiens orientaux ne connaissaient pas cette partie de la Haute Asie, mais ils parlent avec tant de confusion des pays qui sont plus au nord, qu'on ne peut pas croire qu'ils en fussent bien informés, En effet ils comprennent tous les pays au-delà du Couarzem & du Mawrelnahar sous les noms ^{p.284} généraux de *Touran*, de *Turkestan*, ou pays des *Turcs*, d'*Ygour*, de *Cataï*, de *Chacataï*, *Caracataï*, & quelques autres, sans donner à ces provinces de limites certaines, ou bien ils les établissent en tant de différentes manières, qu'il est difficile de les accorder. Ils sont dans la même ignorance, lorsqu'ils veulent marquer les positions des provinces de Touran ou de l'ancien

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Mogolistan, qui furent le théâtre des grandes actions de Ginghizkhan. Les plus anciens avaient cru que tout ce vaste pays n'était habité que par des hordes ou tribus de Tartares nomades qui n'avaient aucunes villes. Cependant on trouve dans cette histoire des sièges qui durent plusieurs mois, & un tel carnage des habitants des villes conquises, qu'il est impossible de douter qu'elles ne fussent extrêmement peuplées. Ginghizkhan descendait de Buzangirkhan, qui avait été un puissant roi parmi ces Tartares. Ungkhan, que plusieurs auteurs anciens & modernes ont cru être le Prête jan, si fameux dans les histoires des derniers temps, était maître d'un très grand royaume, dont néanmoins il n'est fait aucune mention dans les géographes arabes qui écrivaient avant que les Tartares se fussent rendus maîtres de toute la Haute Asie. Les auteurs qui ont écrit depuis que les Tartares furent chassés de la Syrie & de la Mésopotamie, n'ont pas même profité de la communication qu'ils avaient eue avec eux, pendant près de cent ans, pour s'instruire des pays, que leurs anciens géographes n'avaient pas connus.

On peut ajouter aux raisons précédentes celle qui est tirée du peu de connaissance du mahométisme qui était parmi les Tartares du ^{p.285} *Mogolistan*, dans une partie du Caschgar & dans le Tibet avant Ginghizkhan. Les meilleurs historiens, & particulièrement Emir-Cond, Cond Emir, & plusieurs autres qui les ont suivis, remarquent qu'avant Ginghizkhan les Tartares n'avaient aucune religion, que celle qui est contenue dans les Yaça ou anciennes coutumes de la nation. L'indifférence de ces Tartares sur la religion était telle que plusieurs des descendants de Ginghizkhan se firent chrétiens, quelques-uns embrassèrent le mahométisme, les autres suivirent la religion du pays. On peut conclure de ce fait historique par une conséquence presque certaine, que les mahométans avaient eu jusqu'à lors un commerce très médiocre avec ces peuples de la Haute Asie. Car ils ont toujours attiré plusieurs personnes à leur religion dans les endroits où ils ont été établis, &

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

dans ceux où ils ont eu la liberté du commerce. Par cette raison on en a trouvé un grand nombre sur toute la côte des Indes, & quoique les conversions n'aient pas été fort nombreuses, l'établissement de quelques familles dans les principales villes de la côte suffirent pour donner commencement à quelques petites colonies, qui dans la suite, devinrent fort puissantes. C'est ainsi que sous le grand Empire des Seljoukides, lorsque les mahométans eurent commerce avec le royaume de Caschgar, de Cotan, & quelques autres, ils y introduisirent peu à peu le mahométisme, ce qui ne leur était pas fort difficile lorsqu'ils se trouvaient soutenus par les forces du Corassan, du Mawrelnahar & des États voisins, dont les sultans étaient maîtres & où quelques-uns établirent^{p.286} leur cour, comme Melikchah, Mahmoud son fils & quelques autres de cette famille.

Il est vrai que depuis la division de l'Empire de Ginghizkhan, & sous le règne de Tamerlan, il commença à s'établir quelque commerce du Corassan à la Chine, par terre. Le négoce était le principal motif de ces voyages, & la curiosité en produisit quelques-uns. Les marchands du Corassan qui négociaient sur la frontière, se hasardaient quelquefois à traverser les déserts en caravanes & ces voyages ayant mal réussi à quelques-uns, les princes usbèques & quelques myrzas tartares dont la plupart descendaient de Ginghizkhan, par Yulikhan son fils aîné, commencèrent à envoyer des ambassades à la Chine, afin de donner par ce moyen protection aux marchands, dont le négoce tournait presque entièrement au profit de ces princes. Chahrok fils de Tamerlan, envoya une pareille ambassade à la Chine, à laquelle se joignirent les ambassadeurs de divers autres princes & plusieurs marchands. La Relation se trouve en persan, & la traduction en a été donnée au public par M. Thevenot. Le père Martini témoigne que ces ambassades viennent encore à la Chine tous les trois ans, parce qu'autrement les Chinois ne laisseraient pas entrer librement les marchands dans leur Empire. Les caravanes se joignent ordinairement à ces

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

ambassadeurs, qui selon le témoignage du père Trigaut, viennent aussi de quelques autres royaumes voisins pour apporter des présents à l'Empereur de la Chine, par manière de tribut. Ils trouvent ainsi le moyen de faire leur négoce & les présents qu'ils reçoivent sont souvent plus ^{p.287} considérables que ceux qu'ils ont apportés, parce que les ministres chinois font extrêmement valoir ces ambassades supposées pour flatter l'ambition de leur Empereur. Mais quand il serait assuré que depuis quatre cents ans le commerce des mahométans à la Chine par terre eût été fort ordinaire, il ne s'ensuivrait pas néanmoins, que dans les trois premiers siècles de leur Empire, cette route eût été assez fréquentée, afin qu'il en passât un assez grand nombre pour faire des établissements considérables dans les principales villes.

Ces raisons & plusieurs autres qu'on pourrait ajouter, semblent prouver certainement que les mahométans sont d'abord entrés par mer à la Chine. Il nous reste à examiner la route qu'ils ont tenue, la manière de leur navigation, le dessein de leurs voyages, & quel en a été le succès.

Plusieurs supposent que les Arabes ont navigué avec le secours de la boussole avant que nous en eussions la connaissance ; qu'ils savaient depuis plusieurs siècles prendre des hauteurs, graduer des cartes marines, & faire toutes les opérations de nos plus habiles pilotes. Il n'est pas difficile après cette supposition, de conclure que la navigation des grandes Indes leur était fort facile, & qu'ils la faisaient comme ils la font présentement. C'est la conclusion que tire un auteur moderne de ce que les Sarrasins avaient connu l'usage de l'astrolabe longtemps avant les Portugais.

« Les Sarrasins, dit-il, en avaient usé longtemps auparavant sur la Grande mer Indique, pour les élévations du soleil & des autres astres.

Et il dit sur le même sujet dans un autre traité :

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

C'est aussi de ces mêmes peuples que nous ^{p.288} tenons le grand usage de l'astrolabe auquel ils ont donné tant de noms en leur langue, & aux diverses pièces de cet instrument si utile & universel en l'astronomie, & dont ils se sont si bien servis des premiers sur la mer Méditerranée & sur le Grand océan Indique, pour l'élévation du soleil & des autres astres durant leurs grandes conquêtes, navigations & découvertes ; ainsi que nous avons remarqué ailleurs. Et comment aussi leur Empire, religion & langue, se seraient-ils depuis si longtemps étendus si avant jusqu'aux îles & terres orientales les plus éloignées, sans le moyen de la navigation, & quelque usage de la boussole, même en de si vastes & périlleuses mers ?

Cet auteur, quoique très judicieux, & plusieurs autres après lui, supposent ainsi ce qui est en question & prouvent une chose très incertaine, par une autre qui l'est encore davantage. Car si les mahométans ont peuplé une partie de la côte des Indes Orientales & de l'Afrique, il ne s'ensuit pas qu'ils y soient venus par mer, & s'ils sont entrés certainement par mer dans quelques pays, il est encore moins certain qu'ils aient navigué par hauteurs ; ni qu'ils aient eu autant de connaissance de toutes les parties de la marine, qu'il est nécessaire pour entreprendre des navigations de long cours.

Cependant nous ne trouvons dans les livres des Arabes aucune preuve de cet ancien usage de la boussole, & quoique le nombre de leurs auteurs soit presque infini, & que personne ne puisse s'assurer de les avoir tous vus, on peut dire néanmoins qu'il est impossible qu'une découverte si utile & si merveilleuse soit demeurée cachée dans quelques livres rares & peu ^{p.289} connus, si elle a été depuis plusieurs siècles entre les mains des pilotes.

Il n'y a pas même de mot original arabe, turc ni persien, qui soit propre à signifier l'astrolabe ni la boussole. Les Arabes & les Turcs l'appellent communément bossola, se servant du mot italien, ce qui

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

fait voir que la chose signifiée leur est étrangère, aussi bien que le mot. Celui de kotubnema est composé & moderne parmi les Persans. Leurs naturalistes qui ont écrit si amplement sur les vertus de la pierre d'aimant, & qui ont rapporté ce qu'ils en ont trouvé dans les anciens auteurs grecs, n'ont point fait mention de la vertu de l'aiguille aimantée. On ne trouve non plus aucune observation ancienne des Arabes sur la variation de l'aiguille, ni sur l'usage qu'on en peut faire pour la navigation.

Les pilotes arabes turcs & persans préfèrent les boussoles faites en Europe à celles qu'ils font eux-mêmes, & ils n'entendent encore que fort médiocrement l'art de frotter les aiguilles. Il est vrai que depuis qu'ils ont été instruits par nos pilotes, ils s'en servent fort bien, & entreprennent même des navigations de long cours dans la mer des Indes avec assez de succès. Mais cela fait voir que si en moins de deux siècles ils ont assez profité du commerce qu'ils ont eu avec les Francs, pour apprendre tous les usages de la boussole & pour devenir habiles pilotes, ils n'ont pu avoir la même connaissance plusieurs siècles auparavant & demeurer dans l'ignorance de tous les principes de la navigation, dans laquelle on les a trouvés au temps des premières découvertes. Les plus anciens instruments de mathématique propres à servir sur ^{p.290} mer qui sont entre les mains des Arabes, ne peuvent pas être une preuve assez forte pour détruire ces conjectures. On en trouve quelques-uns qui sont assez bien travaillés, & particulièrement de petits astrolabes, que leurs plus habiles pilotes portent dans leur sein. Il est vrai qu'ils s'en servent il y a longtemps, & c'est sur ce fondement que P. Bergeron conclut qu'ils ont navigué par hauteurs, & qu'ils ont même connu la boussole. Mais personne n'ignore l'extrême différence qu'il y a entre ces deux instruments & que si l'astrolabe peut servir à prendre hauteur, & à reconnaître par l'observation des astres les endroits où on se trouve, il ne peut servir aux pilotes pour dresser exactement leur route sans le secours de la boussole.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Il est inutile de supposer que les Arabes ont eu avant nous la connaissance de la boussole, parce qu'ils ont eu commerce avec les Chinois, depuis huit cents ans & que les Chinois en avaient l'usage plusieurs siècles avant nous. On sait bien que le père Martini rapporte que l'empereur Ching qui régnait 1.115 ans avant la naissance de Notre Seigneur, fit présent d'une boussole à un ambassadeur de Cochinchine. ^{p.291} Il n'est pas nécessaire de rechercher si le témoignage des auteurs chinois dont le père Martini a tiré son histoire est incontestable puisqu'on doit s'en rapporter à la foi de ce savant homme, à qui l'Europe est redevable des plus certaines connaissances qu'elle a de la Chine. Mais il paraît fort extraordinaire que les Chinois ayant la connaissance de la boussole en aient fait si peu d'usage, qu'ils aient presque tenu la même route dans leurs navigations que s'ils ne l'avaient pas connue. La longueur du voyage des Cochinchinois en retournant de la Chine, donne lieu de douter que cette machine fût la même que la boussole.

M. Chardin, fameux voyageur ayant été consulté sur ce sujet, répondit en ces termes :

« Je ne sais si les Chinois ont trouvé chez eux-mêmes l'art de naviguer & la boussole, comme l'imprimerie & l'artillerie, il faudrait consulter leurs savants pour s'en assurer. Quant à tous les autres peuples de l'Asie, je tiens fermement qu'ils nous doivent la connaissance de cet instrument merveilleux, & qu'ils l'ont tiré de l'Europe par le canal des Arabes, longtemps avant les conquêtes des Portugais. Ce qui le prouve est I. que leurs boussoles sont comme les nôtres & qu'ils les achètent tant qu'ils peuvent des Européens, n'osant guère se hasarder à frotter des aiguilles. II. C'est qu'il est certain que les anciens navigateurs n'allaient que terre à terre, ce que j'impute au manquement d'instrument pour se conduire & pour se reconnaître en pleine mer. Car on ne peut dire que ce qui les retenait fut la crainte de se hasarder si loin, puisque

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

les Arabes, les premiers mariniens du monde, à mon avis, au moins pour les mers orientales, ont toujours été ^{p.292} de temps immémorial, depuis le fond de la mer Rouge le long de la côte d'Afrique jusque par delà le Tropique du Capricorne par un espace de plus de 50 degrés, & que les Chinois ont toujours eu commerce aux îles de Java & de Sumatra, où il n'y a guère moins de chemin à faire. Tant d'îles inhabitées, & toutefois très fécondes, tant de terres inconnues aux peuples dont je parle, & découvertes par les Européens, sont une preuve que les anciens navigateurs n'avaient point l'art de cingler en pleine mer. Je ne puis me servir que de raisonnement & de conjecture en cette matière, n'ayant trouvé personne en Perse & aux Indes, qui m'ait su marquer le temps auquel le compas y a été premièrement connu, quoique je m'en sois enquis à des plus savants hommes du pays. J'ai été des Indes en Perse en des vaisseaux indiens, où il n'y avait point d'autres Européens que moi. Les pilotes étaient tous Indiens ils se servaient de la flèche & de l'arc pour prendre hauteur. Ils ont ces instruments de nous & faits sur les nôtres, sans autre différence qu'aux caractères, qui sont arabes. Je remarque en passant que les Arabes sont les meilleurs pilotes de tous les peuples de l'Asie & de l'Afrique. Ni eux, ni les pilotes indiens ne se servent pas de cartes, aussi n'en ont-ils pas beaucoup affaire : ils en amassent toutefois tirées sur les nôtres, car pour eux ils ignorent totalement la perspective.

Il paraît donc plus vraisemblable que les Arabes dans les premiers siècles du mahométisme, n'ont point connu la boussole & qu'ils n'ont jamais navigué par hauteurs, avant qu'ils eussent appris des Européens les préceptes de cet art. Il est certain par le témoignage de nos deux ^{p.293} auteurs & par celui de tous les géographes orientaux, qui rapportent souvent des routes & des distances, que

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

toutes leurs anciennes navigations se faisaient terre à terre, ou que lorsqu'ils faisaient canal, ce n'était pas dans un long espace, & c'était ce qui rendait leurs navigations si longues & si difficiles. Ils partaient du golfe Persique, & de là ils rangeaient toute la côte, jusqu'à la pointe du Malabar & après l'avoir doublé, soit qu'ils fissent canal jusques à l'île d'Andeman, soit qu'ils passassent à quelque autre port du golfe de Bengale, ils s'éloignaient très peu de terre, particulièrement lorsqu'ils approchaient des côtes de la Chine.

Ils avaient grand soin de chercher des îles & des mouillages fréquents, ce que nos pilotes évitent présentement autant qu'il leur est possible, puisque cela ne sert qu'à retarder leurs voyages & à les exposer à plusieurs périls qu'ils ne courent pas en pleine mer. La construction des vaisseaux de Siraf, qui est décrite par notre auteur, fait aussi voir qu'ils n'étaient pas propres à naviguer en haute mer puisque n'étant construits que de planches cousues, pour ainsi dire, avec des cordes de palmier, & n'ayant presque point de fer, ils n'auraient pu résister aux tourmentes que nos vaisseaux essuient sur la grande route des Indes.

Il ne faut donc pas s'étonner si les découvertes que les Arabes ont faites par mer en six ou sept cens ans ne sont pas comparables à celles des Portugais des Castillans, des Italiens, & en un mot de toutes les nations d'Europe, que les Orientaux surpassent communément en industrie, puisque le défaut de la boussole est un p.²⁹⁴ obstacle certain à toutes les grandes navigations.

On peut aisément conclure de tout ce qui a été dit ci-dessus, que les Arabes ne cinglaient pas en pleine mer, qu'ils ne dressaient leur route que par une estimation grossière, & par l'observation des astres, que le peu de connaissance des vents & des moussons leur faisait souvent faire de faux calculs sur le chemin qu'ils faisaient, ou sur la distance des places maritimes, ce qui paraît même par la mesure générale qu'ils ont de journées par mer, qui est tellement incertaine, qu'on ne la peut réduire à aucune supputation exacte. Qu'ainsi ils n'allaient que terre à terre, ou au moins qu'ils s'en

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

éloignaient rarement jusqu'à la perdre de vue, & qu'ainsi il ne faut pas leur attribuer la première découverte de la véritable route des grandes Indes & de la Chine.

Si on examine les raisons auxquelles on peut attribuer ce défaut de science dans la navigation, il s'en trouve deux principales. La première est que les Arabes n'étant pas naturellement inventifs, comme il paraît par le peu de progrès qu'ils ont fait dans les sciences, au delà de ce qu'ils avaient appris par les livres grecs traduits en leur langue, n'ont trouvé dans ces mêmes livres aucuns préceptes de l'art de naviguer. Les Grecs, quoiqu'ils eussent de grandes flottes, ne savaient point cingler en haute mer, & selon l'opinion de plusieurs savants hommes, ils n'ont guère navigué dans l'Océan, mais seulement dans la mer Méditerranée. Les Carthaginois ne faisaient leurs navigations que terre à terre, & quand il serait certain que Hannon aurait passé jusqu'au Cap de Bonne Espérance, & que la montagne de la Table est le Θεων οχημα, ^{p.295} ou *Char des Dieux* qu'il découvrit, on ne peut croire que la navigation ait été autrement faite que de baie en baie, ainsi que faisaient d'abord les portugais. La forme des anciens vaisseaux n'était pas propre à la navigation de l'Océan, puisque tous étaient à rames, qui non seulement sont inutiles, mais dangereuses dans les voyages de long cours. La description de la Grande côte des Indes ou de la mer Érythrée, que nous avons écrite par Arrien, & ce que nous trouvons dans Pline sur la route que tenaient les vaisseaux qui faisaient le commerce des Indes par la mer Rouge, ne sert qu'à confirmer cette opinion. Car à l'exception de la navigation qui se faisait à la Taprobane, ou Ceylan, par le vent nommé Hyppalus, c'est à dire, en observant la mousson, il ne paraît pas qu'ils hasardassent alors de cingler en pleine mer ni qu'ils sussent calculer leur route. Ainsi les Arabes ne trouvaient rien dans les livres grecs qui leur pût apprendre un art si nécessaire, & le peu de connaissance qu'ils avaient des auteurs latins ne leur permettait pas de profiter de ce que Pline & ceux qu'ils rapportent en avaient

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

écrit. Car le livre qu'ils ont sous le nom de Plin a si peu de rapport à l'original, qu'à peine peut-on croire, qu'il ait jamais été vu par l'auteur qui l'a prétendu donner en arabe. Les Arabes se contentèrent donc de continuer la navigation selon qu'ils la trouvèrent établie depuis la mer Rouge jusqu'au Malabar & à Ceylan, & peu de temps après ils passèrent plus loin que les Romains n'avaient fait, & d'île en île ils découvrirent jusqu'à la côte de la Chine.

La seconde raison doit être tirée de ce ^{p.296} qu'aucun des premiers califes, ni même les sultans de différentes familles qui s'établirent en leur place, n'a cultivé la marine, qu'aucun n'a eu de puissante armée navale ; & qu'ainsi la navigation demeurait à la discrétion des marchands.

Ces princes négligeaient d'avoir de puissantes armées navales parce qu'elles étaient inutiles pour leurs affaires & que l'étendue & la richesse de leur Empire ne leur donnait pas lieu de chercher à l'augmenter par de nouvelles conquêtes au-delà des mers, ni de procurer à leurs sujets tous les avantages du commerce, par la protection qu'ils auraient donnée aux marchands. Quelque temps après les premières guerres d'outremer, les sultans d'Égypte & de Syrie commencèrent à avoir quelques vaisseaux, & même ils remportèrent souvent des avantages considérables par mer, sur les armées chrétiennes. Mais il est aisé de comprendre que les forces navales n'auraient été d'aucun usage dans les autres principales affaires & révolutions de ce grand Empire.

On peut ajouter que l'abondance générale de toutes les choses nécessaires à la vie & même au luxe était telle dans ces provinces soumises aux mahométans, qu'il leur était peu nécessaire d'entreprendre des navigations périlleuses, pour les aller chercher sur les lieux. Les Indiens portaient par terre à Cabul & en quelques autres endroits, & par mer à Bassora, ou à Siraf, toutes les marchandises des Indes & de la Chine. Les pelleteries venaient en Syrie par les provinces à d'Aderbijan, par le Curdistan & par les

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

autres plus septentrionales. Ils en tiraient aussi une grande quantité de la côte de Barbarie, par la ^{p.297} mer Rouge, d'où il s'en faisait un grand transport en Égypte. Ils avaient des mêmes endroits de l'or de lavage, & même ils en pouvaient tirer des mines de Sofala qui leur était apporté par les Nègres négociants en Égypte par le désert, ou de port en port, jusqu'à la mer Rouge. Ils en tiraient aussi de Ceylan & des Indes, par le commerce des marchands indiens & chinois qui leur portaient de la soie, des étoffes riches & plusieurs autres ouvrages : des drogues & des épiceries. Avec cette quantité de marchandises, ils faisaient un grand négoce par le Caire avec les Vénitiens, les Génois, les Catalans & les Grecs ; ainsi ils n'avaient aucun besoin de le porter jusqu'à la Chine. C'est pourquoi il est fort vraisemblable que les premiers marchands qui y passèrent, entreprirent ce voyage dans le désordre des guerres civiles, qui ayant réduit quantité de familles à la mendicité, les obligèrent de chercher à subsister par le négoce lorsqu'ils se trouvèrent dépourvus de toutes sortes d'autres moyens. Notre auteur remarque sur ce sujet que ce voyageur, dont il rapporte un long entretien avec l'Empereur de la Chine, s'était engagé à faire ce voyage après que Bassora eut été ruinée. Il y a aussi lieu de croire que les marchands syriens qui passèrent à la Chine, & dont il sera parlé dans la suite, prirent cette résolution pour le même sujet.

Il reste encore à examiner si les Chinois ont navigué autrement que les Arabes, & quel a été le terme de leur navigation. Ils sont venus, si on en croit quelques auteurs, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, & ils ont autrefois peuplé & conquis la grande île de saint Laurent. On ^{p.298} prétend aussi qu'ils se sont servis de la boussole longtemps avant nous : ainsi ils avaient le moyen d'entreprendre de grands voyages, d'autant plus que la structure de leurs vaisseaux fait voir qu'ils étaient plus savants dans l'architecture navale que tous les autres Orientaux. Nous avons rapporté le témoignage du père Martini touchant la connaissance très ancienne qu'ils prétendent

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

avoir de la boussole ; & nos auteurs témoignent que de leur temps les vaisseaux chinois venaient jusque dans le golfe Persique. Ainsi ils avaient navigué le long de toutes les îles, & même ils avaient établi des colonies dans quelques-unes. Il en reste encore à Malaca & en d'autres endroits. On trouve dans quelques auteurs qu'ils avaient conquis la Cochinchine & les royaumes voisins jusqu'au Pegu, & d'autres assurent que ces États ont été autrefois tributaires de la Chine. Quoique les meilleurs auteurs témoignent que les Chinois envoyèrent leurs armées par terre, il paraît néanmoins certain que longtemps avant les découvertes des derniers siècles ils avaient des armées navales qui les rendaient maîtres de toutes ces mers, & on croit qu'ils ont autrefois subjugué en cette manière l'Empire du Japon. Mais comme il y a plus de douze cents ans que ces peuples, qui ne sont pas naturellement belliqueux, ont renoncé à toutes les entreprises qui pouvaient étendre les bornes de leur Empire ; quoiqu'ils aient été grands navigateurs, ils n'ont fait aucunes conquêtes dans les îles ni dans les côtes de la mer Orientale, & ils ont aussi peu permis aux étrangers d'entrer dans la Chine sous prétexte de négocier. On dit communément que cette défense est p.299 presque aussi ancienne que leur Empire, il paraît néanmoins par l'établissement d'un si grand nombre de mahométans, de juifs, d'Indiens, & même par celui des chrétiens de Syrie, qui y entrèrent vers la fin du huitième siècle, que cette défense n'était pas exactement observée, comme on peut juger par toutes les circonstances rapportées dans les Relations de nos deux auteurs.

Navarrete croit qu'ils n'ont pas été plus loin que le détroit de Sincapura ou celui de Sunda, parce que leurs vaisseaux ne sont pas assez forts pour résister aux tourmentes de la grande mer des Indes. Il avance même qu'il n'y a pas lieu de croire qu'ils aient navigué jusqu'à l'île de Ceylan, & encore moins jusqu'à l'île de saint Laurent ainsi que l'ont cru d'abord plusieurs navigateurs portugais. Il ajoute qu'ils n'avaient pas entrepris de si longs voyages dans le dessein de conquérir des pays éloignés, puisque leur inclination ne les a jamais

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

portés à entreprendre des conquêtes, que le commerce des métaux, des soies & de des principales drogues ne pouvait pas être le motif de leurs voyages, puisque la Chine fournit abondamment toutes ces choses ; & qu'enfin il ne paraît pas qu'ils eussent autrefois des arbalètes, ni d'autres instruments nécessaires pour prendre des hauteurs ni la science de graduer les cartes marines.

Le premier auteur détruit en partie les conjectures de Navarrete, & il assure que de son temps les vaisseaux chinois venaient jusqu'à Siraf, mais qu'ils ne passaient pas plus loin à cause des tempêtes & des grosses vagues, auxquelles leurs vaisseaux ne pouvaient résister ; & qu'ainsi ils n'osaient hasarder de passer jusqu'à Bassora ni ^{p.300} à la mer Rouge. Lorsque quelques auteurs portugais ont cru qu'ils avaient navigué jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, ils se sont fondés sur des signes fort équivoques de ressemblance de mœurs & de quelques coutumes qu'on avait remarquées parmi les Cafres & les peuples de la côte orientale d'Afrique, & qui semblaient avoir rapport à ce qui avait été observé parmi les Chinois. Cette question est fort obscure, & elle ne peut bien être éclaircie que par une connaissance plus exacte de l'histoire de la Chine.

Il serait aussi fort extraordinaire que les Arabes eussent connu depuis plus de huit cents ans toutes les mers des Indes, & qu'ils n'eussent dressé aucunes cartes marines, pour fixer leurs découvertes & pour servir de règle à ceux de leur nation qui entreprendraient ces mêmes voyages. Il ne paraît pas néanmoins qu'ils en aient dressé dans les premiers temps, & on peut avec beaucoup de raison croire qu'ils sont redevables de cette connaissance aux Occidentaux, puisqu'on trouve rarement aucune de leurs cartes, qui soit ancienne de plus de trois cents ans.

Ces cartes sont assez rares & les mieux dessinées sont tellement imparfaites, que les plus grossières de celles que nous trouvons dans nos anciens manuscrits surpassent les meilleures des Arabes & des Persans. On n'y trouve ni le gisement des côtes, ni le cours des rivières ni ordre ni méthode. Les meilleures sont celles qui ne

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

consistent qu'à des quarts produits par l'intersection des parallèles & des méridiens, au milieu desquels ils écrivent le nom des principales villes. Ils ont eux mêmes reconnu leur ignorance en ce point, puisque aussitôt que les ^{p.301} Européens ont fait imprimer des cartes, les Orientaux en ont été fort curieux. Ils ont tâché à les accommoder à leur usage en mettant les noms en leurs langues, à côté des mots vulgaires.

On lit dans les Commentaires d'Alphonse d'Albuquerque qu'il trouva à Calecut un pilote more qui avait une carte fort exacte de toute la route des Indes ; & il est croyable que les Arabes qui avaient par l'Égypte & par la Syrie un commerce continuel avec les Européens, avaient appris des Vénitiens & des Génois qui étaient alors les plus grands navigateurs de l'Europe, une partie des préceptes de l'art de naviguer, dont ils avaient fait quelque usage dans leurs voyages des Indes & de la Chine. Mais ces exemples sont fort rares ; car ils ont si peu profité de ces premières lumières, qu'ils pouvaient avoir reçues de nos pilotes, que depuis la découverte des Indes, ils ont négligé leurs cartes pour se servir des nôtres, qu'ils préfèrent à celles qu'ils pourraient avoir faites par leurs propres observations.

La preuve de la science des pilotes se tire des voyages de long cours, des découvertes & de quelques navigations hasardeuses, semblables à celles des Portugais, des Anglais & des Hollandais, qui auraient paru incroyables aux anciens. Les Arabes n'ont rien entrepris de semblable depuis le commencement de leur Empire, Leur passage en Afrique se fit par terre, sous les ordres du gouverneur d'Égypte, qui envoya des troupes par le désert. Le trajet en Espagne était si facile, qu'il ne peut passer pour une navigation ; encore même il paraît qu'ils se ^{p.302} servirent de vaisseaux chrétiens. La conquête de Majorque, de Minorque, & d'Yuiça ne fut faite que longtemps après, lorsque les Arabes eurent appris par les renégats & par les esclaves, à conduire des vaisseaux. Toutes ces entreprises maritimes ne consistaient qu'à

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

embarquer des troupes sur des vaisseaux plats car ils en avaient peu de haut bord ; & à faire le débarquement fort à propos. Leurs navigations en Sicile, en Sardaigne & en Calabre avaient la même facilité. Leurs armées navales ne couraient pas alors les mers, les corsaires étaient en petit nombre, & lorsque les princes chrétiens commencèrent à armer de puissantes flottes, les mahométans ne se trouvèrent pas en état de leur résister. Ils perdirent même tous ces pays conquis en fort peu de temps, ce qui est une preuve certaine de la faiblesse de leurs armées navales.

La plus considérable qu'ils aient mis en mer avant le milieu du seizième siècle où ils commencèrent à être redoutables sur la Méditerranée, fut celle que le Grand seigneur envoya en 1536 sous le commandement de Soliman Bacha, dans le dessein de chasser les Portugais de leurs conquêtes des Indes. Cette flotte partit de Suez & vint jusqu'à Diu, dont Soliman Bacha forma le siège avec le succès malheureux qui est décrit fort au long dans les histoires portugaises. Mais outre que ce voyage fut fait plus de quarante ans après la découverte des Indes, il y avait un si grand nombre de matelots & de pilotes chrétiens sur la flotte, qu'on leur peut attribuer tout l'honneur de cette navigation.

Les colonies d'Arabes qui se sont trouvées dans ^{p.303} toutes les villes maritimes des Indes depuis les découvertes des Portugais, ont donné sujet de croire qu'ils y étaient d'abord venus par mer & qu'ils les avaient établies, à peu près comme les Portugais ont conquis & peuplé une grande étendue de pays, depuis le cap Boiador jusqu'à la Chine. Mais il paraît certain que ces peuplades ont été fort différentes. Les Arabes étaient établis à Sofala & à Mozambique avant la découverte du Cap de Bonne-Espérance. Il avait été facile à ceux qui étaient en Afrique & en Égypte de passer jusques sur la côte orientale, où il s'est fait depuis plusieurs siècles un assez grand négoce. Ils avaient ainsi peuplé toute la côte de la mer Rouge du côté de l'Égypte, parce que les caravanes de cette grande province y venaient ordinairement négocier avec les marchands de Perse, qui leur

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

apportaient toutes sortes de marchandises des Indes & de la Chine & prenaient en échange celles d'Égypte & de chrétienté. Ils étaient maîtres de l'Arabie, de la Perse & de toutes les provinces qui s'étendent jusqu'à l'Indus, ainsi il leur était facile d'aller par terre de royaume en royaume jusqu'à la Chine. S'ils avaient eu de grandes flottes qui les eussent rendus maîtres de la mer il y a beaucoup d'apparence qu'ils auraient entrepris la conquête du pays, de même qu'ils se sont emparés de tous ceux où ils ont pu faire passer des armées ; mais on ne trouve pas dans leurs histoires ni même dans les Relations portugaises que leurs établissements les plus considérables aient eu une autre origine que le négoce ou la religion. C'est le négoce qui a établi quelques colonies d'Arabes à Monbaça, à ^{p.304} Quiloa, à Mozambique & en quelques autres lieux de la route des grandes Indes, les familles s'étant multipliées dans la suite, jusqu'à peupler une partie des villes maritimes. La religion a donné l'origine à d'autres établissements, lorsque des princes idolâtres ont été attirés au mahométisme par quelques fakirs, qui entreprenaient souvent de semblables missions dont nous parlerons dans la suite. Les mahométans s'établirent sous ces deux prétextes en plusieurs ports considérables des Indes. Quoiqu'ils eussent du crédit auprès des princes, de grandes richesses & beaucoup de part au gouvernement, ils n'étaient pas néanmoins considérés comme la nation dominante, parce qu'ils n'y étaient pas entrés par voie de conquête.

Il est difficile de découvrir exactement l'origine de l'établissement des mahométans dans toute la côte d'Afrique depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à la mer Rouge. Ces colonies ont eu des commencements fort obscurs, & fort différents de ceux qui ont soumis la plus grande partie de l'Asie & de l'Afrique à leur Empire. Elles n'ont pas été faites par l'ordre, ni par le secours des princes ni des gouverneurs de provinces, dont l'autorité était égale à celle des rois tributaires & ainsi les histoires n'en font aucune mention. On connaît même si peu le dedans de l'Afrique, qu'il est fort difficile de savoir la route que les premiers mahométans ont tenue pour s'établir

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

sur les côtes, & nous devons le peu que nous savons de l'histoire de ces petits royaumes, aux recherches du fameux historien Jean de Barros qui en avait trouvé quelques chroniques.

p.305 Les Arabes avaient conquis l'Égypte dès le premier siècle de leur hégire : quelques années après ils conquièrent l'Afrique, & ils étaient maîtres de l'Arabie & de tous les ports de la mer Rouge. Il y a donc sujet de croire que cette nation inquiète, laborieuse & avare, s'étant d'abord avancée sur la côte pour négocier avec les Nègres, connut qu'ils apportaient de l'or tiré des mines de Sofala & de Monomotapa, que l'ivoire se trouvait en abondance dans le pays, & qu'il était facile d'en tirer de grandes richesses. Ce fut l'origine des premières colonies des Arabes, dont on ne peut marquer au juste le commencement. Il leur était facile de s'établir sur cette côte, parce que les Nègres qui demeuraient dans le continent, n'avaient point de villes, & vivaient sous des huttes comme les nomades. On croit que le premier établissement considérable fut à Magadoxo ville connue, quoique fort obscurément par les géographes arabes, & qui devait être peuplée la première à cause de sa situation avantageuse.

Les Arabes Beduins s'étaient avancés depuis les extrémités de l'Égypte, de la Nubie, & peut-être même de la Barbarie, & ils avaient peuplé la partie orientale de la côte. Ils vivaient selon leur ancienne manière, sous des tentes, conduisant leurs troupeaux, dont ils tiraient leur principale nourriture ; & ils faisaient cependant quelque commerce avec les Cafres. Mais la barbarie de ces Cafres les obligea de se retirer peu à peu sur la côte, & d'y bâtir une ville dont les commencements sont fort inconnus. Ensuite les mêmes Arabes fortifiés par le secours de quelques autres qui pouvaient être venus par p.306 terre ou par mer, bâtirent Brava, Monbaça & quelques autres villes de la côte, jusqu'à Quiloa.

Ces colonies selon le témoignage d'une histoire du pays citée par Barros, avaient été établies vers l'an 320 de l'hégire, c'est-à-dire 1432 de Jésus-Christ. Environ l'an 400 de l'hégire, de J.-C. 1009, un prince persien cadet du sultan de Chiraz, vint s'établir à Quiloa.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Barros appelle Sultan Hocen, père de ce prince roi de Chiraz ; mais dans le temps qu'il marque, il ne pouvait être que khan, ou prince tributaire de Chiraz soumis à Sultaneddoulet sultan de la famille de Bouia, qui était maître de toute la Perse & des principales provinces mahométanes de la haute Asie, depuis l'an 404 de l'hégire, de J.-C. 1013, jusqu'en 411, de J.-C. 1019, & ceux de la même famille lui succédèrent jusqu'en l'an 488, de J.-C. 1094. Il dit aussi que ces Persans s'appelaient Emozaydi, c'est-à-dire sectateurs de Zaid, chef d'une secte contraire à celle des Arabes & des Africains, mais apparemment il faut lire imamzadé, c'est-à-dire qu'ils prétendaient être descendus de Hali par quelqu'un des imams ou pontifes de la secte persienne. La différence de ces deux sectes fit que cette nouvelle colonie de Persans s'alla établir au lieu où depuis elle bâtit Quiloa.

Ceux de Magadoxa découvrirent les premiers la traite de l'or qui se fait à Sofala ; & un de leurs vaisseaux y fut porté par les courants. Ils n'en firent pas la découverte de propos délibéré, quoiqu'ils en eussent connaissance, parce qu'ils n'osaient naviguer vers le cap des Courants dont ^{p.307} la navigation, qui est encore fort difficile, l'était beaucoup davantage à ceux qui s'éloignaient de terre le moins qu'il leur était possible. Les rois de Quiloa découvrirent jusque-là toute la côte, & se rendirent maîtres de Monbaça, de Melinde & des îles de Pemba, Zanzibar, Monfra, Comoro & de quelques autres. Ils firent même passer des colonies dans l'île de saint Laurent, & leur principal établissement fut celui de Sofala. Ces aventuriers venus de Perse, ou leurs descendants, s'en étaient rendus maîtres longtemps avant la découverte des Indes par les Portugais. D'autres colonies venues en différents temps de Perse ou d'Arabie, avaient aussi peuplé plusieurs endroits de la côte, & la plupart des villes étaient autant de républiques ou de petits royaumes, lorsque la découverte en fut faite par Vasco de Gama. Quelques-uns étaient sunnis, c'est-à-dire de la religion des Arabes, & les autres étaient imamis ou de la religion persienne, & ces différences de religion, aussi bien que la jalousie du

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

commerce, excitèrent entre eux de grandes guerres, dont il ne paraît pas que les autres Arabes eussent connaissance, ni qu'ils y prissent aucune part.

Les mahométans s'étant ainsi rendus maîtres de toute la côte, jusqu'au cap des Courants, obligèrent les Cafres à se retirer plus avant dans les terres. Ces Cafres ne venaient guère sur la côte, sinon pour y chercher de l'ambre gris que la mer y jetait en certaines saisons. Ils ne laissaient pas d'en trouver en tirant plus au Sud, & ils en faisaient négoce avec les mahométans auxquels ils apportaient aussi de l'ivoire, de l'or de lavage, & des peaux de ^{p.308} tigres, de léopards & de lions qu'ils tiraient du désert.

Il paraît que dans le troisième siècle du mahométisme les villes dont nous venons de parler n'étaient pas encore établies, & que le commerce se faisait directement avec les Nègres par les marchands d'Égypte, de la mer rouge & de la côte d'Arabie. Cette côte ne s'appelait encore que le pays des Zinge ; & le nom de Zanguebar qui lui fut donné depuis, semble devoir son origine à ces premiers navigateurs qui y abordèrent de la côte de Perse. Bar en langue indienne signifie *la côte*, ce qu'Abulfeda & d'autres géographes orientaux ont su & remarqué. Les Persans qui avaient connaissance du Malabar & quelques autres côtes appelées ainsi parmi les Indiens appelèrent aussi celle du pays des Nègres, Zingebbar si on le prononce à la manière des Arabes, & Zinguebar à la persienne. Tout le reste de la côte en tirant au nord, & ensuite à l'est jusqu'au fleuve Indus, était soumis aux mahométans. Depuis l'Indus jusqu'au Cap Comorin, les Portugais trouvèrent des Mores établis en plusieurs endroits, mais particulièrement à Calecut. Barros rapporte que Sarama Peyrimal avait été attiré au mahométisme, & qu'ayant dévotion d'aller mourir à la Mecque, il partagea le Malabar, dont il était maître, entre ses parents & ses enfants, & qu'il donna Calecut à un de ses neveux, qui était son principal héritier, avec le titre de Samorin, c'est-à-dire, d'Empereur du Malabar.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Les Mores étaient venus à Coulam pour y faire commerce, & ce roi Peyrimal leur avait donné Calecut, où ils avaient établi leurs p.309 principaux magasins, non seulement du poivre, du gingembre, que le pays fournit en abondance, mais aussi de toutes les autres drogues & épiceries qui y étaient apportées des îles & de l'extrémité de l'Orient. Cet établissement, & la vénération que les Samorins successeurs de Sarama Peyrimal avaient pour les Mores, les rendirent fort puissants à Calecut & dans toute la côte, où ils s'allièrent avec les principaux Indiens, qui tenaient à honneur de leur donner leurs filles en mariage. Ils se rendirent aussi fort puissants auprès des princes établis en différents endroits de la côte, comme Idalcan, Nizamaluco, Cotalmaluco, Madremaluco, parce que, comme ils étaient continuellement en guerre, ils attiraient à leur service, autant qu'il leur était possible, les Mores, qui étaient alors les meilleurs soldats de toutes les Indes. La plupart des patans ou rois des Indes étaient idolâtres, & le mahométisme ne s'était pas encore répandu fort avant dans le pays, ce qui n'arriva qu'après la conquête que le roi Ekbar fit au commencement du dix-septième siècle, de la plupart de ces États.

Après le cap de Comorin, & de là en rangeant la côte jusqu'aux extrémités de l'Orient, comme aussi dans les îles, les Portugais ne trouvèrent plus un si grand nombre de mahométans. Ils étaient néanmoins établis à Malaca, dans plusieurs endroits de l'île de Sumatra & aux Moluques ; mais il ne s'en trouvait presque aucuns dans la plupart des autres royaumes. Ils étaient déjà établis à la Chine, non seulement à Canton & dans les autres principaux ports, lorsque les Portugais y arrivèrent, mais selon le p.310 témoignage de nos deux auteurs, ils y étaient entrés avant l'an 230 de l'hégire.

De tout ce qui a été rapporté, nous trouvons que les Arabes ont fait leurs établissements en quatre manières ; par conquête, par la découverte, par le négoce, & par les missions. Ils se sont établis de la première manière dans toutes les provinces qui composent leur vaste Empire. Ils ont découvert la côte d'Afrique jusqu'au cap des

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Courants, en la manière qui a été dite, & leurs premiers établissements s'y firent sans beaucoup de peine, parce qu'ils avaient affaire à des Cafres nus, mal armés, & qui ne pouvaient les empêcher de s'établir dans les principaux endroits de la côte qui alors était inhabitée. Les colonies de Magadoxo, de Brava & de Quiloa avaient quelque rapport aux nôtres de ces derniers temps. Mais elles n'étaient pas difficiles à soutenir, à cause de la proximité de la mer Rouge, d'où les Arabes tiraient routes sortes de secours. Ils se sont établis en tous les autres endroits par les deux dernières manières, & particulièrement par le commerce. Ces voyages n'étaient pas si sûrs, ni si fréquents, & par cette raison les marchands étaient obligés de séjourner longtemps dans les principales échelles, & ils y prenaient des femmes, leur religion leur permettant d'en avoir plusieurs. Ces nouvelles familles en attiraient d'autres, & l'intérêt que les princes trouvaient à attirer dans leurs ports le commerce de Perse, d'Arabie & en même temps celui de l'Egypte & de l'Europe, qui se faisait par la mer Rouge, était cause que ces marchands recevaient tout le bon traitement qu'ils pouvaient espérer. Les princes idolâtres nourris dans ^{p.311} leurs anciennes superstitions, n'étaient pas fort difficiles en ce qui regarde la différence des religions, & ils les recevaient toutes comme indifférentes. Ainsi ils permettaient sans beaucoup de peine à leurs sujets d'embrasser le mahométisme qui leur paraissait préférable aux autres, à cause de la protection que ces Arabes leur faisaient espérer des sultans, dont la puissance était connue jusqu'aux extrémités de l'Orient. Des princes mêmes firent profession du mahométisme dans des temps difficiles pour joindre à leur parti les Mores, qui dans les derniers temps, étaient tellement multipliés, qu'ils peuplaient des villes entières, ou une partie des plus considérables. Ainsi cette religion, qui n'a rien de fort incommode, s'établit peu à peu en divers endroits, & elle y devint encore plus puissante lorsque quelques-uns d'entre eux élevés aux premières charges dans les cours de Cambaye & de Guzarate, y attirèrent un plus grand nombre de ces Turcs d'Asie appelés Rumis,

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

& que même ils se rendirent maîtres de quelques postes, comme Melique Az, qui fit un établissement considérable à Diu, d'où il incommoda si longtemps les Portugais.

Les Arabes s'établirent par le négoce & par la religion en quelques endroits du Malabar, de la manière qui a été dite, & ils firent aussi un établissement fort considérable à Malaca. Ils y étaient venus d'abord comme marchands, & leurs premières colonies eurent origine de quelques-uns qui demeureront dans le pays, & qui attirèrent plusieurs idolâtres à la religion mahométane. De Malaca ils passèrent aux Moluques, & ayant attiré les rois de Tidore & de ^{p.312} Ternate avec plusieurs autres à leur religion, ils reçurent de grandes faveurs de ces princes, que l'intérêt du commerce, & la protection que ces Mores leur faisaient espérer, confirmaient dans le mahométisme. Les auteurs portugais témoignent que leur établissement dans les Moluques se fit peu de temps avant la découverte des Indes.

Ils étaient entrés à la Chine plus de cinq cents ans auparavant, & il paraît par le témoignage de nos deux auteurs, qu'ils y étaient en très grand nombre ; mais la sévérité des lois de la Chine ne leur permettait pas d'étendre leur religion avec la même liberté, qu'ils firent ensuite dans toutes les Indes. Ainsi ils n'attirèrent pas les Chinois au mahométisme : ils obtinrent seulement la permission de le professer en toute liberté. Le grand nombre de ceux qui s'y trouvaient établis avant l'année 300 de l'hégire, suffisait pour en peupler une partie des principales villes de la Chine, dans lesquelles les Portugais les ont trouvés.

La matière nous engage à dire quelque chose touchant la manière dont les mahométans ont étendu leur religion jusqu'aux extrémités de l'Asie & de l'Afrique. Elle a été fort différente de la manière dont l'Évangile a été prêché par tout l'univers, particulièrement par les Apôtres, dans les premiers siècles de l'Église. Les disciples de Jésus-Christ étaient simples, doux, pauvres, patients & méprisaient les richesses. Ils étaient tellement

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

éloignés de toute sorte de violence, que plusieurs des premiers chrétiens animés par le même esprit de douceur & de patience, quittaient les armes & ne croyaient ^{p.313} pas pouvoir combattre, même contre les ennemis de l'État. Les Apôtres & leurs disciples prêchaient simplement la doctrine qui leur avait été enseignée par Jésus-Christ : ils s'exposaient pour la soutenir à toute sorte de supplices ; ils priaient pour leurs persécuteurs, & ne rendaient jamais le mal pour le mal. Aucun d'eux n'amassait des richesses, & tout ce que les fidèles mettaient entre leurs mains était distribué aux pauvres. L'Évangile a d'abord été annoncé de cette manière.

Les premiers Arabes avaient des mœurs & des maximes fort différentes. Sans entrer dans le détail des qualités personnelles de Mahomet leur prophète, homme turbulent, ambitieux, & qui ne pouvait imposer qu'à des Arabes brutaux & ignorants, il suffit de représenter fidèlement quel était le caractère de ceux qu'ils regardent comme des saints, & comme les principaux propagateurs de l'Alcoran. Toute leur religion consistait à faire exactement leurs prières, à se laver, à donner quelques aumônes, & à combattre pour l'établissement de leur Empire. Leurs prédications étaient fort courtes, & lorsqu'ils entraient dans un pays ils déclaraient qu'ils étaient compagnons du Prophète, qu'ils venaient pour les exhorter à embrasser la religion qu'il avait annoncée, & pour les exterminer s'ils refusaient de le faire. Ce fut la manière dont celui qui conquit l'Afrique, parla d'abord aux Africains, & tous les autres propagateurs de cette malheureuse secte s'y prirent de la même façon. Ainsi l'Alcoran fut établi non seulement sur les ruines du paganisme qui restait en Arabie ; mais sur les ruines de tous les ^{p.314} États & des religions, par le sang, par le pillage, & par toutes les cruautés imaginables.

On ne trouve pas dans les histoires, que les mahométans aient employé d'autres moyens pour établir leur religion. Il est bien vrai que dans quelques livres, on trouve des disputes qu'ils ont eues avec les chrétiens du septième siècle, dans lesquelles ils prétendent

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

les avoir confondus. Ainsi nous lisons dans l'histoire d'Hali écrite par Emir Cond, que ce calife disputa avec un religieux chrétien, & qu'il lui prouva si bien par l'Évangile, que Mahomet était le Paraclet promis par Jésus-Christ, que ce religieux embrassa le mahométisme. Mais ces exemples, quoique fort suspects, sont si rares qu'on n'en peut tirer aucune conséquence en faveur de ceux qui les citent, pour faire croire qu'ils ont autant attiré les peuples à leur croyance par la raison & par la conviction que par la force & par leurs victoires. Nous trouvons dans les écrits des chrétiens d'Orient les exemples, & même les actes de quantité de disputes sur la religion ; mais toujours à l'avantage des chrétiens. Aussi les mahométans ne se servaient guère de cette manière d'attirer les hommes au mahométisme, qui ne leur était pas avantageuse, ni conforme aux commencements de leur religion.

Lorsqu'ils ne se trouvaient pas en état de l'établir par les armes, ainsi qu'ils avaient fait dans une partie de l'Asie & de l'Afrique, il ne paraît pas qu'ils y employaient d'autres moyens que la subtilité, la trahison & les raisons d'intérêt. Mais ils ne se hasardaient pas à condamner la religion établie dans les pays où ils étaient étrangers : au contraire ils s'abstenaient^{p.315} avec grand soin de tout ce qui pouvait être désagréable à ceux dont ils craignaient la puissance. Ils n'avaient rien à craindre dans la plupart des villes maritimes des Indes, parce que les Indous idolâtres ne sont pas ordinairement jaloux des autres religions, & qu'ils n'ont jamais eu pour maxime d'attirer les étrangers à leurs différentes sectes. Les fakirs ou religieux mahométans, ne se hasardaient pas volontiers à ces actions téméraires qu'ils ont faites quelquefois par principe de religion, & si on examine le nombre de leurs martyrs, on en trouve très peu, si on en excepte ceux qui sont morts les armes à la main, qu'ils honorent tous de ce nom. Il était aussi fort rare dans les premiers temps que des dervischs ou fakirs, entreprissent de grands voyages pour aller prêcher le mahométisme. Mais lorsque quelque prince se trouvait disposé à l'embrasser, alors ils en

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

faisaient venir quelques-uns qui achevaient de les instruire, & les Portugais en trouvèrent un à Tidore, qui était venu à dessein d'extirper les restes de l'idolâtrie dans ce royaume. Il fallait même que les Mores trouvassent un intérêt présent à établir leur religion dans le pays avant que de l'entreprendre. Ils se rendaient par ce moyen maîtres du commerce sous prétexte de défendre les princes contre leurs ennemis : ils faisaient venir des Mores en plus grand nombre, ce qui les rendait si puissants, qu'ils devenaient souvent les maîtres des ports, où ils avaient d'abord été reçus comme marchands. Quelquefois sous prétexte de dévotion, ils persuadaient aux princes & aux personnes les plus considérables de faire le pèlerinage de la Mecque, ou d'y envoyer de ^{p.316} riches présents, & ils avaient par ce moyen tellement avancé leurs affaires dans les principaux ports des Indes, qu'à l'arrivée des Portugais, les Mores faisaient seuls tout le négoce d'Orient. Dans cet état florissant de leurs affaires il ne leur était pas difficile d'attirer plusieurs personnes à leur religion, & surtout un grand nombre d'esclaves & de métis, qui devenaient par ce moyen exempts de tributs parce qu'ils jouissaient des mêmes avantages qui avaient d'abord été accordés aux mahométans afin de les attirer dans les principales échelles.

Ce sont là les moyens dont les Arabes se sont servis pour la propagation de l'Alcoran qui s'est aussi fort étendu depuis que les empereurs mogols se sont rendus maîtres des royaumes de Cambaye, de Guzarate & de plusieurs autres où cette secte n'était pas entrée, & où elle était suspecte, faible, & hors d'état de rien entreprendre,

Il est aisé de reconnaître la différence de ces sortes de missions avec celles des premiers chrétiens auxquelles quelques auteurs modernes les ont osé comparer. Elles ne sont pas même comparables à celles des derniers temps.

Le père Navarette écrit que de son temps il y avait environ cinq cents mille Mores à la Chine, & il croit qu'ils n'y étaient entrés que

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

depuis environ 500 ans, & qu'ils s'étaient fort multipliés par les mariages ; que plusieurs prenaient des degrés dans la secte des gens de lettres ; mais que les autres les considéraient comme des apostats, de sorte qu'ils tenaient cette secte comme incompatible avec leur religion.

Par ce qui a été dit jusqu'ici, on voit à peu p.317 près la manière dont les mahométans peuvent s'être introduits à la Chine, & il paraît qu'ils n'y sont point entrés comme ailleurs par voie de conquête, mais principalement par le négoce ; & que celui qui se faisait par la haute Tartarie était le plus fréquent, & le plus facile. Ce qui empêche de connaître plus exactement, quelle pouvait être cette route, est que non seulement nos auteurs du moyen âge & les Grecs modernes, mais les Arabes & les Persans, ont compris sous le nom de Turcs & de Tartares des nations très différentes de mœurs, de langues & de religion, outre que les plus habiles géographes n'ont jamais marqué les limites des pays où ils les plaçaient.

Ils disent la plupart que le pays de Chasch est l'extrémité des provinces soumises aux musulmans, & qui confine au Turkestan. Ensuite lorsqu'ils parlent du Turkestan, ou Tocharistan, qui est le même, ils ne s'accordent, qu'en disant que c'est une province fort étendue au-delà de l'Oxus & du pays de Balk, & qui s'étend jusqu'au Badakchan, qui en est éloigné de treize journées. Ils mettent dans le Tocharistan un grand nombre de peuples, qu'ils comprennent tous sous le nom de Turcs. Voici les principaux : ceux de Bujak, libres, très barbares, dont le pays a douze journées d'étendue. Les Nejahis, ou Nogais, qui habitent dans un grand pays d'un mois de chemin. Ceux de Ferach, qui s'étendent dans un pareil espace, qui ont un roi, & qui sont mahométans, suivant la secte d'Hali, dont il prétend descendre, & qu'ils croient être le Dieu des Arabes. Ensuite ils parlent des Tartares proprement dits, qu'ils appellent Tatar, p.318 cruels, brutaux, sans loi & sans religion, si ce n'est que la plupart adorent le soleil, & qui ont une langue différente de toutes les autres. Ils parlent aussi de ceux qu'ils

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

appellent Tagazgaz, quoique ce nom soit écrit diversement, à cause de la facilité de prendre une lettre pour une autre, dans une langue, où un ou deux points placés différemment, en changeant la prononciation. D'autres appelés Hakak, libres, dont la plupart adorent les astres comme les anciens Arabes, & quelques-uns étaient chrétiens. D'autres appelés Hettis, qui habitent un pays de vingt journées d'étendue, plus polis & plus spirituels que les précédents. Ceux de Harkir de même, qui avaient un roi fort respecté parmi eux, & devant lequel il ne paraissait que des hommes âgés au moins de quarante ans. Les Lerkanges, les Catlages, & quelques autres, sont aussi inconnus. Les Caz qui étaient chrétiens, & dont la nation était fort puissante, qui avait autrefois été soumise aux sultans Seljoukides, mais qui eurent la guerre avec sultan Sinjar fils de Melikhah, le défirent en bataille & le prirent, & après un an il échappa de prison. Les géographes parlent aussi des Behara ou Yehara, qui tenaient un pays de quarante journées d'étendue, & parmi lesquels il y avait des chrétiens, des juifs, des mahométans, des idolâtres, & des mages ou adorateurs du feu. Il s'en trouve encore beaucoup d'autres nommés dans les histoires, comme les Mogols, les Hiathélites, les Kipgiaks, les Alains, les Keris & Merkis ; enfin des hordes fort nombreuses, qui furent subjuguées par Ginghizkhan & qui étaient autrefois soumises à Ungkhan, qu'il défit.

p.319 Ce détail peut prouver qu'il est impossible de reconnaître de quels peuples nos auteurs, & même les Orientaux, parlent lorsqu'ils les désignent par les noms généraux de Turcs & de Tartares. Et si on a tant de peine à reconnaître en Europe les villes anciennes, & tant de peuples dont nous trouvons les noms dans les histoires, elle est infiniment plus grande quand il s'agit de découvrir des villes & des pays, que les anciens ne connaissaient que très imparfaitement, qui ont souvent changé de nom & de maîtres, & qui ont été ravagés par des guerres continuelles.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Or, comme il a été remarqué, parmi ces peuples, tous compris sous le nom général de Turcs & de Tartares, il y avait un assez grand nombre de chrétiens, non seulement lorsque Ginghizkhan établit son grand Empire, mais longtemps avant cette époque. Car on trouve dans l'histoire des nestoriens, que Timothée leur Catholique, qui succéda à Hananiechua, celui dont il est fait mention dans l'inscription chinoise & syriaque, & qui fut ordonné vers l'an 778 de Jésus-Christ avait écrit au Cakhan ou Empereur des Tartares, & à quelques autres princes du Turkestan pour les exhorter à embrasser la foi chrétienne ; ce qu'il fit avec deux cents mille de ses sujets. On ne peut pas douter que ces peuples ne fussent de véritables Tartares ou Turcs, puisque le même Catholique fut consulté par l'évêque qu'il envoya dans le pays, touchant la manière dont il devait leur faire observer le carême, & célébrer la liturgie : parce qu'ils étaient accoutumés à vivre de lait & de chair, & qu'ils ^{p.320} n'avaient ni blé, ni vin. La réponse fut que durant le carême ils devaient s'abstenir de chair ; mais qu'ils pouvaient user de lait à leur ordinaire ; & que pour la célébration de la liturgie, ils devaient absolument se pourvoir de pain & de vin. Depuis ce temps-là, on trouve dans les notices ecclésiastiques de l'Église nestorienne, un métropolitain de Turkestan, un de Tengt, un de Cambalik ou Cambalu, & un de Caschgar & de Noüakat. Puisqu'il y avait des métropolitains, il fallait qu'il y eût des évêques, & on en trouve un nommé Mar Denha, dans l'histoire de Ginghizkhan. C'était son nom, avec le Mar, qui se donne aux évêques & aux saints par honneur, & Denha est un nom propre, fort usité parmi les nestoriens ; non pour signifier une ville, comme l'a cru l'auteur de l'histoire de Ginghizkhan. Les meilleurs auteurs arabes, conviennent que Kabul, qu'ils mettent dans une étendue de pays qu'ils appellent Bamian, dont la ville capitale était à demi journée de Balk, était la dernière ville habitée par les Musulmans, qui même étaient mêlés avec des chrétiens, des juifs, des mages ou adorateurs du feu, & des Indiens idolâtres. Quoique les mahométans fussent très puissants dans le Corassan, dans le

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Coüarzem, le Mawrelnahar ou la Transoxiane, & qu'il y eût parmi les Turcs & Tartares, dont nous venons de parler, des peuples qui avaient embrassé le mahométisme ; comme le nombre en était petit, ils n'étaient pas en état de pousser leurs colonies jusqu'à la Chine. Ainsi quoique dans le cours de plusieurs siècles, quelques-uns puissent y être allés & s'y établir, il y a néanmoins plus d'apparence qu'ils y sont entrés par ^{p.321} les Indes. On a remarqué les établissements qu'ils avaient faits sur la côte orientale d'Afrique, & avant cela le commerce était ouvert de la Perse à la Chine, par la route que décrivent nos deux auteurs. Mais ils avaient encore une autre facilité à pénétrer par les conquêtes que firent dans les Indes quelques sultans Gaznavis, appelés ainsi à cause que le siège de leur Empire, qui dura cent cinquante-cinq ans, était à Gazna, ville que quelques géographes font capitale d'une province de même nom ; les autres la mettent dans le pays de Bamian, d'autres dans le Zabulistan ou Gour. Car on ne peut trop avertir les lecteurs qui ne se sont pas appliqués aux langues orientales, que les géographes, même ceux qu'on loue pour leur exactitude, s'accordent rarement sur la division des provinces. Le premier de ces sultans fut Sebeckekin, dont le fils Yemineddoulet Abulkacem Mahmoud, commença à régner l'an de l'hégire 387, de Jésus-Christ 817 ¹. Les historiens arabes & persans écrivent qu'il obligea plusieurs Indiens à embrasser le mahométisme. On remarque entre autres choses qu'il prit la ville de Soumnat, qui était sur le bord de la mer, & où il y avait une idole, qu'il fit mettre en pièces. On voit aussi que durant les guerres continuelles de ces sultans & de quelques autres avec leurs voisins, quelques-uns, après avoir été défaits, se sauvaient aux Indes. Ainsi elle se trouva remplie de mahométans, surtout après que divers rois de l'Indoustan eurent embrassé leur religion dans le Malabar, à Malaca, aux Moluques, & dans la plupart des îles voisines ; ce qu'on n'apprend que par les auteurs portugais, car ^{p.322} les Arabes n'en font aucune mention.

¹ [c.a. : le texte porte CCCLXXXVII et DCCCXVII, ce qui laisse une erreur.]

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Ils sont donc entrés à la Chine par ces deux voies, celle du Turkestan, & celle de la navigation de Siraf, telle que nos auteurs la décrivent, & de laquelle presque aucun autre n'a parlé. Le système de Bergeron & de quelques modernes qui l'ont suivi, n'est fondé que sur la fausse supposition qu'ils ont faite que les Arabes ont eu la connaissance & la pratique de la boussole, longtemps avant nous ; & cette opinion s'est fortifiée par les Relations de la Chine de ces derniers temps dans lesquelles on suppose que les Chinois avaient eu la même connaissance ce qui n'a aucun fondement. Il paraît par le témoignage de nos deux auteurs, que Siraf était le terme de la navigation des Chinois, & qu'ils faisaient la même route que les Arabes, allant presque toujours terre à terre, & s'en éloignant le moins qu'il était possible. Ainsi ce grand nombre de mahométans qui se trouva à Canfu, lorsque la ville fut saccagée, s'y était multiplié par les marchands venus de Perse & de Syrie, par mer ou par terre, & qui avaient le libre exercice de leur religion, comme les juifs, les chrétiens & les Indiens.

Il est remarquable, que les mahométans n'ont jamais entrepris à la Chine d'y répandre leur religion comme ils avaient fait ailleurs, soit que les lois du pays le défendissent, soit que les Chinois ne fussent pas si faciles à persuader, que le furent dans la suite les rois & les peuples des îles voisines qui faisaient profession du mahométisme, avant que les Portugais entrassent dans les Indes. Les missionnaires mahométans ont toujours été fort ^{p.323} rares, & parmi ce grand nombre de saints de leur secte, dont ils ont de longues, & ennuyeuses histoires, il ne s'en trouve pas un seul qui ait exposé sa vie pour la propagation du mahométisme. Cette malheureuse secte ne s'est établie que par la violence, le carnage & les horreurs de la guerre, & c'est ainsi qu'elle s'est répandue dans tous les pays que conquirent Mahomet & ses premiers successeurs. Yemineddoulet-Mahmoud fils de Sebeckekin la porta ainsi dans la partie des Indes qu'il conquit, & elle se répandit ensuite insensiblement dans le pays, surtout depuis que les empereurs

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

mogols descendants de Tamerlan en firent profession publique. Cela n'a pas empêché néanmoins qu'il ne soit resté un très grand nombre d'idolâtres dans l'Indostan, & il y a encore de nos jours plusieurs rois ou princes indiens, qui font profession de leur ancienne religion. La plupart des Parans ou nobles, les Banianes ou marchands & le petit peuple, sont encore dans leur même superstition.

Suivant les dernières Relations, il y a dans la Chine un grand nombre de mahométans, & Navarette écrit, que de son temps on en comptait plus de cinq cent mille, ce qui s'accorde assez au rapport qu'en ont fait nos missionnaires français. Ceux-ci assurent que ces mahométans chinois ne prennent point de degrés, comme font les autres gens de lettres, pour parvenir aux charges, & cela par principe de religion, ne croyant pas pouvoir pratiquer les cérémonies chinoises, sur lesquelles il y a eu tant de contestations, & qui après un examen de près de soixante & dix ans, ont été enfin condamnées ^{p.324} par le Saint-Siège. On apprend aussi de plusieurs Relations, que les mahométans qui prennent des degrés, sont considérés par les autres comme des apostats, de sorte que la plupart de ceux-là renoncent à la religion mahométane, & n'en retiennent que l'aversion qu'ils ont par habitude pour la chair de porc.

@

Éclaircissement touchant les juifs qui ont été trouvés à la Chine

@

Les auteurs de la Relation de la Chine remarquent, que dans la désolation générale du pays, particulièrement à la prise de Cumdan, il y eut un grand nombre de chrétiens, de juifs, de mahométans & de farsis massacrés. Dans les éclaircissements précédents, on a rapporté ce qu'on a pu trouver de plus vraisemblable sur l'entrée du christianisme & du mahométisme dans la Chine. Il n'est pas si facile de marquer de même, comment les juifs y sont entrés ; car l'histoire du pays ne nous en apprend rien, parce que les Chinois ne parlent pas ordinairement des affaires étrangères, & en effet selon le témoignage des plus savants jésuites, il ne s'en trouve rien dans leurs historiens. Cependant on ne peut pas douter qu'il n'y en ait un très grand nombre dans la Chine, après ce qu'en ont dit les auteurs des deux Relations, d'autant plus qu'il y en a encore dans plusieurs provinces, & principalement dans les villes de commerce.

Le père Mathieu Ricci dont l'ouvrage contient ^{p.325} les premières connaissances certaines que nous avons eues de la Chine, a laissé dans ses mémoires, sur lesquels le père Trigaut a composé son ouvrage, *De christiana expeditione apud Sinas*, un fait considérable sur ce sujet. Un juif de la ville de Caifamfu, capitale de la province de Honan, étant venu a Peking, pour y prendre des degrés, eut la curiosité de le voir, sur ce qu'il avait appris que cet étranger & ses compagnons adoraient un seul Dieu, & n'étaient pas engagés dans les superstitions des idolâtres du pays ni mahométans. Le père Ricci le mena à la chapelle où il y avait un tableau de la sainte Vierge, tenant l'enfant Jésus & saint Jean auprès de lui. Ce juif s'imagina que c'était Rebecca, Jacob & Esaü, & crut les reconnaître. Il fit un pareil jugement de la représentation des quatre Évangélistes. Le père lui fit ensuite diverses questions, & reconnut par ses réponses

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

qu'il faisait profession de l'ancienne loi : qu'il se reconnaissait pour Israélite & non pas pour juif. Cela fit juger au père Ricci qu'il pouvait être descendant des dix tribus emmenées autrefois en captivité & répandues dans les extrémités de l'Orient. Le père lui fit voir la Bible de Philippe II de l'impression de Plantin, & ce juif reconnut les caractères hébreux, mais il ne les put lire.

On apprit aussi de lui que dans la même ville, il y avait dix ou douze familles de juifs, qui avaient une synagogue assez belle, & qu'ils avaient rebâtie depuis peu, avec assez de dépense. Qu'on y conservait depuis cinq ou six cents ans, le Pentateuque écrit sur des volumes en forme de rouleaux, qu'ils avaient en grande vénération ; qu'il y avait à Hamcheu, capitale de ^{p.326} la province de Chequiang, un plus grand nombre d'Israélites & une synagogue ; qu'en d'autres provinces, il s'en trouvait aussi, mais que comme ils n'avaient pas de synagogues, leur nombre était fort diminué. Qu'en disant quelques mots hébreux, il les prononçait autrement que nous, comme Hierosoloim & Moseia : qu'il y avait parmi ceux de sa nation des hommes qui entendaient la langue hébraïque, entre autres un de ses frères ; que pour lui, s'étant appliqué dès sa jeunesse à l'étude des lettres chinoises, il avait négligé l'autre ; qu'il avouait de bonne foi que par cette raison il avait été jugé presque indigne d'entrer dans la synagogue par celui qui en était le chef ; mais qu'il ne s'en mettait pas en peine, pourvu qu'il parvînt au degré de docteur.

Il aurait été à souhaiter que le père Ricci ou quelque autre missionnaire eût eu plus de connaissance de la langue hébraïque : car ils auraient pu reconnaître par la lecture de leurs livres, la différence de ces exemplaires qui devaient être anciens, & de ceux qui sont présentement entre les mains des juifs. M. Bernier croyait qu'il pouvait y en avoir eu dans le royaume de Kaschemir ; & il cite des lettres que le père Busée jésuite, qui était à Delhi, avait reçues d'un jésuite allemand, écrites de Pekin, *qui marquaient qu'il y en avait vu qui avaient conservé le judaïsme & le Vieux Testament ;*

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

qui ne savaient rien de la mort de Jésus-Christ, & qu'ils avaient même voulu faire le jésuite leur kakan, pourvu qu'il s'abstînt de manger du porc. Ce jésuite était le père Adam Schall, qui a vécu plus de cinquante ans à la Chine en grande considération, étant ^{p.327} mandarin du premier ordre, & président du tribunal des Mathématiques. Il aurait pu par le long séjour qu'il a fait dans le pays, par son crédit & par sa capacité, aussi bien que ses successeurs dans les mêmes emplois, découvrir quelque chose de plus touchant les juifs qui sont établis à la Chine : mais ils ne nous en ont rien appris. Il paraît seulement par le peu qu'en a dit le père Trigaut, que le nombre n'en était pas fort grand, & que même il était considérablement diminué, parce que plusieurs pour parvenir aux charges, embrassaient la religion du pays. Ce qu'il y a de remarquable, est que les autres juifs séparaient de leur communion ceux qui s'appliquaient aux études chinoises, qui étaient nécessaires pour obtenir des degrés, en quoi on reconnaît qu'ils ne croyaient pas que les cérémonies pratiquées parmi les lettrés, fussent exemptes d'idolâtrie. Les mahométans dont le nombre est beaucoup plus grand, en ont jugé de même, & ne prennent point de degrés sans renoncer au mahométisme.

La pensée du père Ricci touchant ces Israélites de Caimfamfu, qu'ils pouvaient être des restes des dix tribus transportées par Salmanasar, était assez vraisemblable. Le juif Benjamin marque dans son voyage qu'il y en avait dans le pays de Nisapour, qui prétendaient être les descendants des tribus de Dan, de Zabulon d'Ascher & de Nephtali. Mais il faudrait savoir plusieurs circonstances, que nous ignorons, pour juger si cette pensée a quelque fondement, ou si c'est une simple conjecture. Il serait nécessaire d'avoir vu leurs livres, de savoir ceux qu'ils reçoivent, & ceux qu'ils ne connaissent pas. Car des ^{p.328} Israélites de ces dix tribus, ne pouvaient pas avoir entre les mains, ni reconnaître comme inspirés de Dieu, les livres des Prophètes, qui ont reproché si fortement l'idolâtrie aux rois & au peuple d'Israël : ni ce qui a été

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

écrit durant ou depuis la captivité. Ainsi ce que dit le père Trigaut de ce juif, qu'il racontait les histoires d'Ester & de Judith, fait voir qu'il avait connaissance de tous les livres de la Sainte Écriture, ce qui n'aurait pas été possible, s'il n'avait eu commerce avec les autres juifs.

Il ne faut pas que la citation de l'histoire de Judith, rende suspect le témoignage du père Ricci, parce que ce livre n'est pas dans le canon hébreu. Les juifs en avaient quelque connaissance, comme il paraît par des passages rapportés par M. de Voisin dans sa savante préface sur le *Pugio fidei* ; & par les traductions hébraïques qui en ont été imprimées. Mais de plus les juifs de Perse en ont une version en persan, qui pouvait avoir été portée à ceux de la Chine.

Le père Ricci envoya ensuite un de leurs frères jésuites, Chinois de naissance, dans la ville de Caimfamfu, pour s'informer de la vérité de ce que ce juif avait dit, & il trouva les choses conformes à son témoignage. Il fit copier le commencement & la fin des livres que ces juifs avaient dans leur synagogue, & lorsqu'on eut comparé ces copies avec le Pentateuque hébreu, on trouva une entière conformité dans les passages & dans les caractères, sinon, dit le père Trigaut, que selon l'ancienne coutume, ceux de ces juifs n'avaient pas de points. La conformité des caractères est une preuve très certaine que ces livres n'étaient pas de la première antiquité ; l'observation qu'on y ajoute, ^{p.329} qu'ils étaient écrits sans points, la prouve encore moins. Car encore présentement les Pentateuques écrits sur de grands rouleaux de parchemin, dont les juifs se servent dans les synagogues, sont sans points. Ainsi on ne peut sur des indices aussi légers, juger si les juifs sont entrés dans la Chine, peu de temps après la transmigration des dix tribus, ou s'ils y sont venus ensuite, de la même manière que les chrétiens, & les mahométans : & c'est ce qui paraît plus vraisemblable. Car sans entrer dans un grand détail, il est aisé de reconnaître par toutes les histoires que depuis la dernière dispersion des juifs, après la prise

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

de Jérusalem, il n'y a presque pas eu de pays où il ne s'en soit trouvé un grand nombre, outre ceux qui étaient établis en Égypte & en Perse, avant ce temps-là.

Avant le mahométisme, il y en avait des peuples entiers en Arabie, comme on le prouve par plusieurs passages de l'Alcoran, où il en est parlé. On a la dispute de Gregentius évêque des Sarrasins, avec un juif nommé Herbanus, & par l'histoire de sa vie rapportée dans les Menologes des Grecs & d'autres auteurs, on apprend qu'il avait été envoyé au roi d'Éthiopie Elesbaan, qui était alors en guerre avec Dunaan juif, roi des Homerites, grand persécuteur des chrétiens, que les Arabes appellent Dunans. Il est impossible de tirer quelque éclaircissement des auteurs mahométans sur de pareilles matières, puisque tout ce qu'ils ont d'histoires des temps qui ont précédé leur prophète, est un ramas de fables grossières, qui n'ont aucune autorité. Ainsi il faut se borner aux temps qui en approchent, & à ce qu'on peut apprendre des historiens qui ont écrit depuis l'établissement de leur Empire.

p.330 Les juifs furent persécutés par les empereurs chrétiens, principalement par Heraclius qui en fit tuer un très grand nombre, parce que selon les Arabes il avait eu une prédiction, par laquelle il était averti de se garder d'une nation circonscise, de laquelle il avait tout à craindre ; & qu'il crut qu'elle avait rapport aux juifs, ne pouvant pas penser aux Arabes dont plusieurs étaient circoncis, comme furent ensuite ceux qui suivirent Mahomet, car tous les Arabes ne l'étaient pas. Cela obligea un grand nombre de juifs à se retirer dans les États soumis aux rois de Perse, où il y en avait déjà d'établis, dès le temps de la première captivité ; & on voit par les histoires, qu'ils excitèrent souvent ces princes infidèles à persécuter les chrétiens. Ils eurent ensuite plus de liberté sous les mahométans qui ne les troublaient point dans l'exercice de leur religion, ce qui fit qu'ils se multiplièrent beaucoup dans toutes les provinces d'Orient. Lorsque la ville de Bagdad eut été bâtie par le calife Almansor, & qu'elle fut devenue la capitale de l'Empire

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

mahométan, les juifs s'y établirent & ils y devinrent fort riches & fort puissants.

Ils y réussirent par divers moyens ; plusieurs d'entre eux cultivèrent les sciences, particulièrement la philosophie, l'astronomie & la médecine : d'autres s'attachèrent au commerce, dans lequel la nation a toujours été fort industrieuse ; ils entrèrent aussi dans les finances comme receveurs & douaniers. Enfin ils devinrent si nombreux & si puissants, qu'à l'exemple des chrétiens qui avaient obtenu la liberté d'avoir leurs patriarches, ils obtinrent des privilèges ^{p.331} presque semblables pour un chef de leur nation qu'ils appelaient ראש הגולה Rosch Haggola, ou Haggalout, dont les Arabes ont fait *ras jalout*, c'est-à-dire *prince des exilés*, qui avait sur tous les juifs la même juridiction, que les patriarches sur les chrétiens.

C'est ce que Rabbi Benjamin décrit fort amplement dans son voyage, mais avec trop d'exagération, selon la manière des juifs, en disant qu'il avait une entière autorité & une espèce de principauté sur ceux de sa nation. Quelques juifs ont prétendu trouver dans cette principauté imaginaire de ces chefs de leur nation, de quoi éluder le sens véritable de la prophétie de Jacob : *Non auferetur sceptrum de Juda*. Constantin l'Empereur dans sa préface sur la traduction du voyage de Benjamin, en rapporte quelques passages, & il les réfute solidement : car outre que tous leurs auteurs conviennent que depuis la ruine du second temple, ils n'ont eu aucun prince de la race de David qui les ait gouvernés, le témoignage des voyageurs anciens & modernes confirme cette vérité d'une manière incontestable. Ainsi les juifs faute de preuves, ont embrassé & fait valoir les premiers bruits qui se sont répandus en divers temps, de quelques princes juifs qu'on prétendait avoir trouvés dans des pays fort éloignés.

Un des plus singuliers exemples qu'on en aie vu dans les derniers siècles, fut après les premières nouvelles qui vinrent en Portugal de la découverte qui avait été faite du Prêtejan, ou roi

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

d'Éthiopie. la relation de ceux qui y avaient été employés, marquait que ce prince était de la race de Salomon, que tous ses sujets étaient ^{p.332} circoncis, qu'ils observaient le Sabbat, qu'ils s'abstenaient de la chair de porc, & qu'ils avaient diverses autres coutumes judaïques. Comme parmi ceux qui furent choisis pour cette découverte il y avait deux juifs, qui ne manquèrent pas d'exagérer à ceux de leur nation toutes ces circonstances, il n'en fallut pas davantage pour leur persuader qu'il y avait un roi juif en Afrique, & ils en tirèrent toutes les conséquences favorables à leurs préjugés. Ainsi, le rabbin Isaac Abarbanel, qui était alors à Lisbonne, se servit en quelques endroits de ses Commentaires sur les Prophètes, des premières relations des Portugais sur le grand nombre de juifs qu'ils avaient trouvé dans les Indes. Ceux de Constantinople y firent imprimer une traduction espagnole d'une prétendue lettre du Prêtejan en caractères hébreux, & elle se répandit partout en diverses langues. Mais on ne fut pas longtemps à reconnaître la fausseté de cette opinion des juifs, lorsque les Portugais étant entrés dans le pays, trouvèrent que si les Éthiopiens avaient plusieurs pratiques judaïques, dont quelques auteurs modernes ont tâché inutilement de les justifier, ils étaient néanmoins chrétiens.

Mais indépendamment de cette principauté imaginaire, il est certain que les juifs sont répandus il y a plusieurs siècles dans tout l'Orient. La Perse en était remplie ; & ils avaient une grande synagogue à Modâïn, qui est l'ancienne Séleucie des Parthes, des ruines de laquelle Bagdad fut bâtie en partie ; & alors les juifs se transportèrent à cette nouvelle ville, où ils devinrent puissants ; & ils obtinrent des ^{p.333} califes, des privilèges, qui ne différaient guère de ceux des chrétiens. Entre autres ils obtinrent celui d'avoir un chef qui était celui que les Arabes appellent Raseljalout, duquel Benjamin, & Abraham Zacut auteur du *Juchassin*, & d'autres parlent fort au long. Quelques savants de notre temps ont voulu rendre suspect ce que ces juifs disent, touchant la cérémonie de

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

l'installation de ce magistrat de leur nation, mais elle est véritable : & elle ne doit pas être regardée comme une marque même légère de souveraineté. Nous voyons dans les histoires des chrétiens orientaux, que l'usage ordinaire des princes mahométans à l'égard des chrétiens était de leur laisser l'élection libre de leurs patriarches. Mais celui qui était élu ne pouvait être mis en possession de cette dignité, qu'elle n'eut été approuvée par le prince. Il y avait même des canons qui défendaient aux évêques de sacrer, ou d'introniser, celui qui avait été élu patriarche, à moins que l'élection n'eut été confirmée par des lettres en forme publique, ce que ces chrétiens avaient ordonné très sagement, afin d'éviter de plus grands inconvénients, pareils à ceux qui sont arrivés plusieurs fois par l'ambition & la jalousie de quelques particuliers. C'est pourquoi avant que d'ordonner ou d'installer un nouveau patriarche, outre la permission pour l'élire, on le menait ordinairement devant le sultan, ou devant le gouverneur du pays, & quand l'élection avait été confirmée, le nouveau patriarche était conduit en grande cérémonie à l'Église ou dans la maison patriarchale.

Il y a beaucoup d'exemples de cette coutume ^{p.334} dans l'histoire d'Égypte, & dans celle des Catholiques ou patriarches des nestoriens, où on n'en trouve aucun de semblables cérémonies pratiquées à l'égard du chef des juifs. Mais il paraît assez vraisemblable, que comme ils étaient riches & souvent fort puissants, à la cour de ces princes mahométans, où tout s'obtenait par argent, ils aient autrefois obtenu d'eux qu'on leur rendît à peu près les mêmes honneurs qu'aux patriarches des chrétiens. En effet si on examine le récit qu'en fait Abraham de Salamanque & quelques autres juifs, comme Benjamin, & d'autres plus modernes, il se trouvera qu'ils sont presque les mêmes. Car il n'y a pas lieu de supposer que ces récits soient fabuleux, & ils ne prouvent point que ces chefs des exilés, eussent aucune autorité souveraine sur ceux de leur nation, & même leurs meilleurs écrivains avouent de bonne foi qu'ils n'en avaient aucune, sinon pour la police & la discipline.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Ainsi elle n'était guère plus grande que celle des chefs des synagogues, ou de ceux qui composaient le Synedrium, dans les derniers temps, & elle était fort inférieure à celle que les patriarches avaient sur les chrétiens de chaque communion, lorsque les princes avaient approuvé leur élection.

La principale différence entre les patriarches des chrétiens & ce chef des juifs, est que les premiers avaient une autorité sur tous ceux de leurs Églises dans l'étendue de leur patriarcat, & il ne paraît pas que l'autre en eût une pareille. Car ce qu'Abraham de Salamanque & Benjamin disent, qu'à Bagdad il était appelé dans les acclamations publiques de son entrée ^{p.335} *Fils de David*, outre qu'on en peut douter sur des témoignages aussi suspects, est une preuve très faible pour établir l'idée de quelque puissance souveraine, restée dans la maison de David. Car outre que de l'aveu même des juifs, la confusion est très grande dans leurs généalogies, il n'y a presque point eu de pays, où il ne se soit trouvé des familles qui prétendaient en descendre. Le fameux Isaac Abarbanel était de ce nombre, & il a eu soin de marquer qu'une des branches de la maison de David était passée en Portugal, & que c'était la sienne. Cela leur donnait de la considération parmi les juifs, mais sans la moindre autorité.

Il n'est donc pas nécessaire de recourir à leurs fables, qui sont présentement assez reconnues, pour chercher l'origine de l'établissement des juifs dans tout l'Orient, & ensuite à la Chine. Il est fort vraisemblable qu'il en soit resté dans la Haute Asie qui descendaient des dix tribus, transportées par Salmanasar. Isaac Abarbanel cite des lettres, qu'on avait reçues des Indes, de quelques-uns des juifs qui y étaient, & qui prétendaient en descendre. Mais on ne peut douter que par le commerce qu'ils ont eu avec les autres, ils ne se soient conformés à eux : de sorte que quand il y aurait quelque tradition ou coutume particulière conservée parmi les premiers, ce mélange suffirait pour empêcher de les reconnaître. On trouve en effet que presque tous les juifs d'Orient

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

dont il est parlé dans les histoires, étaient conformes aux autres dans l'observation de la loi & dans la lecture des livres sacrés, à l'exception de certaines choses dont il sera parlé dans la suite.

p.336 Il est certain par le témoignage de presque tous les auteurs dont nous avons connaissance, chrétiens mahométans & voyageurs anciens ou modernes, qu'il s'est trouvé des juifs dans la Perse, dans le Corassan, dans le Mawrelnahar, & dans les provinces les plus éloignées & les plus voisines de la Chine, & de même dans l'Afrique, pour ne pas parler de l'Égypte, où il y en a toujours eu un très grand nombre. Antoine Tenreiro gentilhomme portugais, qui le premier fit le Voyage des Indes en Europe par terre, dont la relation a été imprimée à Conimbre en 1560, en trouva à La, & en d'autres villes de Perse sur sa route. Abulfeda marque en divers endroits qu'il y en avait un grand nombre dans les Indes, surtout à Calayaré & à Cingala ; de même qu'à Coulam, selon M. Polo, Nuveiri parle de ceux de Modäin, comme étant très puissants, de sorte même que l'an 573 de l'hégire, de Jésus-Christ 1177, ils eurent de grandes disputes avec les mahométans. Il y avait à Cochin une juiverie, où selon le témoignage de Diogo de Couto, on parlait l'ancien langage ; & il s'en trouvait un grand nombre dans tout le Malabar, où quelques lieux en étaient entièrement peuplés.

Il est encore certain que depuis plusieurs siècles il y en a eu un très grand nombre dans la Perse & dans toutes les provinces qui en ont autrefois dépendu, ou qui en dépendent présentement, & dans toutes celles où la langue persienne est en usage, comme elle est presque par tout l'Empire du Grand Mogol. On en a une preuve incontestable dans les traductions de l'Écriture Sainte en cette langue faites par les juifs, dont p.337 il n'y a eu rien d'imprimé, que celle du Pentateuque, qui fut imprimée à Constantinople en 1551 en caractères hébreux. Mais il y en a dans les bibliothèques de presque tous les livres de la Bible, entre autres dans celle de Monsieur Colbert. La traduction imprimée a été faite suivant l'opinion des juifs par un Rabbi Jacob natif de Tous, ville fameuse dans le

Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans

Corassan. Il s'en trouve une autre, qui n'est pas moins bonne ; & celle-ci, de même que celles des autres livres sacrés est écrite en caractères hébreux : le verset du texte original précédant celui de la version, de la manière dont les paraphrases chaldaïques sont disposées dans les manuscrits. La version des Psaumes que fit copier à Ormuz en 1601 le savant Jean-Baptiste Vecchietti gentilhomme florentin, que j'ai parmi mes livres en caractères persans, a été prise sur trois exemplaires très anciens, écrits en lettres hébraïques, dont les différentes leçons, sont mises entre les lignes de celle qui sert de texte. C'est ce que Vecchietti a eu soin de marquer à la fin du livre, & il ajoute que cette version est doutant plus recommandable, qu'on y trouve plusieurs mots anciens employés par Fardoussi, Azraki, & d'autres poètes mais qui ne sont plus en usage, ce qui fait voir son antiquité.

Ce qui la prouve encore plus, est que dans les exemplaires écrits en lettres hébraïques, on ne trouve pas toutes les corrections & diversités que les massorètes ont introduites dans le texte hébreu, qui est entre les mains des juifs, & il y a beaucoup moins de ces différentes leçons qu'ils appellent *keri* & *ketib*, ce que j'ai p.338 remarqué particulièrement dans les livres sapientiaux dont j'ai un manuscrit, aussi bien que dans Esther.

De plus les mêmes juifs de Perse, ont dans leur langue des livres que les autres ne reçoivent point, comme la prophétie de Baruch, l'histoire de Tobie, & des additions à Daniel, qui ne sont pas dans l'hébreu. On peut faire sur cela diverses conjectures, mais on n'en peut rien tirer de certain, non plus que de ce que les auteurs cités ci-dessus ont rapporté de ces juifs des Indes & de la Chine & de leurs livres, puisque le peu qu'on en rapporte ne suffit pas pour juger de leur antiquité. Car celle des traductions persanes dont nous venons de parler, quoique fort grande, ne l'est pas néanmoins assez, pour déterminer qu'elle précède la révision des livres sacrés par les massorètes. C'est ce qui se prouve incontestablement, par la traduction des Psaumes. Quoiqu'il y ait quelques endroits, où il

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

paraît qu'ils ont lu autrement que les massorètes, il y en a entre autres deux importants où ils les ont suivis. Le premier est dans le psaume 21 ou 22, selon les juifs, verset 18, où les juifs au lieu du mot **כָּאֵר**, *foderunt*, comme ont lu les Septante & les traducteurs latins, ont lu **כִּאֲרִי** *sicut Léo*. Le Persan a lu de même. Dans le psaume 144 ou 145, qui est abécédaire, le verset 14 manque dans l'hébreu & il se trouve dans les Septante, dans la Vulgate & dans la version syriaque qui est très ancienne : mais il n'est pas dans la persienne. Comme la syriaque qui est faite sur le texte hébreu le représente, & qu'il n'y a pas le moindre indice qu'elle ait été ^{p.339} reformée sur la grecque, il paraît certain qu'il a été anciennement dans le texte hébreu. Car il n'y a aucune raison vraisemblable, que dans un psaume dont les versets sont disposés selon l'ordre des lettres de l'alphabet, il en manque une, sans qu'on en puisse deviner la cause : puisqu'on ne voit rien de semblable dans les autres qui sont ainsi disposés. Quelque grande donc que puisse être l'antiquité des livres hébreux qui étaient entre les mains de ces juifs de Perse, & des provinces plus éloignées de la Haute Asie, où la langue persienne était en usage, cette antiquité ne pouvait être telle, qu'elle remontât jusqu'à la transmigration des dix tribus, ni même jusqu'au temps de la dispersion après la ruine de Jérusalem, puisque leurs livres sont conformes dans des endroits aussi essentiels, que ceux qui ont été marqués, avec ceux qui ont été revus par les massorètes.

Il est donc plus vraisemblable, que les juifs se sont répandus à la Chine comme partout ailleurs, & qu'ils l'ont pu faire plus facilement, s'il est vrai, comme le dit Benjamin, qu'il y en avait près de cinquante mille à Samarcand, d'où ils pouvaient passer à la Chine.

Éclaircissements sur les sciences des Chinois

@

p.340 Ce que le voyageur mahométan dit dans la première Relation, que les Chinois n'ont aucune connaissance des sciences, paraîtra si extraordinaire, que cela seul peut suffire pour rendre son témoignage suspect, après tant d'éloges que les derniers voyageurs ont donné aux philosophes, & à la philosophie de la Chine. D'abord il peut venir dans l'esprit, que des marchands peu instruits, n'aient pas connu ce qu'on a découvert dans la suite, & qu'ainsi on ne doit pas les écouter sur ce qui n'était pas à leur portée : au lieu que des hommes savants & éclairés en ont jugé tout autrement. Ce ne sont pas les missionnaires seuls, qui pourraient être soupçonnés d'avoir parlé trop avantageusement de l'esprit & de la science des Chinois, dans la pensée qu'ils ont eue de trouver dans les livres de Confucius des vérités capables de disposer ces peuples à recevoir la religion chrétienne.

Monsieur Isaac Vossius, homme d'une grande érudition, a porté ces louanges plus loin que personne n'avait fait avant lui.

« Si quelqu'un, p.341 dit-il, ramassait ensemble tout ce que toutes les nations qui sont ou qui ont été, ont inventé de plus beau, quoiqu'elles aient inventé plusieurs choses très remarquables, toutes ensemble ne seront ni meilleures, ni en plus grand nombre, que celles qui ont été inventées par les Seres, que les Portugais ont mal à propos appelés Chinois. ¹

C'est là le jugement d'un homme qui n'avait jamais été à la Chine, qui ne connaissait ni la langue, ni les livres du pays, que par des

¹ * Si quis omnium quæ sunt, vel olim fuere gentium, pæclara simul conficiat inventa quantumvis ea multa, & memoriæ digna censeantur, tanta tamen & talia non erunt, quin longe inveniantur plura & meliora quæ à solis reperta fuere Seribus, quos Lusitani perperam Sinas appellaverant. *Is. Voss. de Magnit. Sin. urb. cap. 14.*

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

traductions, dont il n'était pas capable de juger, & qui, selon le témoignage de quelques personnes qui l'ont connu, croyait tout ce qu'on lui pouvait dire, de vrai ou de faux, sur la Chine & sur les Chinois. Or les Arabes, auteurs de ces deux Relations étaient allés à la Chine, ils avaient connaissance de la langue par conséquent ils étaient plus capables de juger de la science des Chinois, que M. Vossius, dont la prévention était excessive. Il reste à savoir si alors les Arabes connaissaient assez ce qui passe pour sciences parmi les hommes, afin de ne se pas tromper, lorsqu'ils disaient qu'elles étaient inconnues aux Chinois.

Le premier voyage dont nous donnons la Relation fut fait l'an 237 de l'ère mahométane qui répond à l'an de J.-C. 851 & 852. Avant ce temps-là, les Arabes avaient commencé à étudier la philosophie, l'astronomie, la géométrie, la médecine & l'histoire naturelle dans les livres des Grecs, traduits en arabe durant le règne du calife Almamon septième des Abbassides, mort l'an 218 de l'hégire, de Jésus-Christ 833 après avoir régné vingt ans & p.342 quelques mois, outre qu'il y en avait déjà de plus anciennes traductions. C'est donc des sciences contenues dans ces livres que nos Arabes ont parlé & lorsqu'ils ont dit qu'elle étaient inconnues aux Chinois, ils n'ont rien avancé qui n'ait été confirmé par l'expérience des siècles suivants, & il n'est pas difficile de le prouver.

La philosophie, ainsi qu'elle a été définie par les plus grands hommes de l'antiquité, est l'étude & la connaissance des choses divines & humaines, de leurs causes & de leurs effets. On nous avait autrefois annoncé de grandes merveilles de la philosophie chinoise contenue dans les ouvrages de Confucius & de Mencius : les traductions qui en ont été données au public, suffisent pour en juger.

À commencer par la métaphysique, quelle peut être celle d'une nation qui n'a aucune idée du souverain Être, & qui n'a pas même de nom, pour signifier Dieu ? Avant les contestations, qui ont

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

occupé si longtemps la cour de Rome, il n'y avait aucune difficulté sur cet article, puisque le père Martini lui-même dit :

« C'est une chose étonnante que parmi les Chinois aucun n'a parlé du premier et souverain auteur de toutes choses : car dans cette langue si abondante, il n'y a pas même de nom pour signifier Dieu. Ils se servent néanmoins souvent du mot de Xangti, pour signifier celui qui gouverne ^{p.343} souverainement le Ciel & la Terre. ¹

On trouve une preuve bien certaine d'un fait aussi important dans l'inscription chinoise & syriaque découverte en 1625, & qui est imprimée dans la *China illustrata*. Car les Syriens qui la laissèrent à la postérité, comme un monument de leur mission, ayant été alors durant cent quarante-six ans dans le pays, ne pouvaient pas ignorer la langue : & s'ils y avaient trouvé quelque mot qui signifîât l'Être souverain, ils s'en seraient servi, plutôt que du mot syriaque *Aloho*. Ils firent donc la même chose que les Espagnols ont été obligés depuis de faire en Amérique, en se servant du mot de Dios, pour instruire les Américains, qui n'avaient aucune idée du souverain Être, ni de mot pour le signifier. Tout ce qui a été allégué depuis, dans la suite de cette longue dispute, pour faire croire que quelques mots qui se trouvent dans les livres chinois, peuvent signifier *Dieu*, a été tellement réfuté qu'on n'y doit avoir aucun égard. Toutes les expressions figurées tirées du Ciel & du soleil, sous lesquelles on veut trouver des sens mystérieux, & les rapporter au souverain Être, ne prouvent rien à l'égard des Chinois, puisqu'elles étaient familières aux Américains, même aux Iroquois les plus barbares, qui certainement n'avaient aucune connaissance de Dieu. On pourrait écouter quelque bon missionnaire, qui n'ayant point lu les anciens auteurs, se serait laissé surprendre par de semblables expressions, croyant que les

¹ *De summo ac primo rerum authore mirum apud omnes silentium. Quippe in tam copiosa lingua, ut nomen quidem, Deus habet. Sæpe tamen utuntur voce Xangti, qua summum Cœli Terræque gubernatorem indignant. *Mart, Hist. Sin. l. 1.*

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

payens n'auraient jamais rien dit ou pensé de semblable. Mais il est difficile de comprendre qu'un homme d'une aussi grande lecture que p.344 M. Vossius ait pu croire que les pythagoriciens, les platoniciens, Aristote, & presque tous les autres philosophes grecs, si on excepte les épicuriens, n'aient pas parlé de Dieu plus clairement & plus près de la vérité, que Confucius & tous les Chinois.

Pour ce qui regarde l'origine du monde, le père Martini nous apprend qu'ils avaient sur cela diverses opinions, toutes bizarres, fausses ou reçues d'ailleurs ; les uns croyant qu'il était éternel, les autres qu'il s'était formé par hasard. Peut-on dire avec quelque raison que les anciens Grecs & Latins, même sans autre lumière que celle de la raison, n'aient pas pensé plus juste sur cette matière ? Il est à remarquer que M. Vossius n'exclut point de sa décision générale, les auteurs sacrés, ni même Moïse, qui en peu de mots nous a plus appris de vérités sur l'origine du monde, que tous les philosophes. On peut donc juger, quelle doit être la philosophie d'une nation qui n'a eu aucune idée du souverain Être & qui n'en a point d'autre sur la création du monde, que le chaos des poètes, & quelque chose d'approchant des atomes de Démocrite, & d'Épicure.

Les deux principes que le père Martini appelle Yn & Yang, & dont il dit que l'un est caché, & imparfait, l'autre manifeste & parfait, sont ceux que les manichéens admettaient, l'un bon & l'autre mauvais ; car cette opinion a été de tout temps fort répandue dans les Indes, & dans tout l'Orient, soit que Manès en fût l'auteur, soit qu'il l'eût apportée des Indes & de la Chine, comme l'ont écrit quelques historiens persans.

p.345 La fable d'un œuf, dont naquit *Puoncu* leur premier homme, & dont toutes choses furent formées, selon la pensée de quelques autres, a été connue par les anciens Grecs, & Égyptiens ; si elle vient originellement des Chinois, elle ne fait pas grand honneur à leurs philosophes. Car elle est venue dans l'esprit des Iroquois, qui suivant le rapport qu'en ont fait plusieurs personnes dignes de foi, croient, qu'autrefois un œuf tomba du Ciel vers le lac des Hurons, qu'en

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

tombant il se cassa & que du blanc naquirent les hommes, & du jaune les castors. Les autres opinions touchant l'origine du monde que rapportent divers auteurs, & que les derniers ont tâché d'embellir par des explications allégoriques, ne sont point originales, puisqu'elles ont été connues des anciens Grecs, & des Égyptiens, Les uns ni les autres ne les ont pas reçues des Chinois, avec lesquels ils n'ont jamais eu de commerce, puisqu'aucun de ces philosophes qui allaient aux extrémités du monde pour chercher à s'instruire, n'est allé à la Chine : au lieu que plusieurs sont allés en Égypte, en Chaldée, en Perse, & aux Indes pour consulter les sages de ces pays-là. Il est donc fort vraisemblable que la plupart de ces opinions qu'on attribue aux anciens philosophes chinois, leur sont venues des Indes & de la Perse, parce qu'ils ont eu plus de commerce avec ces pays-là, & que le culte superstitieux, qui est presque général dans la Chine, au moins parmi les bonzes & parmi le peuple, leur est venu des Indes, comme l'avouent ceux qui en parlent avec les plus grands éloges.

La table des combinaisons des lignes au ^{p.346} nombre de soixante quatre, est un énigme assez inutile, & duquel on peut tirer quels sens on voudra ; mais outre qu'il n'apprend rien, il est aisé de reconnaître que c'est une mauvaise copie de quelques fragments du Timée, & d'autres écrits des pythagoriciens. C'est ce que le père Martini a reconnu de bonne foi en parlant du livre qu'ils appellent Yexing,

« qui est, dit-il entièrement employé à expliquer ces figures ; & ils l'estiment beaucoup, parce qu'ils sont persuadés qu'il contient plusieurs grands secrets. Il me paraît, poursuit-il, que c'est une espèce de philosophie mystique assez semblable à celle des pythagoriciens, quoique celle-là soit plus ancienne de plusieurs siècles, comme ayant commencé du temps de Fohi.

Cette antiquité n'étant fondée que sur le témoignage des Chinois, est fort douteuse ; mais quand elle serait aussi grande que le prétendent ces derniers écrivains, il faut convenir qu'elle ne peut pas donner d'autorité à un système aussi frivole que celui-là.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Lorsqu'ensuite on trouve que les philosophes chinois prétendent tirer de ces lignes combinées, non seulement les principes de la physique, mais les règles de la morale, on a peine à croire que ceux qui débitent de pareil visions, le fassent sérieusement. Ce qui se trouve ailleurs touchant les diverses pensées des Chinois sur la physique, n'est guère plus raisonnable, & on ne peut avoir aucune estime ^{p.347} de l'esprit & du jugement de ceux qui établissent comme ils font, cinq éléments, le bois, le métal, l'eau, la terre & le feu.

Il faut donc demeurer d'accord que pour ce qui regarde la métaphysique & la physique, ce que les Chinois peuvent avoir de meilleur n'est pas comparable à ce qu'ont pensé les anciens philosophes grecs ou barbares : que même leurs fables ne sont pas originales, puisqu'elles se trouvent ailleurs, & qu'il est plus vraisemblable que cette merveilleuse doctrine est passée à la Chine, par le commerce avec les Indiens, & les Persans.

On le reconnaît assez clairement par l'opinion de la métempsycose qui était fort commune, & qui l'est encore parmi les Chinois. Ils n'ont aucune idée juste de l'immortalité de l'âme, & une grande partie de leurs cérémonies funèbres, fait voir clairement qu'ils n'ont aucun système de doctrine sur un article aussi important, & qui est le fondement de toute religion.

Les anges tutélaires qu'ils honorent avec de grandes superstitions, ne sont autres que des génies bons ou mauvais, touchant lesquels on trouve un nombre infini de fables dans les livres arabes & persans. Le père Martini dit que les Chinois les appellent *tchin*, & c'est le même nom que leur donnent les Arabes, les *génies* des Latins, & les démons ou esprits divisés en plusieurs classes, dont Jamblique, Porphyre, Plotin, Eunapius & d'autres ont écrit tant de puérités indignes de la philosophie & fort éloignées de la véritable religion.

Enfin ces grands philosophes chinois étaient si nouveaux en matière de philosophie, qu'ils ^{p.348} admirèrent des abrégés de celle

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

de l'École, entre autres celle des professeurs de Conimbre, lorsqu'elle leur fut traduite par des missionnaires. Ce n'était pas néanmoins des hommes du commun qui admiraient ces ouvrages, mais des lettrés, qui devant avoir connaissance des livres de Mencius & de Confucius, reconnaissaient que leur philosophie était fort imparfaite, en comparaison de celle-là. Que n'auraient-ils donc pas pensé s'ils avaient été informés des grandes vérités qui se trouvent répandues dans les écrits des anciens pythagoriciens, dans ceux de Platon & d'Aristote même, qui sont plus clairement & plus utilement expliquées, que le petit nombre de celles qui sont répandues dans les livres chinois, qu'on n'entend que par des paraphrases aussi obscures que le texte, & qu'il est souvent difficile d'accorder ensemble. Car le père Intorcetta, le père Martini, le père Rougemont, le père Couplet & d'autres ont donné des traductions de quelques traités de Confucius & des livres classiques, dans lesquelles il faut continuellement aider à la lettre, & on y trouve des différences considérables entre elles, & ce qui est cité par Navarette & par d'autres missionnaires

M. Vossius ne s'étend pas beaucoup sur les découvertes des Chinois dans la physique, à quoi il aurait trouvé sans doute de grandes difficultés, c'est pourquoi il n'en parle point ; mais il s'étend avec excès sur leur capacité dans la médecine, particulièrement sur les observations du pouls, prétendant que Galien qui en a traité fort au long, n'avait rien trouvé de semblable.

« Les Chinois, dit-il, ne se contentent pas de tâter le pouls en un seul endroit, ils le tâtent en plusieurs ^{p.349} endroits & assez longtemps ; ensuite de quoi ils jugent si sainement de la maladie, qu'ils disent tous les symptômes qui ont précédé, avec une très grande justesse.

Le père Grueber en est témoin, ayant rapporté à Messieurs Lorenzo Magalorri & Carlo Dati, que pareille chose lui était arrivée ; mais il ajouta que les remèdes qui lui furent ensuite ordonnés par le médecin chinois, étaient si peu convenables au mal, qu'il perdit

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

bientôt l'estime qu'il avait conçue de la médecine chinoise. Ce traité de la manière d'observer le pouls a été traduit en latin & c'était sur la lecture que M. Vossius en avait faite, qu'il a fait de si grand éloges des médecins chinois. De très habiles médecins qui avaient examiné ce même traité, n'en faisaient pas beaucoup de cas, & ils ne croyaient pas que ces observations fussent d'une grande utilité. Mais quand elles seraient aussi utiles qu'on le suppose, on ne peut disconvenir que la connaissance du pouls n'est qu'une médiocre partie de la médecine ; & jusqu'à présent on n'a rien vu qui donne lieu de croire que les Chinois aient raisonné plus juste sur les principes de l'art que n'a fait Hippocrate, ni qu'ils les aient mieux expliqués que Galien & les autres médecins grecs & arabes.

On dit que les Chinois sont des cures merveilleuses avec des simples ; cela peut être vrai, quoique le père Grueber & d'autres ne parlent pas si avantageusement de leur manière de traiter les malades. Mais en cela ils ne surpassent pas les sauvages d'Amérique les plus barbares qui font des cures étonnantes, soit pour des blessures, soit pour des maladies. On ne trouve pas non plus que les Chinois aient fait aucunes ^{p.350} découvertes considérables dans la Botanique, & encore moins dans la chimie ; & s'il y en a quelque chose dans leurs livres, avant que d'en tirer des conséquences semblables à celles que M. Vossius en tire, il faudrait être assuré que ces livres sont anciens, & qu'ils n'ont pas été retouchés par les missionnaires, comme ceux qui regardent l'astronomie dont il est temps de parler.

C'est sur ce point-là que les modernes se sont le plus étendus, prétendant que les tables astronomiques des Chinois, leur cycle de soixante années & les observations marquées dans leur histoire, prouvent incontestablement qu'ils ont surpassé toutes les autres nations dans la connaissance de l'astronomie. Cette opinion s'est fort augmentée de nos jours, lorsque le père Couplet apporta de la Chine les tables astronomiques chinoises, dont on avait ouï parler, mais qui n'avaient jamais été vues en Europe. Le premier examen

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

qui en fut fait par M. Cassini & par M. l'abbé Picard, leur fit connaître qu'elles étaient si conformes, jusqu'à une minute, aux tables de Tycho Brahé, qu'ils en conçurent quelque défiance. Ils en parlèrent au père Couplet qui, étant un homme fort sincère, avoua de bonne foi, que comme l'exactitude des tables de Tycho Brahé était reconnue par tous les astronomes, ses confrères avaient reformé les tables chinoises sur ces premières ; ce que je lui ai aussi ouï dire à lui-même.

Le même Père fit imprimer à Paris en 1687 son *Abrégé de la chronologie chinoise* avec les cycles & quelques observations astronomiques, particulièrement celle de ^{p.351} la conjonction de cinq planètes dans la constellation que les Chinois appellent Xe. M. Cassini ayant calculé exactement ce phénomène, y trouva une erreur : le calcul de cinq cents ans ; & une pareille dans l'observation d'un solstice d'hiver faite selon le père Martini l'an 2342 avant la naissance de J.-C. C'est ce qu'on peut voir par le Mémoire que M. de la Loubère fit imprimer en 1691, à la fin de sa Relation de Siam, où on trouve ce jugement de M. Cassini touchant les tables astronomiques des Chinois.

« Cet accord des nombres de ces tables chinoises avec celles de Tycho, à peu près dans la même minute, nous donne lieu de juger que ces tables ont été calculées par les Pères jésuites, qui depuis un siècle sont allés à la Chine, & non par les Chinois. Car quelle apparence y a-t-il que, sans être tirées des tables de Tycho, elles y fussent si conformes ? Nos astronomes de ce siècle ont de la peine à s'accorder dans la même minute, dans le lieu des étoiles fixes, & l'on sait qu'entre le catalogue de Tycho, & celui du landgrave de Hesse, faits en même temps par d'excellents astronomes, il y a une différence de plusieurs minutes. C'est pourquoi il n'est pas vraisemblable que ces observations des Chinois s'accordent presque toujours avec les observations de Tycho, dans la même minute.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Le jugement de ce grand homme peut régler celui qu'on doit faire de ces tables astronomiques, sur l'autorité desquelles on veut élever les astronomes Chinois au dessus de tous les anciens & des modernes.

On peut joindre à cette décision d'un des plus habiles astronomes de notre siècle, un raisonnement très sensible, & que tout le monde peut ^{p.352} entendre. C'est premièrement que ces mandarins présidents du tribunal des Mathématiques, chargés de dresser le calendrier, y réussissaient si mal, que nonobstant leur crédit & leurs intrigues, il en fallut commettre le soin aux missionnaires, qui leur étaient odieux comme étrangers, & comme prédicateurs d'une nouvelle religion. Les Chinois avaient commencé à être redressés par le père Mathieu Ricci, & peu d'années après ils n'en étaient pas devenus plus habiles, en sorte que le père Adam Schall fut encore obligé de reformer leurs calculs, & devint malgré eux, président du tribunal des Mathématiques & mandarin du premier ordre, comme ensuite les pères Verbiest & Grimaldi. Il est encore à remarquer que ces missionnaires, & la plupart des autres qui les ont suivis, n'étaient pas mathématiciens de profession, ni connus pour tels en Europe : & cependant ils se trouvèrent capables de reconnaître & de confondre l'ignorance de ces astronomes chinois, qui avaient un si grand intérêt à soutenir l'honneur de leur nation, & à conserver leur autorité. Les plus raisonnables furent ceux, qui reconnaissant leur incapacité, étudièrent sous la conduite des missionnaires, les *Éléments* d'Euclide, la *Sphère* de Clavius & quelques semblables traités, & ils les lurent avec admiration ; ce qui ne pouvait arriver qu'à des personnes qui n'avaient qu'une teinture très légère des mathématiques

Il reste à examiner le point le plus important qui regarde l'antiquité de l'astronomie chinoise, & c'est celui que font valoir davantage ceux qui ont entrepris d'élever les Chinois au dessus de toutes les autres nations qui sont, ^{p.353} ou qui ont été. C'est le fameux cycle de soixante années, suivant lequel le père Martini & le

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

père Couplet ont disposé les principaux faits de l'histoire de la Chine & la succession des empereurs. Le père Martini est le premier qui en ait donné une assez exacte connaissance, & le père Couplet l'a suivi dans sa chronologie abrégée. On a une preuve certaine de la vérité de ce cycle par le traité fait sous les ordres d'Ulugbeg, prince tartare fort savant dans l'astronomie, & qui avait employé de très habiles mathématiciens pour dresser des tables astronomiques qui se trouvent en plusieurs bibliothèques. Jean Greaves savant anglais, qui, avec une grande connaissance des langues orientales, était excellent mathématicien, fit imprimer en 1650 un traité de ce même prince, des différentes époques & de leurs calculs. Celle des Chinois y est rapportée sous le nom de *Cataïens* & *Ygouriens*, qui comprend également les Chinois & les Tartares répandus dans le vaste continent de la haute Asie. Golius l'ayant examiné avec le père Martini, a fait voir que les noms Cataïens étaient chinois. Cette même méthode du cycle sexagénaire est en usage à Siam & dans les pays voisins, suivant les dernières Relations, & elle y avait apparemment été portée de la Chine.

Il y a eu différentes périodes de plusieurs années parmi les Grecs ; mais comme il ne paraît pas qu'elles aient été connues par les Arabes, ni par les Persans ou par les Tartares, qui les auraient pu communiquer aux Chinois, ce serait une témérité de leur contester l'honneur d'avoir inventé celle dont il est question. Mais p.354 il y a sur ce sujet deux remarques très importantes à faire.

La première est que de la manière dont le père Martini & le père Couplet ont établi la chronologie chinoise selon ces cycles de soixante années, il faut que les Chinois ou eux, se soient trompés, puisque, comme il a été dit ci-dessus, il s'y est trouvé deux parachronismes de plus de cinq cents ans ; ce qui fait juger qu'on en pourrait trouver d'autres, si quelque habile homme se donnait la fatigue d'examiner toutes les éclipses & les conjonctions des planètes qui y sont marquées, comme M. Cassini avait examiné la première. Après cela même il resterait encore une autre difficulté,

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

puisqu'après l'aveu sincère qu'ont fait ceux qui nous ont donné ces tables, qu'ils les avaient rectifiées sur celles de Tycho, on ne peut savoir si ce sont les observations chinoises qu'on nous donne, ou celles de ce grand astronome.

La seconde remarque n'est pas moins importante. On donne cette chronologie fondée sur les cycles, comme une preuve de la justesse de l'astronomie des Chinois, & comme un caractère certain de la vérité de leur histoire. Il faut donc, pour que cela soit vrai, fixer le temps où ils commencent, par une époque certaine, comme sont la plupart de celles d'où on commence à compter les années des autres qui ont été, ou qui sont encore en usage ; comme celles d'Alexandre, d'Isdegerde, de Dioclétien de l'hégire & de Gelaeddin-Meliksah. Ceux qui ont réduit l'histoire chinoise selon les cycles, fixent leur commencement à 2.697 ans avant la naissance de J.-C. Selon le texte hébreu & ^{p.355} la Vulgate il n'y a que 2.330 ans depuis le Déluge jusqu'à Jésus-Christ, & c'est pour suppléer à cet inconvénient que ceux qui soutiennent l'antiquité de l'histoire chinoise ont recours à la version des Septante. Ils conviennent que tout ce que les Annales de la Chine contiennent au dessus du temps de Fohi est fabuleux, & personne n'en peut disconvenir. Ainsi ils n'osent lui attribuer l'établissement du cycle sexagénaire, mais ils le rapportent au règne de Hoamti 2.697 ans avant J.-C. On ne comprendra pas aisément qu'un cycle aussi composé que celui-là puisse avoir été sitôt trouvé, ou mis en sa perfection, comme l'a dit le père Couplet ¹ ; au lieu que le père Martini dit que cet Empereur l'inventa ². Cette contrariété de deux auteurs qui avaient le même dessein, & qui travaillaient sur les mêmes livres dans des circonstances essentielles, rend fort suspect le témoignage de l'Histoire chinoise dont ils nous font de si grands éloges. De quelque

¹ *Usus opera Tanao Cyclum sexagenarium perficit.*

et ab hoc demum Imperatore tamen bin illam antecesserunt, Sinæ cyclum suum sexaginta annis descriptum inchoant, quippe ab eo ipso inventum. Mart. Hist. p. 25.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

manière qu'on entende ce fait historique, il sera toujours sujet à de grandes difficultés.

La première & la principale consiste à l'accorder avec l'Écriture Sainte, même en suivant la traduction des Septante ; & ce n'est pas seulement pour ce qui regarde des calculs chronologiques mais pour des choses plus importantes. Car si on croit les histoires chinoises, on ne peut reconnaître l'universalité du Déluge, & ^{p.356} elles attribuent plusieurs inventions aux premiers Empereurs de la Chine, que l'Écriture Sainte attribue à d'autres. C'est ce qu'ont remarqué quelques auteurs du dernier siècle, particulièrement les protestants qui ne reconnaissent que le texte hébreu, & qui en cela sont d'accord avec des catholiques qui n'admettent l'autorité des livres sacrés que selon la Vulgate. L'un & l'autre texte sont assurément plus anciens que les histoires chinoises, telles qu'on les a : puisqu'il ne s'en trouve que des copies imprimées ; & quelque antiquité que les Chinois donnent à l'invention de l'imprimerie, il n'y a point de papier qui puisse durer mille ou douze cents ans. Ils n'ont point de livres de cette antiquité ; & quand il s'est trouvé quelque inscription ancienne, ils ne l'ont pas entendue, comme on peut le connaître par une que rapporte le père Rougemont.

On aura donc toujours beaucoup de peine à comprendre comment les Chinois 2.697 ans avant J.-C. aient pu imaginer un cycle aussi composé que celui-là ; & encore moins comment ils ont pu l'apprendre aux autres, dans un temps où ils n'avaient qu'une connaissance très imparfaite de l'arithmétique, inventée, à ce que dit le père Martini, sous le même Hoamti, & qui consistait à la machine dont il donne la figure. En effet quoique ce cycle paraisse si exact & si détaillé, on reconnaît qu'il était très fautif, puisque cinq cents ans après l'établissement qui en fut fait par Hoamti, les astronomes chinois ne purent prédire une éclipse qui arriva sous l'empereur Choukang, qui pour cela les fit mourir. Il est aussi à remarquer que les histoires ne s'accordent pas sur le temps de ^{p.357} cette éclipse, ce qui fait voir l'insuffisance de ces calculs. On trouve plusieurs

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

semblables exemples, & ils ont été fréquents en ces derniers siècles puisque ce qui donna un grand crédit aux missionnaires jésuites, fut qu'ils prédirent exactement celles qui arrivèrent de leur temps, & que les Chinois se trompèrent dans leur calcul.

La seconde observation qu'on doit faire sur ce cycle, est que ceux qui l'ont fait plus particulièrement connaître en Europe, & qui ont entrepris de fixer la chronologie chinoise selon ce cycle répété plusieurs fois, en ont établi le commencement au règne de Hoamti 2.697 ans avant Jésus-Christ, ou vingt-huit ans après, c'est-à-dire 2.670 ans avant Jésus-Christ, lorsqu'un grand mathématicien appelé Tanao, l'eut rectifié. Outre qu'en fixant les premières années de cet ancien cycle sexagénaire à l'une de ces deux époques, on trouve les difficultés qui ont été marquées, en ce qu'on ne peut les accorder avec la Sainte Écriture, il en reste encore une autre ; c'est qu'avant le père Martini, personne n'avait réduit le commencement de ces périodes sexagénaires à un pareil point, que les Chinois ne connaissent pas, mais qui est entièrement de l'invention des Européens. Car les premiers voyageurs, qui sont entrés dans la Chine les deux derniers siècles, trouvèrent que les Chinois comptaient depuis le commencement du monde jusqu'en 1594 huit cent quatre-vingt mille soixante-trois ans, & quelques autres même augmentaient considérablement ce nombre prodigieux d'années. Cependant il n'est pas comparable à celui que ^{p.358} rapporte Ulugbeg, qui a parlé avec plus de justesse qu'aucun autre de ces cycles chinois. Il dit donc qu'en l'an de l'hégire 847, qui répond à celui de J.-C. 1644, les Cataïens ou Chinois, comptaient quatre-vingt huit millions, six cent trente-neuf mille huit cent soixante ans, depuis le commencement du monde, ce qui surpasse infiniment les calculs immenses des anciens Chaldéens & des Égyptiens qui ont été rejetés avec raison comme fabuleux par Cicéron & par d'autres auteurs, mais qui ont été approuvés par les libertins, & par l'auteur du système des préadamites.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Il est vrai que ceux qui ont donné de notre temps des abrégés de l'histoire de la Chine, ont avoué qu'elle était fabuleuse dans tous les temps qui précédaient le règne de Hoamti, mais que depuis on la devait regarder comme véritable, ce qu'ils prouvent principalement par la suite réglée de ces cycles, selon laquelle ils comptent les années des empereurs suivants jusqu'à ce temps-ci. Ils ne peuvent nier néanmoins que cette disposition des cycles ne soit leur ouvrage, & non pas celui des Chinois. Le commencement en est fabuleux, & ne mérite pas plus de créance que ce qu'on trouve dans les anciens auteurs grecs & latins touchant les observations astronomiques que les Babyloniens prétendaient avoir depuis quatre cent soixante-dix mille ans. Au moins lorsqu'on examine celles qui ne pouvaient être suspectes, comme les éclipses marquées par Ptolémée, suivant les mémoires que Callisthène avait tirés sur les lieux, elles se trouvent justes. Mais les principales de celles qui sont marquées dans les tables ^{p.359} chinoises, quoique reformées sur celles de Tycho, se trouvent fausses. C'est le jugement qu'en a fait M. Cassini le plus grand astronome de notre siècle, dont il est bon de rapporter les paroles comme un jugement décisif en pareille matière.

« L'année chinoise, dit-il, a eu plusieurs fois besoin d'être réformée, pour remettre son commencement au même terme, dans lequel néanmoins les Relations modernes ne sont d'accord qu'à dix degrés près ; le père Martini le marquant au quinzième degré d'Aquilarius, & le père Couplet au cinquième du même signe, comme si le terme eut reculé de dix degrés depuis le temps du père Martini. Il est indubitable qu'une grande partie des éclipses & des autres conjonctions que les Chinois donnent comme observées, ne peuvent pas être arrivées au temps qu'ils prétendent, selon le calendrier réglé de la manière dont il l'est présentement, comme nous avons trouvé par le calcul d'un grand nombre de ces éclipses, & même par le

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

seul examen des intervalles qui sont marqués, entre les unes & les autres. Car plusieurs de ces intervalles sont trop longs ou trop courts, pour pouvoir être terminés par des éclipses, qui n'arrivent que quand le soleil est proche d'un des nœuds de la lune, où il n'aurait pu retourner aux temps marqués, si les années chinoises avaient été réglées dans les siècles passés, comme elles le sont présentement.

Le père Martini a néanmoins fait un si grand fond sur cette première observation, qu'il fait une espèce de ferment, *sancte assevero*, qu'il l'a trouvée dans les livres chinois, telle qu'il la rapportée ; & il en était tellement persuadé, qu'il demande ce que nos Européens peuvent y répondre. M Cassini a répondu pour toute p.360 l'Europe que cette observation était fausse, & ainsi toutes les conséquences qu'on en pourrait tirer le sont également.

On peut juger après cela si c'est avec raison que M. Vossius a pu étendre jusqu'à l'astronomie la louange excessive qu'il a donnée aux Chinois d'avoir seuls inventé plus de choses utiles à la vie, dans les sciences & dans les arts, que n'ont fait toutes les autres nations du monde. Car puisqu'on ne connaît leurs observations que par les tables ; que ceux qui les ont données en latin, les ont réformées sur celles de Tycho ; que les conjonctions de planètes, & les éclipses qui y sont marquées se trouvent fausses ; & qu'avec le secours de ces mêmes tables, quoique rectifiées, ils n'ont pu depuis plus de cent cinquante ans, calculer un calendrier, ou prédire un éclipse, ils sont en cela fort inférieurs, non seulement aux grands astronomes qui ont paru dans ces derniers temps, mais aux plus médiocres, tels qu'étaient la plupart de ceux qui les ont redressés.

On les doit donc encore moins comparer, ou les préférer aux Grecs, dont les observations astronomiques se trouvent justes, & où on ne remarque pas des anachronismes de cinq cents ans, ni des éclipses imaginaires, puisque celles que rapporte Ptolémée, ont été reconnues fort exactes, après le calcul qu'en ont fait nos

Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans

astronomes. Les Chinois ne peuvent pas même être comparés aux Arabes & aux Persans, qui ayant appris dans les livres grecs les véritables principes des mathématiques, en avaient si bien profité, que dès le temps que nos deux Arabes allèrent à la Chine, il y avait parmi eux ^{p.361} d'habiles géomètres & des astronomes, dont les tables & les observations ont servi de règle à toute l'Europe, durant quelques siècles. Car quoiqu'il y ait eu de tout temps des hommes qui avaient quelque capacité dans l'astronomie, comme ont été la plupart de ceux qui ont donné des règles pour le calendrier ecclésiastique, en Occident, en Asie & en Égypte ; cependant c'était alors à quoi se bornaient toutes leurs études, & il n'y avait point de tables astronomiques en Europe avant celles que le roi Alfonse de Castille & de Leon, fit dresser vers l'an 1270. Il se servit pour cet ouvrage de plusieurs juifs très habiles, comme ont remarqué les historiens & les auteurs qui en ont parlé. Mais ils n'ont pas averti que ces juifs avaient suivi les tables faites longtemps auparavant par les mathématiciens arabes dont les plus anciennes étaient celles qui furent dressées par ordre du calife Almamon, septième des Abbassides, qui fit traduire la plupart des livres grecs en arabe.

Tous les auteurs parlent de ce travail avec éloge, & depuis son temps les Arabes & les Persans eurent de très habiles mathématiciens. Ils observaient eux-mêmes, & ils rectifiaient par leurs observations les tables d'Almamon, sous lequel trois astronomes fameux appelés *les Enfants de Mouça*, firent dans les campagnes de Sinjar, appelées Sennaar dans l'Écriture Sainte, cette fameuse observation touchant la mesure de la terre, qu'ils réitérèrent à Cufa. Il y eut peu de temps après de savants astronomes, entre autres Abuabdalla Muhamed fils de Jaber, qui calcula des tables astronomiques fort ^{p.362} exactes ; ce que firent aussi plusieurs autres, jusqu'au temps de Gelaleddin Melikschah troisième sultan de la race des Seljoukides, qui fit faire de nouvelles observations pour régler l'époque appelée melikéenne ou gelaléenne. Les juifs d'Espagne, qui savaient presque tous l'arabe,

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

à cause qu'il était commun dans le pays, durant que les Mores étaient maîtres de Cordoue, de Grenade, & de plusieurs autres villes considérables, avaient traduit en hébreu, les livres & les tables astronomiques de ces mathématiciens arabes, ainsi que la plupart des autres qui avaient rapport à toutes les sciences, ce qui leur donnait beaucoup de réputation & de crédit. Il y eut ensuite un grand nombre de très savants astronomes parmi les mahométans & Ulugbeg prince tartare, ayant fait faire des observations fort exactes à Samarcand, fit ensuite dresser les tables appelées ilekaniennes dont les plus habiles astronomes de notre siècle ont reconnu & loué l'exactitude. Il ne leur est pas arrivé comme aux Chinois de se tromper dans leurs calculs, de marquer de fausses éclipses, & de ne pouvoir fixer le commencement de leurs années, quoique, comme ils la comptent par mois lunaires, le calcul en soit plus difficile que celui des cycles chinois. Il paraît même par ce qu'en rapporte Ulugbeg, qu'il en a mieux entendu la composition que n'ont fait leurs mandarins des mathématiques. Il ne faut donc pas s'étonner, si les voyageurs mahométans, qui venaient de Bagdad, où les califes faisaient leur résidence ordinaire, sachant combien ces sciences étaient cultivées dans leur pays, & ne trouvant rien de semblable à la Chine, ont dit que ^{p.363} les Chinois n'avaient aucune connaissance des sciences.

On pourrait faire un long dénombrement des mathématiciens arabes ou persans depuis Almamon, jusqu'à ces derniers temps ; & comme leurs ouvrages sont parvenus jusqu'à nous, on reconnaît qu'ils étaient parfaitement instruits de toutes les parties des mathématiques. Ils avaient traduit Euclide dès les premiers temps, & leurs commentaires font connaître qu'ils l'entendaient fort bien. Ils ont de même traduit, Archimède, Théodose, Apollonius Pergeus, & presque tous les autres auteurs les plus difficiles, & il paraît par les démonstrations & par les figures, qu'ils les entendaient parfaitement, & qu'ils faisaient avec la plus grande justesse des calculs très difficiles. Ainsi on doit avouer qu'en cette science ils

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

étaient fort supérieurs aux Chinois, dont on nous dit tant de merveilles, qui toutes roulent sur le témoignage non pas de plusieurs siècles, ni de personnes non suspectes, ni de simples historiens, mais de quelques Européens prévenus, traducteurs & réformateurs, comme ils l'avouent, de livres, qu'on ne peut entendre. Si les Chinois avaient été médiocres géomètres, les Éléments d'Euclide ne leur auraient pas paru nouveaux : s'ils avaient su les principes de l'arithmétique, ils auraient quitté il y a longtemps leur petite machine avec laquelle il est bien difficile de comprendre qu'ils pussent calculer leurs cycles avec autant de justesse qu'ont fait les astronomes persans, qui les ont connus, ou qu'a fait Greaves qui les a calculés dans les tables qu'il a données des époques orientales.

p.364 Si on examine les arts qui dépendent des mathématiques, on reconnaîtra aisément que les Chinois non seulement sont inférieurs aux Grecs & aux modernes ; mais qu'ils ont entièrement ignoré l'optique, les proportions, & tout ce qui est nécessaire pour la peinture, la sculpture, l'architecture, & généralement tout ce qui sert à perfectionner les beaux arts. On ne croit pas que personne puisse comparer les bâtiments chinois, même les arcs de triomphe & la fameuse Tour de porcelaine, à ce qui reste d'anciens édifices dans la Grèce & dans l'Italie. Si on veut remonter plus haut, les ruines de Chilminar, que plusieurs supposent être celles de l'ancienne Persépolis, conservent des monuments plus anciens de la capacité de ceux qui les construisirent, que tout ce qu'on voit à la Chine. Mais si on trouve que c'est aller trop loin que de comparer les architectes chinois aux grecs, aux romains & aux anciens persans, qu'on les compare aux américains, on les trouvera fort inférieurs. Car ce que les auteurs dignes de foi ont rapporté des édifices construits par les Mexicains & par les Incas du Pérou, fait voir que ces peuples surpassaient de beaucoup les Chinois en industrie, puisqu'il est difficile de comprendre que n'ayant point l'usage du fer, ils aient pu exécuter de si grands ouvrages. Comme

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

ces peuples n'ont jamais eu cette grande opinion d'eux-mêmes qu'ont les Chinois, & qu'ils n'ont point fait de difficulté d'apprendre ce qu'ils ne savaient pas, ils se sont en très peu de temps perfectionnés dans tous les arts ; comme on le peut voir avec détail dans le récit qu'en a fait M. de Palafox. C'est ce qu'on ne peut dire des ^{p.365} Chinois qui depuis cent cinquante ans, n'ont pu apprendre à faire un cadran, ni à bien dessiner une figure. Nous aurons encore lieu de parler des arts, il reste à parler d'une des principales parties de leur philosophie, qui est la morale.

Cet article est un de ceux sur lequel les auteurs qui ont écrit depuis un siècle, se sont fort étendus, louant particulièrement les grandes vérités de morale, qui se trouvent dans les ouvrages de Confucius, le plus fameux des philosophes chinois honoré par les lettrés comme un saint, & que plusieurs comparent ou préfèrent même aux plus grands génies de l'antiquité. On ne l'avait connu durant longtemps que par des sentences détachées, que le père Martini & quelques autres avaient rapportées ; mais en 1683 le père Couplet donna une traduction des ouvrages de ce philosophe, ou plutôt une paraphrase dans laquelle il aurait été impossible d'y trouver un sens raisonnable. Quand on les examine avec attention on reconnaît qu'il est difficile de donner une idée plus juste de cette philosophie, que celle que M. Lorenzo Magalotti, & Carlo Dati, florentins, très savants hommes, & d'un esprit excellent, en donnèrent dans la Relation qu'ils firent d'une longue conférence qu'ils eurent sur les particularités de la Chine, avec les pères Grueber & d'Orville jésuites, qui en revenaient. *E una specie di filosofia morale, alterata pero con certi ingredienti di theologia scolastica.* Ce sont des vérités fort communes, qui n'appartiennent pas plus aux Chinois qu'à toutes les autres nations, qui ont tant soit peu raisonné : & si elles sont expliquées ^{p.366} plus amplement par les interprètes & les commentateurs, elles aboutissent ordinairement à des superstitions & à des cérémonies frivoles. C'est ce qu'il serait aisé de faire voir sensiblement, si on entreprenait

Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans

d'examiner les principales, même celles qui paraissent les plus merveilleuses, ce qui demanderait un ouvrage entier ; ainsi il suffira de faire quelques réflexions importantes sur cette morale.

Personne ne peut nier, que tout ce qu'il y a de grandes vérités dans les ouvrages de Confucius, ne soit marqué plus clairement & plus simplement dans la Sainte Écriture. Ceux qui le louent avec plus d'excès, ne voudraient pas convenir qu'il en eût tiré ses lumières, ce qui paraît assez ; puisque s'il avait eu la moindre connaissance des vérités révélées aux patriarches & au peuple de Dieu, il n'aurait pas altéré celles qu'on lui attribue, par de grandes absurdités. On pourrait néanmoins supposer qu'il n'est pas impossible que ces petits rayons de lumière ne soient passés à la Chine par le commerce des autres nations, puisque l'antiquité fort supérieure des livres sacrés est aussi certaine, que celle des histoires chinoises est douteuse. Mais il y a sur cela quelque chose de plus précis qui donne sujet de croire que la plus grande partie de ces vérités dont on fait honneur aux Chinois & à Confucius, ne sont pas originales & qu'elles leur étaient venues d'ailleurs.

Il n'y en a presque aucune de celles qui regardent la morale, qui ne se trouve dans les anciens gnomiques, dans les vers d'or de Pythagore, dans les sentences attribuées aux sept sages, & ^{p.367} dans divers fragments des pythagoriciens. Or il est certain que les Arabes ont traduit en leur langue la plupart de ces anciens recueils de sentences, qu'ils ont été ensuite traduits en persan ; ainsi il s'est pu faire qu'ils soient passés à la Chine ; & que les Chinois suivant la vanité excessive de la nation, se soient attribué ce qui leur était étranger. Car il ne paraît par aucun témoignage d'auteurs sérieux ou fabuleux, que les Arabes ou les Persans, aient rien pris des Chinois, pas même des fables. Dans celles qui sont mêlées de morale, comme *Calila ve Damna*, & quelques autres semblables, les personnages sérieux qu'ils introduisent pour leur faire dire des sentences sont des bramines ou anciens brachmanes des Indes. Ils ont divers romans en vers & en prose qui contiennent le voyage

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

d'Alexandre à la fontaine de vie, qui selon eux devait être ou à la Chine, ou dans les provinces voisines. Ils y font intervenir des philosophes, mais ce sont toujours des brachmanes indiens & jamais des chinois. Un livre plus sérieux qu'ils ont tiré des Grecs du moyen âge, & qu'ils estiment beaucoup, est une espèce de dialogue d'Alexandre avec des philosophes, qui disent chacun leur sentence, & ce sont des Indiens qui parlent. Il n'est donc pas impossible que ce que les Chinois peuvent avoir de bon dans leurs livres, & qui est commun à toutes les nations policées, leur soit venu par le commerce avec les Arabes & les Persans, puisqu'on voit facilement, que cela s'est pu faire, & qu'on reconnaît une grande différence entre ces premières & grandes vérités dont on veut les regarder comme auteurs & les conséquences qu'ils ^{p.368} en ont tirées pour les règles de la vie. C'est ce qu'il faut examiner plus en détail.

« Les Chinois, dit le père Martini, ont étudié & étudient encore avec grand soin, à se perfectionner dans la connaissance du Ciel, de l'homme & de la terre. C'est pourquoi ils traitent fort au long de la nature des esprits bons & mauvais, des principes des choses naturelles, de leur production & de leur corruption, du mouvement des astres, de la variété des saisons, & de plusieurs autres choses.

Ce qui a été dit ci-devant touchant l'étude du ciel, si on la prend pour l'astronomie, fait assez voir qu'ils y ont bien perdu leur temps. Mais ce n'est pas là le sens de ces paroles : & par le *Ciel*, ils n'entendent point le vrai Dieu, puisqu'ils n'en ont aucune idée, ni aucun nom pour l'exprimer. Ce qu'ils disent de la nature des esprits bons & mauvais, est la source des superstitions grossières qu'ils pratiquent dans leurs fêtes & dans leurs sacrifices aux génies des montagnes, des eaux, des villes ; comme ont fait autrefois les anciens païens. Ceux qui ont donné des extraits de leurs plus fameux auteurs, ont été fort courts sur cette matière comprenant bien selon toute apparence, que si elle était expliquée, on y

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

reconnaîtrait aisément des opinions semblables à ceux des anciens manichéens ou de ceux que les Arabes appellent *tanouis*, parce qu'ils établissaient deux principes égaux, l'un bon & l'autre mauvais. Mais au lieu de cela quelques-uns ont cru trouver de quoi les louer, de ce qu'ils connaissaient & respectaient les anges gardiens.

La science de l'homme, selon le même auteur, comprend la morale, la piété envers Dieu, ^{p.369} envers les parents, & envers tous les hommes, & envers soi-même.

Si on croit le père Martini, par la piété recommandée dans les livres de Confucius, les Chinois entendent,

« l'amour de Dieu, de ses parents, de soi-même & de tous les hommes.

Mais comment Les Chinois auraient-ils pu donner des préceptes de l'amour de Dieu, dont même à présent ils n'ont aucune idée, ni de nom pour signifier cet Être souverain, qu'on est obligé d'adorer & d'aimer dès qu'on le reconnaît auteur de toutes choses & de tous les biens. Le même auteur tâche à la vérité de trouver dans les mots de *Thien* & de *Xamti*, quelque ressemblance avec l'idée que nous avons de Dieu. Cette question a été agitée de nos jours avec toute l'exactitude possible, & décidée contre l'opinion du père Martini. Mais longtemps avant le dernier jugement rendu à Rome sur cette affaire, Navarrete & d'autres missionnaires avaient soutenu, que les Chinois n'entendaient pas ces mots dans les sens que leur donnait le père Martini, & qu'ils n'avaient aucune idée du vrai Dieu, ni de nom pour le signifier.

Il s'ensuit donc que cette piété envers Dieu, n'est pas ce que prétend le père Martini, mais ce que pratiquent les Chinois. Or ce qu'ils pratiquent, sont des sacrifices à leur manière, adressés au Ciel, aux génies & à leurs anciens héros, Confucius, Laossu, Foe ou Fohi, un de leurs premiers Empereurs, duquel néanmoins leur histoire ne rapporte que des fables. Voilà en quoi consiste la première & la principale partie de la piété des Chinois, où il n'y a

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

pas le moindre vestige d'un véritable culte du vrai Dieu en quoi consiste la religion. Outre les ^{p.370} preuves certaines qu'on en a par les Relations les plus sincères, on en trouve de parlantes dans les images qui sont dans leurs livres. Car on y voit une figure élevée au dessus de tout, qui est celle de Fohi : & fort au dessous, Confucius & Laossu. Fohi, selon les Chinois, était un de leurs anciens Empereurs ; selon les Indiens, c'était un de leurs dieux. Les deux autres étaient leurs saints, & leurs grands philosophes : & les Chinois offrent des fleurs, des parfums, des bêtes & d'autres offrandes devant ces figures. Voilà en quoi consiste la piété des savants chinois. Car l'idolâtrie du peuple est plus simple & plus grossière : & si celle des premiers est plus polie & plus raffinée, elle n'en est pas moins criminelle ni moins superstitieuse. Enfin il ne sera pas inutile de remarquer, que ce premier précepte de piété chinoise, est compris dans le commencement des vers de Pythagore.

La piété envers les parents, en leur rendant durant leur vie le respect & l'obéissance, que les enfants leur doivent, n'est pas une vérité découverte par les Chinois, puisqu'elle est ordonnée & pratiquée par les nations les plus barbares. Ce qui leur est particulier consiste dans les honneurs funèbres qu'ils rendent à leur mémoire, & qu'ils ont portés jusqu'à la plus grande superstition. Cependant non seulement les lois sacrées, données au peuple de Dieu, mais celles qui ont été publiées par les plus sages législateurs, ont mis des bornes à ces honneurs. On ne trouvera pas même que les nations engagées dans l'idolâtrie, les aient poussés aussi loin que les Chinois, puisque ce qui se pratiquait dans les cérémonies qu'ils appelaient Inferia, les ^{p.371} libations, & d'autres superstitions semblables, n'allaient pas jusqu'à demander aux morts, les biens & les grâces que leur demandent les Chinois. Ces pratiques également superstitieuses & frivoles n'ont jamais été approuvées par les sages législateurs, ni par les philosophes. Si elles sont regardées comme un acte de religion, une telle religion

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

ne peut être que fausse, & les opinions qui ont produit de semblables pratiques ne le sont pas moins. On les pouvait excuser dans ceux qui croyaient l'âme immortelle, comme la plupart des anciens païens ; mais elles sont inexcusables dans les Chinois, qui suivant le témoignage des meilleurs auteurs, ne croient rien de semblable, quoiqu'ils s'imaginent grossièrement que l'esprit de Confucius, & ceux de leurs ancêtres viennent se reposer sur des tablettes, qu'ils mettent sur un autel, à leur honneur. Les Iroquois qui croient qu'il y a un pays des âmes, où celles de leurs ancêtres vont à la chasse des âmes des castors, ne sont guère plus déraisonnables que ces philosophes chinois dont on nous dit tant de merveilles. Enfin rien n'est plus ridicule que de vouloir faire passer de semblables superstitions, comme le fruit de la méditation de plusieurs grands philosophes, & comme fondées sur les premiers principes de la sagesse.

Les anciens Grecs & Romains étaient plongés dans les plus grossières superstitions ; & les philosophes ne les approuvaient pas ; mais plupart ne se hasardaient pas à les combattre ouvertement. Ils laissaient les peuples dans la pratique de leurs sacrifices, de leurs fêtes, & de toutes les cérémonies de leur religion. ^{p.372} Les législateurs les plus sages souffraient aussi ces erreurs populaires. Néanmoins lorsqu'ils ordonnaient quelques sacrifices ou d'autres cérémonies qui avaient rapport à la religion, ils ne les établissaient pas sur des raisonnements philosophiques, mais sur des oracles & des révélations, que les philosophes ont toujours méprisés, excepté ceux des derniers temps, qui pour se maintenir dans l'estime des peuples & les éloigner davantage du christianisme, portèrent la superstition jusqu'à l'excès. Si donc on suppose, comme on le doit faire sur le témoignage de toutes les Relations, que Confucius & les autres sages de la Chine ont enseigné toutes les cérémonies ridicules qui se pratiquent parmi les Chinois, & qu'ils les aient considérées comme une partie de la morale & de la piété, on est obligé de convenir qu'ils ne méritaient pas le nom de philosophes.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Si on cherche quelque ordre ou une méthode géométrique dans la philosophie chinoise, on aura beaucoup de peine à la trouver. Car le père Martini lui-même qui donne les plus belles couleurs à tout ce que disent & pratiquent les Chinois, ayant expliqué ce qu'ils entendent par la piété, en donne ensuite une autre espèce. Il dit qu'

« Ils reconnaissent trois vérités principales, la prudence, la piété, & la force ou magnanimité. Que la prudence apprend à connaître les différentes coutumes & cérémonies ; que la force les met en usage ; & que par la piété nous sommes joints & attachés à ces autres vertus.

C'est à-dire, qu'un Chinois est prudent, lorsqu'il sait tout le détail de leurs ennuyeuses cérémonies ; qu'il est magnanime, lorsqu'il les p.³⁷³ pratique, & qu'en cela il fait paraître sa piété.

Il n'y a qu'à examiner en quoi consistent ces cérémonies pour être convaincu que ceux qui ont pu s'imaginer qu'elles puissent avoir aucun rapport à la vertu, n'avaient pas la moindre idée des vertus morales. Le détail de ces cérémonies est quelque chose de si bizarre qu'il ne se trouve rien de pareil parmi les nations les plus policées & les plus attachées au cérémonial. Elles sont si peu conformes à la simplicité des premiers siècles que ce caractère seul suffit pour prouver qu'elles ne sont pas aussi anciennes que s'imaginent les Chinois. La manière d'inviter à un festin, d'y aller, de recevoir les convives, de les faire servir, d'aller à des obsèques, de faire des visites, de les recevoir, qui consiste en une infinité de circonstances, est la science d'un maître de chambre ou d'un doyen d'estafiers, non pas celle d'un philosophe.

Mais il est bon de remarquer, ce que les Chinois entendent par les autres vertus, auxquelles on parvient par cette piété de cérémonies & de bienséances. Ce sont, disent-ils, *la justice, la fidélité envers ses amis, & celle par laquelle nous mesurons l'esprit des autres*. Il ne faut pas s'étonner, si ceux qui n'avaient rien appris de meilleur après plusieurs années d'étude, admiraient la philosophie de Conimbre ; ni si les Arabes qui pouvaient avoir lu en

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

leur langue les morales d'Aristote, parlaient avec tant de mépris de la science des Chinois. Ce serait bien perdre son temps que d'examiner en détail des définitions & des divisions aussi absurdes, & rien ne l'est davantage que de faire une vertu de ce qu'ils appellent *mesurer l'esprit des autres*. Si ces ^{p.374} paroles énigmatiques signifient quelque chose, c'est le talent de pénétrer dans la pensée d'autrui, de juger de ses bonnes ou mauvaises intentions, de connaître sa capacité, & de former un jugement de prudence, suivant lequel on doit régler sa conduite. Mais ce n'est pas avoir la première idée de la vertu que de l'attacher à un tel caractère, puisqu'un homme fin, pénétrant, défiant, artificieux, fourbe, découvrira souvent avec plus de facilité les sentiments d'un autre, que ne fera un homme de bien, simple, droit & sans artifice.

Mais enfin, disent les admirateurs de Confucius & des philosophes chinois, on ne peut nier que dans leurs écrits, il ne se trouve de grandes vérités, comme entre autres celle-ci : *Quod tibi non vis fieri, alteri ne feceris*. On en convient, quoiqu'on pût croire sans témérité que cette maxime & quelques autres semblables, leur sont venues d'ailleurs, en la manière qui a été marquée ci-dessus. Mais ce serait pousser le soupçon au-delà des bornes de toute raison, que de contester, que des vérités qui sont venues naturellement dans l'esprit à toutes les nations, n'aient pas été connues par les Chinois. Le peu d'usage qu'ils en ont fait, pour en découvrir d'autres très importantes, est une preuve bien certaine de la petitesse de leur génie, & de la vérité du jugement que les Arabes ont fait d'eux en disant qu'ils n'avaient aucune connaissance des sciences, & que tout ce qu'ils savaient, ils l'avaient appris des Indiens.

Mais quand les Chinois auraient les plus belles règles de morale, il ne paraît pas qu'ils en aient beaucoup profité pour la conduite de leur ^{p.375} vie. La cruauté des pères qui vendent, ou qui tuent leurs enfants ; cette quantité prodigieuse d'eunuques, qu'ils font pour les rendre propres au service de la cour ; l'orgueil & la cruauté des mandarins, leur peu de justice, la fureur avec laquelle les Chinois se

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

défont eux-mêmes, leurs débauches, leur luxe, & quantité d'autres défauts énormes que le père Ricci a remarqués, sont autant de preuves de leur ignorance des règles les plus communes de la morale. On y peut ajouter l'entêtement avec lequel la plupart des gens riches recherchent la pierre philosophale & le breuvage de l'immortalité, ce qui marque un dérangement d'esprit extraordinaire, qui règne néanmoins parmi eux, depuis plus de deux mille ans. Il ne sera peut-être pas inutile de remarquer en passant que la prévention des Chinois pour la chimie rend leurs antiquités fort suspectes. Car nonobstant les origines fabuleuses que les chimistes ont inventées, pour faire croire que leur art a eu pour auteurs les patriarches, & les anciens sages des premiers siècles, il est très certain qu'on n'en avait jamais ouï parler avant le troisième siècle depuis la naissance de Jésus-Christ. La plupart des savants ont cru, que l'étymologie du mot de chimie se devait tirer de la langue grecque ; mais il n'en vient pas, non seulement parce qu'il ne se trouve pas dans les auteurs anciens, mais parce qu'il s'écrit avec une *h*, & qu'il devrait s'écrire avec un *y*, s'il venait du grec, dont ils veulent le faire dériver. Tous conviennent que les premiers livres de cet art frivole, qui aient été connus, se sont trouvés d'abord en Égypte, & plusieurs auteurs ^{p.376} marquent que ce fut sous l'Empire de Dioclétien. **Knuu** signifie l'Égypte dans la langue du pays, où on le prononce Kimi, les Arabes qui ne sont pas moins infatués de cet art que tous les autres Orientaux, en ont formé le mot de *chimia*. Il y a donc beaucoup d'apparence, que c'est par leur commerce que les Chinois en ont eu connaissance puisque, comme on dira ailleurs, on ne peut faire aucun fond sur leurs histoires. Les Grecs modernes ont un grand nombre de livres sur cette matière, & ils leur donnent des titres magnifiques pour les faire croire fort anciens. Les Arabes & les Persans les ont traduits & les attribuent à Hermès, à Pythagore, à Aristote, & à d'autres grands hommes de l'antiquité. Mais il ne se trouve aucun de ces écrivains arabes (& ils ne sont pas grands critiques) qui ait fait

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

honneur aux Chinois d'avoir contribué à l'invention, ou à la perfection de cet art, qu'ils estiment tant.

Après la morale vient la politique, comme une de ses plus nobles parties. On ne peut assez s'étonner que des hommes savants dans l'antiquité, comme étaient plusieurs auteurs qui ont fait de si grands éloges de la science des Chinois, aient rapporté avec emphase des sentences de Confucius & de Mencius, qui ne sont que des pensées très communes, dont les plus sensées ne sont pas comparables à celles dont les livres grecs & latins sont remplis, pour ne pas parler de l'Écriture Sainte, qui contient plus de vérités sur la politique qu'il n'y en a dans tous les auteurs profanes. Mais quand les philosophes chinois auraient dit quelques belles sentences, il ne paraît pas qu'elles aient beaucoup ^{p.377} servi à former de grands princes, & d'habiles ministres, à établir de sages lois, ni à rendre les peuples heureux. Il y a plusieurs siècles qu'il a été dit, que les peuples seraient heureux si les rois étaient philosophes, ou si les philosophes régnaient. On peut dire sans exagération, que s'il y a jamais eu pays, où les philosophes aient régné, c'est à la Chine. Car les mandarins qui sont tous hommes de lettres, & par conséquent philosophes, disciples & sectateurs de Confucius, ont depuis plusieurs siècles occupé toutes les grandes charges civiles ou militaires, les gouvernements & les tribunaux. Cependant si on examine l'histoire de cet Empire, embellie autant qu'il a été possible par des hommes d'esprit, on ne trouvera pas aisément que ces sages aient été d'une grande ressource, dans les révolutions qui y sont arrivées, ni qu'ils aient donné des exemples de fidélité & de courage, tels que nous en trouvons dans l'histoire de toutes les autres nations. Cela s'est remarqué plus particulièrement dans la dernière révolution, lorsque les Tartares conquièrent la Chine, & qu'ils y établirent la famille qui y règne présentement. Tous les défauts qui ont été considérés, comme la cause de la ruine des plus grands Empires en Orient, le pouvoir despotique, le luxe des princes enfermés dans un palais avec des

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

femmes & des eunuques, la négligence pour les affaires publiques, le mépris de l'art militaire, & la mollesse, se trouvent dans le gouvernement de la Chine. Les Tartares sans philosophie se sont rendus maîtres de ce grand Empire en fort peu de temps, lorsqu'ils l'ont attaqué ; & quand ils ont pris les ^{p.378} mœurs chinoises ils se sont trouvés dans la suite exposés aux mêmes disgrâces que leurs prédécesseurs.

Enfin il est difficile de comprendre comment l'on peut admirer une morale & une politique qui n'ont aucuns principes, mais qui consistent en des sentences vulgaires & en des exemples tirés de l'histoire & sans aucun examen des actions & des passions humaines, de leurs motifs & de leur fin, puisqu'il est certain que les Chinois n'ont aucune opinion fixe sur l'immortalité de l'âme & que presque tous conviennent que la récompense des bons & la punition des méchants se fait en cette vie, sur eux, ou sur leur postérité. On ne peut plus se laisser surprendre par les expressions dont les auteurs modernes ont abusé, voulant que ce que les Chinois disent du Ciel s'entende du véritable Dieu ; puisque ceux mêmes qui les interprètent si favorablement conviennent qu'ils n'en ont aucune idée. Il faut faire le même jugement de toutes leur superstitions pour honorer les génies, qui ne sont rien moins que des anges gardiens ; il est encore plus absurde de vouloir faire passer Confucius pour un homme inspiré de Dieu, & qui a prévu la naissance de Jésus-Christ, parce que de son temps des chasseurs avaient tué un animal rare, qui avait quelque rapport à un agneau. Les saints patriarches & les vrais prophètes prévoyaient & attendaient avec joie l'avènement de Jésus-Christ. *Abraham pater vester exaltavit ut videret diem meum, vidit & gavisus est* ; & Jacob disait dans ce même esprit *Salutare tuum expectabo Domine*. Mais Confucius, sur la nouvelle qu'il eut de ce que cet animal avait été ^{p.379} tué, se mit à pleurer amèrement, en disant, que sa doctrine tirait à la fin, & ces paroles marquent assez qu'elle était fort éloignée de celle que Jésus-Christ devait annoncer. Le père Martini

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

qui rapporte cette histoire & la signification mythique de la mort de cet animal, l'a fait dire à un Chinois philosophe converti au christianisme, ne voulant pas par prudence s'en rendre garant. Mais si lui ou d'autres ont cru que de tels moyens fussent propres à conduire les Chinois à la connaissance de la religion, d'autres ont cru, & croiront avec plus de vraisemblance, que cette condescendance est plus propre à les entretenir dans leurs anciennes erreurs. Il serait bien étrange que Dieu auteur & inspirateur de toute vérité, & des moyens de lui rendre un culte véritable, les eût révélées dans l'Ancien & dans le Nouveau Testament à des hommes simples, sans le ministère d'aucuns philosophes, & qu'à cette règle générale de la providence, il y eût eu une exception particulière pour la Chine. Il est encore plus indigne de la majesté de Dieu, de supposer quelque inspiration dans des hommes qui n'ont eu aucune idée de son Être souverain, ni de leur âme, ni de l'origine des choses, & qui se sont nourris durant deux mille ans d'opinions fausses & frivoles. Aussi des mahométans avec la seule connaissance que leur donnait leur religion d'un Dieu tout-puissant, créateur du Ciel & de la Terre, auteur de tous biens, juge des vivants & des morts, punissant les vices & récompensant les bonnes œuvres, ne pouvaient parler des Chinois qu'avec le mépris qui paraît dans la Relation de nos deux ^{p.380} voyageurs, & qui était fort ancien parmi les Arabes. Car dans leurs histoires, ils rapportent cette parole de Muça qui conquiert l'Espagne :

« Quand la sagesse, ou la science, fut envoyée aux hommes, elle fut distribuée en différentes parties de leurs corps suivant la différence des nations. Elle demeura dans la tête des Grecs, dans les mains des Chinois, & dans la langue des Arabes.

On trouve dans le dialogue de l'Empereur de la Chine avec un Arabe dans la seconde Relation, que cette opinion de la science des Grecs, était parvenue jusqu'à lui, & qu'il en convenait en quelque manière. Les Arabes ont été de tout temps prévenus jusqu'à l'excès

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

de la beauté de leur langue & de leur éloquence ; mais ils cédaient aux Grecs l'honneur d'avoir excellé dans la philosophie & dans les sciences, & ils ne reconnaissaient dans les Chinois que de l'industrie dans les arts mécaniques. M. Vossius & les auteurs de ces derniers temps n'ont pas oublié de les louer avec excès sur cet article, & de leur attribuer l'invention de plusieurs choses curieuses & utiles, ce qui n'est pas néanmoins sans contestation. Car on ne conviendra pas aisément qu'ils soient inventeurs de la boussole, ni de l'art de naviguer. L'antiquité de l'imprimerie parmi eux, n'est fondée que sur le témoignage de leurs histoires qui sont très suspectes, de même que ce qu'on leur attribue l'invention de l'artillerie & de la poudre à canon, la construction des sphères & des globes célestes, & de plusieurs instruments de mathématique. Partout ailleurs, les arts se sont perfectionnés avec le temps, & si leur première invention était aussi ancienne qu'on le suppose, il serait étonnant p.³⁸¹ que si on excepte le vernis & la porcelaine, toutes les autres qu'on leur attribue soient demeurées si imparfaites. Car les missionnaires nous apprennent qu'ils firent faire des instruments de mathématique pour les observations, parce que ceux des Chinois étaient fort défectueux. Quoiqu'ils entendirent, à ce qu'on prétend, l'art de fondre des canons, le père Adam Schall & le père Martini conduisirent les fontes, qui furent faites de leur temps, & nonobstant ce qu'on dit communément, que la défense sévère de rien innover contre les anciens usages, & de rien recevoir des étrangers, les a empêchés de perfectionner les arts qu'ils ont inventés ; ces étrangers les ont instruits d'une infinité de choses, qui étaient ignorées dans le pays. Il faut donc restreindre les louanges des Chinois, à ce qu'ils ont véritablement inventé & cultivé, sans les étendre à des inventions qui ne leur appartiennent pas & qui ne servent qu'à troubler l'histoire, à faire douter de l'autorité des livres sacrés, & à entretenir l'orgueil d'une nation qui en est remplie.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

L'invention des lettres a toujours été regardée comme une des plus merveilleuses & des plus utiles, en sorte que plusieurs anciens ont cru qu'elle venait d'inspiration divine, paraissant en quelque manière au dessus des forces de l'esprit humain. Les Hébreux & ensuite les Grecs & les Latins avec vingt-deux ou trente figures ont exprimé un nombre infini de mots. Les Chinois au contraire ont multiplié les figures jusqu'à une telle quantité, qu'on en compte plus de soixante mille, & la vie de l'homme suffit à peine pour les connaître, quoi qu'il ^{p.382} leur manque quelques lettres comme *r* & d'autres. Ceux qui ont traité cette matière sans prévention, sont convenus que c'était là un grand défaut, & il est aisé de le reconnaître. Car un même mot & un même verbe recevant un grand nombre de modifications de temps & de nombres, se reconnaît toujours, parce que les figures qui le caractérisent ne varient pas, non plus que celles qui marquent les différentes variations des temps, & des modes. Cependant c'est une des choses que M. Vossius veut que nous admirions davantage. Car il prétend que par cette multiplication infinie de figures, ils ont fait que leur langue n'a reçu aucune variation, durant trois ou quatre mille ans, & qu'ainsi ils avaient conservé à la postérité toutes les découvertes que leurs anciens sages avaient faites dans les sciences & dans les beaux-arts comme aussi l'histoire de leur Empire. Ces belles & grandes paroles imposent d'abord, surtout étant avancées avec l'air d'autorité que prenait M. Vossius, parlant des choses qu'il savait le moins : cependant en les examinant en détail, ce qu'elles signifient est entièrement faux. Car il suppose d'abord, que les caractères chinois ont toujours été tels qu'ils sont à présent ; secondement que les Chinois les entendent aussi facilement qu'un Grec aurait entendu une inscription ancienne, ou un juif la Bible hébraïque, ce qui n'est pas vrai. Il pouvait apprendre du père Martini, que les anciens caractères chinois étaient fort différents des modernes & qu'ils ressemblaient fort aux caractères égyptiens gravés sur les obélisques qui sont à Rome. Il ajoute qu'il avait un ancien livre écrit ^{p.383} en six différentes sortes de ces

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

anciens caractères, que les Chinois estimaient & admiraient à cause de son antiquité. Il ne dit pas qu'ils les entendissent, & il y a bien des raisons de croire qu'ils ne les entendaient pas mieux, que l'inscription rapportée par le père Rougemont, qui avoue de bonne foi, que personne ne l'a pu expliquer. Ces caractères leur étaient donc inconnus, & par conséquent la langue avait changé : ce qui renverse tout le raisonnement de Monsieur Vossius.

Mais quand il suppose que les livres chinois sont d'une si grande antiquité, il avance un fait décisif, sans en donner aucunes preuves. Il n'en pouvait donner de lui-même puisqu'il ne savait pas la langue ; & il ne parlait que sur le témoignage du père Martini & des autres. Ils ont dit à la vérité, que l'histoire de la Chine était fort ancienne, & ils ne semblent pas permettre d'en douter : mais ils n'ont jamais dit qu'il y eut des livres si anciens. Ils ont même fourni un argument très considérable contre cette prétendue antiquité puisqu'ils marquent en plusieurs endroits qu'il n'y a que des livres imprimés, & quoi qu'ils ne s'accordent pas sur le temps auquel l'imprimerie a été inventée, aucun néanmoins n'a écrit que ce fût dès les premiers temps de l'Empire, mais quelques siècles avant qu'elle fût connue en Europe. Tous conviennent aussi que le papier de la Chine délié comme il est, & ne pouvant souffrir l'impression que d'un côté, ne peut pas durer autant que le nôtre, ou que le parchemin, dont les Chinois ne se servent pas. L'histoire rapporte que deux cents ans, ou un peu plus, avant J.-C., ^{p.384} l'empereur Ching fit brûler tous les livres, & que ceux de Confucius & de Mencius furent conservés par une vieille, qui les colla contre une muraille d'où on les détacha ensuite, & qu'on y trouva quelques endroits gâtés par l'humidité. Ces livres étaient écrits sur de l'écorce, parce que le papier ordinaire n'était pas encore inventé. On ne voit pas que ceux qui depuis plus de six vingts ans, ont fait des descriptions si exactes de la Chine, & qui en ont parcouru toutes les provinces avec autorité, aient découvert de semblables livres écrits sur de l'écorce, quoiqu'il s'en trouve parmi nous en

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

plusieurs bibliothèques, ni d'inscriptions sur les pierres ou sur les métaux, dont l'antiquité fût incontestable, comme est celle des Tables eugubines, de tant d'inscriptions étrusques, & des médailles puniques, pour ne pas parler des obélisques, chargés de longues inscriptions plus intelligibles que ne sont les caractères chinois : & on voudra nous faire croire que ces mêmes caractères sont beaucoup plus parfaits, parce qu'ils ont toujours été entendus, & cela dans le temps même, où on convient que personne n'entend les anciens, qu'il n'en reste presque aucun vestige ; que ceux qui sont en usage sont sujets à de perpétuelles équivoques, & qu'il faut plusieurs années pour en connaître une partie.

Si on examine l'écriture & la langue chinoise selon les règles générales de l'art de parler, & d'exprimer la parole par des signes, il n'y en a jamais eu de plus défectueuse. Car si on trouve des défauts dans les caractères hébreux, arabes & persiens, qui sont les mêmes, à ^{p.385} l'exception de quelques lettres, parce qu'ils ne représentent pas la plupart des voyelles, qui sont exprimées par d'autres figures particulières, ce défaut n'est rien en comparaison de l'écriture chinoise, qui ne peut s'entendre qu'après une longue & ennuyeuse étude de plusieurs années. Jamais on ne trouvera dans aucun auteur ancien que des Grecs ou des Latins parlant entre eux, fussent obligés de prendre la plume pour se faire entendre, comme les Chinois sont obligés de s'aider de leur pinceau. C'est ce que le père Trigaut marque expressément suivant les Mémoires du père Ricci. Après avoir dit que chaque mot a son caractère hiéroglyphique & qu'il y a autant de lettres que de mots ; qu'il y en a soixante-dix ou quatre-vingt mille ; que celui qui en sait dix mille, en sait autant qu'il est nécessaire pour écrire, puisqu'il n'y a peut-être personne dans tout l'Empire qui les connaisse tous, il continue ainsi :

« Le son de ces caractères est ordinairement le même quoique la figure en soit différente, & que la signification ne soit pas la même. C'est ce qui fait qu'il n'y a pas de ^{p.386} langue, plus remplie d'équivoques, qu'on ne peut écrire ce

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

qu'on entend prononcer à un autre, ni entendre un livre dont quelqu'un fait la lecture si on n'a ce même livre devant les yeux, pour reconnaître les équivoques, que l'oreille ne peut distinguer. Il arrive même quelquefois, qu'on n'entendra pas le discours d'un homme qui parlera exactement & poliment, de sorte qu'il est obligé non seulement de répéter ce qu'il a dit, mais de l'écrire. ¹

Ce défaut est si grand & s'étend si loin, qu'on peut dire qu'il renferme tous les autres, & qu'il n'y a eu aucune langue policée dont l'écriture ait été plus imparfaite & plus défectueuse. On dit communément que les caractères chinois sont au nombre de soixante & dix, ou de quatre-vingt mille ; M. Vossius veut que cette multiplicité soit regardée comme une marque de la richesse de leur langue, & elle prouve tout le contraire. Car la langue grecque, par exemple, si on comptait généralement tous les mots, en fournirait plus de cinq cent mille, & peut-être un bien plus grand nombre, si on y comprenait les variations qu'ils reçoivent par les différentes dialectes, & qu'on y joignît le vulgaire, de même que dans le chinois on comprend l'ancien & le moderne. Si on y ajoutait toutes les inflexions que reçoivent les noms & les verbes qui ont un caractère particulier dans la langue chinoise, le nombre en serait infini & surpasserait de beaucoup celui des caractères chinois. On peut dire la même chose du latin, & encore plus de l'arabe, du persan, de l'arménien & de la plupart des langues orientales.

¹ * Horum etiam characterum, ut plurimum, idem est sonus, figura non eadem, imo etiam significatio non una : unde fit ut aliud nullum idioma æquivocum æque reperitur, neque à loquentis ore scriptio ulla excipi potest, ab audientibus exscribenda : nec liber unus ab audientibus cum prælegitur intelligi, nisi librum eundem præ oculis habeant, ut æquivocos vocum sonos, quos aurium iudicio minime distinguunt, oculorum fide figuras intuituum internoscant. Imo etiam inter loquendum non raro evenit, ut alter alterius conceptum, accurate aliqui proferentis & polite loquentis, minime assequatur, ipse non repetere solum cogatur, sed etiam scribere.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Cependant comme les Chinois se sont fait ^{p.387} un point d'honneur de ne rien apprendre des étrangers, ceux qui dans les derniers temps ont été assez raisonnables pour se mettre sous la conduite des missionnaires, ont été obligés d'apprendre, ou de former un nombre infini de nouveaux mots, & par conséquent de nouveaux caractères, sans cela il n'est pas aisé de comprendre comment ils eussent pu entendre la philosophie de Conimbre & l'abrégé des mathématiques de Clavius, sa Sphère, sa Gnomonique, l'architecture militaire, la manière de composer & de toucher le clavecin, ni d'autres traités dont le père Kircher a donné un ample catalogue. Cela supposé, on est obligé de reconnaître que la langue chinoise est très imparfaite, tant pour la prononciation que pour l'écriture, & que les anciens Hébreux, les Phéniciens, les Grecs & les Latins qui reçurent d'eux la connaissance & l'usage des lettres, portèrent d'abord cette invention admirable à un degré de perfection dont les Chinois sont encore fort éloignés. Car les autres nations avec moins de trente figures ont exprimé presque toutes les modifications de la langue, & plusieurs même, que les Chinois ne connaissent pas ; au lieu que ceux-ci avec un nombre infini de caractères n'ont pu parvenir à fixer la prononciation, ni le sens des mots dont leur langue est composée.

L'expérience de plusieurs siècles a fait connaître qu'il est impossible de fixer la prononciation, & qu'il y arrive des changements imperceptibles par la suite des temps. Ainsi on voit que la langue grecque était prononcée autrement par les anciens que par les modernes, sans qu'on puisse reconnaître le temps ni les causes ^{p.388} du changement. On ne peut pas douter que les anciens Grecs ne prononçassent le *b* comme les Latins ; & cependant il y a plusieurs siècles qu'ils ont été obligés de se servir de **β** pour exprimer la valeur de cette lettre, surtout dans les noms étrangers. Le même changement est arrivé dans la langue latine dont on devine plutôt qu'on ne sait l'ancienne prononciation ; & les différentes manières dont les mots hébreux sont exprimés par les interprètes grecs, & ensuite par les massorètes, font voir qu'il est

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

arrivé un pareil changement dans la langue hébraïque. Cela n'a pas empêché néanmoins que tous ceux qui ont su la langue grecque, n'aient entendu les anciennes inscriptions & les anciens livres, comme les Latins ont entendu ceux qui étaient en leur langue, & les juifs les livres sacrés, quoiqu'il y eût dans toutes ces langues de grandes variations sur la prononciation.

Les nations barbares, comme les Goths & les Saxons, qui n'avaient point de propres caractères, ayant adopté ceux des Grecs & des Latins, ont, avec leur secours, exprimé plusieurs sons inconnus dans les langues grecque & latine, ce qu'on n'a pu faire avec les caractères chinois. Par ce défaut de quelques lettres on a été fort longtemps à savoir que le pays de Samahan dont les Chinois parlent comme étant frontière de leur pays, était Samarcand. Si depuis quelque temps les missionnaires ont trouvé le moyen de composer un alphabet & un syllabaire semblable aux nôtres, ils sont très louables, d'avoir trouvé ce moyen de suppléer ce qui manquait à celui des Chinois, mais ils ont donné en même temps une preuve incontestable de sa défectuosité.

p.389 On n'a rien à dire sur l'éloquence & sur la poésie chinoise, puisque pour en juger, il faut posséder la langue dans un degré éminent. Les Relations du père Martini & des autres, en font de grands éloges, & le premier dit que l'empereur Y, qui selon lui régnait 939 ans avant J.-C., excita par sa mauvaise conduite les poètes contre lui, & il dit ensuite :

« Il reste encore plusieurs poésies de leur composition ; car l'art poétique est fort ancien à la Chine, & y a diverses sortes de vers, de différentes mesures, qui consistent en un certain nombre de lettres, & de cinq mots rangés par ordre. ¹

(*) Multa existunt etiamnum ex eorum carminibus, nam & ars poetica est apud Sinas antiquissima, & varia vario metro carmina complectitur. Ea omnia legitimo
¹ litterarum numero constant, & quinque vocum ordine;

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Il est assez difficile de savoir ce que signifient les dernières paroles, & il est inutile de le rechercher. Mais on a beaucoup de peine à comprendre quelle peut être une poésie toute de monosyllabes, qui par cette raison ne doit avoir que peu ou point d'harmonie : ni si elle se soutient par la richesse & par la noblesse des expressions. Il faut s'en rapporter au jugement & au témoignage des maîtres de la langue, d'autant plus qu'il n'y a jamais eu de nation, même barbare qui n'ait eu ses poètes, & qui n'ait préféré sa poésie à celle de toutes les autres. Les Américains ont la leur, aussi bien que les barbares d'Afrique, les anciens Gaulois, les Saxons, les Goths, & généralement tous les peuples dont on a eu connaissance, quoiqu'infiniment inférieurs aux Chinois pour la politesse. Il ne faut pas s'étonner de cette prévention pour ce qui regarde sa patrie puisque de nos jours ^{p.390} des savants du Nord ont fait les plus grands éloges de la poésie runnique, islandaise & autres semblables. M. Ludolf, par un amour singulier pour la langue éthiopienne, a de même admiré des vers éthiopiens, gafatiques & amhariques, comme nos ancêtres admiraient la prose rimée & mal mesurée de leurs romanciers.

Il n'y pas sujet de s'étonner que nos voyageurs arabes n'aient fait aucune mention de la poésie chinoise, que peut-être ils n'ont pas connue. Mais s'ils en avaient eu connaissance, ils auraient été plus difficiles à louer les Chinois sur cet article, que sur leur philosophie. Car les Arabes, outre l'opinion qu'ils ont de leur éloquence, dans laquelle ils croient être supérieurs à toutes les nations, en ont encore une plus grande de leur poésie. Il est vrai que si on en juge par le nombre de leurs poètes & de leurs poésies, aucune ne peut se comparer avec eux. Car si on ramassait tous les poèmes arabes que nous connaissons, on en composerait une bibliothèque de plusieurs milliers de volumes. Ce n'est pas par la connaissance qu'ils ont eue des poètes grecs que leur est venu ce génie poétique, comme ils ont pris du goût pour la philosophie d'Aristote, pour les mathématiques la médecine & les autres

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

sciences, puisqu'ils ne paraissent pas avoir connu aucun des anciens poètes, quoique selon quelques auteurs, Homère ait été autrefois traduit en syriaque. Les Arabes ne l'ont pas connu & ils en ont parlé rarement, mais comme d'un ancien philosophe, & non pas comme d'un poète. Ce génie était commun dans la nation longtemps avant le mahométisme ; ils parlaient en vers dans leurs assemblées, dans leurs ^{p.391} visites de cérémonie, même dans les combats, & il restait encore dans les premiers siècles de leur Empire un nombre infini de poèmes qui avaient été faits par les anciens Arabes du temps qu'ils appelaient d'ignorance, outre certains plus estimés qui étaient déposés dans le temple de la Meque. Quelques exemples tirés de l'histoire suffiront pour en juger : l'an de l'ère mahométane 155 qui répond à celui de Jésus-Christ 771, les historiens marquent la mort d'un fameux savant, nommé Abulhacen Ahmed, surnommé Roüaia, qui fut honoré & récompensé magnifiquement par les califes Hischam fils d'Abdelmelik, Yezid & Walid, car il vécut quatre-vingt-quinze ans, à cause de la grande capacité dans la langue arabesque, & surtout dans l'intelligence des anciens poètes. Il se vantait de pouvoir réciter cent poèmes entiers sur chaque lettre de l'alphabet, outre un très grand nombre de vers des anciens poètes avant Mahomet. Un autre savait par cœur vingt-quatre mille distiques de ces mêmes poètes, c'était l'émir Afama mort en 584. Jafar fils d'Abdalla mort en 384 en pouvait réciter cent mille. Toutes les histoires les plus sérieuses sont remplies de vers, & cependant leurs règles ne sont pas moins difficiles que celles des Grecs & des Latins, qu'ils ne paraissaient pas avoir connues, non plus que celles de la poésie chinoise. Quand les Chinois n'auraient pas cette fécondité d'expressions & de pensées, qui fait tout le mérite de la poésie arabe, persienne & turquesque, car les principes ordinaires de l'art poétique n'y entrent point, ils n'en seraient pas moins estimables, & tout ce ^{p.392} qui a été dit touchant leurs sciences n'est pas pour diminuer l'estime qu'on peut avoir légitimement de leurs études, mais pour la réduire aux justes bornes de la vérité.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Les écrivains du dernier siècle s'en sont un peu trop éloignés, en préférant quelques légères étincelles de raison, & certaines vérités enveloppées d'énigmes, à celles qui ont été découvertes par les autres nations ; & en excusant les défauts essentiels de leur philosophie. Ces louanges excessives pourraient être indifférentes, si les conséquences n'en étaient pas trop périlleuses. La plus grande consiste dans les difficultés qu'elles font naître sur l'autorité des livres sacrés, laquelle, indépendamment de la religion, ne peut être mise en parallèle avec les histoires chinoises. Il est vrai que ceux qui les font le plus valoir, les abandonnent sur cet article : mais reconnaissant & établissant autant qu'il leur est possible la vérité de ces histoires, les réponses qu'ils font aux difficultés sont beaucoup plus faibles que les objections, & donnent des armes aux impies & aux libertins. On en a vu un exemple de nos jours dans l'auteur du Système des préadamites. Cet homme que ceux qui l'ont connu, savaient être très ignorant puisqu'il entendait à peine le latin, ayant d'abord formé son système sur des passages de l'Écriture interprétés à sa manière, grand questionneur s'il en fut jamais, ayant appris de quelques hommes plus savants que lui, ce qu'on disait de la grande antiquité des Chinois, & étant confirmé par l'histoire du père Martini, qui parut presque en même temps, s'en servit comme d'une preuve considérable, non seulement de ce qu'il p.³⁹³ avait imaginé, mais aussi de ce nombre infini d'années des Assyriens, des Babyloniens & des Égyptiens, que les païens mêmes avaient rejeté comme fabuleux. Il trouva des gens qui lui fournirent les Mémoires employés dans sa seconde Dissertation, où cette matière est traitée plus amplement, & il n'est que trop vrai que plusieurs s'y sont laissés surprendre non pas pour devenir préadamites, mais pour se former d'autres idées aussi dangereuses, & qui tendent au renversement de toute religion. Car ces prétendues antiquités chinoises diminuent insensiblement le mépris que non seulement les chrétiens, mais les philosophes avaient eu des traditions des Égyptiens & des Babyloniens. On apprend d'ailleurs que les Persans ont de pareilles histoires, qui

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

remontent beaucoup plus haut que celle des livres sacrés : des esprits légers & d'une érudition médiocre ou d'autres qui croient tout savoir, parce qu'ils ont beaucoup lu, ne reçoivent pas absolument toutes ces fables, mais ils supposent qu'elles sont fondées sur quelque vérité. Ils cherchent cette vérité dans leur imagination, & ils ne la trouvent point, parce qu'elle n'est point hors de ce que nous savons de l'origine des choses, par la révélation conservée parmi le peuple de Dieu, & marquée dans la Sainte Écriture. Tout ce qui y est contraire, non seulement doit être suspect, mais rejeté comme faux, autant par raison que par religion. Car on ne peut disconvenir qu'il n'y a pas de livre qui ait l'antiquité de ceux de Moïse, même ceux des Chinois, puisque selon leurs histoires ils furent tous brûlés environ deux cens ans avant J.-C. & qu'on n'en sauva qu'un très petit nombre.

p.394 L'avantage que les missionnaires ont cru pouvoir tirer en flattant les Chinois & en leur laissant croire que les plus grandes vérités se trouvaient dans les livres de leurs philosophes, n'a pas toujours été tel qu'on l'avait espéré, & cette complaisance a souvent servi plutôt à augmenter l'orgueil excessif de ces peuples, qu'à les disposer à recevoir humblement la simplicité de l'Évangile. Les Athéniens avaient bien pour le moins autant d'esprit que les Chinois, & on ne croit pas que personne puisse être assez prévenu, pour préférer les livres de Confucius à ceux de Platon ou d'Aristote : ni les traités chinois de médecine & de physique, à ceux d'Hippocrate, de Dioscoride de Théophraste, de Galien & de plusieurs autres. Saint Paul leur annonçant l'Évangile, n'entreprit par de leur prouver qu'ils connaissaient le vrai Dieu, mais il leur déclara qu'ils l'ignoraient, & qu'il leur était inconnu. Il aurait cependant pu leur prouver que leurs anciens poètes & leurs plus grand philosophes avaient reconnu un Être souverain, avec plus de facilité, que ceux qui ont entrepris de prouver que *Thien* & *Xamti* étaient ce souverain Être. Car au moins les anciens philosophes & même le commun du peuple avaient une idée confuse de Dieu, qui subsistait toujours, nonobstant les fables

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

dont ils l'avaient enveloppée. Mais cette matière a été traitée de nos jours avec un si grand détail, qu'on ne peut rien dire qui n'ait été dit. Ce que les premiers auteurs des Relations & des histoires de la Chine avaient cité comme tiré des livres chinois, avait été reçu & cru sans contestation par plusieurs savants, parce qu'il fallait que ceux qui ignoraient ^{p.395} la langue & les livres du pays, s'en rapportassent à ceux qui en avaient fait une étude particulière. D'autres qui ont fait depuis les mêmes études dans les livres chinois, ont fortement combattu ce que les premiers avaient avancé. La question était très sérieuse entre des missionnaires, puisqu'elle avait des conséquences très importantes pour la prédication de l'Évangile, & pour l'instruction des néophytes. Parmi les savants elle ne parut que comme une curiosité très utile, pour la connaissance de ces pays éloignés, c'est pourquoi M. Golius & M. Vossius, qui eurent de fréquentes conférences avec le père Martini durant le séjour qu'il fit en Hollande pour l'impression de son Atlas chinois, ne firent aucune difficulté de croire tout ce qu'ils lui entendirent conter de la Chine. Golius en profita pour ce qui regardait la géographie & l'explication des cycles, que Gravius avait donnés, en traduisant les tables d'Ulugbeg. Vossius qui donnait volontiers dans le merveilleux, ne s'en tint pas à ce qu'il avait appris du père Martini ; il alla beaucoup plus loin, & il établit comme un fait certain l'antiquité des histoires chinoises au dessus de celle des livres de Moïse, ce que jamais les missionnaires n'ont avancé, & c'est une objection qu'ils ont réfutée, quoique par des raisons assez faibles, puisqu'il était difficile de la détruire, en supposant que les histoires chinoises étaient aussi anciennes qu'ils le prétendent. Vossius ne s'est pas embarrassé des conséquences que les libertins en pouvaient tirer, & il a décidé sans balancer que les livres des Chinois étaient aussi anciens qu'ils le prétendent. Il affectait, contre la coutume des savants, de citer ^{p.396} fort peu, surtout quand il avançait quelque nouveau paradoxe, quoique ce soit en pareilles occasions qu'il faut citer ses témoins, ce qu'il n'aurait pu faire sur un point aussi important, puisqu'il ne pouvait alléguer d'autre témoignage que celui du père Martini, qui donna en 1650 sa

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

première Décade de l'histoire de la Chine. Mais cet auteur avoue lui-même que les Chinois faisaient remonter leurs histoires beaucoup plus haut ; & quand il reconnaît qu'on ne les pouvait regarder que comme des fables, il dit vrai par rapport à nous, non pas par rapport aux Chinois qui les reçoivent toutes également, à moins qu'ils n'aient été détrompés par les missionnaires. Avant cela, ceux qui étaient allés à la Chine les premiers, avaient rapporté quelque sommaire de leurs antiquités, tiré des livres qu'ils citent & dont on reconnaît d'abord la fausseté. Cela suffisait pour faire douter également des une & des autres, & personne ne pouvait former un jugement décisif sur cette matière, sans savoir la langue, & sans connaître les livres : connaissance que n'avait pas M. Vossius. Il n'a donc formé son jugement que sur ce qu'il avait appris du père Martini touchant l'antiquité & l'authenticité des histoires chinoises, mais qui n'a jamais dit qu'elles fussent plus anciennes que le livre de Moïse. Au contraire il a tâché de faire voir qu'en se servant de la chronologie des Septante, on pouvait accorder ces histoires avec la Sainte Écriture, de quoi M. Vossius ne paraît pas s'être mis en peine. Cependant cette conséquence va si loin qu'elle renverse toute la religion, c'est ce qui nous a obligé de traiter un peu au long cette matière, afin que p.397 personne ne se laisse prévenir par l'autorité d'un savant qui n'était pas capable d'en juger, puisque dès le commencement de sa dissertation, il commet une faute aussi grossière que celle qu'il avance sur le nom de *Sina*, en disant que ce sont les Portugais qui ont ainsi appelé les peuples, qu'il veut qu'on appelle Seres. Car les deux voyageurs arabes se servent du nom de *Sin*, & ils écrivaient dans le neuvième siècle ; & les Portugais n'ont abordé à la Chine que dans le seizième. Ils ont appelé *Sin* les peuples de ce grand Empire parce que les Persans & les Tartares les appelaient ainsi longtemps avant que les flottes portugaises fussent passées aux Indes.

@

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

Lettre de M. De Guignes de l'Académie des inscriptions,
à Messieurs les Auteurs du *Journal des savants*,
au sujet de deux voyageurs mahométans,
dont les Relations ont été traduites & publiées par M. l'abbé Renaudot

@

p.718 Monsieur l'abbé Renaudot a publié en 1718 un ouvrage intitulé : *Anciennes Relations des Indes & de la Chine, de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le neuvième siècle, traduite d'arabe, avec des remarques sur les principaux endroits de ces Relations*. Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, un volume in 8° de 398 pages.

Il n'est pas difficile de s'apercevoir que le traducteur s'attache dans les remarques à détruire la haute idée que les missionnaires nous avaient donnée de la nation chinoise. D'après ces anciens voyageurs arabes, M. l'abbé Renaudot pense que les Chinois n'ont aucune supériorité dans les sciences, & en général que tout leur esprit n'est qu'au bout des doigts. Le père de Prémare & le père Parennin ¹ p.719 ont cru devoir réfuter ce qui est rapporté dans ces Relations dont ils font l'un l'autre peu de cas ; le premier prétend même que les deux voyageurs n'ont jamais été à la Chine.

Il ne s'agit point ici d'examiner si tout ce que rapportent ces Arabes est vrai ou faux, & s'ils ont pénétré dans cet Empire, comme ils le disent ; ce qu'il y a de certain, c'est que, dans le temps dont il s'agit, les mahométans allaient commercer dans ce pays. Ils avaient un cadhi à Canton, & ils y étaient devenus si puissants, que l'an 758, ils osèrent piller & brûler tous les magasins de cette ville, qui était alors, comme elle l'est encore à présent, le principal port de la Chine, après quoi ils s'en retournèrent sur leurs vaisseaux. Les Annales chinoises nous instruisent elles-mêmes de cet événement. Il y avait longtemps que les mahométans & les Chinois

¹ [Lettres édifiantes, recueil XIX, p. 420](#) ; rec. XXI, p. 158. [c.a. : cf. *Lettres édifiantes*, [Lettre du père Prémare](#) ; [Lettre du père Parennin à M. Dortous de Mairan du 11 août 1730](#), pages 659-661 de l'édition du Panthéon.]

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

se connaissaient & se faisaient la guerre dans le Turkestan. Quoiqu'il y ait des fables dans les Relations des deux voyageurs, ce dont M. l'abbé Renaudot convient, je suis bien éloigné de penser avec les missionnaires qu'on devait les laisser dans l'obscurité où elles étaient depuis si longtemps. On peut en tirer des connaissances pour la géographie, puisqu'elles nous donnent la route de Bassora à Canton, & quelques autres détails sur le commerce, détails qu'on chercherait vainement ailleurs.

D'autres savants ont été encore plus loin que les missionnaires dont je viens de parler. En Angleterre, en Italie & en France même, plusieurs ont douté de l'existence du manuscrit arabe, & ont soupçonné qu'il avait été supposé. En effet, M. l'abbé Renaudot, dans sa préface, dit seulement que ce manuscrit est tiré de la Bibliothèque de M. le Comte de Seignelay. Il n'en indique ni le titre ni le numéro, en sorte que jusqu'à présent on n'a pu le retrouver dans celle du Roi où sont passés les manuscrits de Colbert autrement de Seignelay.

Après une indication aussi peu satisfaisante, M. l'abbé Renaudot vient à l'époque du manuscrit sur laquelle il ne paraît proposer qu'une conjecture. Il croit que ce manuscrit a été écrit avant l'an 569 de l'hégire, de J.-C. 1174, parce que l'on trouve à la fin quelques observations de la même main touchant l'étendue, le circuit, les murailles & les tours de Damas, & de quelques autres villes de Syrie dont le sultan Nour-ed-din était alors maître. De là il résulte que ce prince qui mourut l'an 569 de l'hégire & de J. C. 1174, était contemporain du copiste ; mais les deux Relations sont plus anciennes. puisque l'une est datée de l'an 237 de l'hégire, de J.-C. 851, l'autre de l'an 264, & de J.-C. 877. M. l'abbé Renaudot se trompe sur cette seconde époque, ^{p.720} l'auteur de la Relation ¹ ne la donne que pour la prise de Canfou, & non pour l'époque de son voyage qui doit être un peu plus tard.

¹ Page 51.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

À la sollicitation de plusieurs savants, j'ai longtemps cherché dans la Bibliothèque au Roi ce manuscrit, & n'ayant pu le découvrir, j'avais pensé que M. l'abbé Renaudot, après avoir pris dans différents auteurs arabes plusieurs détails concernant les Indes & la Chine, avait composé ces Relations qu'il avait ensuite attribuées aux deux voyageurs, en sorte que, sans avoir rien imaginé de lui-même, il avait mis cependant sur le compte des Arabes, des Relations, qui n'existaient point dans la forme sous laquelle il les a publiées ; ce qui serait toujours une espèce de fraude qui ne convient à aucun savant. C'est ainsi que j'ai répondu ¹ à plusieurs personnes qui m'avaient demandé si ce manuscrit existait, La question m'ayant été faite encore depuis peu par M. Morton, secrétaire de la Société Royale de Londres, qui me marque qu'*on est persuadé à Londres que ce manuscrit n'existe point & que ce qu'en a dit l'abbé Renaudot est une pure supercherie*, j'ai fait de nouvelles perquisitions, & j'ai été assez heureux pour retrouver le manuscrit. Je me suis attaché dans cette recherche à la circonstance rapportée par M. l'abbé Renaudot, qui dit qu'à la fin de cet ouvrage on trouve quelques observations de la même main sur les murailles de plusieurs villes de Syrie. C'est à ce que j'ai rencontré dans le manuscrit arabe in 4° ² numéroté 597 page 161, du Catalogue de la Bibliothèque du Roi. J'ignore pour quelle raison M. l'abbé Renaudot, qui a fait la notice imprimée dans ce catalogue, n'a pas annoncé que c'était l'ouvrage dont il avait donné la traduction, pourquoi à la tête de cette traduction il n'a pas traduit le titre qui est au commencement du manuscrit ? Ce titre est *Salfelet-et-taouârikh ou el Belâd, ou el Bouhour ou Anouâ el Afmâk &c. Catena historica in quâ Provinciæ diversæ, maria, piscium genera, mundi mirabilia, regionum & locorum situs aliaque complura explicantur.*

¹ Particulièrement en 1750 à M. Foscarini, procureur de S. Marc à Venise.

² Tome I des manuscrits.

Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans

Après ce titre, on trouve le titre du chapitre qui est *Chapitre concernant la mer qui est entre l'Inde & le Sinde, Ghouz & Maghouz, la montagne de Câf & l'île de Serendib, &c.* ensuite une vingtaine de lignes dans lesquelles il est parlé de quelques poissons singuliers. M. l'abbé Renaudot n'a pas jugé à propos de les traduire. Ces deux titres sont d'une main différente de celle du manuscrit, mais le titre général ne paraît pas être celui que l'auteur a dû mettre à la tête de son ouvrage puisque ce titre annonce de l'astronomie ; car après ces mots ^{p.721} *piscium genera*, on lit *ou phih ilm el phalk & in eo doctrina cæli*. Or, il n'y en a pas dans ces voyages, & ce que l'on en trouve clans le volume, est un autre ouvrage intitulé dans le Catalogue Aristotelis liber de cælo. De là je conclus que ce titre a été mis par celui qui a ainsi réuni dans un seul volume plusieurs petits ouvrages qui n'ont aucun rapport entr'eux, & qui ont été écrits par des mains différentes. Cependant comme ce manuscrit entier est intitulé *Salfelet-et-taouârikh*, il était nécessaire que M. l'abbé Renaudot indiquât ce titre. C'était donner le moyen de retrouver facilement l'ouvrage.

Ce manuscrit est défectueux en quelques endroits, l'écriture en est assez lisible, & l'on y aperçoit deux dates que M. l'abbé Renaudot aurait dû marquer dans sa traduction. La première qui appartient à la partie du volume qui contient les voyages, est de l'an de l'hégire 596, dans le mois sepher, ce qui répond à l'an 1199 de J.-C. C'est à cette époque que M. l'abbé Askari qui a aussi donné une notice que l'on trouve à la tête de ce volume, fixe la transcription qui en a été faite. Ainsi il serait moins ancien d'une trentaine d'années que ne le fait M. l'abbé Renaudot. L'autre est de l'an de l'hégire 564, de J.-C. 1168 ; elle est au titre de l'ouvrage qui concerne les murailles des villes de Syrie. Mais ces dates n'indiquent que la transcription de cet exemplaire, non la composition de l'ouvrage.

Quoiqu'il en soit, c'est ce manuscrit que M. l'abbé Renaudot a traduit avec exactitude, en homme qui entend supérieurement la

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

langue arabe. Je puis & je dois lui rendre ce témoignage ; car non content d'avoir retrouvé le manuscrit, j'ai cru devoir encore comparer la traduction avec l'original, & je me suis assuré par-là de la fidélité de cette traduction, à l'exception d'un endroit que je ferai remarquer plus bas. J'observerai cependant, que partout où M. l'abbé Renaudot a traduit *lieue*, il faut y substituer le terme de *parasangue* qu'on lit dans l'original & dont le mot *lieue* ne donne pas une juste idée, puisque la parasangue diffère de notre lieue française. Il y a encore dans la traduction quelques altérations de noms de pays que je regarde comme des fautes d'impression, mais que je crois devoir indiquer ici, parce que pour reconnaître ces pays il est nécessaire que leurs noms ne soient point défigurés.

Ainsi, page 6 de la traduction, au lieu de *Chacheni*, il faut lire *Khouschnami*.

Page 20, au lieu de *Nesif Bani el Sefac*, on doit lire *Seïf Bani el Sefac*.

Page 20, le Roi de Haraz, lisez le Roi de *Dgiourz* ou *Dgioraz*.

Mais voici l'article le plus important. Page 42, en parlant de la débauche des Chinois, M. l'abbé Renaudot a traduit : *Les Chinois sont adonnés au péché abominable, & ils mettent cette vilaine* ^{p.722} *débauche au nombre des choses indifférentes qu'ils font à l'honneur de leurs idoles*. Il y a seulement dans le texte que les Chinois sont adonnés à cette espèce de débauche, & qu'ils s'y livrent, au lieu de prendre les filles attachées à leurs Idoles. Le père Duhalde nous apprend que les filles qui suivent la religion de Fo sont très libertines. C'est de ces femmes dont parlent ici nos voyageurs. M. l'abbé Renaudot, faute d'avoir connu parfaitement les mœurs chinoises, n'a pas saisi le vrai sens de la phrase arabe, & par-là accuse les Chinois de mettre ce vice au nombre des choses indifférentes, qui plus est, de s'y livrer en l'honneur de leurs idoles, ce qui est faux.

Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans

Page 51, ceci n'est qu'une faute d'impression. Ce fut l'an CCLXIV de J.-C. de l'hégire DCCCLXXVIII. Il faut lire l'an CCLXIV de l'hégire, de J.-C. DCCCLXXVII.

Page 108, le Royaume de *Goraz*, lisez *Dgjourz* ou *Dgioraz*.

Pape 124, après avoir parlé des émeraudes d'Égypte, M. l'abbé Renaudot n'a pas traduit quelques lignes qui terminent ce manuscrit. Les voici : *On y porte encore de petites perles, autrement appelées boussad ou mirdgian, & des pierres précieuses que l'on nomme hadgiou ou dahnadge.*

La plupart des rois de l'Inde laissent voir leurs femmes à tout le monde.

Voilà ce que j'ai remarqué de plus essentiel dans cet ouvrage de M. l'abbé Renaudot ; ainsi on peut le regarder comme une traduction fidèle & exacte du texte arabe ;

Il est donc prouvé maintenant, que le manuscrit des deux Relations existe à la Bibliothèque du Roi ; de plus, bien loin que ces voyages aient été supposés, je puis encore ajouter ici en leur faveur des témoignages de quelques auteurs arabes qui les ont connus qui ont fait usage de leurs Relations. Tel est Masoudi, écrivain arabe, qui vivait l'an de l'hégire 336, de J.-C. 947, & par conséquent vers le temps du second voyageur. Cet auteur très estimé en Orient, dans son ouvrage intitulé *Mouroudg-ed-dhahab*, ou *les Prairies dorées*, qui est un mélange d'histoire & de géographie que l'on trouve à la Bibliothèque du Roi n° 599, parmi les manuscrits arabes, cet auteur, dis-je parle, comme le second des voyageurs arabes, de la révolution arrivée à la Chine à l'occasion de la révolte de Baschou, de la prise de Canfou, ville dans laquelle il y avait, dit-il, beaucoup de musulmans, de juifs, de chrétiens & de mages. Il ajoute que le peuple appelle l'Empereur de la Chine *Yabour* ou *Tabour*, ou *Ya-boun*, car le mot est mal écrit, & corrompu par les copistes. Il traduit ce mot par *filz du Ciel*. Nos deux voyageurs ont écrit *Bagboun*, que les Arabes prononçaient

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

suivant leur remarque *Magboun*. Ces noms chinois sont tellement altérés, soit par la faute des copistes soit par la difficulté de les exprimer en lettres arabes, qu'il est ^{p.723} souvent impossible de les deviner. On sait que les Chinois donnent à leur Empereur le titre de *Tien-tçu*, c'est-à-dire, *fiis du Ciel*.

Masoudi parle encore d'un marchand qui se rendit à Bassora où il s'embarqua pour aller à Oman, & de là à Canfou, le principal port de la Chine, d'où il pénétra jusque dans la capitale de l'Empire ; il cite les autres voyageurs dont il est fait mention dans les deux Relations ; il parle de la ville de Koumdan, en un mot il rapporte presque tout ce qui se trouve dans les voyages publiés par M. l'abbé Renaudot ; enfin il nomme très positivement le second voyageur Abouyezid Mohammed, fiis de Yezid, de la ville de Siraph, qui alla, dit-il, à la Chine l'an 303 de l'hégire, de J.-C. 915 ; Masoudi avait vu ce voyageur & rapporte ce qu'il lui avait entendu dire. Ainsi l'existence de ces deux voyageurs & les Relations de leurs voyages ne peuvent être révoquées en doute.

De plus, on ne peut dire avec le père de Prémare que ces Arabes n'ont jamais mis le pied à la Chine, sous prétexte qu'ils ont défiguré les noms & débité plusieurs fables. Il y avait alors beaucoup de musulmans dans cet Empire, nos deux auteurs ne sont pas les seuls qui aient ainsi altéré les mots chinois. Ceux qui ont composé le monument trouvé à Si-gan-fou dans le Chensi, auteurs que le père de Prémare ne peut révoquer en doute, ont appelé de même *Koumdan*, la ville qui portait alors le nom de Tchang-gan. Ceux-ci devaient cependant être instruits du véritable nom de cette ville, puisqu'ils y demeuraient. M. l'abbé Renaudot s'est trompé en disant que Koumdan était Nanking ; cette ville qui n'était pas alors capitale de l'Empire, est & ne peut être que Tchang-gan aujourd'hui Si-gan-fou.

Quant aux fables que nos voyageurs rapportent & qui sont incroyables, il est assez singulier que M. Paulo en ait rapporté de semblables sur la Chine. Mais je ne prétends pas garantir ici, ni tout

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

ce que ces Arabes ont dit, ni même les remarques que M. l'abbé Renaudot a faites à leur occasion. Quel est le voyageur qui ne se soit pas laissé tromper dans le récit qu'on lui a fait des mœurs & des coutumes d'un pays ? Ne pouvant voir tout par lui-même, il est obligé souvent de s'instruire par les autres, ou bien encore lorsqu'il examine lui-même il prend souvent des faits particuliers qu'il attribue au général, surtout quand il est crédule & peu instruit, comme le sont les Orientaux, trop vifs pour voir de sang froid, trop prévenus en leur faveur, pour rendre la justice qui est due aux autres, trop ignorants sur tout ce qui concerne les étrangers pour développer les motifs & les causes des usages, & enfin trop amateurs du merveilleux pour juger toujours sainement, même des choses qu'ils ont sous les yeux. Cependant tout ^{p.724} ce qu'un pareil voyageur rapporte n'est point à rejeter, & je crois que nous devons savoir gré à M. l'abbé Renaudot, de nous avoir fait connaître ces deux Relations dont on peut profiter à plusieurs égards. Il m'a paru donc nécessaire de les constater, & de détruire en même temps les soupçons que l'on avait de la bonne foi d'un savant tel que M. l'abbé Renaudot, qui a si bien mérité des lettres.

Ces traductions sont accompagnées de remarques sur les principaux endroits des Relations, sur l'histoire civile & naturelle des Indes & de la Chine, sur les mœurs & les coutumes des Chinois. Ces remarques sont remplies de recherches curieuses & savantes ; mais il paraît en général que M. l'abbé Renaudot est un peu trop prévenu contre les Chinois ; aussi s'est-il trompé quelquefois dans les jugements qu'il porte & dans les points qu'il examine. De même aussi on peut reprocher aux missionnaires qui l'ont attaqué d'avoir été trop adorateurs de tout ce qui concerne la Chine. À la suite de ces remarques M. l'abbé Renaudot a joint des éclaircissements touchant la prédication de la religion chrétienne chez les Chinois. Nos deux voyageurs arabes parlent de chrétiens, de juifs, de mahométans & de mages égorvés l'an 877 de J.-C. à la prise de la ville de Canfou ou Canton ; ainsi le christianisme, le judaïsme, le

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

mahométisme, le magisme avaient alors pénétré dans la Chine. À cette occasion M. l'abbé Renaudot examine le monument de Si-gan-fou & son authenticité, Ce monument qui contient un précis de la religion chrétienne a été trouvé en 1625 près de la ville de Si-gan-fou dans le Chensi. Nous y apprenons que l'an 636 de J.-C. le christianisme était très florissant à la Chine. On a souvent attaqué ce monument que l'on a supposé être l'ouvrage des missionnaires. *Je n'oserais ajouter*, dit M. de la Croze ¹, *l'inscription déterrée l'an 1625 dans la ville de Si-gan-fou, capitale de la province de Chensi ; c'est une pièce manifestement supposée, comme je l'ai fait voir ailleurs*. M. l'abbé Renaudot en prend la défense. & je puis ajouter ici à ce qu'il dit, qu'il est fait mention de ces chrétiens dans les Annales & dans d'autres livres chinois où l'on trouve un édit contre la religion chrétienne, ce qui prouve indirectement l'authenticité du monument, mais surtout l'existence du christianisme dans ce temps, puisque la date de l'édit répond à l'an 845 de J.-C., celle du monument répond à l'an 781 de J.-C. Mais je puis encore assurer qu'il y avait des chrétiens à la Chine longtemps avant cette époque. Les missionnaires si intéressés à soutenir ce monument, ne l'ont pas défendu avec autant d'érudition que M. l'abbé Renaudot.

L'entrée des mahométans à la Chine fait le sujet d'une autre dissertation. On y examine s'ils ont p.⁷²⁵ pénétré dans ce pays par terre ou par mer, & à cette occasion on présente un tableau intéressant de l'état de l'Empire des Arabes dans les premiers temps de leurs conquêtes vers le Turkestan & les Indes. On indique les différentes routes que les mahométans ont pu suivre & quelles ont été leurs connaissances géographiques. On s'arrête un moment sur l'invention de la boussole & sur plusieurs autres points importants qui prouvent combien M. l'abbé Renaudot était versé dans l'histoire orientale. Après toutes ces recherches il ne peut guère remonter au-delà de l'époque donnée par nos deux voyageurs. S'il avait pu consulter les Annales chinoises il y aurait vu

¹ *Christianisme des Indes*, liv. 1.

Anciennes relations des Indes et de la Chine

de deux voyageurs mahométans

que dès le temps de Mahomet quelques-uns des disciples de ce fondateur du musulmanisme avaient pénétré dans la Chine ; que l'an 651 de J.-C. ce qui n'est pas éloigné du temps de la mort de Mahomet, l'Empereur de la Chine reçut une ambassade de la part du Khalif, ainsi les mahométans avaient dès lors pénétré dans cet Empire.

Dans une troisième dissertation, M. l'abbé Renaudot parle des juifs qui ont été trouvés à la Chine & fait quelques recherches sur leur dispersion. On ignore le temps de leur entrée dans ce pays, & je n'ai rien trouvé dans les Annales chinoises sur ce sujet. Mais je puis dire en général que tous ces étrangers chrétiens, juifs, mahométans, mages ont dû pénétrer dans cet Empire beaucoup plus tôt qu'on ne le croit communément, puisque sous les Romains & du temps de M. Aurèle Antonin on avait établi un commerce de soie entre les Chinois & les peuples qui sont à leur Occident, comme les Perses, les Parthes, les Romains, puisqu'auparavant encore les Chinois connaissaient l'Empire romain ; puisque l'an 126 avant J.-C. ils avaient parcouru le Maouarennahar, le Captchac, le Khorasan & une partie des Indes, que depuis ce temps ils n'ont cessé de connaître ces pays, même ceux qui étaient plus loin vers l'Occident. Ils avaient des liaisons très particulières avec les Perses & auparavant avec les Parthes ; ainsi tous ces étrangers ont dû également avoir connaissance de la Chine & y pénétrer.

La dernière dissertation a pour objet les sciences des Chinois. C'est dans cette pièce que l'auteur maltraite assez cette nation, & c'est ce qui a indisposé le plus contre lui les missionnaires ; mais il faut avouer, je le répète, qu'on lui a toujours obligation de la traduction des deux voyages arabes qui ont occasionné toutes ces discussions, que ceux qui lui étaient le plus opposés n'auraient pu faire, faute de connaître les langues orientales. Ces recherches rendront toujours l'ouvrage de M. l'abbé Renaudot précieux pour ceux qui s'appliquent à l'histoire de l'Orient.

Anciennes relations des Indes et de la Chine
de deux voyageurs mahométans

